Arbeitspapier Nr. 120

Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft

Carmen Kelling, Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.)

Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz

Arbeitspapier Nr. 120

Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft.

Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005.

Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.)

carmen.kelling@uni-konstanz.de
judith.meinschaefer@uni-konstanz.de
katrin.mutz@uni-bremen.de

Fachbereich Sprachwissenschaft
Universität Konstanz
Fach D 185
D-78457 Konstanz
Germany

Konstanz
März 2006
Schutzgebühr € 5

Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz
Sekretariat des Fachbereichs Sprachwissenschaft, Frau Gabriele Fahmy,
D 185, D–78457 Konstanz, Tel. 07531/ 88-2465

Das vorliegende Arbeitspapier versammelt in schriftlicher Form die Vorträge, die in der Sektion „Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft“ des XXIX. Deutschen Romanistentages in Saarbrücken (September 2005) gehalten wurden.
Wir bedanken uns bei allen Autorinnen und Autoren ganz herzlich für ihre Mitarbeit.

Konstanz, März 2006

Carmen Kelling
Judith Meinschaefer
Katrin Mutz

INHALTSVERZEICHNIS

Joaquim Brandão de Carvalho (Paris) und Michela Russo (Paris)
Analogie et allomorphie: Pourquoi la régularité n'est pas toujours régulière ? 1

Nathalie Chasle (Paris)
Les consonnes latentes en contextes de liaison et de redoublement syntaxique : une analyse unifiée 23

Sascha Gaglia (Konstanz)
Vokalvariaton in der Wurzel des kampanischen Verbs 39

Livia Gaudino Fallegger (Gießen)
Der kategoriale Status von Konjunktionen 63

Rolf Kailuweit (Freiburg)
„Pro-drop", Kongruenz und „optimale" Klitika. Ein Beschreibungsansatz im Rahmen der Role and Reference Grammar 87

Françoise Kerleroux (Paris)
Sur un sous-ensemble de Noms déverbaux non-suffixés du français 111

Jens Lüdtke (Heidelberg)
Probleme einer funktionellen romanischen Wortbildungslehre: Gibt es „Parasynthese"? 125

Judith Meinschaefer (Konstanz)
Spanische Akzentzuweisung. Phonologisch oder lexikalisch? 141

Trudel Meisenburg (Osnabrück)
Französische Konsonantenquantität – Ein Fall für die Schnittstelle Phonologie/Morphologie? 163

Fiammetta Namer (Nancy) und Florence Villoing (Paris)
Saxifrage et casse-pierre : quelles propriétés distinctives des mots composés VN et NV en français ? 177

Heike Necker (Zürich)
Morphologische Modifikation im Italienischen an der Schnittstelle zur Pragmatik 197

Franz Rainer (Wien)
Die Entstehung der Polysemie von Nomina agentis im Romanischen:
eine nicht-semantische Erklärung 217

Uwe Schmidt (Saarbrücken)
Alteuropäische Morpheme in den romanischen Sprachen 227

Christoph Schwarze (Konstanz)
Processus grammaticaux dans la formation des mots 239

Georgia Veldre-Gerner (Münster)
'... condito con della soia, olio e sale'. Teilungsartikel vs. Nullartikel
im aktuellen gesprochenen Italienisch 261

ANALOGIE ET ALLOMORPHIE: POURQUOI LA RÉGULARITÉ N'EST PAS TOUJOURS RÉGULIÈRE?[1]

Joaquim Brandão de Carvalho (Paris)
jbrandao@ext.jussieu.fr
Michela Russo (Paris)
mrusso@univ-paris8.fr

1. Introduction

Qu'est-ce qu'une alternance "régulière"? On le sait, il existe deux réponses possibles à cette question selon la définition qu'on donne de la notion ambiguë de régularité morphologique. Suivant l'une de ces définitions, d'ordre morphologique précisément, est régulière une alternance productive; sera donc réputée (plus ou moins) irrégulière une alternance (plus ou moins) fossile. Selon l'autre définition, d'ordre phonologique, est régulière toute dérivation ou flexion qui n'implique pas d'altération du signifiant des morphèmes; le degré d'irrégularité d'une alternance devient alors fonction de son degré d'allomorphie.

Nous nous intéresserons ici, dans un premier temps, à la question suivante: productivité et invariance vont-elles nécessairement de pair? Nous résumerons en §2.1 la genèse de la problématique, qui remonte à la théorie néogrammairienne de l'analogie. On verra brièvement en §2.2 ce qui, aujourd'hui encore, milite en faveur d'une réponse au moins partiellement positive à la question ci-dessus dans les présupposés de la phonologie contemporaine, ainsi que les problèmes théoriques rencontrés.

Nous rappellerons ensuite ce qui paraît contredire une telle thèse au point de vue empirique, dans le domaine de la morphologie dérivationnelle (§3.1), voire dans celui de la morphologie flexionnelle (§3.2), c'est-à-dire là-même où une tendance au "nivellement" a souvent été invoquée. Nous exploiterons à cet effet des faits métaphoniques romans, notamment napolitains. Nous nous attacherons, enfin, à montrer les aspects bizarres que contient la phénoménologie du nivellement elle-même (§3.3).

Nous essayerons, pour finir, de répondre aux questions qu'appellent les remarques précédentes par une double proposition: d'une part, l'invariance n'est pas un but en soi du changement, le soi-disant nivellement des paradigmes n'étant que l'effet aléatoire d'un réseau de rapports proportionnels (§4.1); d'autre part, les changements montrent que ce qu'on tend à éviter ce n'est pas l'allomorphie en elle-même mais son caractère imprévisible (§4.2).

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft.* Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 1-21. http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

2. Des données contradictoires aux contraintes conflictuelles

2.1.

Les changements dits "analogiques", envisagés dans le domaine morphophonologique où ils ont été primitivement conçus par l'école de pensée néogrammairienne (cf., par exemple, Paul 1966 [1886]: §§5, 10 suiv.), sont censés réduire le degré de complexité d'un système. Cette tendance vers plus de simplicité jouerait à deux niveaux:

(1) a. Réduction du nombre d'allomorphies.
b. Réduction du nombre d'allomorphes pour une allomorphie donnée.

On peut illustrer (1a) par la fusion en proto-roman des 1ère et 5ème déclinaisons latines (*rosa*, *dies*) ou par celle des 2ème et 4ème déclinaisons (*lupus*, *cornus*), si l'on voit dans chacun de ces couples des variantes de deux classes nominales marquées pour le "féminin" et le "masculin" respectivement (la 3ème déclinaison restant, en tant que telle, dépourvue de marque de genre). On peut y ajouter nombre de changements de moindre ampleur, car sporadiques, mais allant dans le sens d'une telle réduction: ainsi des remplacements, plus ou moins consacrés par l'usage, de formes verbales comme *clad*, *crew*, *holp*, *hung*, *lit*, *stove*, *throve*, etc. par *clothed*, *crowed*, *helped*, *hanged*, *lighted*, *staved*, *thrived* en anglais moderne, qui témoignent de l'extension de la construction RAD+*ed* du prétérit aux dépens des flexions fortes. Ces faits sont bien connus, dont l'explication se ramène en général à un mécanisme désigné sous le terme de "4ème proportionnelle" et schématisé en (2):

(2)
$$\frac{a}{b} : \frac{a'}{X = b'}$$

où: (i) *a* et *a'* appartiennent à la même classe morphosyntaxique; (ii) *a*/*b* constitue le *modèle* d'un rapport dérivationnel tel que *b* est dérivé de *a*; (iii) X est le terme inféré d'une proportion telle que *b'* est à *a'* ce que *b* est à *a*.

Tout aussi familier est le cas de (1b), type de processus habituellement appelé "nivellement". A titre d'exemple, les trois allomorphes du radical du verbe "aimer" en vieux français — dans *j'aim*, *il aime*, *nous amons* — ont été, on le sait, réduits à la seule base /em/; cf. aussi v. fr. *il preuve*, versus *nous prouvons*, *vous prouvez*, qui a été remplacé par *il prouve*.

Enfin, la conjonction de (1a) et (1b) implique que sera effectivement favorisée par l'évolution l'alternance la plus simple au détriment de la plus complexe en termes de nombre d'allomorphes. C'est, en tout cas, ce que tendent à montrer les exemples anglais ci-dessus, où le paradigme qui ne connaît qu'une seule base constitue aussi la construction productive. Il en va de même du 1er groupe verbal en français: on a bien eu *j'aim* > *j'aime*, *je chant* > *je*

chante, etc., mais *je prends*, *je fais*, etc., comme les deux autres personnes du singulier, n'ont pas restauré de consonne finale; *il preuve* > *il prouve* mais *il meurt* a été conservé face à *nous mourons*, *vous mourez*.

2.2.

L'idée consistant à associer productivité et invariance est a priori la bienvenue, dans la mesure où elle permettrait d'apporter une réponse non circulaire à la question de savoir pourquoi une alternance est productive. L'explication habituelle reposant sur la fréquence de tel ou tel patron flexionnel ou dérivationnel, il est clair que la productivité d'une alternance peut découler de sa fréquence aussi bien que celle-ci de celle-là.[2] Néanmoins, cette thèse est-elle soutenable? Peut-on voir dans l'absence d'allomorphie, dans la simplicité d'une alternance, au moins une des causes de sa productivité? En d'autres termes, est-il licite de penser que les locuteurs sont soumis à une force tendant, par principe, à l'homogénéisation des paradigmes, et que, comme il ressort de la pratique courante des diachronistes, le nivellement constitue, avec les changements proportionnels, l'un des types fondamentaux de dérive analogique, celle qui est mise en oeuvre par la morphologie flexionnelle?
Le débat est ancien. Kuryłowicz (1947) a implicitement apporté une réponse négative à cette question, sa première "loi" du changement analogique voulant que la morphologie favorise les marques complexes aux dépens des marques simples, ce qui, notamment dans le cas des alternances métaphoniques, implique une extension de l'allomorphie du radical, comme dans l'exemple allemand en (3) où l'on a la proportion suivante:

(3) $$\frac{a = \text{Gast}}{b = \text{G}\underline{\text{ä}}\text{st}\underline{\text{e}}} : \frac{a' = \text{Baum}}{X = b' = \text{B}\underline{\text{äu}}\text{m}\underline{\text{e}}}$$

au lieu de la forme à marque simple attendue **Baume* (< vieux haut all. *Boum-a* vs. *Gest-i*). Plus récemment, et dans le même esprit, Maiden (1992) a pu montrer que, loin de constituer nécessairement un résidu inerte des changements phonétiques, l'allomorphie peut être "régulière" au sens où elle caractérise souvent des *patterns* morphologiquement productifs puisque capables de se propager au-delà de leur noyau étymologique.
Toutefois, à l'encontre de la première "loi" de Kuryłowicz, la deuxième "tendance" du changement analogique formulée par Mańczak (1958) affirme que l'élimination des alternances des radicaux est plus fréquente que leur extension, ce qui conforte la validité de l'idée de nivellement sans pour autant exclure la possibilité d'une extension de l'allomorphie. En effet, tant la thèse de Kuryłowicz que celle de Mańczak semblent partiellement fondées empiriquement, ou, si l'on préfère, l'une et l'autre semblent partiellement infirmées par les faits. C'est ce qui a pu justifier, par exemple chez Hock (1988: §10.3), une position qui

annonce l'esprit des récentes théories optimalistes: à un principe qui, d'une façon ou d'une autre, favorise des marques complexes, et donc l'allomorphie, s'opposerait, selon lui, un autre, également valable mais dont les effets sont contradictoires avec le premier, favorisant le nivellement. Héritière de la thèse bloomfieldienne reprise par la phonologie générative classique, selon laquelle une alternance productive est, en général, déductible par règle d'une forme sous-jacente unique et invariante, la théorie de l'optimalité accepte pour sa part, elle aussi, le nivellement, qui peut être aisément ramené aux effets conjugués d'une contrainte de fidélité et d'une contrainte d'alignement régissant la correspondance entre l'input et l'output. Cela dit, il n'est pas exclu d'envisager, comme le fait McCarthy (2005), la possibilité d'un blocage du nivellement par des contraintes de rang supérieur.

A la question empirique que nous posions ci-dessus — l'invariance est-elle indissociable de la productivité? — s'ajoutent dès lors deux questions théoriques. L'une porte sur la valeur explicative de thèses dont le pouvoir conciliateur est fondé sur le postulat de contraintes contradictoires. L'autre question met en jeu le fondement des contraintes à l'œuvre dans ces thèses. S'agissant de la contrainte censée justifier l'allomorphie, on est en droit de se demander ce qui peut bien favoriser la complexité de la marque morphologique: une sorte de "saillance perceptive"? on ne sait trop. S'agissant de la contrainte responsable des remplacements analogiques par nivellement des paradigmes, on discerne mal, précisément, la nature *analogique* de tels changements. Analogique par rapport à quoi? A l'inverse des changements proportionnels, qui, à l'instar de celui donné en (3), supposent, par définition, un *modèle* de formation (*a* → *b*), tout se passe comme si, dans le cas du nivellement, l'homogénéité virtuelle du paradigme se suffisait à elle-même en tant que cause des dérives constatées. Le présupposé selon lequel à un signifié doit correspondre un signifiant et un seul sonne ainsi comme une pétition de principe dont rien ne vient motiver indépendamment la réalisation. Enfin, ce présupposé est mis à mal par les faits. C'est ce que montrent en particulier les données romanes, notamment napolitaines, qu'on passera en revue à présent.

3. Une empirie récalcitrante: la méta/apophonie en napolitain et en portugais

3.1.

Dès Kuryłowicz (1947), c'est la morphologie dérivationnelle qui fournit le plus grand nombre de démentis à la thèse qui voudrait que productivité et invariance aillent de pair; c'est d'ailleurs pourquoi le nivellement est habituellement tenu pour propre au cadre du paradigme et à la morphologie flexionnelle.

Le napolitain médiéval et moderne présente quantité de réflexes apophoniques non étymologiques. Il s'agit de l'extension de solutions qui caractérisent à l'origine les seules formes dont la tonique vient de lat. Ĭ Ē Ŭ Ō (p. ex. *russo* / *rossa* < lat. Ŭ: *Russo* nome Ferraiolo (vers 1498) 130r 25 ["lo figlio de Frabicio *Russo*"], mais f.pl. *intorcie rosse* 100r 14[3]) à des formes présentant en principe des voyelles uniformément hautes, puisque

provenant de lat. Ī, Ū.

L'abaissement de Ī Ū paraît assez fréquent dès le vieux napolitain: *prencepe* sing. (HistTroya 148, 152, 160 etc., vers 1360) < PRĪNCIPE, *prencipo*, *prencepo* sing. (Loise De Rosa, vers 1475)[4], *prencepe* sing. (Ferraiolo) 64v 18; 88r 11; *prencipe* sing. 88r 5; 88r 8; 89v 24 s'opposant à *principi* pl. (HistTroya 183, 187, 261, etc.); *princepe*, *principi* pl. (Loise De Rosa); *principe* pl. 90r 7; 101r 14; 101v 9 (Ferraiolo); Loise De Rosa *iodece* sing. < Ū mais *iudece* pl.; Masuccio Salernitano (avant 1475) "loro iusto *iodece*" sing. (Parlam. de lo autore.5)[5].

Dans Giovanni Brancati (vers 1480) nous trouvons pour Ī: *gregna* f. 'crinière' < lat. *CRĪNIA (PlinioVolgBrancati-Barbato, 115, 401) opposé à *grigne* pl.; *giardeno*; pour Ū: *scoti* pl. et *scuti* pl. 'écus'; *adgioteno* 'aider' 3ème p. pl. prés. subj.; *assocase* 's'essuyer', 3ème p. indic. prés.; *digionio* m. 'jeûne' < *IĒIŪNIUM; *bivoto* part. parf. de *bevere* opposé à *bivuti* pl.; *fanciollo, pertosa* 'il fait des trous', *fiome* et *fiume* < FLŪME; ce dernier est aussi attesté dans la Cronaca di Partenope (fin XIVème, début XVème), Petrucci, LingCultItMerid 64: *fiome* / *fyu-/-i*.

L'extension analogique de l'alternance est indissociable de sa fonction morphologique: devenue indépendante de tout conditionnement phonétique, l'apophonie se généralise comme marque de genre et de nombre: cf. le m.sing. *concluso* 145v 21 *vs*. f.sing. *conclosa* 92r 20, *concclosa* 79v 47 < lat. Ū (Ferraiolo), *confosa* et *diffosa* (Ceccarella, vers 1460)[6]. Dans la première moitié du XVème siècle (vers 1440, Bozzuto), nous trouvons la forme *closo* < lat. tardif CLŪSUS, hypercorrection induite par un **cluso* senti comme métaphonique[7], ce que confirme le féminin *Inclosa*: "in ecclesia Sancte Marie q(ue) nominatur ad illa *Inclosa* dentur exinde pro anima mea tari sex de auru" (Napoli 1230, PergSGrArmenoVetere 61.162). Cf. aussi G.B. Basile (avant 1632) *turco* m., *turche* m.pl., mais "*torca* renegata" f.[8], les féminins non étymologiques (*cera*) *brosca*, f.pl. (*cere*) *brosche*[9]; *presutto* de –SŪCTU (avant 1627, CorteseMalato), mais f.pl. *presotta* (vers 1729, Stigliola II.68; I.150).

Des phénomènes identiques se retrouvent parmi les proparoxytons. Le même type d'alternance, abondamment attestée dans la diachronie du napolitain, revient tout au long de la littérature dialectale: cf. Basile *prencepe* sing., *prencipe*, *prencepa*, contre *princepe* pl.; *principe* pl.[10] ou *iodece* sing.[11]. Il comprend un groupe assez fourni de proparoxytons à Ī et Ū étymologiques: (Basile) *polece* sing. par opposition à *pulece* pl. < PŪLICEM; *cemmece* sing.[12] < CĪMICE; etc. Le phénomène s'étend à des mots savants: RŪSTICU apparaît dans Basile sous une forme métaphonique: Basile (*ommo*) *rusteco* m.sing. it. 'rustico', 'rustre', par opposition à (*preta*) *rosteca* f.sing. it. 'rustica'[13]. Il s'agit probablement d'un changement analogique provoqué par les proparoxytons qui témoignent d'une évolution régulière (Fanciullo 1994, 575): (Basile) (*Lago*) *Truvolo* topon. par opposition à *trovola*[14] < TŬRBIDU; *Minic[o]* "Domenico" versus *Meneca* < DOMĬNICU[15], *ennece* it. 'dito indice/index' < ĬNDICE[16]; *irmece* pl. it. 'embrici', 'tuiles' < ĬMBRICE[17]; *arefece* sing. it.

'orefice', 'orfèvre' < AURĬFICE[18]; *semprece* sing. it. 'semplice', 'simple' < SĬMPLICE[19]; *trepete* it. 'treppiede', 'trépied'[20] < TRĬPODE; *veceta* f.sing. 'tour' < VĬCITE[21]; *cennere* f.sing. < CĬNERE[22]; *fielice* pl. it. 'felci', 'filicinées'[23] < FĬLĬCE; *pommece* sing. < PŌMICE[24]; *cecere* sing. opposé à *cicere* pl. < CĬCERE[25]; *sorece* sing. 'souris' versus *surece* pl. < SŌRICE[26].

On trouve déjà l'alternance analogique dans les documents médiolatins de la région pour CĬCERE[27] et probablement aussi pour ĬMBRICE, FĬLĬCE, DOMĬNICU[28] et SŌRICE:

> "et [mul]i[er] nomi(ne) <u>*Cecera*</u>" (Nocera 1077, CDCavensis X, 77.189); «pertinet inde michi Mirandi tres par(tes) et michi <u>*Cecera*</u> quar(ta) par(s)» (ib.), "ego <u>*Cecera*</u>" (ib.); mais: "a me Grimoladus presbiter filius quondam <u>*Ciceri*</u>" (près de Salerno? 964, CDCavensisAppGalante 6.169); "Mari <u>*Mastriciceri*</u>" (Nocera 1035, ib. 32.227); "Leonem fi(lium) quondam <u>*Ciceri*</u> calzolarii" (Salerno 1073, CDCavensis X, 14.49); "ubi proprio <u>*Imbrici*</u> dicitur" (Salerno 1080, ib., 136.321); <u>*Duminico*</u> (Serramezzana? 1073, ib., 11.38)[29]; et "qui nominatur <u>*Filici*</u>" (1226, PergSGrArmenoVetere 55.143); "de uno latere est terra de Stephano <u>*Scagnasurice*</u>" (Naples 1221, ib. 40.103); "per iusta terra de illu <u>*Scannasurice*</u>" (Naples 1222, ib. 42.109); "Sthephano qui nominatur <u>*Scagnasurice*</u>" (1249, ib. 109.276); "latere est terra de illu <u>*Scagnasurice*</u>" (1255, ib. 125.313).

Pour CĬCERE, le Regimen1b (vers 1300) atteste "se placete de *ciceri* ma(n)gyar(e)" (Petrucci 1975, 426, ligne 241 de l'éd.) et aussi "se placete *ciciri* mangiare" (Regimen1 570), avec harmonie des voyelles atones. S'agissant des autres proparoxytons, sont probablement apophoniques les occurrences de lat. SĒDĔCIM, TRĒDĔCIM et TĒGŬLA:

> "pas(sus) <u>*sidecim*</u>" (Salerno 1070, CDCavensis IX, 94.279)[30] < lat. SĒDĔCIM, "auri tari voni <u>*sidecim*</u>" (Nocera 1077, ib. X, 77.190), "solidos <u>*sidecim*</u>" (Napoli 1078, ib., 103.253); "pas(sos) <u>*tridecim*</u>" ([in loco Furano] 1037, CDCavensisAppGalante 37.238),[31] < lat. TRĒDĔCIM, "passus *tridecim*" (Roccapiemonte 1067, CDCavensis IX, 35.116), *tridecim* (s.l. 1067, ib., 28.97), "passus *tridecim*" (Nocera 1077, ib. X, 77.189); "licentia abeamus spignare *due* <u>*tigule*</u>, una hantea alia, de ipsu tectu de ipsa domu nostra [...] tamen illa aqua, qui benit da ipsu filaru de <u>*tigule*</u>, unde spinuaverimus ipse *due* <u>*tigule*</u> de ipsa domu nostra" (Naples 1238, PergSGrArmenoVetere 86.223).

Le fait paraît d'autant plus vraisemblable qu'en l'absence des conditions favorisant la métaphonie, on rencontre fréquemment l'évolution régulière de la tonique (Ĭ > *e*):

> antrop. "qui <u>*Cannaberde*</u> dicitur" 'CannaVĬRIDE' (Salerno 1077, CDCavensis X, 91.223), <u>*extrectola*</u> 'sentier' (Salerno 1038, CDCavensisAppGalante,38.240 et 1059?,

ib.,58.287), “a par(te) occid(entis) fine med(ia) *strectola* pertinen(te) de ipsa casa” (Nocera 1078, CDCavensis X, 100.244), “et fin(is) media *extrectola*” (Salerno 1080, ib., 140.337)[32]; “habeo uno pastino in *escla*” < ĬNSULA(M) ‘striscia di terra coltivata nel letto di un fiume’ ou ‘isola fluviale’ (Lucera 1067, CDCavensis IX, 30.101), “de ipse *excle*” (Benevento 991-992 [mais copie de 1683], SModestoBartoloni. 5.15)[33].

Enfin, dans la formule initiale employée pour exprimer la date d’une charte, nous avons relevé dans le lexème APRĪLIS un abaissement systématique de Ī non motivé phonétiquement:

“men(se) *apreli[s]*, tertia indictione” (Atrani ? 975, CDCavensisAppGalante 9.174), “men(se) *aprelis*, duodecima indictione” (Salerno 984, ib. 15, 191), “mense *aprelis*, quarta indictione” (Lucera 1036, ib. 35.234), «men(se) *aprelis*, quarta indictione” (Salerno? 1036, ib. 36.236), «men(se) *aprelis* quar(ta) indic(tione)” (Salerno 1066, CDCavensis IX, 14.57), «mens(e) *aprelis* octaba indic(tione)” (Perdifumo? 1070, ib., 90.264), “die nona mensis *aprelis*, inditione prima, Neapoli” (Napoli 1228, PergSGrArmenoVetere 59.158), “mense *ap(re)lis* octave inditionis” (1205, SModestoBartoloni 27.71), “m(ense) *aprelis*, sexto die intrante” (Benevento 1212, ib. 28.74).

Dans cette formule, le mot *lupo* mérite un commentaire. Alternant en napolitain avec le f. *lopa*, c’est une forme controversée, compte tenu de la coïncidence avec le /u/ toscan (par influence méridionale? DEI 2289). Il peut s’agir aussi bien d’un réflexe de LŬPI que de *LŪPI (Rohlfs § 71; Formentin 1998, 128) avec apophonie analogique subséquente. Des formes comme celle du féminin sont déjà attestées dans les documents médiolatins examinés par DeBartholomaeis,AGI 15, 256: *lopa* est le nom d’un cours d’eau (an 1003): “aqua que dicitur *lopa*”, “fluvio qui *lopa* dicitur”; c’est aussi un toponyme dans *mamma-lopa* (an 1008). L’hydronyme avec *-o-* se trouve dans un faux (doc. CI) détecté par Galante 1980, 130, n.12: “a parte orientis finis fluvio qui *Lopa* dicitur” (date présumée du doc.: 1049; en fait falsification postérieure à 1072). En vieux napolitain, on rencontre le pl. *lupe* dans DeRosaFormentin 128 et le f. “*lopa* cervera” dans le PlinioVolgBrancati-Barbato, Glossario. Pour la documentation dialectale postérieure, signalons l’alternance dans Basile entre *lupo* et *lopa* f.[34].

L’apophonie est véhiculée en particulier par les suffixes, aisément identifiables et partant interchangeables au niveau intrasystémique (Fanciullo 1994/1996, 130): cf. *nfosa* f. ‘mouillée’ < lat. INFŪSA (Basile), opposé analogiquement à *fuso* m.[35], f.pl. *marfose* < cast. *marfuz* (DCECH), sur le modèle des adjectifs, étymologiquement apophoniques, en -ŌSU. Le terme *malfusso*, qui n’est pas spécifique au napolitain (on le trouve aussi en italien[36]), est

attesté en vieux napoliatin comme nom propre: *Malfusso*, en 1491 (Sabatini-Coluccia-Lupis 1983, 151). L'adjectif, qui revient fréquemment dans la littérature dialectale, est identifié aux adjectifs en -ŌSU et s'insère par analogie dans le processus apophonique. Le m. *marfusso* 'bizzarre', 'irascible' est dans Cortese (Tiorba, VII.2) et s'oppose à un f. *marfossa* (Tiorba, IV.25) et au f.pl. *marfose* (Tiorba, I.7) avec abaissement de la voyelle tonique[37]. A la même série appartiennent les formes déjà citées f.sing. *conclosa* (Ferraiolo), *confosa* (Ceccarella) et *confosa* (Basile), "sacche de legumme *confose* e mescolate" f.pl., opposées à *confuso* m.sing. et (*li nemmice*) *confuse* m.pl.[38].

Le suffixe -ŌSU exerce des pressions jusque sur les substantifs: du participe passé REFŪSU dérive le substantif féminin *refosa* f. 'adjonction d'un produit" (Basile): "pe *refosa* de lo ruotolo"; "quarche *refosa* de favure"; "'nce agghiugnesse sta *refosa*"; "tale *refosa* de viento"[39]; cf. aussi le masc. *pertuso* opposé à *pertosa* f.sg. et *pertose* f.pl. (Basile) < PERTŪSU 'troue'[40]; on trouve de même *ppertuso* et *pertosa* dans Violeieda, Buffo 27, Buffo 20 (an 1719). Le phénomène a encore une fois des origines très anciennes, puisque le toponyme *Pietrapertosa* obéit déjà au schème métaphonique dans la documentation médiévale:

> "in loco qui dicitur de *pertosa*" (*Cartulario* du Monastère de Carbone 1093), "Iohannem de *Petrapertosa*" (Terlizzi 1223), "vallone de Petra *Pertossa*" (Dragonara 1213)[41], cf. Giuliani 2001-02, 236, n.154 dont provient la documentation.

L'alternance régulière est aussi bien attestée pour -ŌSU dans les chartes médiolatines de l'Italie méridionale[42]:

> "ux(or) fuerat Iohanni Atrianen(sis) qui dic(tus) est <u>*Calbarusu*</u>" (Salerno 1073, CDCavensis X, 16.54, "Iohannis Atrianens(sis) qui dic(tus) est *Calbarusu*" (Salerno 1075, ib., 57.155, ce qui confirme la donnée de De Bartholomaeis), "fi(lii) Iohanni *Calbarusi*" (Salerno 1067, ib. IX, 38.126), "Petri cognomento *Milluso*" (Naples 1154, PergSGrArmenoPilone 8.23); "diacono *Iatiusu*" (Naples 1231, PergSGrArmenoVetere 62.168); versus "domus erat *ruynosa*" (Benevento 1296, SModestoBortoloni 86.223) et dans les chartes des Pouilles (Giuliani 2001-02, 244, n. 168): *lapillusus* / *lapillosa lapelluso* (Bari, 1086), *lapillosi* (Venosa, 1205), *la pellosa* (Bari, 1049), *lapillosa* (Bari, 1155).

A l'extension analogique de l'apophonie on doit aussi attribuer l'alternance du suffixe savant -ISSIMUS en vieux napolitain. On relève dans le Regimen1 les cas suivants: "civo *delicatissimo*" ib.571, (vino) *caldissimo* ib. 575; par opposition à "le nocte <u>*longhesseme*</u>" ib. 567. Encore plus abondants sont les exemples fournis par l'HistTroya[43]:

f.sing.: altessema [*torre* p. 79, *mura* p. 232, *ripa* p. 265], **aspressema** [*vattaglya* p.74]**, fortessema** [*vattaglya* p. 143, 178, 214, *citate* p. 210,], **bellessema** [*citate* p. 55, *Medea* p. 56, *femena* p. 60, *face* p. 103, *Breseyda* p. 112, *femena* p. 113, *una soa figlya* p. 181, etc.], **cortesessema** [*donna* p. 59], **Dolcessema** [*dompna* p. 63], **grandessema** [*humilitate* p. 59, *quantitate* p. 77, *cetate* p. 87, *obscuritate* p. 121, *forza* p. 111, *pagura* p. 121, *preda* p. 124, *copia* p. 132], etc. **f.pl.: larghesseme** [*porte* p.79], **altesseme** [*turri* p.80**], castesseme** [*dompne* p.98], **sottilesseme** [*ongne* p. 100], **crodelesseme** [*vuce* p. 173], **preciosesseme** [*prete* p. 199], **gentilesseme** [*prete* ib.99], **grandesseme** [*vuce* p. 213], **altesseme** [*flamme* p. 258], **profondesseme** [*tane* p. 267], **bellesseme** [*pocelle* p. 290]; contro: **m.sing.: fortissimo** [p. 52, 137], **grandissimo** [p. 53, 65, 75, 80, 120, 213], **nobilissimo** [p. 76, 94], **nobelissimo** [p. 199, 227], **crodelissimo** [p. 76, 168], **bellissimo** [p. 77], **carissimo** [p. 88, 89, 149], **sapentissimo** [p. 94], etc.; **m.pl.: fidilissimi** [p. 47], **nobilissimi** [p. 56], **nobelissimi** [p. 120], **fortissimi** [p. 123], **grandissimi** [p. 79], (*ochy*) **russissimi** [p. 138], etc. (21 occ.); (*homini*) **fortissime** [p. 77], *capitielli* (**sottelissime**) [p. 199].

L'onomastique du latin médiéval campanien témoigne aussi d'une adhésion précoce à cette typologie: "Leonem Atrianen(sem) qui dicitur de *Du(m)nessema*" (Salerno 1073, CDCavensis X, 12.43).
De même, les réflexes de lat. -ĬBILIS attestent la distinction analogique:

Regimen1 566 (*la vera*) **convenebele** f.sing., (*carne porcina*) **nutrebele** ib. 571, *pareme* **convenebele** 'cosa conveniente' ib. 575, "in quantitate et ene **convenebole**" ib. 575, "(*lo coitu*) multo è **delectevele**" ib. 582; **HistTroya** 58 "non era **convenebele** a credere" 'cosa conveniente', "te mostra **piacebele**" p. 51, **sconvenebele** f.sing. [*parola* p. 112, *cosa* p. 233] "con **placebele** *voce*" f.sing. p. 91; "quella **orrebele** *novella*" p. 78, "**raysonebele** briga" p. 96, **convenebele** *mensura* p. 100, "**incredebele** bellezze" p. 107, (*recoperatione*) **possebele** p. 102, "**anguscevele** tempestate" p. 289, "viso **scrignebele**" p. 84, "**orrebele** acto" p. 98, (*muodo*) **convenebele** p. 100, "loco **possebele**" p. 52, "scripto **legebele**" p. 63, "homo **irascebele**" p. 111;

par opposition aux exemples suivants:

m.pl.: "altri suoni et *iuochy* assay **placibele"** HistTroya 80; **f.pl. [+apoph.]: sconvenibele** f.pl. [*parole* ib. 243], "*parole* **placibele** et honeste" ib.258, "con *parole* multo piatose e **placibele**" p. 260; "le soy **losenghivele** e cortise *parole*" p. 263, etc.

Les cas d'absence d'apophonie ne manquent pas au f. pl. pour les adj. de la 2ème classe

épicène, selon une autre tendance analogique qui rend le féminin non apophonique:

> **f.pl. [-apoph.]**: "**bastevele** le nostre *nave*" HistTroya 70, (*le malvestate*) **descorrebele** ib. 188, (*cose*) **impossebele** ib. 192, 292, (cose) **incredebele** ib. 204.

Parmi les adjectifs de la 2ème classe, la voyelle accentuée sujette à apophonie devrait présenter une forme épicène non apophonique au singulier m. et f. et une forme épicène apophonique au pluriel (m. et f.). Le pluriel métaphonique épicène (m. et f.) serait déjà tombé en désuétude dans l'HistTroya, comme l'attestent les adjectifs du type '*forte*':

> **f.pl. [-apoph.]:** (***nave***) ***forte*** ib. 69, "per le ***forte scrullate***" ib. 224, ***forte serramme*** ib.228, "***forte barre*** traverzate" ib. 239, "alte e ***forte mura***" ib. 309[44].

Le cas de '*forte'* n'est pas isolé en ancien napolitain, ainsi qu'en témoignent de nombreux autres adjectifs de la 2ème classe:

> **f.pl. [-apoph.]:** "***ardente flamme***" HistTroya 76 et "*flamme ardenti*" ib. 65; opposé au m.pl. [+apoph.] "fuochy *ardienti*" ib. 65, "*ardienti* doluri" ib. 266; "***convenente raysune***" ib. 260; opposé au m.pl. [+apoph.] "li *vienti* placibili et *convenienti*" ib. 120; "***competente longheze***" ib.111, ***dolce parole*** ib. 185, 261, "***dolce*** e belle ***parole***" ib. 220, "le soy ***dolci parole***" ib. 243;[45] ***nobele donne*** ib. 210; **(*femene*) *cortese*** ib. 185, 274; ***(rote) radente*** 95v 4 Ferraiolo, etc.

Ces exemples montrent comment des tendances analogiques véhiculées par les adjectifs de la 1ère classe (tels ceux en -ŌSU), plus propres à exprimer les distinctions de genre et de nombre, atteignent les adjectifs de la 2ème classe, à l'origine épicènes comme le type *forte*, et y font émerger une troisième forme non apophonique, celle du féminin pluriel.
Nous avons mis l'accent sur des données napolitaines, où la métaphonie revêt une grande ampleur, affectant tant les voyelles antérieures que les voyelles postérieures, tant les voyelles mi-ouvertes que les voyelles mi-fermées du latin vulgaire. Mais le portugais fournit des exemples analogues de dérive analogique. L'apophonie est ici étymologiquement circonscrite, pour l'essentiel, aux réflexes de lat. Ŏ devant Ŭ final, d'où port. *n*[o]*vo* : *n*[ɔ]*va*, *n*[ɔ]*vos* : *n*[ɔ]*vas* "neuf, nouveau". Or cette alternance, affranchie de tout conditionnement phonétique, contribue à la distinction de genre et de nombre : on a [ɛ]*sta*, [ɛ]*ssa*, [ɛ]*la* < ĬSTA, ĬPSA, ĬLLA vs. [e]*ste*, [e]*sse*, [e]*le*, alors même que le changement Ĭ > [ɛ] est pratiquement inexistant parmi les noms féminins. Le très productif suffixe -ŌSUM, étymologiquement non apophonique en portugais, l'est devenu (> [o]*so* : [ɔ]*sos* : [ɔ]*sa(s)*) pour la totalité des adjectifs ; à noter que l'analogie semble être encore plus favorisée lorsque les marques de

genre et de nombre interagissent, puisque, dans les pluriels des noms de famille, ce suffixe demeure non apophonique en l'absence de formes féminines (cf., p. ex., *Barrosos*, *Cardosos*, *Fragosos*, *Matosos*, etc., avec [o], vs. *barrosos* 'argileux (pl.)', avec [ɔ]). Enfin, Carvalho (2004a) a montré que la dérivation apophonique du pluriel (p. ex., *p*[o]*rco* / *p*[ɔ]*rcos*), pourtant très minoritaire parmi les nominaux à [o] accentué, connaît, depuis le XIXème siècle, une extension remarquable aux dépens de la dérivation non apophonique (*l*[o]*bo* / *l*[o]*bos*).

3.2.

Cependant, la morphologie flexionnelle peut, elle-même, évoluer vers plus de complexité: Maiden (1992), qui cherche à illustrer l'importance de ce type de dérive, en fournit des exemples dans les paradigmes verbaux de l'italien et du castillan, qui concernent en général la consonne finale des racines. Nous pouvons y ajouter des effets analogues produits par la métaphonie en napolitain et en portugais.

En napolitain l'apophonie va jusqu'à s'étendre à quelques paradigmes verbaux, les réflexes de Ī Ū s'ouvrant aux 3èmes personnes du singulier et du pluriel, par opposition aux 2èmes personnes du singulier et du pluriel: cf. *e* < Ī dans *decano* 'dire' 3ème p. pl. prés. subj. dans le StatutoDisciplMaddaloni (première moitié du XIVème siècle, Matera-Schirru 1997, 70, n. 17), *mese* 'mettre' 3ème p. indic. parf. 84r 3; 84r 23; 89v 24 (et 18 occ. suiv.), *mesese* it. 'si mise' (Ferraiolo) 79v 13; 84v 1; 135r 13, *mesegie* it. 'ci mise' 126v 22; *mesela* it. 'la mise' 128v 3; *mesero* 3ème p. pl. indic. parf. 79r 15; *mesenosse* it. 'si misero' 129v 6; *promese* 'promettre' 3ème p. indic. parf. 124v 10, *desse* 'dire' 3ème p. indic. parf. (Loise De Rosa, Formentin 1998, 138 et n. 360), etc., où, là encore, l'aperture revêt une fonction morphologique, en servant à distinguer, dès le XVème s., la 3ème p. du parfait fort de la 1ère.

C'est aussi ce que montrent les faits portugais. Des alternances métaphoniques /e o/ : /ɛ ɔ/ et /i u/ : /ɛ ɔ/ caractérisent le présent des 2ème et 3ème conjugaisons faibles respectivement lorsque la voyelle radicale sous-jacente est d'aperture moyenne: *m*[e]*to* "je mets": *m*[ɛ]*tes* "tu mets", *m*[ɛ]*te* "il met", *c*[o]*mo* "je mange" : *c*[ɔ]*mes* "tu manges", etc.; *f*[i]*ro* "je blesse" : *f*[ɛ]*res* "tu blesses", etc., *t*[u]*sso* "je tousse" : *t*[ɔ]*sses* "tu tousses", etc. Or on constate qu'elles ont fini par s'étendre à des verbes qui, tels *frigir* "frire", *fugir* "fuir", *cuspir* "cracher", *entupir* "boucher", avaient à l'origine une voyelle haute et donc invariable, ou à d'autres qui, comme *esquecer* "oublier" ou *aquecer* "chauffer", ne présentaient pas non plus d'alternance, leur /ɛ/ radical étant issu d'une contraction vocalique. On dira qu'il s'agit là de l'extension du patron productif à des exceptions. Mais, outre que cela n'explique pas pourquoi l'allomorphie est précisément productive, tel n'est pas forcément le cas, comme en témoigne l'apophonie des parfaits forts, où, sur le modèle d'alternances étymologiques circonscrites à moins d'une dizaine de verbes comme *fiz* "je fis" / *fez* "il fit", *fui* "je fus" / *foi* "il fut", *pus* "je mis" / *pôs* "il mit", on entend souvent *sube* "je sus", *truxe* "j'apportai" pour les normatifs *soube* et *trouxe*, homophones à la 3ème p.

3.3.

Il nous faut enfin souligner que la thèse qui voudrait associer productivité et invariance n'est pas seulement mise à mal par l'existence de nombreux contre-exemples tels ceux qu'on vient de passer en revue; elle l'est aussi — et peut-être encore davantage si l'on se contente d'y voir une simple "tendance" à la Mańczak — par les exemples mêmes qui sont censés illustrer l'existence d'un nivellement des paradigmes. Au fondement analogique incertain d'un tel changement (cf. §2.2), on peut, en effet, ajouter deux remarques d'ordre empirique faites par Hock (1988: 168-171) qu'on prendra comme autant de symptômes du caractère douteux du nivellement. C'est, d'une part, un changement très long à aboutir: l'élimination des allomorphies verbales fondées sur l'alternance [s z] : [r] aura, par exemple, pris plus de mille ans en anglais et en allemand; encore l'anglais en conserve-t-il toujours un vestige dans *was* : *were*. C'est, d'autre part, un changement qui, très souvent, n'affecte qu'une partie d'un paradigme: par exemple, le passé du verbe, mais non les autres temps. En d'autres termes, pour établir un lien avec le constat précédent, c'est un changement qui, très souvent, n'aboutit jamais...

4. Ni invariance ni allomorphie

4.1.

Il suit des données et des considérations précédentes que nous sommes confrontés à deux questions:

(4) a. S'il n'existe pas de tendance au nivellement des paradigmes, à quoi sont dus les faits, indéniables, habituellement classés sous cette rubrique?

b. Pourquoi la morphologie s'accommode-t-elle si facilement de l'allomorphie?

Concernant les faits imputés au nivellement, nous proposerons d'admettre, en reformulant une vieille idée de Paul (1966 [1886]: §5), qu'on a là affaire à l'accumulation sur le long terme d'une série de changements proportionnels, ou, mieux encore, aux effets d'un réseau de tels changements. Manifestation par excellence du principe même de l'analogie, chacun d'eux ne met en jeu que les quatre termes requis par la proportion, et la notion de modèle (dérivationnel) y prime sur celle de paradigme (flexionnel). Nous ne sommes pas qualifiés pour discuter de l'éventuelle portée cognitive d'une telle réinterprétation, que l'on pourrait trivialement assimiler à une tentative de réponse à des questions du type: "les gens ont-ils réellement des paradigmes dans la tête?" ou "la compétence morphophonologique est-elle vraiment à l'image du *Bescherelle*?" Nous nous contenterons de montrer que les écueils empiriques rencontrés par la thèse du nivellement — au premier rang desquels figure la capacité de propagation de l'allomorphie — disparaissent d'eux-mêmes face à cette nouvelle vision des choses, quand ils ne deviennent pas autant d'arguments en sa faveur.

Autrement dit, pour prendre l'exemple de la régularisation des paradigmes verbaux, nous soutenons que la généralisation d'une base donnée n'est pas due à sa diffusion linéaire au sein d'un ensemble inorganisé de marques de flexion; cet ensemble étant structuré par un réseau d'oppositions (nombre, personne, temps-aspect-mode), ce sont des proportions définies au sein de chacune d'elles, où, comme en (2), *a* est non marqué vis-à-vis de *b*, qui constituent le vecteur de la propagation tant d'une base unique que de l'allomorphie, selon le modèle productif. Voici, en guise d'illustration du premier cas de figure, deux changements proportionnels qui ont dû, parmi d'autres du même type, contribuer à la réfection du verbe "aimer" en français, et dont le modèle était représenté par l'écrasante majorité des verbes du 1er groupe (cf. *tu chantes* / *vous chantez, tu portes* / *vous portez*, etc.):

(5) a. $\dfrac{\text{a = tu RAD+es}}{\text{b = vous RAD+ez}} : \dfrac{\text{a' = tu aim-es}}{\text{X = b' = vous aim-ez}}$ (< am-ez)

b. $\dfrac{\text{a = tu RAD+es}}{\text{b = tu RAD+as}} : \dfrac{\text{a' = tu aim-es}}{\text{X = b' = tu aim-as}}$ (< am-as)

Il suit du mécanisme proposé en (5) deux choses: (i) plus une forme est morphologiquement marquée, plus elle se trouve "surdéterminée": on aura eu *vous aim-âtes* (< *amâtes*) *et* à partir d'une dérivation de nombre comme en (5a) (*tu* RAD-*as* → *vous* RAD-*âtes*) *et* à partir d'une dérivation de temps comme en (5b) (*vous* RAD-*ez* → *vous* RAD-*âtes*); (ii) une dérivation doublement marquée implique celles qui ne reposent que sur une seule des marques en cause: *vous aim-âtes* (< *amâtes*) suppose, dans chacune des dérivations ci-dessus, *a' = tu aim-as* (forme dépourvue de marque de nombre) et *a' = vous aim-ez* (dépourvue de marque de temps) respectivement, donc la réalisation des deux proportions en (5) dont ces formes constituent le quatrième terme.[46] On le voit, le soi-disant "nivellement" a ainsi un fondement pleinement analogique: c'est la résultante d'un certain nombre de changements proportionnels, lesquels reposent, par définition, sur des modèles dérivationnels de la forme *a* → *b*. La théorie de l'analogie s'en trouve considérablement simplifiée (cf. §2.2): il n'y a pas de nivellement; analogie et "quatrième proportionnelle" sont la même chose.[47]

A l'appui de cette thèse, on remarquera aussi que les bizarreries signalés en §3.3 et caractérisant la phénoménologie du nivellement apparaissent désormais comme des corollaires de notre proposition. Ainsi de la durée, virtuellement très longue, du changement, et de son confinement possible à un sous-paradigme. Dans le cas du verbe "aimer" en français, la morphologie du 1er groupe verbal offrait d'emblée les deux proportions en (5a,b) parmi d'autres dont le modèle de dérivation met en jeu une base invariante, d'où la rapidité et

le caractère général de la réfection. Mais imaginons que certaines des proportions requises viennent à manquer, et prenons, par exemple, le cas de l'élimination de l'allomorphie caractéristique de la distinction de nombre au parfait dans trois des sept classes de verbes à alternance vocalique du vieil anglais:

(6)	*1ère p. prés. sg.*	*parf. sg.*				*parf. pl.*	
a.	rīse	r**ā**s	>	rose	<	r**i**son	"rise"
	rīde	r**ā**d	>	rode	<	r**i**don	"ride"
b.	bēōde	b**ēā**d	>	bid	<	b**u**don	"bid"
	cēōze	c**ēā**s	>	chose	<	c**u**ron	"choose"
c.	binde	b**a**nd	>	bound	<	b**u**ndon	"bind"
	singe	s**a**ng	>	sang	<	s**u**ngon	"sing"

Formes dépourvues de marque suffixale, *rās*, *rād*, *bēād*, etc. ne peuvent entrer dans une relation proportionnelle directe avec la dérivation, fortement productive, du pluriel des parfaits faibles: *luf-od-e* → *luf-od-on* "love".[48] Les seuls modèles disponibles pour l'élimination de l'apophonie en (6) sont: (i) la dérivation du pluriel des présents forts (*rīs-e* → *rīs-að*); (ii) la dérivation du pluriel des parfaits forts dans les quatre autres classes de verbes à alternance vocalique (*bær* → *bær-on* "bear", *æt* → *æt-on* "eat", *scōc* → *scōc-on* "shake", *cnēōw* → *cnēōw-on* "know"). On conçoit dès lors que de tels changements puissent à la fois prendre du temps et rester confinés à un sous-paradigme: longue durée et faible portée constituent, en vérité, deux conséquences indissociables d'un principe qui veut que la "force analogique" est fonction du nombre et de la productivité de modèles dérivationnels aptes à servir de base à des relations proportionnelles. Plus le réseau formé par les dérivations est dense, plus élevées sont la vitesse et l'ampleur du changement.

En définitive, il est possible de tirer un enseignement théorique intéressant de notre proposition d'exclure le nivellement du répertoire des types de changement. On se souvient que, confrontés à des données contradictoires, Hock (1988) puis McCarthy (2005) ont postulé des contraintes conflictuelles responsables de l'allomorphie et du nivellement, se distinguant en cela de Kuryłowicz (1947) et de Mańczak (1958), qui privilégiaient chacun un seul de ces principes (cf. §2.2). C'est, en vérité, une caractéristique de la phonologie optimaliste contemporaine que de transférer l'hétérogénéité des faits à la théorie: si les premiers s'avèrent contradictoires, la raison en serait que la contradiction réside au cœur même de la grammaire. Nous pensons pour notre part que cette position est fondamentalement circulaire. S'il semble y avoir contradiction entre changements qui propagent l'allomorphie et changements qui l'éliminent, c'est, selon nous, signe de ce que ni l'invariance ni l'allomorphie ne sont en aucun cas des propriétés pertinentes de la productivité d'une alternance. Il s'ensuit que, face à la "loi" de Kuryłowicz favorisant l'allomorphie, à la "tendance" de Mańczak lui préférant le

nivellement, et, enfin, aux thèses plus récentes postulant à la fois l'un et l'autre, nous préférons penser qu'il n'y a ni l'un ni l'autre. Une alternance évoluera soit vers plus soit vers moins de complexité en fonction du nombre et de la productivité des modèles disponibles: si le modèle est simple en termes de nombre d'allomorphes, il se passera tôt ou tard quelque chose que l'on pourra, après coup, désigner sous le terme de "nivellement"; si, au contraire, le modèle est complexe, l'allomorphie s'étendra.

4.2.

Il reste que le rejet du nivellement ne dispense pas de répondre à la question de savoir pourquoi, quand bien même l'allomorphie ne constitue pas l'effet d'une loi comme le semblait présupposer Kuryłowicz, son existence ne pose visiblement pas de problème particulier à la morphologie, qui s'en accommode, somme toute, fort bien. Là encore, il ne nous paraît pas pertinent d'y voir, suivant OT, le résultat du statut dominant des "contraintes de marque", qui, à l'image des règles post-lexicales à la Mohanan (1986), rendraient prononçables les combinaisons morphématiques sous-jacentes. D'une part, ce serait là à nouveau une explication circulaire: on invoquerait tantôt une hiérarchie variable des contraintes pour expliquer l'existence ou l'absence d'allomorphie, tantôt les secondes pour justifier la première. D'autre part, l'allomorphie n'est précisément pas fondée sur des phénomènes post-lexicaux; elle implique, au contraire, la phonologisation des variantes, d'où il suit que la substitution d'un allomorphe à un autre — par exemple, dans *[elektrikite] pour *électricité* — produit une forme tout à fait licite phonologiquement — cf. *antiquité* — bien qu'agrammaticale. Autrement dit, donc, les allomorphes, contrairement aux allophones, "sont dans le lexique".

Dès lors, tout se passe comme si le recours régulier à la supplétion ne paraissait pas démesurément coûteux pourvu qu'une simple condition soit remplie: à l'inverse de ce qui ressort des alternances fossiles du type *suis* / *fus*, *vais* / *allons*, *go* / *went*, etc., les allomorphes doivent différer minimalement. Mais est-ce si sûr? Examinons une alternance telle que *bring* / *brought*? Celle-ci est parfois remplacée par *bring* / *brang* (ou *brung*), alors qu'on n'entend jamais, par exemple, *ring* / **rought* pour *ring* / *rang*. L'alternance analogique a certes une base commune plus large ([rʌŋ]) que l'alternance étymologique ([r-]), mais suffit-elle à expliquer pourquoi l'apophonie est ici plus productive que la forme à dentale pourtant abondamment représentée dans les parfaits forts de l'anglais (*burnt*, *bought*, *caught*, *crept*, *dealt*, *dreamt*, *felt*, *kept*, *left*, *lost*, etc.)? D'autre part, quitte à éliminer l'allomorphie "excessive" de *bring* / *brought*, pourquoi choisir *brang* au lieu d'une solution plus radicale telle que **bringed*? Enfin, et surtout, poser une condition de ressemblance équivaudrait à réintroduire implicitement une tendance au nivellement démentie par les faits: en portugais (cf. §3.2), ce sont aussi les formes apophoniques *sube* et *truxe* qui tendent à remplacer, à la 1ère p. du parfait, les *soube* et *trouxe* homophones à la 3ème p., alors que les alternances *fui* /

foi, *pus* / *pôs*, *fiz* / *fez*, etc. sont stables; pourquoi substituerait-on de la variation, fût-elle "minimale", à ce qui est déjà invariable?

Il se peut, en réalité, que le problème de l'allomorphie soit tout simplement mal posé, car celle-ci ne réside peut-être pas là où on le croit. Reprenons des exemples d'apophonie. Et si, dans port. *n*[o]*vo* / *n*[ɔ]*va* "neuf, nouveau", la variation concernait non le radical mais la marque du féminin? Comme l'aurait dit Kuryłowicz, et ainsi que la théorie autosegmentale nous permet aisément de le représenter aujourd'hui, celle-ci serait monopositionnelle (-*a*) dans la plupart des cas (e.g., *mudo* / *muda* "muet", *n*[ɔ]*sso* / *n*[ɔ]*ssa* "notre", *vago* / *vaga* "vide", *c*[ɛ]*go* / *c*[ɛ]*ga* "aveugle", *s*[e]*co* / *s*[e]*ca* "sec", *amigo* / *amiga* "ami"), mais bipositionnelle ([–ATR] + -*a*) dans une partie des radicaux à voyelle tonique moyenne arrondie [+ATR] tels que *n*[o]*vo* / *n*[ɔ]*va*. Nous voyons un triple avantage à cette réinterprétation de l'alternance. L'économie d'analyse, d'une part: il n'y a plus qu'une seule allomorphie, celle du suffixe de féminin, et non un nombre indéterminé égal à celui des radicaux susceptibles de subir l'apophonie.[49] L'adéquation vis-à-vis de la phénoménologie observée, d'autre part: comme il ressort de l'étude de Russo (2004, à paraître; cf. *supra* §3), ce type d'apophonie, devenue depuis longtemps indépendante de toute condition phonologique, relève désormais pleinement de la morphologie, dont elle illustre la variété non concaténative. L'hypothèse qu'il nous est permis de faire et la prédiction qui en découle, enfin: ce qu'on tend à éviter n'est pas l'allomorphie en elle-même, mais son caractère imprévisible; si celle-ci est conservée, on peut donc supposer qu'on s'achemine, en portugais, vers une distribution complémentaire des allomorphes telle que la marque bipositionnelle s'imposera dans les radicaux à tonique mi-fermée arrondie, alors que la marque monopositionnelle subsistera ailleurs. De fait, comme l'a montré Carvalho (2004a), le portugais européen connaît, depuis le XIXème siècle, une extension analogique remarquable de l'apophonie, c'est-à-dire de l'allomorphe bipositionnel pourtant minoritaire, y compris parmi les radicaux masculins à [o] accentué. Et c'est ce qui expliquerait, plus généralement, que, de l'anglais *sing* / *sang* au portugais *fui* / *foi*, *pus* / *pôs*, *fiz* / *fez*, en passant par le français *électrique* / *électricité*, *journal* / *journaux*, on constate le maintien voire la propagation de ce qu'on serait tenté d'appeler des "régularités locales", circonscrites à des niches morphologiques:[50] verbes en -*iN* en anglais, parfaits forts en portugais, adjectifs en /-ik/ et nominaux en /-al/ en français.

En somme, pour résumer notre contribution au débat sur ce qui, de l'allomorphie ou de l'invariance, constitue la propriété des alternances productives, un fait est à retenir: ce ne sont ni l'une ni l'autre qui, en soi, posent problème à la morphologie; seule l'irrégularité de leur distribution tendra à être corrigée par l'évolution et l'analogie. Si "nivellement" il y a, c'est là qu'on peut le saisir, et il concerne par conséquent aussi bien l'invariance que l'allomorphie, phénomènes qui, bien que formellement antithétiques, n'entretiennent donc pas, en tant que tels, de relation conflictuelle.

Notes

[1] Nous remercions René-Joseph Lavie pour sa lecture attentive et ses remarques sur une première version de cet article.

[2] Nous laisserons ici de côté une des façons possibles de rompre cette circularité, qui consiste simplement à nier l'existence de l'un de ses termes, la productivité elle-même, seule la fréquence d'usage, des types et/ou des exemplaires (*tokens*), s'avérant pertinente (cf. Bybee 2001). On se contentera de citer en §4.2 l'exemple d'une alternance apophonique en pleine expansion en portugais européen quoique fort minoritaire à l'origine; ce cas et l'intérêt théorique qu'il revêt pour une critique des thèses fonctionnalistes sont exposés dans Carvalho (2004a).

[3] Alternance elle aussi attestée dans le latin médiéval de la région: "Adammo *Ruxo*" (Naples 1208, PergSGrArmenoVetere 17.44), "Andrea *Ruxo* qui nominatur Strulabarba" (Naples 1237, ib. 82.213), "domino Raoni *Russo*" (Benevento 1195, SModestoBartoloni 24.66), "et terram Mathei *Russi*" (s.l. 1234, ib. 41.104), mais "terre que est ubi *Plescurosso* dicitur" (s.l. 1181, ib. 18.50).

[4] Formentin 1998, 138 et n. 359; 140, n. 365.

[5] Quant à Masuccio Salernitano, les exemples sont en général tirés de la LIZ, qui se fonde sur l'éd. Petrocchi 1957.

[6] Gentile 1979, 53.

[7] Coluccia 1992, 304.

[8] Giorn.1, tratten.1.6; Giorn.1, tratten.8.23; Giorn.5, tratten.5.17.

[9] Giorn.1, tratten.7.31; Giorn.1, tratten.6.3.

[10] 'Ntroduzzione.6; et 242 occ. suiv.; 'Ntroduzzione.14; et 5 occ. suiv.; Giorn.5, tratten.9.25; Giorn.3, tratten.4.15; et 5 occ. suiv.; Giorn.4,tratten.5.13; et 2 occ. suiv..

[11] Giorn.1, tratten.4.18; et 9 occ. suiv..

[12] Giorn.1., tratten.5; etc.; et 3 occ. suiv.; 'Ntroduzzione.4; et 6 occ. suiv.; Giorn.2., tratten.10.9.

[13] Giorn.2, egloga.155; Giorn.1, tratten.5.7.

[14] Giorn.3, tratten.2.18; et 2 occ. suiv.; Giorn.1., tratten.9.13.

[15] Giorn.4, tratten.1.14; 'Ntroduzzione.26; et 10 occ. suiv..

[16] Giorn.1, tratten.7.2, pl. non attesté.

[17] Giorn.4, tratten.3.10.

[18] Giorn.1, egloga.13, pl. non attesté.

[19] Giorn.2, egloga.341, pl. non attesté.

[20] Giorn.1, tratten.6.21; et une occ. suiv..

[21] Giorn.1, tratten.2.18; et 2 occ. suiv..

[22] Giorn.3, tratten.10.30; et 10 occ. suiv..

[23] Giorn.4, tratten.7.9; le pl. *fièlece* est attesté chez D'Ambra dans les *Muse napoletane* du Basile s.v. *fèlece* où il est entré à part sans exemples d'auteur.

[24] Giorn.1, tratten.1.4; et 4 occ. suiv.; pl. non attesté.

[25] Giorn.1, tratten.7.17; Giorn.1, tratten.1.20; et 3 occ. suiv..

[26] Giorn.3, tratten.5; et 14 occ. suiv.; Giorn.2, tratten.2.12; et 8 occ. suiv..

[27] L'antroponyme *cecere* se trouve déjà dans le *Codex Cavensis* (DeBartholomaeisAGI 15, 255): "supradictus *cecere* genitor" (an 968); "imbenimus *cecere* filius quondam Mastali" (an 1009). Il est attesté dans le *Codex Cajetanus* (DeBartholomaeisAGI 16, 11), hors contexte antroponymique, avec fermeture de la voyelle tonique: "fave et *ciceri*" (an 1004).

[28] Dans les chartes médiolatines, il est naturellement difficile de distinguer, pour Ĭ et Ŭ, entre le latin et les réflexes métaphoniques, qui, dans ce cas, sont convergents.

[29] Dans le corpus du *Codex Cavensis* compilé par DeBartholomaeis (AGI 15, 252), nous relevons des alternances métaphoniques: *Dominicu* (an 890) versus *Domenica* (960-961), "*Domeneke* monache" (964).

[30] Mais *sedecim* (Canne 1073, CDCavensis X, 18.58) et "pas(sus) *sedecim*" (Salerno 1077, ib., 79.195). A comparer avec *sideci* Sutri (Viterbo) 958, "forse metafonetico" (Sabatini 1966/1996, 186).

[31] Charte relative à una "pecia di terra in loco Furanu finibus Ca(m)panie".

[32] Mais "cum *strictolis* et anditis" (Capaccio 1067, ib. IX, 31.106); dans le latin médiéval de Benevento on ne trouve que des formes avec *i*: "*strictolam* publicam" (Benevento 1267, SModestoBartoloni 54.135); "qua(n)da(m) *strictolam* existentem" (Benevento 1282, ib. 74.188); "quadam *strictula* mediante" (Benevento 1295, ib. 84.218).

[33] Mais aussi "se habere terram que est *iscla* foris hac civita(te)" (Salerno 1071, ib., 111.342); "terra et *yscla* extra civit(atem)" (Benevento 1203, SModestoBartoloni 26.70).

[34] Giorn.1, tratten.2.24; et 23 occ. suiv.; Giorn.1, tratten. 7.36; et 4 occ. suiv. Chez Capozzoli 1889, 39, nous relevons aussi *lupo* opposé à *lopa* (avec un ex. de Stigliola); *lopa* Violeieda, Vern. 38.

[35] Giorn.5, tratten.4.20; Giorn.1, tratten.7.19.

[36] Le Battaglia atteste *malfusso* chez Luca Pulci et, bien plus tard, chez Baretti, Salvini, Borga et enfin D'Annunzio.

[37] Il est possible, enfin, de retrouver le f.sing. *marfosa* chez D'Ambra (ex. de Mormile, seconde moitié du. XVIIIème siècle). L'alternance morphologique est explicitement attestée dans les lexiques de D'Ambra et Altamura: *marfûso* opposé à *-ósa*.

[38] Giorn.4, tratten. 6.22; Giorn.5, tratten.4.19; Giorn.1, tratten.6.10; et 5 occ. suiv.; Giorn.3, tratten.7.18.

[39] Giorn.1, egloga.387; et 3 occ. suiv.; Giorn.3, tratten.7.4; Giorn.3, tratten.7.15; Giorn.5, tratten.7.12.

[40] Giorn.1, tratten.5.21; et 27 occ. suiv.; Giorn.1, tratten.5.20; et 2 occ. suiv.; Giorn.2, tratten.5.26; et 2 occ. suiv., toujours *le pertose*; les lexiques (D'Ambra, Andreoli, Altamura) attestent *pertosa* f.pl.

[41] L'usage substantival de l'adjectif est lui aussi attesté par les documents prévulgaires.

[42] DeBartholomaeis,AGI 15, 253 atteste *inginiusu* (an 947) ainsi que les onom. *calbarusu* (an 1057), "Iohannis *venenusu*" (an 1064), *gaiusu* 'joyeux', *littusum*, *rangusum*, *millusum* ("laddove il femminile va sempre in –*osa*", ib.). Le CDCajetanusDeBartholomaeis,AGI 16, 11 fournit encore pour ces séries les antrop. *carusu* (an 1049), *gattusu* (an 1061), *palagrusu* (an 1120) et le topon. *betecusu* (an 1107).

[43] Nous avons utilisé pour HistTroya et Regimen1 les versions électroniques du texte, consultables sur le site de l'Opera del Vocabolario Italiano à partir de l'adresse: http://www.vocabolario.org/.

[44] A côté des **f.pl. [+apoph.]**: "***lle berdesche*** ben ***fuorte***" HistTroya 141, "con ***fuorte barre*** traverse" ib. 147; "le ***vuce*** erano crodelesseme e ***fuorte***" ib. 173; "colle loro ***fuorte lanze***" ib. 174; "le quale [*scil.* ***polcelle***] era cossì ***fuorte***" ib. 290; "***turri*** ben alte e ***fuorte***" ib. 266; "alle ***fuorte compressiune***" ib. 267; (***incantatione***) ***fuorte*** ib. 290; "***turri*** ben ***fuorti***" ib. 78; (***serramme***) ***fuorti*** ib. 232; "sopervennero ***la trona*** spotestata e ***fuorte***" ib. 121 [la *trona* est un neutre pluriel comme le signale l'accord syntaxique du verbe] et "quillo luoco de altissima ***mura*** e ***fuorte***" ib. 309.

[45] A côté de ***dulce*** (*parole*) f.pl. ib.184 et "con ***dulce*** et humile ***pregarie***" ib. 104.

[46] Dans les changements proportionnels, le terme dérivé (la "4ème proportionnelle") est d'ordinaire marqué (d'où *X = b'*). Il arrive parfois, cependant, qu'il soit non-marqué (soit *X = a'*): on parle alors de "formation à rebours" (*backformation*). Tel est le cas de *je prouve*, *tu prouves*, *il prouve*, etc. dont l'allomorphe provient des deux premières personnes du pluriel du présent et de la plupart des autres temps; le processus normal aurait donné *nous *preuvons*, *vous *preuvez*, *je *preuvai*, **preuver*… Il reste à tirer des conclusions de tels faits pour la théorie de la marque.

[47] A noter que l'évolution de la 1ère p. (*j'aim > j'aime*) demeure, il est vrai, inexpliquée par ce biais, car il n'y avait pas, à l'origine, de modèle comportant une consonne fixe (v. fr. *je chant*, *je port*…). Cependant, loin de constituer un argument en faveur de la thèse d'un nivellement du paradigme, la restauration de la consonne finale nous paraît relever d'une caractéristique propre au 1er groupe qu'est son caractère *gabaritique*. A l'image des trois conjugaisons faibles du portugais (cf. Carvalho 2004b), les formes morphologiquement non marquées des verbes en *-er* du français semblent être alignées sur un schème /CV(C)-CV/ tel que la première syllabe de celui-ci est associée à la dernière de la racine. Il s'ensuit aussi bien le rétablissement de la consonne à la 1ère p., puisqu'il y avait un CV disponible dans le gabarit, et alors que ces consonnes restent muettes au singulier du 3ème groupe (*je mets*, *je vends*…), que le non-rétablissement du *-r* de l'infinitif, puisqu'au contraire il n'y avait plus de place dans le gabarit, et alors que ce même *-r* est restauré dans l'infinitif des verbes en *-ir*, chose difficile à expliquer autrement. Reste la question de l'origine de cette morphologie gabaritique; on peut douter de sa nature analogique. Quoi qu'il en soit, le contre-exemple de la 1ère p. est intéressant en ce qu'il montre le caractère non trivial de la thèse proposée ici: il n'est pas vrai que *tous* les phénomènes habituellement imputés au nivellement peuvent être reformulés en termes de changements proportionnels; encore faut-il pour cela qu'on puisse démontrer l'existence d'un modèle dérivationnel.

[48] Quant à la proportion *luf-ie* / *luf-od-e* : *rīs-e* / X = **rīs-od-e*, fondée sur la dérivation du parfait, elle aurait, certes, éliminé l'alternance vocalique du parfait (pl. **rīs-od-on*), mais au profit du vocalisme du présent et de marques suffixales.

[49] A l'inverse, il est impossible de ne pas parler d'allomorphie (et de supplétion) du radical dans les alternances fossiles.

[50] Ce qui rejoint la vision "topologique" de l'analogie développée par Demarolle (1990).

Références

Altamura, Antonio (1968), *Dizionario dialettale napoletano*, Napoli, Fiorentino.

Andreoli, Raffaele (1887,) *Vocabolario napoletano-italiano*, Torino, Paravia. [On utilise ici la réimpression

anastatique: Napoli, Berisio, 1966].
B = Battaglia, Salvatore [puis Giorgio Bàrberi Squarotti] (1960-), *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, Torino, Utet.
Barbato, Marcello (2001), *Il libro VIII del Plinio napoletano di Giovanni Brancati*, Napoli, Liguori.
Bybee, Joan (2001), *Phonology and language use*, Cambrigde, Cambridge University Press.
Carvalho, Joaquim Brandão de (2004a), "L'analogie est-elle un fait fonctionnel ou grammatical? Le cas de l'apophonie portugaise", in: *Corpus* 3, 101-123.
Carvalho, Joaquim Brandão de (2004b),: Meisenburg, Trudel / Selig, Maria (éds.) *Nouveaux départs en phonologie*, Tübingen, Gunter Narr, 13-32.
Carvalho, Joaquim Brandão de / Russo, Michela (à paraître), "Y a-t-il des métaphonies ouvrantes en roman?", in: Trotter, David / Kühnel, Anne-Kathrin (ed.) *Actes du XXIV Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (Aberystwyth, 1-6 août 2004), Tübingen, Max Niemeyer.
CDCavensisAppGalante = Galante, Maria (1980), *La datazione dei documenti del "Codex Diplomaticus Cavensis". Appendice: Edizione degli inediti, Salerno, Grafiche Moriniello* (Collana storica a cura del Centro «Raffaele Guariglia» di studi salernitani, II).
CDPugl XX = Coniglio, Giuseppe (éd.) (1975), Le pergamene di Conversano. I (901-1265), Bari, Società di Storia Patria per la Puglia.
Coluccia, Rosario (1992), "I sonetti di Cola Maria Bozzuto gentiluomo napoletano del sec. XV", in: *Zeitschrift für romanische Philologie* 108, 293-318.
Coluccia, Rosario (éd.) (1987), = Ferraiolo, *Cronaca*, Firenze, auprès de l'Accademia della Crusca.
D'Ambra, Raffaele (1873), *Vocabolario napolitano-toscano domestico di arti e mestieri*, Napoli, éd. par l'auteur [réimpression anastatique: Bologna, Forni, 1969].
DCECH = Corominas Joan / Pascual, José A. (1980-1991), *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vol., Madrid, Gredos.
De Bartholomaeis, Vincenzo (1901), "Contributi alla conoscenza de' dialetti dell'Italia meridionale, ne' secoli anteriori al XIII. Spoglio del 'Codex Diplomaticus Cavensis' ", in: *Archivio Glottologico Italiano* 15, 247-274 e 327-362.
De Bartholomaeis, Vincenzo (1902-05), "Contributi alla conoscenza de' dialetti dell'Italia meridionale, ne' secoli anteriori al XIII. Spoglio del 'Codex Diplomaticus Cajetanus' ", in: *Archivio Glottologico Italiano* 16, 9-27.
De Blasi, Nicola (1995), "Per il testo dello gliommero di Sannazaro", in: *Archivio storico per le province napoletane* 113, 127-149.
De Blasi, Nicola (éd.) (1986), = *Libro de la destructione de Troya. Volgarizzamento napoletano trecentesco da Guido delle Colonne*, Roma, Bonacci.
DEI = Battisti Carlo / Alessio Giovanni (1950-1957), *Dizionario Etimologico Italiano*, Firenze, Barbera.
Demarolle, Pierre (1990), "Réflexions sur l'analogie: formes et lieux dans l'étude du verbe en français moderne", in: *Le français moderne* 58.3/4, 143-151.
Fanciullo, Franco (1994), "Morfo-metafonia", in: Cipriano, Palmira / Di Giovine, Paolo, / Mancini, Marco (éds.) *Miscellanea di studi linguistici in onore di Walter Belardi*, II, Roma, Il Calamo, 571-592.
Fanciullo, Franco (1994/1996), "Mutamenti fonetici condizionati lessicalmente con un'appendice sul vocalismo tonico detto «siciliano»", in: *Archivio Glottologico Italiano* 79.1, 78-103 (reéd. in Fanciullo 1996, 127-146).
Fanciullo, Franco (1996), *Fra Oriente e Occidente. Per una storia linguistica dell'Italia meridionale*, Pisa, ETS.
Formentin, Vittorio (1994), "Dei continuatori del latino *ILLE* in antico napoletano", in: *Studi Linguistici Italiani* 20, 40-93 et 196-233.
Formentin, Vittorio (éd.) (1998), = Loise de Rosa, *Ricordi*, 2 vol., Roma, Salerno.
Gentile, Salvatore (1979), *Repatriare Masuccio al suo lassato nido. Contributo filologico e linguistico*, vol.II des Actes du *Convegno Nazionale di Studi su Masuccio Salernitano* (Salerno, 9-10 maggio 1976), 2 vol., Galatina, Congedo.
Giordano, Emanuele A. (éd.) (1992), = Nicola Stigliola, *L'Eneide in ottava rima napoletana*, 3 vol., Roma, Benincasa.
Giuliani, Mariafrancesca (2001-02), *Verso una stratigrafia linguistica dell'Italia meridionale: proposte metodologiche e saggi interpretativi per una "ricostruzione" a partire dalle fonti diplomatiche pre-volgari*, Tesi di Dottorato, Università di Pisa.
Glessgen, Martin-Dietrich / Holtus, Günter / Kramer, Johannes / Schweickard, Wolfgang (éds.), (2002) *Ex traditione innovatio. Miscellanea in honorem Max Pfister septuagenarii oblata*, Darmstadt Wissenschaftliche Buchgesellschaft [vol.I = *Scripta minora selecta De rebus Galloromanicis et Italicis*; vol. II = *Miscellanea sociorum operis in honorem magistri conscripta* [→ Holtus – Kramer 2002].
Hock, Hans Henrich (1988), *Principles of historical linguistics*, Berlin, Mouton-De Gruyter.

Kuryłowicz, Jerzy (1947), "La nature des procès dits analogiques", in: *Acta linguistica* 5, 17-34.
LIZ (1997), = (éds.) Stoppelli, Pasquale / Picchi, Eugenio *Letteratura Italiana Zanichelli. CD-Rom dei testi della letteratura italiana*, Bologna, Zanichelli, (3ème éd.).
Maiden, Martin (1992), "Irregularity as a determinant of morphological change", in: *Journal of linguistics* 28, 285-312.
Malato, Enrico (éd.) (1967), = Giulio Cesare Cortese, *Opere poetiche*, 2 vol., Roma, Edizioni dell'Ateneo.
Malato, Enrico (éd.) (1986), = Pompeo Sarnelli, *Posilecheata*, Roma, Benincasa.
Malato, Enrico / Giordano, Emanuele (éds.) (1989), *Omero napoletano.* Nunziante Pagano, *La vattaglia ntra le rranonchie e li surece.* Nicolò Capasso, *L'Iliade in lingua napoletana*, Roma, Benincasa.
Mańczak, Witold (1958), "Tendances générales des changements analogiques", in: *Lingua* 7, 298-325, 387-420.
Marzo, Antonio (éd.) (1997), = Nicola Corvo, *Storia de li remmure de Napole*, Roma, Benincasa.
Matera, Vincenzo / Schirru Giancarlo (1997), "Gli Statuti dei Disciplinati di Maddaloni. Testo campano del XIV secolo", in: *Studi Linguistici Italiani* 23, 47-88.
McCarthy, John J. (2005), "Optimal paradigms", in: Downing, Laura / Hall, T. Alan / Raffelsiefen, Renate (éds.) *Paradigms in phonological theory*, Oxford, Oxford University Press, 170-210.
Mohanan, Karuvannur P. (1986), *The theory of lexical phonology*, Dordrecht, Reidel.
Parenti, Giovanni (1978), "Un gliommero di P.J. De Jennaro: «Eo non agio figli né fittigli»", in: *Studi di Filologia Italiana* 36, 321-365.
Paul, Hermann (1966 [1886]), *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen, Max Niemeyer.
Pelaez, Mario (1928), "Un nuovo testo dei Bagni di Pozzuoli in volgare napoletano", in: *Studi Romanzi* 19, 47-134.
Pèrcopo, Erasmo (1886), "I Bagni di Pozzuoli. Poemetto napolitano del secolo XIV", in: *Archivio storico per le province napoletane* 11, 597-750.
PergSGrArmenoPilone = Pilone, Rosaria (éd.) (1996), *Le pergamene del Monastero di S.Gregorio Armeno (1141-1198)*, Salerno, Carlone.
PergSGrArmenoVetere = Vetere, Carla (éd.) (2000), *Le pergamene del Monastero di S.Gregorio Armeno (1168-1265)*, Salerno, Carlone.
Perrone, Carlachiara (éd.) (1983), = Anonimo, *La Violeieda spartuta ntra buffe e bernacchie*, Roma, Benincasa.
Petrini, Mario (éd.) (1976), = Giambattista Basile, *Lo cunto de li cunti, overo lo trattenemiento de piccerille - Le muse napolitane e le lettere*, Bari, Laterza (Scrittori d'Italia, 260).
Petrocchi, Giorgio (1957), Masuccio Salernitano, *Il Novellino, con appendice di prosatori napoletani del '400*, Firenze, Sansoni.
Petrucci, Livio (1993), "Il volgare a Napoli in età angioina", in: *Trovato* 1993, 27-72.
Porcelli (1789), = *Vocabolario delle parole del dialetto napoletano, che più si scostano dal dialetto toscano, con alcune ricerche etimologiche sulle medesime degli Accademici Filopatridi*, 2 vol., Napoli, Porcelli.
Rak, Michele (éd.) (1986), = Giambattista Basile, *Lo cunto de li cunti*, Milano, Garzanti.
Regimen1= Mussafia, Adolfo (1884), "Ein altneapolitanisches Regimen sanitatis", in: *Mittheilungen aus romanischen Handschriften (I)*, in *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* 106, 507-626.
Regimen1b=Petrucci, Livio (1975), "Un nuovo manoscritto del Compendio napoletano del 'Regimen sanitatis'", in: *Medioevo Romanzo* 2, 417-441.
Rocco, Emmanuele (1891), *Vocabolario del dialetto napolitano*, Napoli, Chiurazzi [jusqu'à *feletto*].
Rohlfs, Gerhard (1966-69), *Grammatica storica dell'italiano e dei suoi dialetti*, Torino, Einaudi [citée par paragraphe], 3 vol. [traduction italienne revue et élargie de la *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, Bern, Francke, 1949-1954].
Russo, Michela (2002), "Casi metafonetici aberranti dal napoletano antico al napoletano moderno", in: Glessgen – Holtus – Kramer Schweickard 2002, II: *Miscellanea sociorum operis in honorem magistri conscripta* [→ Holtus – Kramer], 385-405.
Russo, Michela (2004), "La metafonia napoletana e la sotto-specificazione degli Elementi", in: Meisenburg, Trudel / Selig, Maria (éds.), *Nouveaux départs en phonologie: les conceptions sub- et suprasegmentales*, Actes du XXVII. Deutschen Romanistentag (München, 10-12 Oktober 2001), Tübingen, Narr, 2004, 49-76.
Russo, Michela (à paraître), *La metafonia napoletana: evoluzione e funzionamento sincronico*, Bern, Peter Lang.
Sabatini, Francesco (1965/1996), "Esigenze di realismo e dislocazione morfologica in testi preromanzi", in: *Rivista di Cultura Classica e Medioevale* 7 (1965), 972-998 (rééd. in Sabatini 1996, 99-131).
Sabatini, Francesco (199, *Italia linguistica delle origini. Saggi editi dal 1956 al 1996*, Coletti, Vittorio / Coluccia, Rosario / D'Achille, Paolo / De Blasi, Nicola / Petrucci, Livio (éds.) Lecce, Argo, 2 vol.
Sabatini, Francesco / Coluccia, Rosario / Lupis, Antonio (1983), "Prospettive meridionali nella lessicografia italiana", in Dardano, Maurizio / Dressler, Wolfgang Ulrich / Held, Gudrun (éds.), *Parallela* 1*, Atti del*

secondo Convegno italo-austriaco (Roma, 1-4 febbraio 1982), Tübingen, Narr, 146-169.

Schirru, Giancarlo (1994) et (1995) "Profilo linguistico dei fascicoli VIII e IX del ms. Riccardiano 2752", *Contributi di Filologia dell'Italia Mediana* 8 (1994), 199-239; 9 (1995), 117-175.

SmodestoBartoloni = Bartoloni, Franco (1950), *Le più antiche carte dell'Abbazia di San Modesto in Benevento (secoli VIII-XIII)*. Roma, Sede dell'Istituto Storico Italiano per il Medioevo.

TLIO = Base de données du *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, dirigé par Pietro Beltrami, Opera del Vocabolario Italiano – Centre du C.N.R. auprès de l'Accademia della Crusca [http://www.vocabolario.org/].

Trovato, Paolo (éd.) (1993), *Lingue e culture dell'Italia meridionale (1200-1600)*, Actes du colloque de Fisciano (23-26 ottobre 1990), Roma, Bonacci.

LES CONSONNES LATENTES EN CONTEXTES DE LIAISON ET DE REDOUBLEMENT SYNTAXIQUE : UNE ANALYSE UNIFIEE

Nathalie Chasle (Paris)
nathaliechasle@hotmail.com

1. Introduction

Ce sujet consiste en une comparaison de deux phénomènes distincts de sandhi externe : la liaison en français et le redoublement syntaxique en ancien français. Le redoublement syntaxique, principalement étudié en italien moderne, se produit entre deux mots et consiste en une gémination de la consonne initiale de Mot2, lorsque Mot1 et Mot2 entretiennent des relations syntaxiques très étroites. En ce qui concerne celui relevé en ancien français, nous verrons qu'il semble consister, au premier abord, en un redoublement consonantique de type morpho-syntaxique, celui-ci étant déclenché principalement par des morphèmes atones, à finale latine consonantique (*a<ad, e<et, no<non, si<sic...*). Ainsi, dans le vers suivant, issu de "Boécis, poème sur Boèce", Xème siècle (Lavaud & Machicot, 1950, v.104) :

Deus a·ssa part lo ten, ("Dieu *à sa* part le retient"),

a·ssa provient de *a sa*, lui-même issu de *ad sa*.

Le phénomène de liaison, quant à lui, se manifeste par la prononciation de la consonne finale de Mot1, muette dans le mot pris isolément, lorsque Mot2 est à initiale vocalique:

"grand" ([grã]) + "enfant" ([ãfã]). → [grãt̲ãfã]

Une analyse de la liaison mettra alors en évidence un rapport étroit avec le redoublement syntaxique : la liaison se produit uniquement si Mot1 et Mot2 forment un même constituant syntaxique, elle se réalise systématiquement si Mot1 est un monosyllabe non accentué, et une analyse diachronique des consonnes de liaison montrera un lien certain avec les consonnes finales latines et d'ancien français, anciennement prononcées puis amuïes (grand̲<*grant̲* (ancien français) <*grand̲e* (latin)).

Par conséquent, et après avoir examiné chacun de ces phénomènes successivement, je vais alors tenter d'apporter une explication unitaire de ceux-ci, basée sur la présence de consonnes latentes qui se réaliseraient, selon des restrictions syntaxiques strictes, quel que soit le phonème suivant, aussi bien en contexte #C- qu'en contexte #V-.

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 23-37.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

2. Le RS

2.1. Le RS en Italien

Le redoublement syntaxique (RS) est un phénomène d'assimilation en sandhi externe, qui se produit en Italien, caractérisé par une gémination de la consonne initiale de Mot2. Il ne se réalise pas de manière identique dans toutes les régions italiennes, tout du moins ses contextes d'apparition peuvent varier selon les régions, en fonction de deux facteurs distincts. Et de manière très simplifiée, on retrouve d'une part le Toscan, ou Italien standard, dans lequel le redoublement est conditionné principalement phonologiquement et s'effectue de manière synchronique, et d'autre part les dialectes centro-méridionaux, dans lesquels le redoublement est de nature syntaxique et diachronique.

2.1.1. Le RS en Toscan

En italien standard, le RS dépend d'un facteur accentuel. Plus précisément, la consonne initiale du Mot2 sera renforcée si elle est précédée d'un polysyllabe oxyton (1), ou d'un monosyllabe tonique (2) :

(1)	a.	*città pulita*, ville propre	→	città [pp]ulita
	b.	*càsa pulita*, maison propre	→	casa [p]ulita
(2)	a.	*tu dici*, tu dis	→	tu [dd]ici

L'application de ce RS conditionné accentuellement est tout de même soumise à des restrictions, principalement d'ordre syntaxique. Il doit y avoir un lien sémantico-syntaxique très étroit entre Mot1Mot2, on retrouvera ainsi le RS à l'intérieur d'un même syntagme.
Ce redoublement synchronique s'explique ainsi phonologiquement, il est régulier, prédictible et même productif, dans la mesure où il se produit également lors d'adaptation d'emprunts.

2.1.2. Le RS dans les dialectes centro-méridionaux

Le RS dans les dialectes centro-méridionaux, quant à lui, se déclenche d'une tout autre manière. Il consiste en un redoublement de type syntaxique, voire morpho-syntaxique, celui-ci étant déclenché par une liste fermée de morphèmes. Il s'agit principalement de monosyllabes atones (3), à finale latine consonantique (*a<ad, e<et, no<non, che<quid, plu<plus...*), auxquels s'ajoutent quelques paroxytons (*dove, qualche, come*) possédant le trait distinctif [+ RS].

(3) *e* (et), *a* (à), *ma* (mais), *no* (non), *se* (si), *chi* (qui), *che* (que), *fra* (entre), *o* (ou), *da* (de), *qui* (ici)…

Il faut tout de même souligner ici l'importance du facteur syntaxique, indispensable pour l'analyse de ce redoublement. En effet, et de la même manière que le redoublement accentuel, les deux mots doivent être très liés syntaxiquement, sans quoi la gémination de la consonne ne s'effectue pas.
Le redoublement dans ces dialectes obéit donc à des règles essentiellement syntaxiques, il est irrégulier et est actif en diachronie.

2.2. Le RS en ancien français

Suite à l'étude du redoublement syntaxique en italien, on peut observer ce même phénomène de gémination en ancien français, et c'est sur ce dernier que ce travail repose principalement[i]. Il semble, en effet, que certaines séquences V#C1C1V, relevées dans plusieurs textes d'ancien français, consistent en ce même redoublement syntaxique, actif en italien. Prenons les quelques extraits suivants, issus de deux textes distincts, "La passion de Clermont-Ferrand", Xème siècle (Avalle, 2002), (4), et "La chanson de Sainte-Foi d'Agen", XIIème siècle (Thomas, 1974), (5) :

(4) *La passion de Clermont-Ferrand*,
XI, *43*, Palis, vestit, palis, mantenls
davant extendent *a · ssos* pez. (< ad)
(Tissus, vêtements, tissus, manteaux, étendus devant lui, *à ses* pieds.)
CXVIII, *470*, *a · ddextris* Deu Jesú · se sset; (< ab)
(Jésus s'assis *à la droite* de Dieu.)

(5) *La chanson de Sainte Foi d'Agen*,
XXIII, *234* *Si llui* non ei, non poiss guerir ; (< sic)
(*Si* je ne *l*'ai pas, je ne puis me sauver.)
XXXIII, *348*, E *a llui* se sun convertid, (< ad)
E per martyri mult fenid ;
(Et *à lui* ils se sont convertis, et beaucoup ont fini par martyre;)

Les géminations consonantiques à l'initiale de mots, observées dans ces quelques extraits de textes présentent, en effet, les mêmes particularités que celles remarquées en italien, et plus précisément dans les dialectes centro-méridionaux.
D'une part, les mots présentant un redoublement suivent dans presque tous les cas des prépositions ou conjonction monosyllabiques à finale vocalique, mais qui possédaient une ancienne consonne finale latine (*a*<ab/ad, "à"; *si*<*sic*, "si"…). Et ceci semble quasiment systématique, on retrouve par exemple dans d'autres extraits :

(6) a. *o ss'assis* (<*ubi*), "où s'asseoir" et *no ssusted* (<*non*), "il ne résista pas" (également relevés dans "La passion de Clermont-Ferrand", v.*24* et v.*155*)

b. *Enne* m'eustes vos en covent que, (<*et*), " *Et ne* m'avez vous pas promis" ("Aucassin et Nicolette", XIIème siècle, v.*47*)

D'autre part, et encore une fois en accord avec le RS étudié en italien, on peut remarquer un lien syntaxique très étroit entre le mot présentant un RS et celui qui le précède. Il s'agit principalement de syntagme prépositionnels ("à ses pieds", "à la droite", "à lui") et quelques conjonctions déclenchent aussi le RS ("si je ne l'ai pas"). Il semble ainsi que les deux mots doivent appartenir à un seul et même syntagme, condition nécessaire, voire indispensable, pour le déclenchement du RS.

3. La liaison

3.1. La liaison en français

La liaison est un type de sandhi externe propre au français, qui consiste en la prononciation d'une consonne, dite "consonne de liaison" (CL) entre deux mots, et plus précisément lorsque le premier mot est à finale phonétiquement vocalique mais graphiquement consonantique et le deuxième à initiale vocalique. En d'autres termes, il s'agit du fait qu'on prononce une consonne finale, normalement muette dans un mot pris isolément, si le mot suivant commence par une voyelle. Par exemple, l'adjectif "petit" se prononce [pəti], le graphème final <t> n'étant pas réalisé. Et pourtant, en position pré-nominale, la consonne finale muette sera prononcée. On dira ainsi [pətitami] ("petit ami"), et non pas *[pətiami].

Selon la condition phonologique, les liaisons s'effectuent donc entre deux mots, à partir du moment où le premier mot est à finale consonantique et le deuxième à initiale vocalique. Par conséquent, la CL devrait être prononcée dans les exemples suivants:

(7) a. Ce serait pour ses amis un grand honneur.

b. Il écrit des romans à son ami.

Or ce n'est pourtant pas le cas, les CL soulignées ne se prononcent pas (*[amizẽ], *[romãza]), elles restent systématiquement muettes dans ces contextes.

Le contexte phonologique -C#V- vu précédemment n'est donc pas suffisant. Et en effet, les CL se réalisent s'il y a un lien syntaxique, voire sémantico-syntaxique, très étroit entre Mot 1 et Mot2[ii]. Ceci explique la non-réalisation des consonnes finales [z] en (a) et (b), dans la mesure où il n'y a aucun lien syntaxique entre "amis" et "un" en (a), de même qu'entre "romans" et "à" en (b).

Par contre, le lien syntaxique entre un nom et son déterminant étant très fort, ceci explique les liaisons systématiques réalisées entre ceux-ci. Ainsi, le syntagme "les enfants" sera toujours

prononcé [lezãfã], c'est-à-dire avec prononciation de la CL [z], et pour cette même raison, la CL [t] sera réalisé en (a) dans "grand honneur", "grand" et "honneur" faisant partie du même syntagme ([grãtonœr]).

3.2. Origine

Pour comprendre l'origine des liaisons, nous devons appréhender la langue diachroniquement, et plus précisément étudier la manière dont les consonnes finales ont évolué depuis l'ancien français.

Il semble, en effet, que les consonnes de liaison actuelles étaient toutes prononcées en ancien français, et ont commencé à s'amuïr, c'est-à-dire à ne plus être prononcées, dès le XIIème siècle. Il en résulte ainsi, comme on peut l'observer en français actuel, des consonnes finales visibles graphiquement mais absentes perceptuellement, ou encore muettes. Ce phénomène touche toutes les catégories grammaticales, que ce soient les noms ("un loup" → [(ẽ)lu]), les adjectifs ("grand"→[grã]), les verbes et les flexions verbales ("tu chantes" → [(ty) ãt])…

Mais si ces consonnes finales sont muettes dans le mot pris isolément, certaines "réapparaissent" pourtant perceptuellement dans certains contextes, tels que lors de dérivation lexicale ("grand"→ "grandeur") ou encore en position intervocalique entre Mot1Mot2, afin d'éviter les hiatus, c'est-à-dire les suites de voyelles n'appartenant pas à la même syllabe, lorsqu'il y a un lien syntaxique étroit entre ces mots (cas de liaison). Ainsi, le syntagme "grand enfant" sera prononcé [grã-t-ãfã] et non pas [grã-ãfã]. Dans cet exemple, nous pouvons d'ailleurs observer que le graphème <d> ne correspond pas au phonème [t] utilisé. D'autres divergences de ce type sont observables, et ceci s'explique précisément par le fait que si l'orthographe actuelle est relativement récente, les consonnes de liaison proviennent, quant à elles, d'une graphie beaucoup plus ancienne.

3.2.1. L'évolution des consonnes finales

Règles générales

Quelques précisions sur les consonnes finales latines.

On nomme "les consonnes finales latines", celles qui étaient déjà en position finale en latin.

La plupart de ces consonnes ont connu un phénomène d'effacement relativement tôt, c'est-à-dire dès le latin archaïque ou impérial (entre les Ier et IIIème siècles). C'est le cas des nasales -m et –n dans les polysyllabes (*vocem*>voix, *nomen*>nom), de -k (*sic*>si), de -d (*ad*>a)…

Les consonnes finales romanes

Au contraire des "finales latines", les "consonnes finales romanes" se sont trouvées en position finale suite à la chute de la voyelle finale, phénomène d'effacement vocalique[iii] qui s'est produit aux VIIème et VIIIème siècles :

(8) a. *aidier* (VIIIème) < *adjutare*
b. *grand* (VIIème) < *grande*

Ces consonnes connaissent tout d'abord un phénomène de dévoisement (fin VIIème début VIII-^{ème}), c'est-à-dire que toutes les consonnes sonores deviennent sourdes :

(9) a. *grand* > *grant*

Enfin, ces consonnes finales commencent à s'amuïr à partir de la fin du XIIème siècle.

Quelques cas précis

Le /t/ final

L'occlusive dentale /t/ en position finale est conservée plus longtemps que d'autres consonnes en raison de sa fonction verbale flexionnelle :

cantat ("il chante") vs *cantas* ("tu chantes")

Il connaît tout de même des modifications et tend à s'effacer ou à s'amuïr, mais de deux manières distinctes selon qu'il est post-vocalique ou post-consonantique.

Le /t/ final précédé d'une voyelle, tel que dans *cantat*, s'amuït dès le IXème siècle et disparaît à partir du XIIème siècle. Ainsi *cantat* se prononce désormais "il chante".

Pour ce qui est du /t/ post-consonantique, tel que dans *fructu,* il s'amuït à la fin du XIIème et début XIIIème mais reste présent graphiquement. Ainsi, le nom fructu, après la chute de sa voyelle finale, a conservé sa consonne finale et on la retrouve bel et bien actuellement dans "fruit", avec un statut de consonne finale muette.

Le /s/ final

La fricative finale /s/, provenant ou non des consonnes /z/ (dévoisement) ou /ts/ (perte du segment dental), a connu le même sort que les autres consonnes finales, à savoir une tendance à l'amuïssement. Par contre, pour les mêmes raisons que le /t/ final (marque de flexion), il disparaît de la prononciation tardivement.

Plus exactement, il commence à ne plus être prononcé à la fin du XIIIème, excepté par la langue savante qui tend à le préserver. Celle-ci finit par l'effacer lorsque le mot suivant est à initiale consonantique à partir du XVème mais le conserve encore à la pause (sous une forme sourde /s/) et devant les mots à initiale vocalique (sous une forme sonore /z/):

(10) *palatiu* > [palɛts] (XIème) > [palɛ(s)] (XIIIème) soit <palais>

Le /n/ final

La consonne /n/ propage son trait [+ nasal] aux voyelles la précédant, entre le XIème et le XIIIème :

(11) *manum* > [mẽn] (XIIIème)

Une séquence de deux articulations nasales est ainsi obtenue, et c'est seulement vers la fin du XVI siècle et le début du XVII siècle que la consonne nasale en position finale va commencer à disparaître. Le graphème <n> reste cependant présent, afin de marquer le trait [+ nasal] de la voyelle précédente :

(12) [mẽn] (XIIIème) > [mẽ] (XVIème) soit <main>

3.2.2. Les liaisons en ancien français

Etant donné le phénomène d'amuïssement, les cas de liaison sont assez rares en ancien français. En effet, les consonnes finales ayant tendance à disparaître, si ce n'est graphiquement, tout du moins de la prononciation, on ne peut pas vraiment parler d'un "phénomène de liaison" présent en ancien français.

On en trouve tout de même quelques unes, tel le /s/ qui a été conservé par la langue savante (voir 2.1.2), mais l'exemple du /s/ n'est pas réellement probant dans la mesure où il semblerait que cette consonne ait été conservée par la langue savante en ancien français dans tous les contextes, qu'elle soit en position pré-vocalique ou pré-consonantique. C'est plus tard seulement, en moyen français, que le /s/ final commence à s'assimiler à une consonne de liaison, celui-ci apparaissant uniquement devant une voyelle initiale.

Par contre, d'autres consonnes finales semblent se comporter d'une manière relativement similaire aux CL, même si le peu de cas de "liaison" observés se distinguent tout de même de celles actuelles. En effet, en ancien français, il s'agit d'une alternance au niveau graphique "C vs Ø", alors qu'en français actuel, les CL sont toujours présentes graphiquement.

C'est le cas de "o", par exemple, qui provient de *apud* mais dont le <d> final a pu être conservé en ancien français devant les mots à initiale vocalique, même si l'alternance n'est pas totalement systématique.

On trouve également, dans "La vie de Saint Alexis", XIème siècle, (Perugi, 2000), plusieurs exemples du même type d'alternance:

(13) a. *e* vs *ed* < *et* (conjonction) :

I, 1, Bons fut li secles al tens ancienur,
quer feit i ert *e* justise *ed* amur,

XLV, 224, Tut te durai, boens hom, quanque m'as quis,
lit *ed* ostel *e* pain *e* carn *e* vin.

b. *que* vs *qued/quet* < *quid* (conjonction) :

XXVI, 126, Cils s'en repairent a Rome la citèt,
Nuncent al pedre *que* nel pourent truver :

XL, 199, de ses parenz *qued* il nel recunuissent,
e del honur del secle ne l'encumbrent.

LVI, 279, or set il bien *qued* il s'en deit aller,
cel son servant ad a sei apelét :

LXXVIII, 389, Jo atendi *quet* a mei reparaisses,
par Deu merci *que* tum reconfortasses.

On peut également ajouter à ces exemples, l'alternance *se/set* (<*si* + *quid*) qui correspond à la conjonction "si" (*se lui*,100; *se tei* 202; *se Deu*, 42o, etc…vs *set il*, 128; *set a*, 448).
Ce même phénomène se retrouve également à la finale d'adjectifs. Ainsi, si l'on étudie le comportement de l'adjectif "grand" dans "La Chanson de Sainte Foi d'Agen" (Thomas, 1974), on peut l'observer sous la forme <gran> devant des mots à initiale consonantique (*paupeira*, 102 ; *crid*, 343 ; *riu*, 403 ; *gentura*, 434 ; *batailla*, 581…) et sous la forme <grand> devant des mots à initiale vocalique (*amor*, 237 ; *ainsa(l*), 225 ; *afollament*, 249…).
Il faut cependant remarquer que parmi ces exemples, on peut tout de même lire au vers 379 <grand tort> et au vers 423 <gran ardura>. Ces changements graphiques ne sont donc pas complètement réguliers.
Mais si ces alternances ne sont pas totalement systématiques, il semble tout de même qu'elles ont un lien avec le phénomène de liaison actuel, dans la mesure où elles se résument par la présence d'une consonne finale devant une voyelle initiale à l'intérieur d'un même syntagme, normalement absente dans les autres contextes. Par contre en ancien français, et contrairement au français moderne, l'alternance se produit également au niveau graphique.

4. Les consonnes latentes (Cl) en contexte de liaison et de redoublement syntaxique

Je viens donc de présenter succinctement deux phénomènes phonologiques distincts. Le RS en ancien français, dans un premier temps, qui se caractérise, de la même manière que le RS italien dans les dialectes centro-méridionaux, par une gémination de la consonne initiale de Mot2, déclenchée principalement par une liste de morphèmes, constituée essentiellement de monosyllabes atones, à finale latine consonantique. De plus, ce redoublement est soumis à des restrictions syntaxiques, il ne se réalise qu'à l'intérieur d'un même syntagme.
L'étude de la liaison met alors en évidence un rapport étroit avec ce redoublement syntaxique. Tout d'abord, la liaison se produit systématiquement si Mot1 est un morphème atone et que Mot1 et Mot2 entretiennent des liens syntaxiques très étroits (voir (7)), c'est-à-dire à l'unique

condition que les deux mots forment un constituant syntaxique. De plus, l'analyse diachronique des consonnes de liaison montre un lien certain avec les consonnes finales latines et d'ancien français, anciennement prononcées puis amuïes.
A partir du constat de ces similitudes, ce travail propose ainsi d'apporter une explication unitaire de ces deux phénomènes, basée sur la présence de consonnes latentes, correspondant à d'anciennes consonnes finales latines.

4.1. La consonne latente en contexte de liaison

Beaucoup ont traité le statut de la consonne de liaison en français. Je ne m'attarderai pas sur les nombreux traitements de cette consonne qui ont pu être proposés. Dans le cas de la théorie multilinéaire (Encrevé, 1988), elle est vue comme segment flottant, ou latent, c'est-à-dire que la CL appartient lexicalement au mot au niveau sous-jacent, elle possède au même titre que les consonnes fixes une position dans la syllabe mais elle n'est pas associée à cette position. Pour que la CL flottante soit prononcée, elle devra être ancrée dans la position du squelette correspondante et cette position devra elle-même être associée à un constituant syllabique, la condition indispensable étant que l'attaque suivante soit nulle, c'est-à-dire que Mot2 soit à initiale vocalique.
L'arrivée de la théorie autosegmentale a permis ainsi d'apporter la notion de latence, qui qualifie très bien cette consonne, distincte des autres consonnes de par son statut particulier. Par la suite, d'autres hypothèses ont été proposées, celle de Sauzet (1999), entre autre, me semble très intéressante, traitant la CL comme segment dissocié phoniquement. Plus précisément, il soumet l'idée de consonnes non associées au reste du contenu phonique, c'est-à-dire qu'elles existent réellement au niveau morphémique, mais de manière discontinue. Cette théorie permet de palier à quelques lacunes jusqu'ici difficilement résolues, comme les variations consonantiques retrouvées dans les mots tels que "grand", dans lesquels la consonne finale peut varier en fonction des contextes dérivationnels ("gran<u>d</u>e", "gran<u>d</u>eur"…) ou de liaison ("grand (<u>t</u>) ami").
Quelles que soient les approches actuelles du traitement de la CL, il est ainsi établi de manière certaine que son statut se distingue des autres consonnes fixes. Et pour tenter d'expliquer cet état de latence, ou dissociation, les consonnes de liaison doivent être étudiées diachroniquement, comme nous l'avons vu précédemment, leur prononciation étant en accord avec celles retrouvées en latin et ancien français.
Ainsi, si l'on reprend l'exemple de l'adjectif "grand", dont la consonne finale connaît des variations selon les contextes de dérivation ou de liaison, l'analyse de l'évolution de celle-ci permet de mieux comprendre ses diverses représentations : en accord avec la règle de dévoisement des occlusives finales (datant du VIIIème siècle), l'adjectif "grand", provenant de l'étymon latin grandis, était prononcé [grãt] en ancien français, conformément à sa graphie <grant>. Il commence à disparaître au niveau phonique, tout en restant graphiquement pré-

sent, à la fin du XIIème siècle. L'orthographe évoluant, il s'écrira par la suite avec, non plus un <t>, mais un <d> final, tout comme son origine latine, et surtout en accord avec ses dérivés lexicaux (le féminin "grande", le nom "grandeur", le verbe "grandir", l'adjectif "grandiose"…). Cependant, l'ancien phonème final /t/ a tout de même résisté en français moderne dans le contexte de liaison, c'est-à-dire lorsque le mot suivant est à initiale vocalique ([grãt̪ãfã]).

Et de la même manière, si l'on observe le cas de l'adjectif "nouveau/nouvel" ("un nouveau défenseur vs un nouvel attaquant"), la CL s'explique aisément au regard de sa prononciation latine [novellus] (diminutif de *novus*).

L'idée est donc qu'à la chute de la consonne finale latine, celle-ci a laissé une trace créant ainsi une consonne latente, c'est-à-dire une consonne muette mais lexicalisée, qui réapparaît sous certaines conditions syntaxiques en contexte pré-vocalique.

4.2. La consonne latente en contexte de RS

4.2.1. La Cl liée à l'ancienne règle latine d'assimilation consonantique finale

De nombreux travaux ont également été effectués sur l'origine du RS irrégulier en italien. Et pour expliquer celui-ci, il faut analyser l'évolution des formes latines. Loporcaro (1997), entre autre, a apporté une explication unitaire des RS irrégulier et régulier. Je ne traiterai ici que de son analyse du RS irrégulier. Après avoir fait le constat de la règle d'assimilation consonantique régressive en latin vulgaire, s'agissant a priori d'une neutralisation des consonnes finales en faveur du segment initiale de Mot2, le RS relevé dès l'époque du latin vulgaire consisterait ainsi en un résidu de cette assimilation en sandhi externe, lorsque les consonnes finales ont disparu.

Loporcaro mentionne plus précisément le terme d'une "réanalyse" de cette règle d'assimilation et il appuie ceci en ajoutant que les mots déclenchant le RS avaient une finale étymologique consonantique (I/ 1.2). Par conséquent, et de la même manière qu'en ce qui concerne la liaison, lors de la chute des consonnes finales latines, celles-ci auraient laissé une trace, et "réapparaîtraient" en ancien français en contexte #C-, sous forme d'un renforcement de la consonne initiale de Mot2, lorsque Mot1Mot2 forment un seul et même constituant. Il s'agirait ainsi là encore de consonnes dites latentes, qui se manifesteraient selon des conditions syntaxiques strictes en contexte pré-consonantique. L'ancien français provenant également de l'évolution du latin, cette analyse s'y applique bien évidemment de la même manière, la différence étant qu'au contraire du RS italien celui en ancien français n'est plus actif en français moderne.

Or ce dernier constat sur la perte du RS semble particulièrement intéressant et peut-être même pertinent si l'on veut tenter d'apporter une analyse unifiée des phénomènes de liaison et de RS. En effet, suite à cette analyse des consonnes latentes de ces deux phénomènes, une question se pose tout de même : pourquoi ceux-ci ont évolué différemment en français actuel? Si la

liaison ne se réalise pas de manière similaire qu'en ancien français, il ne s'agit que de modifications liées à l'évolution de la langue (réapparition des consonnes finales graphiquement) alors que le RS relevé en ancien français a bel et bien disparu en français moderne. Une raison qui permettrait d'expliquer ceci serait de remettre en cause l'origine du RS comme "résidu de l'assimilation des anciennes consonnes latines", en supposant que le RS en ancien français était déclenché selon un principe prosodique.

4.2.2. La consonne latente liée à l'accent secondaire

Il semble, en effet, que l'approche de Loporcaro pose quelques problèmes en ce qui concerne le RS en ancien français. D'une part, et comme nous venons de le dire, pourquoi ce phénomène de gémination a-t-il disparu en français? De plus, il n'est pas systématique. On retrouve parmi les extraits relevés des cas de RS après certains mots qui n'apparaissent pas dans d'autres contextes syntaxiques similaires. Par exemple, dans "La passion de Clermont-ferrand" on retrouve :

(14) XIII, 50, (et el lavid) *e lla* 'sgarded
((…) *et l'a* regarda)

Ici, la conjonction "et" a déclenché une gémination de la consonne initiale suivante. Or, dans "La vie de Saint Alexis", nous avons vu en traitant la liaison (13) des cas où *et* était en contexte pré-consonantique sans observer de gémination :

(15) XLV, *225*, lit <u>*ed*</u> ostel <u>*e*</u> pain <u>*e*</u> carn <u>*e*</u> vin.

Et on retrouve quelques cas de RS dans ce texte (Eufemien, si out *a nnum* li pedre, IV, *16*, "Eufemïen, tel fut le nom de père"), par conséquent rien n'explique ici cette non-gémination. On observe ceci dans tous les textes énoncés jusqu'ici, les mêmes mots qui déclenchent dans certains cas le RS ne le font pas dans d'autres, et même lorsqu'il existe un lien syntaxique étroit entre Mot1Mot2.

A partir de là, il semblerait qu'un autre élément, différent de celui énoncé par Loporcaro, engendre peut-être le RS. Et une hypothèse serait celle de l'accent, et plus précisément l'accent dit "secondaire". On retrouve dans les langues l'accent primaire (´)[iv], qui se trouve systématiquement sur la même syllabe d'un mot, quel que soit le contexte. Dans le cas du français, il est question d'accent déterminé (en opposition avec l'accent libre) et fixe (au contraire de mobile, comme en latin où la place de l'accent diffère selon le nombre et la quantité des syllabes du mot), dans la mesure où il est phonologiquement prédictible puisqu'il occupe toujours la même position, à savoir sur la syllabe finale d'un mot ou encore d'un syntagme. En plus de cet accent, il existe également dans certaines langues un accent secondaire (`), dont la place n'est

pas pré-établie, il ne se trouve donc pas toujours sur la même syllabe d'un mot, variant selon des conditions principalement rythmiques, mais soumis tout de même à quelques contraintes. Si ce type d'accent est actif dans quelques langues, comme l'italien, sa présence en français moderne est nettement moins sûre. En effet, même si la plupart des auteurs affirment l'existence d'accent rythmique en français, l'appellation "d'accent secondaire" reste tout de même encore incertaine. Plusieurs auteurs refusent même complètement l'idée que les langues à accent fixe puissent posséder un accent secondaire (Garde, 1968), ainsi si l'on peut tout de même observer un accent rythmique en français, il ne s'agirait pas pour autant d'un phénomène accentuel, mais de variations purement mélodiques.
Par contre, le principe de l'accent secondaire était actif en ancien français et il semble tout à fait plausible qu'il ait pu avoir un lien avec le déclenchement du RS puisque s'il l'on observe les divers extraits de RS étudiés, un accent secondaire rythmique pouvait parfaitement se produire sur le mot déclencheur. En effet, les mots qui provoquent le RS sont pour la plupart des monosyllabes atones, et par conséquent ils possèdent une position potentiellement "occupable" par l'accent secondaire. Reprenons les deux exemples suivants:

(16) a. *a ssos* péz ("La passion de Clermont-Ferrand", *v.44*)
b. *o ss'assís* (idem, *v.24*)

Si l'on se base sur les "principes d'accent secondaire en italien" traités, entre autre, par Peperkamp (1998), selon lesquels il faut accentuer de préférence la première syllabe d'une séquence, procéder en alternant syllabe accentuée/syllabe non accentuée, et enfin ne pas laisser deux syllabes contiguës non accentuées, en les appliquant aux extraits ci-dessus, il semble que les mots déclencheurs ont pu recevoir un accent secondaire :

(17) a. ***à*** *ssos* ***pé****z*
b. ***ò*** *ss'ass****í****s*

De la même manière, ceci explique la non gémination des consonnes dans le vers " lit <u>*ed*</u> ostel <u>*e*</u> pain <u>*e*</u> carn <u>*e*</u> vin", dans la mesure où les trois noms à initiale consonantique suivant la conjonction "et" sont des monosyllabes toniques, *et* ne peut recevoir d'accent secondaire sans violer la règle d'alternance syllabe accentuée/syllabe non accentuée.
Cette approche accentuelle de la source du RS semble résoudre les quelques difficultés de la théorie de Loporcaro soulevées précédemment. Elle permet de rendre compte de la présence ou de l'absence d'un RS après un même mot déclencheur, dans un contexte syntaxique similaire, le principe étant que selon l'accentuation ou la non accentuation d'un mot, il déclenche alors, ou non, un RS. De plus, ceci permettrait d'expliquer la perte du RS en français moderne, dans la mesure où l'accent secondaire n'est plus présent désormais. Une étude diachronique

approfondie sur la perte de l'accent secondaire ainsi que sur celle du RS mériterait d'être menée, afin d'étudier une éventuelle concordance entre la perte de ces deux phénomènes, qui permettrait de confirmer le rôle de l'accent secondaire dans le déclenchement du RS en ancien français.

Quoi qu'il en soit, n'ayant pas encore eu le temps d'effectuer de telles recherches, si cette hypothèse sur l'origine du RS en ancien français s'avérait valide, elle ne remettrait pas pour autant en cause le statut de consonne latente. En effet, on peut alors supposer que l'accent secondaire en ancien français, en position syllabique finale ((S)`S), attribuait au mot un trait [+RS], si ce même mot possédait au préalable une consonne latente. De manière plus précise, étant donné que les mots déclenchant le RS sont à finale vocalique (à la période où le phénomène de gémination se produit), on peut supposer que l'effacement des consonnes finales latines est le point de départ du phénomène de redoublement. L'idée serait alors que la disparition des consonnes aurait crée un contexte de latence consonantique, latence qui se manifesterait en contexte #C-, suite à une accentuation rythmique de la syllabe finale de Mot1, par la gémination de la consonne initiale de Mot2, si Mot1 et Mot 2 entretenaient des relations syntaxiques très étroites.

5. Conclusion: Hypothèse d'une analyse unitaire

Je viens ainsi de présenter deux phénomènes, a priori distincts l'un de l'autre, dans le but d'apporter une explication unitaire de ceux-ci. Cette analyse se base sur les similitudes retrouvées à la fois en contexte de liaison et de RS, qui se résument par leur contexte d'apparition restreint syntaxiquement, Mot1 et Mot2 doivent impérativement faire partie d'un même syntagme, ainsi que par la présence d'une consonne latente à la finale de Mot1. Si l'on s'en tient à l'analyse de Loporcaro, l'origine du RS s'expliquerait selon une réanalyse de l'ancienne règle d'assimilation des consonnes finales latines, au moment de la disparition de ces mêmes consonnes, en contexte #C-. Or si l'on observe le phénomène de liaison, l'origine semble être similaire, l'état de latence des consonnes de liaison provenant également de la chute des consonnes finales latines, celles-ci se réalisant, au contraire du RS, en contexte #V-. A partir de là, un lien entre ces deux phénomènes semble évident, la même consonne latente se réalise entre deux mots qui entretiennent des rapports syntaxiques très étroits, quelle que soit l'initiale de Mot2.

Mais dans cette perspective d'une explication unitaire, quelques éléments ont du être pris en compte et principalement le fait que la consonne latente se réalise en français moderne en contexte #V- mais plus en contexte #C-, en d'autres termes si la liaison est toujours active ce n'est pas le cas du RS qui a complètement disparu.

A partir de ce constat, un nouvel élément susceptible de déclencher le RS a été mis en avant, celui de l'accent secondaire. Et cette nouvelle analyse prosodique traitant l'origine du RS selon un trait [+RS] attribué aux mots ayant une consonne finale latente, celui-ci étant déclen-

ché par l'accent secondaire, permet de résoudre quelques lacunes et en particulier sa perte en français actuel.

Mais cette nouvelle approche du RS ne remet pas pour autant en cause l'idée principale d'une analyse unitaire. L'hypothèse reste en effet la même, ces deux phénomènes sont tous deux déclenchés par la présence des mêmes consonnes latentes, le statut spécifique de celles-ci s'expliquant par la chute des consonnes finales qui seraient finalement restées présentes au niveau sous-jacent. Ces consonnes latentes réapparaissent alors lorsque le mot auquel elles appartiennent et celui qu'elles précèdent forment un constituant syntaxique, la différence étant qu'en contexte #V- (liaison), elles semblent se réaliser presque systématiquement (tout du moins en moyen français), alors qu'un autre facteur entre en compte en contexte #C- (RS). En effet, dans ce cas il semblerait que la consonne latente soit déclenchée par la présence d'un accent secondaire en position syllabique finale qui affecterait le mot d'un trait [+RS], la consonne latente se manifestant alors par la gémination de la consonne initiale de Mot2. Tout ceci peut se résumer par le schéma suivant :

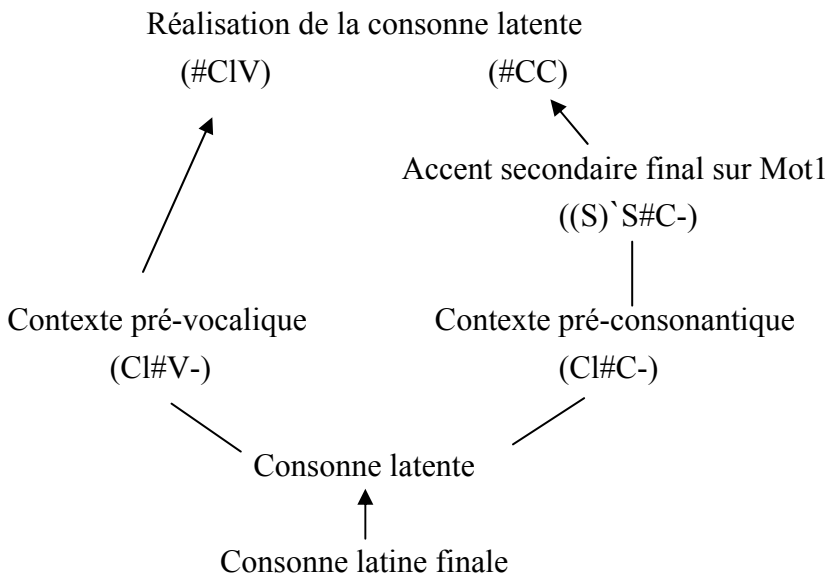


Schéma 1 : hypothèse d'une analyse unitaire de la C latente en contexte de liaison et de RS (contexte syntaxique étroit pré-supposé).

Par conséquent, s'il est encore difficile d'apporter une véritable analyse unitaire des deux phénomènes étudiés, au vu de ce par quoi ils sont déclenchés, le statut de latence lié à l'effacement des consonnes finales latines et les conditions dans lesquelles ils se manifestent n'en restent pas moins les mêmes. Ce travail nécessite ainsi d'autres recherches approfondies, et principalement prosodiques, qui me permettront, je l'espère, d'apporter quelques certitudes, qui jusqu'ici en sont encore au stade de l'hypothèse.

Notes

[1] Si je traite ici le RS uniquement en ancien français, il a par contre été montré que le phénomène de gémination est déjà observable dès le latin vulgaire (Russo & Giuliani, 2004).

[2] Dans cette étude le facteur syntaxique a un intérêt particulier et c'est ce pourquoi je ne mentionne pas les autres (stylistiques, prosodiques, phonétiques ou encore lexicaux), même s'ils sont bien évidemment très importants dans l'étude des contextes d'apparition de la liaison (Delattre, 1955; Fougeron et al., 2001).

[3] Exceptés certains cas dans lesquels les voyelles finales latines se sont simplement affaiblies et correspondent actuellement à un schwa : -a (porta>porte); -CCV avec CC = "C + l, r, m, n" ou "C labiale + y" (patre>père); dans les proparoxytons (cómite>comte).

[4] L'accent est placé sur le noyau de la syllabe accentuée.

Références

Avalle, d'A. S. (2002), *La doppia verità, Fenomenologica ecdotica e lingua letteraria del medioevo romanza,* Galluzzo.

Delattre, P. (1955), "Les facteurs de la liaison facultative en français", in: *The French Review*, 29,1, p. 42-49.

Di Cristo, A. (2000), "Vers une modélisation de l'accentuation en français : le modèle", in: *Journal of French Language Studies,* 10, p. 27-44.

Encrevé, P. (1988), *La Liaison avec et sans enchaînement. Phonologie tridimensionnelle et usages du français*, Paris : Seuil.

Fougeron, C., Goldman, J.P., Dart, A., Guélat, L. & Jeager C. (2001), *Influence des facteurs stylistiques, syntaxiques et lexicaux sur la réalisation de la liaison en français, 8ème Conférence Traitement Automatique des Langues Naturelles*, Tours.

Garde, P. (1968), *L'accent,* Paris : Presses Universitaires de France.

Loporcaro, M. (1997), *L'origine del raddoppiamento fonosintattico. Saggio di fonologia diacronica romanza*, Basel und Tübingen : Francke Verlag (Romanica Helvetica vol. 115).

Peperkamp, S. (1998), "A representational analysis of secondary stress in Italian", in: *Rivista di Linguistica* 9.1, 189-215.

Russo, M. & Giuliani M. (2004), "Redoublement syntaxique (RS) et consonnes latentes en latin tardif et médieval: quelques reperes", in: Crouzet, O., Darmidache, H., Wauquier, S. (eds.), *Actes des JEL 2004, a.a.i. (JE2220 -acoustique, acquisition, interpretation),* UFR Lettres et Langage, Universite de Nantes, p. 109-118.

Sauzet, P. (1999), "Linéarité et consonnes latentes", in: *Recherches linguistiques de Vincennes*, 28, p. 59-86.

Références supplémentaires

Andrieux-Reix, N. (1993), *Ancien et moyen français. Exercice de phonétique*, Paris, PUF.

Laborderie, N. (2002), *Précis de phonétique historique*, Paris, Nathan Université.

Lavaud, R. & Machicot, G. (1950), *Boécis, poème sur Boèce*, Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes.

Moignet, G. (2002), *Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck.

Perugi, M. (2000), *La vie de Saint Alexis*, Paris, Droz.

Roques, M. (1968), *Aucassin et Nicolette*, Paris, Champion.

Thomas, A. (1974), *La chanson de Sainte Foi d'Agen* , Paris, Champion.

VOKALVARIATION IN DER WURZEL DES KAMPANISCHEN VERBS

Sascha Gaglia (Konstanz)
sascha.gaglia@uni-konstanz.de

0 Einleitung

Der süditalienische Dialekt von Piedimonte Matese (Kampanien) weist zwei Arten der Vokalvariation innerhalb der Wurzel des Verbs auf. Einerseits bewirkt die Metaphonie eine Anhebung der betonten mittleren Vokale in bestimmten Kontexten[1, 2]:

(1)	a.	[ˈmetːu]	/metː-/	*keine Metaphonie*
		ʻstellen' 1. Pers. Sg. Pres. Ind.		
	b.	[ˈm**i**tːi]	/metː-/	*Metaphonie:* /e/ → [**i**]
		ʻstellen' 2. Pers. Sg. Pres. Ind.		

Andererseits kommt es zur Anhebung bzw. zur Absenkung vortoniger Vokale:

(2)	a.	[m**ɛ**ˈtːimːu], [m**ɛ**ˈtːiːtɛ]	/metː-/	*Absenkung:* /e/ → [**ɛ**]
		ʻstellen' 1. & 2. Pers. Pl. Pres. Ind.		
	b.	[ʃ**i**ˈɲːimːu], [ʃ**i**ˈɲːiːtɛ]	/ʃeɲ-/	*Anhebung:* /e/ → [**i**]
		ʻhinabsteigen' 1. & 2. Pers. Pl. Pres. Ind.		
	c.	[r**u**ˈmbimːu], [r**u**ˈmbiːtɛ]	/rom-/	*Anhebung:* /o/ → [**u**]
		ʻzerstören' 1. & 2. Pers. Pl. Pres. Ind.		
	d.	[v**u**ˈlimːu], [v**u**ˈliːtɛ]	/vɔl-/	*Anhebung:* /ɔ/ → [**u**]
		ʻwollen' 1. & 2. Pl. Pres. Ind.		

Im Folgenden wird die Frage erörtert, ob es sich bei den dargestellten Phänomenen jeweils um rein phonologische Prozesse handelt. Anhand der vorliegenden Daten wird postuliert, dass eine rein postlexikalische phonologische Begründung nur auf die Variation vortoniger Vokale angewendet werden kann. Eine Analyse beider Variationsarten erfolgt auf der Grundlage des *Featurally Underspecified Lexicon* (FUL) nach Lahiri & Reetz (2002), einem phonologischen Modell, das mit monovalenten Merkmalen operiert. Die Metaphonie wird hingegen als Phänomen interpretiert, welches sich an der Schnittstelle zwischen Phonologie und Morphologie befindet. Dabei stellt sich die Frage, inwiefern diese beiden Subsysteme der Grammatik bezüglich der Metaphonie im vorliegenden Dialekt interagieren. In diesem Zusammenhang wird

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 39-62.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

die Rolle der Metaphonie bei der Flexion anhand des paradigmatischen Ansatzes nach Pirrelli (2000) untersucht.

Eines der Resultate dieser Untersuchung ist die Annahme einer direkten Interaktion von Phonologie und Morphologie im Konjugationssystem von Piedimonte Matese und einer systematischen Beteiligung der Metaphonie an der Wurzelflexion. Dabei handelt es sich nicht um Allomorphie.

Die vorliegende Arbeit gliedert sich wie folgt: Zunächst werden die wichtigsten Beiträge zur Metaphonie und zur Variation vortoniger Vokale skizziert (§ 1). Anschließend kommt es zur Darstellung der wichtigsten Fakten im Bezug auf beide Variationsarten (§§ 2, 2.1, 2.2, 2.3). Diese werden sodann auf der Grundlage von FUL analysiert (§§ 3, 4, 4.1, 4.2). Da die Metaphonie nicht exhaustiv phonologisch begründbar ist, werden in § 5 Aspekte der Flexion im Italienischen und Kampanischen angesprochen und in § 6 anhand des paradigmatischen Ansatzes nach Pirrelli (2000) auf die Metaphonie und die Variation der vortonigen Vokale im untersuchten Dialekt angewendet. Eine Zusammenfassung der wichtigsten Ergebnisse findet sich in § 7.

1 Forschungsstand

a) Phonologische Komponente der Metaphonie

Im Bezug auf die phonologische Komponente der Metaphonie seien an dieser Stelle die Arbeiten Calabreses (1985, 1988) erwähnt. Der Autor verwendet jeweils einen generativen Ansatz, der auf der Annahme binärer phonologischer Merkmale basiert. Die dabei entstehende Generierung inkompatibler Merkmalspaare löst der Autor durch nachträglich operierende Bereinigungsstrategien. Diese Problematik wird in § 4.1 wieder aufgegriffen. Die Untersuchungen Maidens (1991) und Russos (2002) zur Phonologie der Metaphonie bleiben im Folgenden unberücksichtigt. Beide Ansätze bewegen sich auf der Grundlage von Partikeln bzw. Elementen als Basiseinheit der Phonologie, wogegen wir ein phonologisches Modell wählen, welches auf der Annahme von Merkmalen beruht (§ 3).

b) Metaphonie als morpho(phono-)logisches Phänomen

All die hier aufgeführten Autoren sind sich darin einig, dass die Metaphonie in den italienischen Dialekten heute nicht länger rein phonologisch erklärbar ist, sondern dass eine Morphologisierung stattgefunden hat. Dabei liefert Maiden (1991) eine morphophonologische Begründung. Bei der Metaphonie komme es zu einer direkten Interaktion von Phonologie und Morphologie. Nur die Interaktion von phonologischem Kontext und der morphologischen Information ergibt laut Maiden (1991: 14) eine adäquate Begründung für die Metaphonie, wie das Beispiel [ˈpɛːdi], ‘Fuß’, N, mask., Sg. vs. [ˈpjeːdi], ‘Füße’, N, mask., Pl., aus einem vom Autor nicht weiter definierten süditalienischen Dialekt, belegt. Weder auslautendes /i/ noch die grammatische Information *Plural* würden jeweils alleine als Auslöser für die Metaphonie

ausreichen, da Pluralformen beispielsweise auch auf auslautendes /a/ gebildet werden können ([ˈɔsːa], ‚'Knochen', N, fem., Pl.).
Zudem verhält sich die Metaphonie laut Autor sensitiv gegenüber unterschiedlichen morphologischen Kontexten: „In fact, the metaphonic data indicate that metaphony at some stage split into a collection of disjunct morphological rules" (Maiden 1991: 194). So sei für viele norditalienischen Dialekte beobachtbar, dass Nomina und Adjektive die Metaphonie besser bewahrt hätten als die jeweiligen Konjugationssysteme (ebd.). Gleichzeitig sei der vom Autor so bezeichnete phonologische Prozess der *Hypermetaphonie*, also der Anhebung niedriger mittlerer Vokale zu hohen Vokalen, ausschließlich bei Verben beobachtbar, was ebenfalls für eine Morphologisierung spricht.
Hingegen interpretiert Fanciullo (1994) die Metaphonie unter rein morphologischen Gesichtspunkten, da die Distinktion grammatischer Kategorien nicht länger auf die Phonologie zurückzuführen sei. Dies belegen unter anderem die vom Autor verwendeten Beispiele aus Partenopoli (Kampanien) wie [ˈtsemːərə] (N, fem., Sg.) vs. [ˈtsimːərə] (N, mask., Sg.), wo betontes [i] nicht auf einen hohen Vokal in nachtoniger Silbe zurückgeführt werden kann (< lat. chĭmărus) (Fanciullo 1994: 579). Die rein morphologische Konditionierung der Metaphonie wird von Fanciullo (1994: 574) auch bezüglich der Dialekte vertreten, die ihre Endvokale behalten haben.

c) Variation vortoniger Vokale

Die Variation der vortonigen Vokale in den heutigen süditalienischen Dialekten wird in Maiden (1988) untersucht, der hierfür eine phonologische Begründung liefert. Demnach sei die Qualität des betonten Vokals für die Assimilation des vortonigen Vokals verantwortlich, im Gegensatz zu Bafile (1997). Formentin (1993) und Moro (2003) machen dieselbe Beobachtung für das Altneapolitanische. Maturi (2002: 182) interpretiert die Variation der vortonigen Vokale im Kampanischen als *innere Flexion*.

2 Vokalvariation im untersuchten Dialekt

2.1 Vokalinventar

Der kampanische Dialekt von Piedimonte Matese verfügt über sieben Vokale in betonter Stellung [i, e, ɛ, a, ɔ, o, u]. Die heutigen Vokalqualitäten sind auf den Zusammenbruch des Quantitätensystems des klassischen Lateins zurückzuführen (siehe u. a. Lepschy & Lepschy 1986, Maiden 1997, etc.). Das Kampanische ist mit dem vulgärlateinischen System der betonten Vokale gleichzusetzen (Radtke 1988, 1997). Während in nachtoniger Stellung [i, ɛ, a, u] und [ə] auftreten können, sind in vortoniger Position nur [i, ɛ, a, u] beobachtbar.

2.2 Metaphonie

Unter *Metaphonie* versteht man allgemein den Prozess der Anhebung bzw. Diphthongierung betonter Vokale (siehe u. a. Rohlfs 1966: 12-15, Calabrese 1985, 1988, Maiden 1991, Fanciullo 1994, Savoia & Maiden 1997, etc.) in bestimmten Kontexten. Die Metaphonie kann prinzipiell sowohl in geschlossener als auch in offener Silbe stattfinden. Im Kampanischen von Piedimonte Matese kommt es dabei zur Anhebung der mittleren Vokale /ɛ/, /e/, die zu [e], [i] angehoben werden, bzw. von /ɔ/, /o/ zu [o], [u]. Es handelt sich hierbei um die Metaphonie des *arpinatischen* Typs (oder *ciocaresco,* siehe u. a. Moro 2003: 74). Die Diphthongierung ist hier, anders als bei der Metaphonie des *neapolitanischen* Typs und in den meisten kampanischen Dialekten (vgl. u. a. Radtke 1997: 56-59, Savoia & Maiden 1997: 18, Russo 2001, 2002, Maturi 2002, Moro 2003, etc.), nicht anzutreffen. Jedoch können nicht nur Input- und Outputsegment, sondern ebenso der auslösende, segmentale Kontext je nach Dialekt variieren (Savoia & Maiden 1997: 16). Während die Metaphonie in norditalienischen Dialekten zumeist durch ursprüngliches /i/ in der nachtonigen Silbe ausgelöst wird (Savoia & Maiden 1997: 20), variiert in den meisten süditalienischen Dialekten, wie auch in Piedimonte Matese, der betonte Vokal aufgrund von originärem, nachtonigem /i/ und /u/. Das Phänomen findet seine Anwendung aber nicht nur innerhalb des Konjugationssystems (1a, b), sondern ebenso bei Nomina und Adjektiven. Dabei geht die Metaphonie einher mit einer Genus- (3a, c) bzw. Numerusalternation (3b, d).

(3)	a.	[tʃut:ʃaˈrɛl:a]	/-ɛl:a/		[tʃut:ʃaˈr**e**l:u]	/ɛ/ → [**e**] / /u/
		Esel N-Dim., fem., Sg.		*vs.*	Esel N-Dim., mask., Sg.	
		‘kleiner weiblicher Esel’			‘kleiner männlicher Esel’	
	b.	[ˈme:sɛ]	/mes-/		[ˈm**i**:si]	/e/ → [**i**] / /i/
		‘Monat’ N, mask., Sg.		*vs.*	‘Monate’ N, mask., Pl.	
	c.	[ˈb:ɔ:na]	/bɔn-/		[ˈb:**o**:nu]	/ɔ/ → [**o**] / /u/
		‘gut’ A, fem., Sg.		*vs.*	‘gut’ A, mask., Sg.	
	d.	[vaˈʎ:o:nu]	/vaʎon-/		[vaˈʎ:**u**:ni]	/o/ → [**u**] / /i/
		jung A/N, mask., Sg.		*vs.*	jung A/N, mask., Pl.	
		‘jung’ / ‘junger Mann’			‘jung’ / ‘junge Männer’	

Bezüglich des Verhaltens unbetonter Endvokale ist anzumerken, dass in den meisten kampanischen Dialekten ein Zusammenfall zu [ə] beobachten ist mit Ausnahme von auslautendem /a/, das sich gegenüber der Neutralisation am resistentesten verhält (vgl. Sornicola 1997: 332). Für den vorliegenden Dialekt kann hingegen gesagt werden, dass /e, ɛ, i/ in unbetonter Position am Wortende zu Schwa zusammenfallen oder vollständig realisiert sind. Dies ist vor allem in interkonsonantischer Position zwischen zwei Wörtern $Wort_1$#$Wort_2$[3] beobachtbar, bspw. [ˈbɛl:**ɛ** vaˈʎ:ɔ:nɛ], ‘hübsche junge Frauen’, [ˈbɛl:**ɛ** vaˈʎ:ɔ:nə], aber *[ˈbɛl:**ə** vaˈʎ:ɔ:nə]. Dort wird

der jeweilige Vokal obligatorisch vollständig realisiert. Zwar gilt für die Mehrzahl kampanischer Dialekte auch der Zusammenfall der vorderen Vokale zu Schwa, hingegen bescheinigt Maturi (2002: 57) für einige benachbarte Dialekte Piedimonte Mateses das Auftreten von auslautendem /e/ als [e] oder [ɛ]. Im hier untersuchten Dialekt kommt es zur Absenkung von auslautendem /e/ zu [ɛ].

Ähnliches gilt für das Verhalten der hinteren Endvokale, die entweder zu Schwa oder zu [u] zusammenfallen, bspw. [ˈbɛlː**u** vaˈʎoːn**u**], ‘hübscher junger Mann’, [ˈbɛlː**u** vaˈʎoːn**ə**], aber *[ˈbɛlː**ə** vaˈʎoːnə] in interkonsonantischer Position (Wort$_1$#Wort$_2$). Die Realisierung von auslautendem [o] ist nicht zu beobachten (siehe, bis auf wenige Ausnahmen, auch die Beispiele in Marrocco 1999: 418-423).

Für die Metaphonie bedeutet dies, dass die potentiell auslösenden phonologischen Kontexte nach wie vor erhalten sind. Die Berücksichtigung unbetonter Endvokale im interkonsonantischen Kontext als Auslöser für die Metaphonie gegenüber [ə], bleibt bei Maiden (1991) aus.

Anzumerken ist darüber hinaus, dass die Metaphonie nicht rekursiv ist. Demnach erhält man aufgrund der Metaphonie eine Anhebung von /ɔ/ nach [o] für /bɔn-/ zu [ˈbːoːnu], jedoch findet eine weitere Anhebung von [o] nach [u] nicht statt (*[ˈbːuːni]) (3c). Eine Ausnahme bilden die mit dem Augmentativsuffix /-onu/ gebildeten Nomina des Typs [vaˈʎːoːnu]/[vaˈʎːuːni] (3d) (vs. [vaˈʎːɔːna], ‘jung’/‘junge Frau’, A/N, fem., Sg.), wo eine Morphologisierung zu vermuten ist (ebenso [kaˈfɔːna], ‘Flegel’, fem., Sg. /[kaˈfoːnu], ‘Flegel’, mask., Sg./[kaˈfuːni], ‘Flegel’, mask., Pl.).

2.3 Variation vortoniger Vokale

Die Daten in (2a bis d) belegen eine besondere Auffälligkeit bezüglich der Variation vortoniger Vokale: Während /e/ sowohl zu [ɛ] abgesenkt (2a) als auch zu [i] angehoben werden kann (2b), werden die hinteren Vokale entsprechend dem Verhalten der unbetonten Endvokale zu [u] neutralisiert (2c, d). Vortonige Vokale fallen nicht zu Schwa zusammen. Dies ist, ebenso wie die Metaphonie, nicht nur bei Verben (2a bis d), sondern auch bei Nomina und Adjektiven zu beobachten:

(4)	a.	[p**ɛ**ˈnːelːu]	/penː-/	/e/ → [**ɛ**]
		‘Pinsel’ N, mask., Sg.		
	b.	[p**ɛ**ˈluːsu]	/pel-/	
		‘behaart’ A, mask., Sg.		
(5)	a.	[l**i**ˈɲːaːmɛ]	/leɲ-/	/e/ → [**i**]
		‘Holz’, N, mask., Sg.		
	b.	[r**i**ˈɲːuːni]	/reɲ-/	
		‘Nieren’, N, mask., Pl.		
(6)	a.	[p**u**r**r**ˈtʃelːu]	/pɔr-/	/ɔ/ → [**u**]

'Ferkel', N, mask., Sg.

b. [p**u**ˈkilːu] /pɔk-/

'kleines bisschen' A-Dim., mask., Sg.

(7) a. [p**u**ˈlːastru] /pol-/ /o/ → [**u**]

'Hähnchen', N, mask, Sg.

b. [r**u**ˈsːɔɲːa] /rosː-/

'rötlich', A, fem., Sg.

Die Variation vortoniger Vokale ist für verschiedene süditalienische Dialekte, in denen es zu einer Anhebung kommt, bereits von Maiden (1988), Bafile (1997) und für das Altneapolitanische von Formentin (1993) und Moro (2003) untersucht worden. In diesen Varietäten ist die Variation vortoniger Vokale abhängig von a) ihrer vortonigen Position und b) von der Qualität des betonten Vokals. Demnach sei eine Anhebung des vortonigen Vokals nur möglich, wenn es sich auch beim betonten Vokal um einen hohen Vokal handelt. Somit komme es zu einer regressiven Vokalharmonisierung (*armonia regressiva,* Maiden 1988). Im Gegensatz dazu spielt für Bafile (1994) im Neapolitanischen die Qualität des betonten Vokals keine Rolle.

Im untersuchten Dialekt geschieht jedoch nicht nur eine Anhebung, sondern auch eine Absenkung desselben Vokals. Die Qualität des betonten Vokals spielt dabei keine Rolle, wie das folgende Beispiel zeigt. Eine Vokalharmonie von vortonigem und betontem Vokal ist hier nicht zu beobachten[4]:

(8) / m e t i mː u / → * [m i ˈtː i mː u]

[ ][HIGH] [HIGH][HIGH]

Die von Maturi (2002) untersuchten beneventanischen Dialekte weisen hingegen die Neutralisierung der vorderen Vokale zu [ə] bzw. der hinteren Vokale zu [u] in vortoniger Stellung auf. Das Verhalten der hinteren Vokale ist somit identisch mit ihrer Neutralisation im Dialekt von Piedimonte Matese.

Die Frage muss also lauten, welche Mechanismen bei der Variation von /e/ und der hinteren Vokale in vortoniger Stellung wirken, die unterschiedliche Outputs bei gleich bleibendem Input erzeugen. Hierfür und für die Untersuchung der Metaphonie wird zunächst das Fundament auf der Basis eines phonologischen Modells bereitet.

3 Phonologisches Modell und Spezifikation des Vokalsystems

Für die Analyse der Metaphonie und der Variation vortoniger Vokale wird das folgende phonologische Modell des *Featurally Underspecified Lexicon* (FUL) nach Lahiri & Reetz (2002)

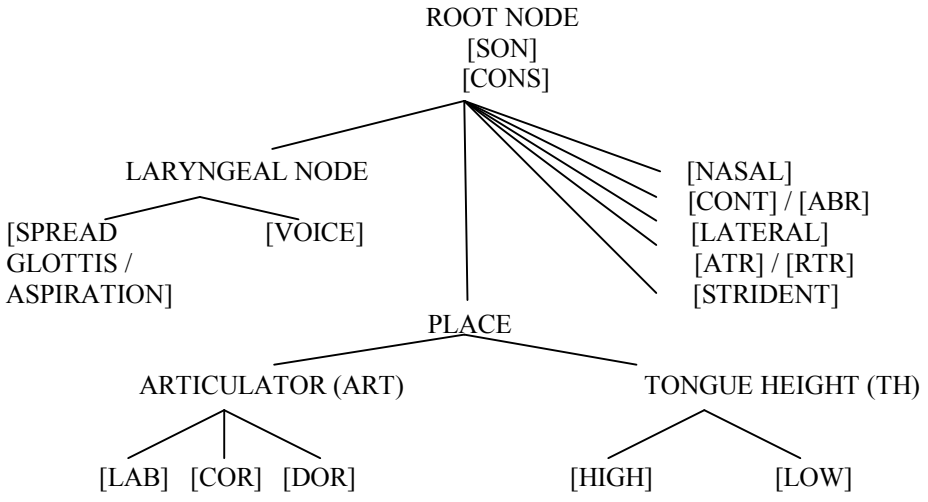
zu Grunde gelegt. Die wichtigsten Annahmen von FUL können wie folgt zusammengefasst werden:

Bei der kleinsten phonologischen Einheit handelt es sich nicht um Segmente, sondern um phonologische Merkmale. Diese bestehen nicht aus unorganisierten Merkmalsbündeln, sondern sie sind hierarchisch organisiert und bilden natürliche Klassen. Die innere Organisation eines Segments erfolgt in organiserende Knoten (*organising nodes*) und Merkmale. Die Organisation der Merkmale ist universell, wobei alle phonologischen Merkmale monovalent (oder auch *privativ*) sind und unterspezifiziert sein können, d.h. dass nur kontrastive Merkmale im Lexikon spezifiziert werden müssen. Redundante Merkmale werden dem Segment im Laufe der Ableitung zugewiesen. Koronale Segmente bleiben im Lexikon unspezifiziert. Dasselbe gilt für die mittleren Vokale. Außerdem können Vokale und Konsonanten anhand derselben Merkmale beschrieben werden.

Zudem wird in der vorliegenden Untersuchung angenommen, dass phonologische Prozesse nichtlinear erfolgen können und deshalb autosegmental beschrieben werden, was insbesondere für die Metaphonie gilt, die nicht konkatenativ ist.

Wir folgen der in Abb. 1 dargestellten Organisation phonologischer Merkmale in Anlehnung an Ghini (2001: 17)[5]:

Abb. 1. Organisation phonologischer Merkmale



Aus diesen Prämissen und aufgrund unabhängiger phonologischer Evidenz wie der Metaphonie und der Variation vortoniger Vokale, ergibt sich für den Dialekt von Piedimonte Matese die folgende Spezifikation des Vokalsystems in betonter Stellung. Entscheidend dabei ist, dass die niedrigen mittleren Vokale /ɛ/ und /ɔ/ mit [LOW] spezifiziert werden. Die koronalen Vokale ([COR]) bleiben unspezifiziert, hingegen ist /a/ für [LOW] unterspezifiziert (Tab. 1[6]).

Tab. 1. Spezifikation von Vokalen in betonter Stellung, piedim.

	i	e	ɛ	a	ɔ	o	u
LAB						✓	✓
COR							
DOR				✓	✓	✓	✓
HIGH	✓						✓
LOW			✓		✓		

Auf eine ausführliche Diskussion des phonologischen Modells und der Spezifikation des Vokalsystems muss an dieser Stelle verzichtet werden, da sie den Rahmen der vorliegenden Untersuchung sprengen würde. Eine phonologische Analyse der hier untersuchten Variationstypen wird im folgenden Abschnitt unternommen

4 Phonologische Analyse

4.1 Metaphonie in FUL

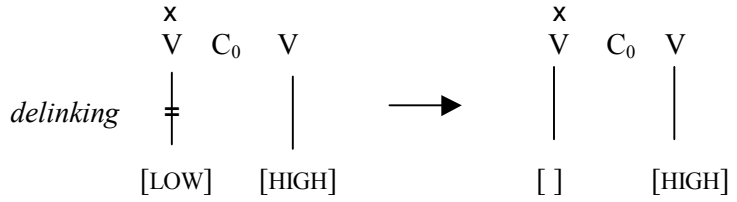
Hinsichtlich der phonologischen Komponente der Metaphonie sei an dieser Stelle erneut auf Calabrese (1985, 1988) hingewiesen. Die hier vorliegende Untersuchung kann als Weiterentwicklung des vom Autor vorgeschlagenen Ansatzes mit *monovalenten* Merkmalen verstanden werden. Auf eine ausführliche Diskussion seiner Ausführungen muss an dieser Stelle jedoch verzichtet werden. Hierzu sei nur soviel gesagt, dass die Anwendung binärer Merkmale bei Calabrese (1985, 1988) zur, für romanische Sprachen inkompatiblen Merkmalskombination [–ATR, +high] bei der Anhebung von /ɛ/ und /ɔ/ führt, die durch den Filter *[–ATR, +high] ausgeschlossen wird. Diese Kombination wird anschließend durch eine Bereinigungsstrategie, vom Autor *negation rule* genannt, aufgelöst, welche die Werte der Kombination umkehrt (vgl. Calabrese 1985: 45-46):

(9) *[–ATR, +high] ⇒ – [–ATR, +high] ⇒ [+ATR, –high]

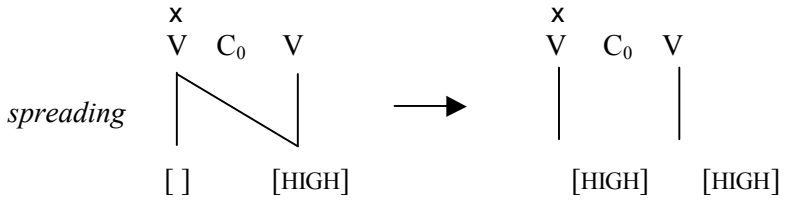
Das heißt, eine Übergenerierung wird nachträglich korrigiert, da die Regel sonst eine falsche Aussage machen würde. Eine derartige Regelanordnung bedeutet jedoch einen sehr hohen rechnerischen Aufwand, um eine kompatible Merkmalskombination zu erzeugen[7]. Wir schlagen deshalb im Rahmen von FUL die folgenden Regeln (10, 11) für die Metaphonie vor, welche inkompatible Merkmalskombinationen gar nicht erst entstehen lassen. Zudem kann somit die Metaphonie einzig und allein anhand von TH erklärt werden. Die Spezifikation von [ATR] im Lexikon ist nicht notwendig. Während für die Anhebung der niedrigen mittleren Vokale /ɛ/ und /ɔ/ die Regel in (10) angewendet werden kann, gilt für die Anhebung der hohen mittleren Vokale die Regel in (11). Während in (10) der betonte Vokal seine Spezifikation bei An-

hebung verliert, d. h. [LOW] wird vom betonten Vokal abgekoppelt (*delinking*), erhält der betonte Vokal in (11) seine Spezifikation der Höhe erst mit der Metaphonie. Das Merkmal [HIGH] breitet sich vom unbetonten Vokal auf den betonten Vokal aus (*spreading*):

(10)



(11)



Die Analyse der Metaphonie anhand dieser Regeln schlägt jedoch bezüglich der 1. Pers. Sg. Pres. Ind. fehl (1a), während für die 2. Pers. Sg. (1b) die in (10) und (11) formulierten Regeln richtige Voraussagen machen. Die Begründung der Metaphonie durch einen hohen Vokal in nachtoniger Silbe ist somit nicht erschöpfend. Dies ist in allen Verbparadigmen mit potentiellem phonologischen Auslöser in der 1. Pers. Sg. Pres. Ind. und für die 3. Pers. Pl. Pres. Ind. feststellbar. Gemäß (10) und (11) müssten die Formen der 1. Pers. Sg. Pres. Ind. *[ˈveŋgu], *[ˈmitːu], *[ˈmoːvu], *[ˈrumbu] lauten, was jedoch nicht der Fall ist. Gleiches gilt für die Formen der 3. Pers. Pl. Pres. Ind., die mit /u/ ebenfalls einen hohen nachtonigen Vokal aufweisen: *[ˈveŋgunu], *[ˈmitːunu], *[ˈmoːvunu], *[ˈrumbunu]. Die Möglichkeit, dass /u/ im Konjugationssystem bzw. bei Nomina und Adjektiven unterschiedlich wirkt, wird ausgeschlossen, da die Metaphonie durch /u/ für das Partizip Perfekt belegt ist[8].

Die Metaphonie in der Wurzel ist von den Flexionsklassen (–a, -e, -i) unabhängig. Sie tritt bei allen Verben auf, sobald ein betonter mittlerer Vokal in der Wurzel involviert ist.

Tab. 2. Beispiele für Paradigmen mit Metaphonie innerhalb der Wurzel, Pres. Ind., piedim.[9]

	/ɛ/ → [e]	**/e/ → [i]**	**/ɔ/ → [o]**	**/o/ → [u]**
	[vɛˈni], V inf. ‘kommen’	[ˈmetːɛ], V inf. ‘stellen’	[ˈmɔːvɛ], V inf. ‘bewegen’	[ˈrombɛ], V inf. ‘zerstören’
1Sg	[ˈvɛŋgu] /vɛng-/	[ˈmetːu] /metː-/	[ˈmɔːvu] /mɔv-/	[ˈrombu] /romb-/
2Sg	[ˈveːni] /vɛn-/	[ˈmitːi] /metː-/	[ˈmoːvi] /mɔv-/	[ˈrumbi] /romb-/
3Sg	[ˈvɛːnɛ] /vɛn-/	[ˈmetːɛ] /metː-/	[ˈmɔːvɛ] /mɔv-/	[ˈrombɛ] /romb-/
1Pl	[vɛˈnimːu] /vɛn-/	[mɛˈtːimːu]/metː-/	[muˈvimːu] /mɔv-/	[rumˈbimːu]/romb-/
2Pl	[vɛˈniːtɛ] /vɛn-/	[mɛˈtːiːtɛ] /metː-/	[muˈviːtɛ] /mɔv-/	[rumˈbiːtɛ] /romb-/
3Pl	[ˈvɛŋgunu]/vɛng-/	[ˈmetːunu] /metː-/	[ˈmɔːvunu] /mɔv-/	[ˈrombunu] /romb-/
≠ Pres. Ind.	[vɛˈn-] /vɛn-/	[mɛˈtː-] /metː-/	[muˈv-] /mɔv-/	[rumˈb-] /rumb-/
PP,mask.,Sg.	[vɛˈnuːtu] /vɛn-/	[ˈmisːu] /mesː-/	[ˈmosːu] /mɔsː-/	[ˈrutːu] /rotː-/
PP, fem. Sg.	[vɛˈnuːta] /vɛn-/	[ˈmesːa] /mesː-/	[ˈmɔsːa] /mɔsː-/	[ˈrotːa] /rotː-/
PP, mask.Pl.	[vɛˈnuːti] /vɛn-/	[ˈmisːi] /mesː-/	[ˈmosːi] /mɔsː-/	[ˈrutːi] /rotː-/
PP, fem. Pl.	[vɛˈnuːtɛ] /vɛn-/	[ˈmesːɛ] /mesː-/	[ˈmɔsːɛ] /mɔsː-/	[ˈrotːɛ] /rotː-/

Calabrese (1985) nennt als Begründung für die Metaphonie im Südumbrischen, das dem Dialekt von Piedimonte Matese in diesem Punkt sehr nahe steht, dass auslautendem [u] in nachtoniger Silbe ein /o/ zu Grunde liegt. Dieses Phonem fungiere nicht als Metaphonieauslöser, da es sich hierbei nicht um einen hohen Vokal handelt. Wir teilen seine Auffassung bezüglich der Neutralisation nicht für die kampanischen Dialekte. Der Zusammenfall der unbetonten Auslautvokale /o/ und /u/ zu [u] am Wortende ist keine Neutralisation, die auf synchroner Ebene stattfindet. Laut Avolio (1999: 39) finden sich die ältesten Belege hierfür in altneapolitanischen Texten. Das Phänomen der Neutralisation der hinteren Vokale sei somit bereits gegen Ende des 14. Jahrhunderts bzw. zu Beginn des 15. Jahrhunderts attestierbar. Folglich kann nicht davon gesprochen werden, dass dem unbetonten Vokal [u] in wortfinaler Position ein /o/ zu Grunde liegt. Es kann somit nur /u/ im Lexikon spezifiziert sein. Dem entsprechend kann es sich bei der Metaphonie nicht um ein rein phonologisches Phänomen handeln.

4.2 Variation vortoniger Vokale in FUL

Wie bereits erwähnt, stellt die Variation vortoniger Vokale eine interessante Auffälligkeit dar. Während das Verb [ˈʃɟnːe] eine Anhebung von /e/ nach [i] in der Wurzel der 1. und 2. Pers. Pl. Pres. Ind. vorsieht, kommt es in gleicher Position sonst zur Absenkung von /e/ nach [ɛ] (Tab. 3).

Tab. 3. Paradigma von piedim.[ˈʃeɲːɛ], *Pres. Ind. und* [ˈmetːɛ], *Pres. Ind.*[10]

	[ˈʃeɲːɛ], V inf. 'hinabsteigen'		[ˈmetːɛ], V inf. 'stellen'	
1Sg	[ˈʃeŋgu]	/ʃeng-/	[ˈmetːu]	/metː-/
2Sg	[ˈʃiɲːi]	/ʃeɲ-/	[ˈmitːi]	/metː-/
3Sg	[ˈʃeɲːɛ]	/ʃeɲ-/	[ˈmetːɛ]	/metː-/
1Pl	[ʃiˈɲːimːu]	/ʃeɲ-/	[mɛˈtːimːu]	/metː-/
2Pl	[ʃiˈɲːiːtɛ]	/ʃeɲ-/	[mɛˈtːiːtɛ]	/metː-/
3Pl	[ˈʃeŋgunu]	/ʃeng-/	[ˈmetːunu]	/metː-/
≠ Pres. Ind.	[ʃiɲː-]	/ʃeɲ-/	[mɛˈtː-]	/metː-/
PP, mask., Sg.	[ˈʃiːsu]	/ʃes-/	[ˈmisːu]	/mesː-/
PP, fem., Sg.	[ˈʃeːsa]	/ʃes-/	[ˈmesːa]	/mesː-/
PP, mask., Pl.	[ˈʃiːsi]	/ʃes-/	[ˈmisːi]	/mesː-/
PP, fem., Pl.	[ˈʃeːsɛ]	/ʃes-/	[ˈmesːɛ]	/mesː-/

Berücksichtigt man nur die Paradigmen des Verbs, so könnte man annehmen, dass die Distribution der Wurzeln mit vortoniger Vokalvariation in der 1. und 2. Pers. Pl. Pres. Ind. morphologisch bedingt sei. So interpretiert Maturi (2002: 182) die Variation vortoniger Vokale beim beneventanischen Verb als Flexion. Dabei handelt es sich wie im Dialekt von Piedimonte Matese genau um diejenigen Verbformen, bei denen die Betonung nicht auf der Wurzel, sondern auf den Themavokal (TV) fällt. Repräsentativ hierfür ist das Paradigma von [ˈmetːɛ]:

Tab. 4. Paradigma von piedim. [ˈmetːɛ]

	Pres. Ind.	Pass. Rem.	Imperfetto	Cong. Pass.
1Sg	[ˈmetːu]	[mɛˈtːɛtːɛ]	[mɛˈtːeːvu]	[mɛˈtːesːɛ]
2Sg	[ˈmitːi]	[mɛˈtːisti]	[mɛˈtːiːvi]	[mɛˈtːisːi]
3Sg	[ˈmetːɛ]	[mɛˈtːɛtːɛ]	[mɛˈtːeːva]	[mɛˈtːesːɛ]
1Pl	[mɛˈtːimːu]	[mɛˈtːɛtːumu]	[mɛˈtːeːvumu]	[mɛˈtːesːumu]
2Pl	[mɛˈtːiːtɛ]	[mɛˈtːistvɛ]	[mɛtːɛˈvaːtɛ]	[mɛˈtːisːvɛ]
3Pl	[ˈmetːunu]	[mɛˈtːɛtːunu]	[mɛˈtːeːvanu]	[mɛˈtːesːunu]
PP, mask., Sg.	[ˈmisːu]			
PP, fem., Sg.	[ˈmesːa]			
PP, mask., Pl.	[ˈmisːi]			
PP, fem., Pl.	[ˈmesːɛ]			

Ein erneuter Blick auf die Nomina und Adjektive des Dialekts von Piedimonte Matese (4 bis 7) verdeutlicht, dass die Variation vortoniger Vokale völlig regelmäßig ist. Dabei hängt die

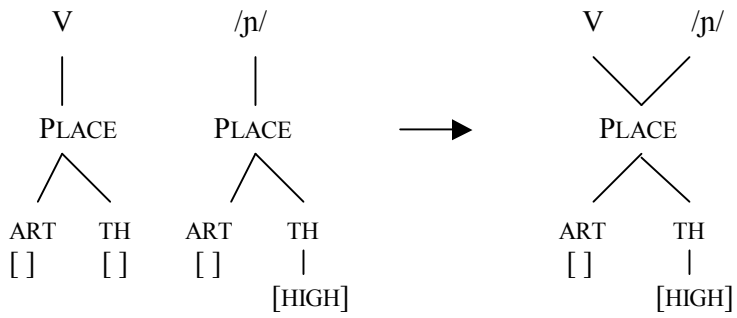
Art der Variation, also ob es sich um eine Anhebung oder Absenkung von /e/ handelt, vom direkten, postvokalischen Kontext ab. Der vortonige Vokal /e/ wird nur dann angehoben, wenn der palatale Nasal /ɲ/ folgt (5a, b). Ansonsten wird /e/ zu [ɛ] abgesenkt (4). Das Paradigma von [ˈʃeɲːe] bestätigt diese Annahme (Tab. 3). Hingegen werden alle hinteren Vokale in selber Position zu [u] neutralisiert (6, 7), was dem Verhalten der unbetonten Auslautvokale entspricht, wenn diese nicht weiter zu Schwa geschwächt werden. Dies gilt ebenfalls sowohl für Nomina und Adjektive, als auch im Bezug auf Verben.

Wie lässt sich nun die Anhebung von /e/ vor [ɲ] phonologisch erklären? Die Spezifikation der von Anhebung betroffenen Vokale und der Nasale (Tab. 5) legt die folgende Analyse nah: Eine Anhebung kommt nur für diejenigen koronalen Vokale in Frage, die für TH nicht spezifiziert sind. Diese Eigenschaft besitzt nur /e/. Gleichzeitig muss der folgende Nasal ein koronales Segment sein, damit der für TH nicht spezifizierte Vokal /e/ an den für TH mit [HIGH] spezifizierten Nasal /ɲ/ assimiliert wird. Eine entsprechende Regel ist in (12) wiedergegeben. Eine Anhebung vor velarem Nasal [ŋ], der seine Spezifikation erst durch die postlexikalische Assimilation von /n/ an einen velaren Konsonanten erhält, ist ausgeschlossen, da [ŋ] ein hoher, dorsaler Nasal ist. Bei den hinteren Vokalen handelt es sich nicht um koronale Segmente, weshalb sie nicht an den folgenden Nasal assimiliert werden.

Tab. 5. Merkmalsmatrize für [i, e, ɛ, ɔ, o, u, n, ɲ]*, unterspezifiziert*

	i	e	ɛ	ɔ	o	u	n	ɲ
HIGH	✓					✓		✓
LOW			✓	✓				
COR								

(12)

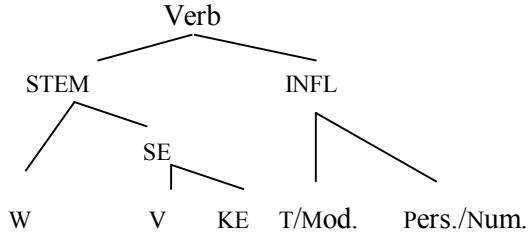


Festzuhalten ist, dass es sich hierbei um eine Assimilation handelt, die ausschließlich in vortoniger Position vorkommt. Ein betonter Vokal, der nicht durch Assimilation angehoben wird, aber vor /ɲ/ steht, wird nicht angehoben, was aus der Verbform [ˈʃeɲːɛ] hervorgeht (Tab. 3). Da die Variation nur in vortoniger Stellung auftritt und in Abhängigkeit vom segmentalen postvokalischen Kontext, sie zudem in allen lexikalischen Kategorien regelmäßig vorkommt, interpretieren wir sie als *postlexikalische phonologische Variation.*

5 Flexion des Verbs

Die Variation vortoniger Vokale ist, wie so eben gesehen, nicht morphologisch, sondern postlexikalisch phonologisch bedingt. Dies gilt jedoch nicht für die Metaphonie, die synchron nicht ausschließlich auf phonologische Begebenheiten zurückzuführen ist. Wie bereits erwähnt, wird in dieser Untersuchung angenommen, dass es sich bei der Metaphonie um eine aktive Interaktion von Phonologie und Morphologie handelt, was der Auffassung Maidens (1991) entspricht. Die Metaphonie trägt zur Wurzelflexion bei. Ihr Ausbleiben in denjenigen Zellen mit potentiellem segmentalem Auslöser und ihre Anwendung sind somit direkter Ausdruck der Flexion. Im vorliegenden Abschnitt werden zunächst die Besonderheiten der Flexion im Italienischen und im Kampanischen erläutert, um das Fundament für eine morphophonologische Begründung für die Metaphonie im Dialekt von Piedimonte Matese vorzubereiten. Sowohl im Italienischen als auch im Kampanischen gibt das Flexionssuffix (INFL) die grammatischen Kategorien Tempus, Modus, Person und Numerus wieder. Das Flexionssuffix wird an den Stamm (STEM) angefügt, der maximal aus einer Wurzel (W) und einer Stammerweiterung (SE) bestehen kann. Die Stammerweiterung besteht maximal aus einem Themavokal (TV) und einer konsonantischen Erweiterung (KE):

Abb. 2. Ital. & kamp. Verbflexion, max. Grundschema (vgl. Schwarze 1995[11])



Für das Italienische können die Beispiele in (13) herangezogen werden, wobei (13a) ein Beispiel ohne SE wiedergibt, im Gegensatz zu (13b), das ein Beispiel mit Themavokal darstellt. (13c) gibt hingegen einen Fall für die Flexion mit vollständiger Stammerweiterung wieder, der sowohl einen Themavokal als auch eine konsonantische Erweiterung enthält.

(13) a. metti

mett-			-i
‘stellen’			-2. Pers. Sg. Pres. Ind.

b. mettete

mett-	-e-		-te
‘stellen’	-TV-		2. Pers. Pl. Pres. Ind.

c. mettessero

mett-	-e-	-ss-	-ero
‘stellen’	-TV-	-KE-	-3. Pers. Pl. Cong. Imp.

Was aus (13c) deutlich wird ist die Tatsache, dass eine grammatische Opposition nicht immer nur einem einzelnen Kontrast anvertraut wird (vgl. Pirrelli 2000: 10). Nicht nur das Flexionssuffix [-ero] gibt Informationen zu Modus und Person wieder, sondern ebenso die konsonantische Erweiterung -ss-, die ebenfalls den Modus, hier *congiuntivo imperfetto* signalisiert. Dem entsprechend kommt es zu einer redundanten Wiedergabe von Information. Die KE übernimmt also eine aktive Rolle bei der Flexion. Ebenso trägt der Themavokal zur Flexion bei, wenngleich man sich bewusst sein sollte, dass der Themavokal von sich aus keinerlei Signifikanz besitzt. Sein Rolle bei der Flexion entfaltet der TV erst im Kontext, weshalb er als *Morphom* (Aronoff 1994) charakterisierbar ist.

Die Distribution der Wurzeln und Stämme des italienischen Verbs zeichnet wiederum ein hoher Grad an Variabilität aus, die Pirrelli (2000: xvii) als „distribuzione apparentemente caotica“ beschreibt. Während das Paradigma von ital. *amare* (‘lieben’) regelmäßig gebildet ist, was daran zu erkennen ist, dass nur eine einzige Wurzel, nämlich /am-/ zu Grunde liegt, ist dies innerhalb der Paradigmen von *conoscere* (‘kennen’), *venire* (‘kommen’), *dolere* (‘schmerzen’) und *andare* (‘gehen’) nicht der Fall (jeweils Pres. Ind.). So verfügt das Verb *conoscere* über eine Palatalisierung in der Wurzel der 2. und 3. Pers. Sg. sowie in der 1. und 2. Pers. Pl.. Dieses Verb weist demnach die Wurzeln /konosk-/ und /konoʃ-/ auf. Die *Velarinsertion* im Paradigma für *venire* bewirkt die Zugrundelegung dreier Wurzeln, nämlich /vɛng-/, /vjɛn-/ und /ven-/. Dem Verb *dolere* liegen vier Wurzeln zu Grunde. Während sich in der 1. Pers. Sg. und der 3. Pers. Pl. (/dɔlg-/) die Velarinsertion wieder findet, kommt es zur Diphthongierung in der 2. und 3. Pers. Sg. (/dwɔl-/). In der 1. Pers. Pl. findet eine Palatalisierung statt, die den Stamm [doʎ-] generiert. Zudem ist der Vokal geschlossen. Als vierte Wurzel ist /dol-/ zu nennen, die auch beim Infinitiv steht. Das Verb *andare* ist hingegen durch Suppletion der Wurzel zu charakterisieren (Tab. 6).

Tab. 6. Variabilität in der Verbwurzel des Italienischen (aus: Pirrelli 2000: 1)

	Präsens Indikativ				
	amare	*conoscere*	*venire*	*dolere*	*andare*
	regelmäßig	Lat. -sk- Augmentation + Palatalisierung	Velarinsertion + Diphthongierung	Velarinsertion + Diphthongierung+ Palatalisierung	Suppletion
1Sg	[ˈaːmo]	[koˈnosko]	[ˈvɛŋgo]	[ˈdɔlgo]	[ˈvaːdo]
2Sg	[ˈaːmi]	[koˈnoʃːi]	[ˈvjɛːni]	[ˈdwɔːli]	[ˈvaːi]
3Sg	[ˈaːma]	[koˈnoʃːe]	[ˈvjɛːne]	[ˈdwɔːle]	[ˈva]
1Pl	[aˈmjaːmo]	[konoˈʃːaːmo]	[veˈnjaːmo]	[doˈʎaːmo]	[anˈdjaːmo]
2Pl	[aˈmaːte]	[konoˈʃːeːte]	[veˈniːte]	[doˈleːte]	[anˈdaːte]
3Pl	[ˈaːmano]	[koˈnoskono]	[ˈvɛŋgono]	[ˈdɔlgono]	[ˈvanːo]

Bezüglich der Palatalisierung, Velarinsertion und Diphthongierung kann konstatiert werden, dass es sich originär um phonologische Prozesse handelt, die morphologisiert worden sind. Im System des heutigen Italienischen handelt es sich um Allomorphie (vgl. Pirrelli 2000, Maiden 2003, 2004, etc.). Aufgrund ihrer Distribution kann für das Italienische angenommen werden, dass die Wurzel ebenfalls zur Flexion beiträgt, was durch den *paradigmatischen Ansatz* nach Pirrelli (2000) deutlicher wird, der den systemischen Charakter der Distribution transparent macht (§ 6, siehe auch die Ausführungen zu Maiden 2003, 2004, ebd.).
Für das Kampanische von Piedimonte Matese gelten die Beispiele in (14). Während (14a) und (b) jeweils Beispiele für die Flexion mittels Suffix darstellen, wobei (14a) ohne Metaphonie stattfindet und (14b) Metaphonie aufweist (= (1b)), ist (14c) ein Beispiel mit Themavokal und (14d) ein Beispiel mit maximal realisierter Stammerweiterung:

(14) a. [ˈmetːu]
met:- -i
‘stellen’ -1. Pers. Sg. Pres. Ind.
b. [ˈmitːi]
mit:- -i
‘stellen’ -2. Pers. Sg. Pres. Ind.
c. [mɛˈtːitɛ]
mɛt:- -i- -te
‘stellen’ -TV- -2. Pers. Pl. Pres. Ind.
d. [mɛˈtːesːunu]
mɛt:- -e- -s:- -unu
‘stellen’ -TV- -KE- -3Pl. Pers. Cong. Imp.[12]

Endvokale außer /a/ (15a) können, wie bereits erwähnt, an der Oberfläche zu Schwa zusammenfallen (15b, 15c). Dies gilt jedoch nicht, wenn auf den betroffenen Vokal ein auf einen Konsonanten beginnendes Wort folgt (15b', b'', c', c'').

(15) a. [ˈbɛlːa], *[bɛlːə]
‘schön’- A, fem, Sg.
b. [ˈmetːə]
‘stellen’ 1. Pers. Sg. Pres. Ind.
b'. [u ˈmetːu la]
es stellen 1. Pers. Sg. Pres. Ind. dorthin
‘ich stelle es dorthin’
b''. *[u ˈmetːə la]
c. [ˈmitːə]

'stellen' 2. Pers. Sg. Pres. Ind.

c'. [u ˈmitːi la]

es stellen 2. Pers. Sg. Pres. Ind. dorthin

'du stellst es dorthin'

c''. *[u ˈmitːə la]

Deutlich wird dabei die Funktion der Metaphonie in morphologischer Hinsicht. Dort, wo der Endvokal neutralisiert worden ist, ist das Verb mit Hilfe der Metaphonie nur innerhalb der Wurzel flektiert. Ansonsten ist die Flexion in der Wurzel und mittels Suffix redundant. Dies bedeutet, dass im Gegensatz zum italienischen Verb, das Konjugationssystem des untersuchten Dialekts eine noch komplexere Variabilität der Wurzel aufweist. Wie das Italienische verfügt dieser Dialekt ebenso über morphologisierte Prozesse wie die Velarinsertion (Tab. 3) und die Palatalisierung. Zusätzlich findet aber in der 1. und 2. Pers. Pl. Pres. Ind. die Variation vortoniger Vokale statt, die wie bereits ausführlich diskutiert, nur postlexikalisch phonologisch begründbar ist (§ 4.2)

Wir wollen uns an dieser Stelle fragen, welchen systematischen Charakter die Variabilität der Wurzel im untersuchten Dialekt besitzt und wie viele zu Grunde liegende Wurzeln nötig sind, um ein Paradigma dieses Dialekts abzuleiten. Dabei soll auch geklärt werden, ob die Metaphonie rein morphologisch oder als Phänomen an der Schnittstelle von Phonologie und Morphologie zu interpretieren ist.

6 Paradigmatischer Ansatz

Die wichtigsten Annahmen des paradigmatischen Ansatzes nach Pirrelli (2000, siehe auch Pirrelli & Battista 2000) sind[13]:

1) Die Distribution von Wurzeln, Stämmen und Affixen erfolgt nicht ausschließlich in Abhängigkeit von Flexionsklassen:

Flexionsklassen werden in den romanischen Sprachen auf der Grundlage des TV gebildet. Jedoch ist dieser in vielen Fällen opak, wodurch die Zuordnung einer Verbform zu einer Flexionsklasse erschwert wird (Pirrelli 2000: 18). Pirrelli (2000: 20-21) belegt dies für das Italienische mit dem Beispiel *dare* ('geben', V inf.). Das Paradigma dieses Verbs verfügt im *passato remoto* (*desti, demmo, deste*) und *congiuntivo imperfetto* (*dessi, dessimo, deste*) über unregelmäßige Stämme, die nicht dem zu erwartenden TV -a- entsprechen. Gleichzeitig kommt es im Konditional des Italienischen zu einer Substitution des TV -a- durch -e-, wie anhand von *amare* deutlich wird: *amerei, ameresti, amerebbe,* etc. (ebd.).

Wir teilen Pirrelis Einschätzung auch für den Dialekt von Piedimonte Matese. Zusätzliche Evidenz erhält man durch den Themavokal der -e-Flexionsklasse, der in der 1. und 2. Pers. Pl.

[i] lautet, wie im Paradigma von [vɛˈre] ('sehen'): [vɛˈrimːu], 1. Pers. Pl. Pres. Ind., [vɛˈriːtɛ], 2. Pers. Pl. Pres. Ind..

2) Die Distribution von Wurzeln, Stämmen und Affixen beruht auf intra- bzw. interparadigmatischen Relationen:
Ein anschauliches Beispiel stellen die Verben des Italienischen mit Velarinsertion in der 1. Pers. Sg. und 3. Pers. Pl. (*tengo/tengono, vengo/vengono*) dar. Die Insertion des Velars war ursprünglich phonologischer Natur. Dabei kam es zur Insertion vor hinterem Vokal. Die Ausbreitung dieses Phänomens ist jedoch nur noch analog interpretierbar, wie die Formen des *congiuntivo presente* (*tenga/tengano, venga/vengano*) belegen (Tab. 9, 10).
Gleiches kann für den Dialekt von Piedimonte Matese beobachtet werden. So kommt es in der 1. Pers. Sg. Pres. Ind. von [vɛˈre] zur Insertion von /g/ [ˈveːgu] aber nicht in der 3. Pers. Pl. [ˈveːrunu]. Wäre die Insertion rein phonologisch zu begründen, so müsste man sie auch in der 3. Pers. Pl. antreffen (*[ˈveːgunu]). Die Velarinsertion beruht somit auch hier auf interparadigmatischer Analogie. Als Beispiel für eine intraparadigmatische Analogie kann hingegen die „Anhebung" des TV in (16) werden. Phonologisch ist sie nicht begründbar, da auslautendem [ɛ] kein hoher Vokal zu Grunde liegt. Die Anhebung kann nur aus der Analogie zur 1. Pers. Pl. Pres. Ind., also [vɛˈriːmːu], resultieren.

(16) klat. vidēt**i**s > vlat./ital. ved**e**te > piedim. [vɛˈriːtɛ]

Das gemeinsame Verhalten der 1. & 2. Pers. Pl. Pres. Ind. ist ein Strukturprinzip vieler romanischer Sprachen und auf die Akzentverhältnisse in diesen Zellen des Paradigmas zurückzuführen (vgl. Maiden 2003, 2004).

3) Variierende Wurzeln können anhand von Indizes dargestellt werden, woraus sich der systematische Charakter einer Distribution ergibt. Alle Zellen, die durch die Verwendung ein und derselben abstrakten Wurzel W gefüllt werden, bilden eine Partition. Die Menge aller Wurzeln W_i, die zur Bildung einer Partition verwendet werden, bilden eine so genannte Partitionsklasse. Partitionsklassen sind autonom, d.h. sie sind unabhängig von der phonologischen Konditionierung einer Variation:
Wie oben bereits erwähnt, nimmt Pirrelli (2000: 18) an, dass die italienischen Verben nicht ausschließlich in Flexionsklassen, sondern in Partitionsklassen organisierbar sind. Demnach ist es möglich anhand der Distribution und der Art der Wurzeln, die ein Paradigma selegiert, Verben zu klassifizieren. Zur Veranschaulichung können die in Tab. 7 und 8 dargestellten Paradigmen herangezogen werden. Eine Indizierung der Wurzeln ergibt folgendes Bild: Während Ital. *amare* auf der Grundlage einer einzigen Partitionsklasse (W_1) gebildet werden kann, ergeben sich fünf unterschiedliche Partitionsklassen (W_{1-5}) im Falle von *venire.*

Tab. 7. Wurzelindizierung von ital. amare, W_1 = /am-/, TV = -a-

	Pres. Ind.	Pass. Rem.	Fut.	Cond.	Imperfetto
1Sg	W_1-o	W_1-TV-i	W_1-er-o	W_1-er-TV-i	W_1-av-o
2Sg	W_1-i	W_1-TV-sti	W_1-er-TV-i	W_1-er-TV-sti	W_1-av-i
3Sg	W_1-TV	W_1-{TV,o}	W_1-er-TV	W_1-er-TV-bbe	W_1-av-TV
1Pl	W_1-jamo	W_1-TV-mmo	W_1-er-e-mo	W_1-er-TV-mmo	W_1-av-TV-mo
2Pl	W_1-TV-te	W_1-TV-ste	W_1-er-e-te	W_1-er-TV-ste	W_1-av-TV-te
3Pl	W_1-{TV,o}-no	W_1-TV-rono	W_1-er-TV-nno	W_1-er-TV-bbero	W_1-av-TV-no

Tab. 8. Verben mit Diphthongierung und Velarinsertion, z.B. ital. venire, W_1 = /vɛŋg-/, W_2 = /vjɛn-/, W_3 = /ven-/, W_4 = /venn-/, W_5 = /vɛr-/, TV = -i-

	Pres. Ind.	Pass. Rem.	Fut.	Imperfetto
1Sg	W_1-o	W_4-TV-i	W_5-r-o	W_3-TV-v-o
2Sg	W_2-i	W_3-TV-sti	W_5-r-TV-i	W_3-TV-v-i
3Sg	W_2-TV	W_4-TV	W_5-r-TV	W_3-TV-v-TV
1Pl	W_3-jamo	W_3-TV-mmo	W_5-r-e-mo	W_3-TV-v-TV-mo
2Pl	W_3-TV-te	W_3-TV-ste	W_5-r-e-te	W_3-TV-v-TV-te
3Pl	W_1-o-no	W_4-TV-ro	W_5-r-TV-nno	W_3-TV-v-TV-no

Auffällig ist, dass Verben wie *tenere* und *venire* die identische Konfiguration von Partitionsklassen aufweisen. Maiden (2004) charakterisiert die Verteilung für Verben dieses Typs als *L-Distribution,* wodurch die intra- und interparadigmatischen Relationen bezüglich der Velarinsertion bzw. bezüglich des Verhaltens der 1. und 2. Pers. Pl. Pres. Ind. gegenüber des *congiuntivo presente* deutlich werden.

Tab. 9. L-Distribution von ital. venire und tenere, Pres. Ind. und Cong. Pres.

	venire			
	Pres. Ind.		Cong. Pres.	
1Sg	vengo	W_3	venga	W_3
2Sg	vieni	W_2	venga	W_3
3Sg	viene	W_2	venga	W_3
1Pl	veniamo	W_1	veniamo	W_1
2Pl	venite	W_1	veniate	W_1
3Pl	vengono	W_3	vengano	W_3

Tab. 10. L-Distribution von Ital. venire und tenere, Pres. Ind. und Cong. Pres.

	tenere			
	Pres. Ind.		Cong. Pres.	
1Sg	tengo	W_3	tenga	W_3
2Sg	tieni	W_2	tenga	W_3
3Sg	tiene	W_2	tenga	W_3
1Pl	teniamo	W_1	teniamo	W_1
2Pl	tenete	W_1	teniate	W_1
3Pl	tengono	W_3	tengano	W_3

Für Verben des Typs ergeben sich somit die folgenden Partitionsklassen:

(17) *Partitionsklasse* *Partition*

W_1 1. & 2. Pers. Pl. Pres.Ind./ Cong. Pres..

W_2 2. & 3. Pers. Sg. Pres. Ind.

W_3 1. Sg. & 3 Pl. Pres. Ind./ 1.-3. Pers. Sg. & 3 Pl. Pres.

Maiden (2004: 376-386) erwähnt daneben auch die so genannte *N-Distribution* (Tab. 11). Dabei kommt es in verschiedenen romanischen Sprachen zu Gemeinsamkeiten in der Distribution der 1. bis 3. Pers. Sg. und 3. Pers. Pl. gegenüber der 1. und 2. Pers. Pl. aufgrund der unterschiedlichen Akzentverhältnisse, wie bereits für das Italienische und den Dialekt von Piedimonte Matese gesehen. An dieser Stelle sei darüber hinaus auf die unterschiedlichen Öffnungsgrade der Vokale in der Wurzel des portugiesischen Verbs hingewiesen, die laut Maiden (2004: 374-375) morphologisiert worden sind.

Tab. 11. N-Distribution im Portugiesischen (aus Maiden 2004: 377)

	Pres. Ind.	
1Sg	b[e]bo[14]	ch[ɔ]ro
2Sg	b[ɛ]bes	ch[ɔ]ras
3Sg	b[ɛ]be	ch[ɔ]ra
1Pl	b[e]bemos	ch[o]ramos
2Pl	b[e]beis	ch[o]rais
3Pl	b[ɛ]bem	ch[ɔ]ram

Dennoch können Paradigmen, die sich einer einzigen Wurzel bedienen, postlexikalische phonologische Variation aufweisen, wie im Falle von ital. *rischiare* (18). Der zu Grunde liegenden Repräsentation der Wurzel /riski/ wird bei der Bildung der 1. Pers. Sg. Pres. Ind. der Vo-

kal /o/ angefügt (18a). Hierdurch kommt es zum *Gliding* von /i/ zu [j]. Folgt auf die Repräsentation /riski/ kein Vokal, so kommt es auch nicht zum Gliding. Es kann also behauptet werden, dass die Stämme in (18a, b) postlexikalisch phonologisch von einer einzigen zugrunde liegenden Wurzel abgeleitet werden. Diese Variation ist nicht morphologisiert worden.

(18) a. [ˈriskjo] /riski/ /i/ → [j] / _ V
'riskieren', 1. Pers. Sg. Pres. Ind.
b. [ˈriski] /riski + i/
'riskieren', 2. Pers. Sg. Pres. Ind.

Für das Italienische kann man somit verallgemeinern, dass Paradigmen entweder aufgrund von Allomorphie Variabilität aufweisen (Tab. 6 bis 10), oder wie im Falle von *rischiare*, dass die Variabilität auf postlexikalischer phonologischer Variation beruht.
Die in Tab. 9 und 10 dargestellten Fälle von Allomorphie für das Italienische gelten ebenso für den Dialekt von Piedimonte Matese. Wie müssen aber die Metaphonie und die Variation vortoniger Vokale, unter Berücksichtigung des Ansatzes nach Pirrelli (2000) und der Aussagen Maidens (2003, 2004) interpretiert werden? Als die Zugrundelegung unterschiedlicher Wurzeln oder jeweils anhand einer phonologischen Ableitung?
Hierzu scheint es angemessen, die in Tab. 3 präsentierten Paradigmen von [ˈʃɲːe] und [ˈmetːɛ] eingehend zu analysieren. Wie bereits in § 4.1 dargestellt, wird in der vorliegenden Untersuchung die Zugrundelegung von auslautendem /u/ für die 1. Pers. Sg. Pres. Ind. angenommen. Gleiches gilt für den Vokal in nachtoniger Silbe der 3. Pers. Pl. Pres. Ind.. Trotz des hohen Vokals in der zu Grunde liegenden Repräsentation, bleibt wie in [ˈmetːu] (1a) und [ˈmetːunu], sowie in [ˈʃeŋgu] und [ˈʃeŋgunu] (jeweils Tab. 3) die Metaphonie innerhalb der Wurzel aus, während sie in der 2. Pers. Sg. Pres. und in den maskulinen, wurzelbetonten Formen des Partizip Perfekts auftritt. Da wir die Option von auslautendem zu Grunde liegendem /o/, das für [HIGH] nicht spezifiziert ist, ausschließen, können wir eine Analyse der Metaphonie postulieren, die sich an der Schnittstelle von Phonologie und Morphologie befindet. Aus phonologischer Sicht ist die Anwendung der metaphonischen Regeln (10, 11) für die 1. Pers. Sg. Pres. Ind. und die 3. Pers. Pl. Pres. Ind. blockiert. Die Gründe sind aber morphologischer Natur (vgl. Maiden 1991: 71). Sicher ist, dass durch diese Blockade die Distinktion der 1. und 2. Pers. Sg. etabliert wird. Die Wurzel wird somit entweder zum alleinigen Exponenten der morphologischen Information, bei Neutralisation der Endvokale, oder zum Exponenten redundanter Information, bei Realisierung der Endvokale. Dies entspricht der Aussage Pirrellis (2000: 10), dass die Distinktion einer grammatischen Kategorie mehr als nur einer einzigen Komponente des flektierten Verbs anvertraut wird.
Die Regelanwendung innerhalb der 2. Pers. Sg. und des Partizips bei gleichzeitigem Auftreten von auslautendem /u/ beruht hingegen auf einer morphologisierten phonologischen Regel, im

Gegensatz zur Variation vortoniger Vokale, die postlexikalisch angewendet wird. Die Regel wird innerhalb dieser Zelle angewendet, da der phonologische Kontext vorhanden ist, nämlich entweder phonetisch realisiert oder aber in der zu Grunde liegenden Repräsentation. Der Zugriff auf nachtoniges, finales /u/ als Auslöser für die Metaphonie ist für den Sprecher unproblematisch, da im interkonsonantischen Kontext an der Grenze von $Wort_1$#$Wort_2$ der zu Grunde liegende Vokal obligatorisch realisiert werden muss. Man kann also nicht behaupten, dass der phonologische Kontext für die Metaphonie in diesem Dialekt zerstört ist (siehe hingegen Russo 2002 für das Neapolitanische).
Dies bedeutet, dass drei unterschiedliche Wurzeln für das Paradigma von [ˈʃeɲːe] angenommen werden müssen: /ʃeng-/, /ʃeɲ-/ und /ʃes-/. Weder die Metaphonie noch die Variation vortoniger Vokale sind Allomorphie. Sie können von ein und derselben Wurzel /ʃeɲ-/ (Pres. Ind.) durch eine phonologische Regel innerhalb der Morphologie abgeleitet werden. Die Distribution im Pres. Ind. entspricht der L-Distribution im Italienischen. Die genusunterscheidenden Formen im Partizip Perfekt beruhen ebenso wenig auf Allomorphie. Sie können von /ʃes-/ abgeleitet werden. Das Ausbleiben der Metaphonie in den entsprechenden Zellen wird durch eine Beschränkung (*constraint*) bei der Regel ausgedrückt. Daraus ergibt sich die in (19) dargestellte erweiterte Metaphonie-Regel.

(19) *Metaphonie-Regel*

a. Regel (10, 11) *(hier: 10)*

b. *Constraint:* a. gilt nicht für 1. Pers. Sg. & 3. Pers. Pl. Pres. Ind.

Die Metaphonie und ihr Ausbleiben können somit als Wurzelflexion interpretiert werden. Das Verb /ˈʃeɲːɛ/ verfügt demnach über drei Partitionsklassen, wobei für die Metaphonie und die Variation vortoniger Vokale keine eigenen Partitionsklassen benötigt werden:

Tab. 12. Piedim. [ˈʃeɲːɛ], *V inf., 'hinabsteigen'*

1Sg	[ˈʃeŋgu]	/ʃeng-/	W_2	Metaphonie ist blockiert
2Sg	[ˈʃiɲːi]	/ʃeɲː-/	W_1	Metaphonie, Regel (19)
3Sg	[ˈʃeɲːɛ]	/ʃeɲː-/	W_1	kein Kontext für Variation
1Pl	[ʃiˈɲːimːu]	/ʃeɲː-/	W_1	Variation, Regel (12)
2Pl	[ʃiˈɲːiːtɛ]	/ʃeɲː-/	W_1	Variation, Regel (12)
3Pl	[ˈʃeŋgunu]	/ʃeng-/	W_2	Metaphonie ist blockiert
≠ Pres. Ind.	[ʃiɲː-]	/ʃeɲː-/	W_1	Variation, Regel (12)
PP, mask., Sg.	[ˈʃiːsu]	/ʃes-/	W_3	Metaphonie, Regel (19)
PP, fem. Sg.	[ˈʃeːsa]	/ʃes-/	W_3	kein Kontext für Variation
PP, mask., Sg.	[ˈʃiːsi]	/ʃes-/	W_3	Metaphonie, Regel (19)
PP, fem. Sg.	[ˈʃeːsɛ]	/ʃes-/	W_3	kein Kontext für Variation

Mit demselben Prinzip kann das Paradigma von [ˈmetːɛ] indiziert werden, wobei nur die Partitionsklassen W_1 und W_2 benötigt werden, da alle Formen des Pres. Ind. von W_1 abzuleiten sind. (Tab. 13).

Tab. 13. Piedim. [ˈmetːɛ], *V inf., 'stellen'*

1Sg	[ˈmetːu]	/metː-/	W_1	Metaphonie ist blockiert
2Sg	[ˈmitːi]	/metː-/	W_1	Metaphonie, Regel (19)
3Sg	[ˈmetːɛ]	/metː-/	W_1	kein Kontext für Variation
1Pl	[mɛˈtːimːu]	/metː-/	W_1	Variation, Regel (12)
2Pl	[mɛˈtːiːtɛ]	/metː-/	W_1	Variation, Regel (12)
3Pl	[ˈmetːunu]	/metː-/	W_1	Metaphonie ist blockiert
≠ Pres. Ind.	[mɛˈtː-]	/metː-/	W_1	Variation, Regel (12)
PP, mask., Sg.	[ˈmisːu]	/mes-/	W_2	Metaphonie, Regel (11)
PP, fem. Sg.	[ˈmesːa]	/mes-/	W_2	kein Kontext für Variation
PP, mask., Sg.	[ˈmisːi]	/mes-/	W_2	Metaphonie, Regel (19)
PP, fem. Sg.	[ˈmesːɛ]	/mes-/	W_2	kein Kontext für Variation

Die Auffassung Maidens (1991), es handle sich bei der Metaphonie um morphologisierte phonologische Regeln, kann somit bestätigt werden. Im Gegensatz zu Maiden (1991) behaupten wir jedoch, dass nicht nur diejenigen hohen Endvokale, die an der Oberfläche realisiert sind, Metaphonie auslösen können, sondern ebenso die zu Schwa neutralisierten, da sie im interkonsonantischen Kontext an der Grenze zwischen zwei Wörtern obligatorisch auftreten. Maiden (1991: 193) spricht sich gegen eine entsprechende Lösung aus, ohne jedoch die Realisierung im interkonsonantischen Kontext zu berücksichtigen.

Ein weiterer Grund, weshalb eine morphologisierte Begründung für die Metaphonie zulässig ist, ergibt sich aus dem Verhalten des Themavokals der 1. und 2. Pers. Pl. Pres. Ind.. In der 2. Pers. Pres. Ind. steht der Themavokal [i], wie in (16) dargestellt worden ist. Dieser kann für das klassische Latein auf den Vokal ē zurückgeführt werden, der sich im toskanischen Vokalsystem, zu dem auch das Italienische und das Kampanische zu rechnen sind, zu [e] entwickelt hat (Lepschy & Lepschy 1986, Radtke 1997, Maiden 1997, etc.). Das Beispiel in (16) weist eine Anhebung von /e/ nach [i] auf, die nicht mit der Metaphonie begründet werden kann, da kein phonologischer Auslöser im auslautenden Vokal realisiert ist oder diesem zu Grunde liegt.

Im Bezug auf die *N-Distribution* beobachtet Maiden (2004: 387), dass eine phonologische Konditionierung der Variation, z.B. die unterschiedlichen Öffnungsgrade beim portugiesischen Verb (Tab. 11), nicht begründbar sei, da die phonologischen Systeme der aufgeführten Sprachen keine entsprechende Variation aufweisen. Wie in § 2.3 aber ausführlich dargestellt, findet die Variation vortoniger Vokale im Dialekt von Piedimonte Matese auch bei Nomina

und Adjektiven postlexikalisch statt. Gegenüber der Metaphonie hat keine Morphologisierung stattgefunden.

7 Zusammenfassung

Der paradigmatische Ansatz nach Pirrelli (2000) gibt Aufschluss über die Verteilung der Wurzeln im Dialekt von Piedimonte Matese. Eine systematische Analyse der Schnittstelle von Phonologie und Morphologie verdeutlicht darüber hinaus, dass es sich bei der Metaphonie im untersuchten Dialekt nicht um Allomorphie handelt.

Die Auffassung Maidens (1991), es handle sich um morphologisierte phonologische Regeln für die Metaphonie, kann für den untersuchten Dialekt bestätigt werden.

Phonologisch ist bei der Verwendung eines Modells unterspezifizierter monovalenter Merkmale die Metaphonie als die Abkopplung von [LOW] oder die Hinzufügung des Merkmals [HIGH] zu definieren.

Die Variation vortoniger Vokale ist rein postlexikalisch phonologisch bedingt, weshalb ihre Interpretation als Wurzelflexion in diesem Dialekt auszuschließen ist. Die Variation erfolgt unabhängig von der Qualität des betonten Vokals.

Anmerkungen

1 Es wird eine bewusste Trennung von *kampanisch* und *neapolitanisch* unternommen, was sich mit der Metaphonie begründen lässt (§ 2.2). *Italienisch* ist mit *standarditalienisch* gleichzusetzen. Beispiele aus dem Italienischen sind in IPA transkribiert oder orthographisch wiedergegeben; Beispiele aus dem untersuchten Dialekt sind in IPA transkribiert.

2 Abkürzungen: A = Adjektiv, [ABR] = *abrupt*, ART = *articulator,* [ATR] = *advanced tongue root,* C = Konsonant, Cong. Imp. = *congiuntivo imperfetto,* Cong. Pres. = *congiuntivo presente,* [CONS] = konsonantisch, [CONT] = kontinuant, [COR] = koronal, Dim. = Diminutivsuffix, [DOR] = dorsal, fem. = feminin, flor. = Florentinisch, INFL = Flexionssuffix, Imperf. = *imperfetto,* Fut. = *futuro,* ital. = standarditalienisch, kamp. = kampanisch, KE = konsonantische Erweiterung, klat. = klassisch lateinisch, [LAB] = labial, lat. = lateinisch, mask. = maskulin, Mod. = Modus, N = Nomen, [NAS] = Nasal, Num. = Numerus, Pass. Rem. = *passato remoto,* Pers. = Person, piedim. = im Dialekt von Piedimonte Matese, Pl. = Plural, PP = Partizip Perfekt, Pres. Ind. = *presente indicativo*, [RTR] = *retracted tongue root,* SE = Stammerweiterung, Sg. = Singular, [SON] = sonorantisch, STEM = Stamm, T = Tempus, TH = *tongue height,* TV = Themavokal, V = Vokal, V inf. = Infinitiv, vlat. = vulgärlateinisch, W = Wurzel.

3 Eine Analyse des exakten prosodischen Kontexts kann an dieser Stelle nicht unternommen werden. Die Sequenz $Wort_1$#$Wort_2$ wird aus Gründen der Vereinfachung angenommen.

4 [ ] = im Lexikon nicht spezifiziertes phonologisches Merkmal, *hier:* keine Spezifikation von /e/ für *tongue height* (TH) (§§ 3, 4).

5 Der Unterschied zwischen der Organisation phonologischer Merkmale in der vorliegenden Arbeit und der Organisation in Ghini (2001: 17) besteht in der Zuordnung von [POSTERIOR] und [DISTRIBUTED] als von [COR] abhängige Merkmale. Diese Merkmale sind in Abb. 1 nicht vorgesehen. Die Frage, ob das Merkmal [STRIDENT] dem sog. ROOT NODE oder dem Merkmal [COR] zugeordnet werden muss, bleibt unberücksichtigt. In Anlehnung an Lahiri & Reetz (2002) wird zusätzlich das Merkmal [ABR] im Kontrast zu [CONT] verwendet.

6 Nicht spezifizierte Merkmale sind hier farblich gekennzeichnet.

7 Kritik am Ansatz Calabreses formulieren darüber hinaus Maiden 1991, Russo 2001 und Kenstowicz 2003.

8 Die Metaphonie in der jeweiligen Wurzel des Partizip Perfekts erfolgt nur bei zweisilbigen Formen, die nicht mit dem Suffix [-TV-tu, -TV-ti] gebildet sind. Die Metaphonie ist unabhängig von der Flexionsklasse.

9 Beispiele mit Metaphonie sind jeweils farblich hinterlegt.

10 Beispiele mit Variation vortoniger Vokale sind jeweils farblich hinterlegt.

[11] Vgl. hierzu auch Vogel (1994).
[12] Im Dialekt von Piedimonte Matese wird Cong. Imp. auch anstelle des Konditionals verwendet.
[13] Einen eigenen paradigmatischen Ansatz für das Französische liefern Bonami & Boyé (2003).
[14] Laut Maiden (2004: 377) geht [e] hier auf die L-Distribution zurück.

Bibliographie

Aronoff, M. (1994): *Morphology by itself. Stems and inflectional classes*. Cambridge: MIT.

Avolio, F. (1999): *Bommèsprə. Profilo linguistico dell'Italia centro-meridionale*. San Severo: Gerni Editori.

Bafile, L. (1997): L'innalzamento vocalico nel napoletano: un caso di interazione fra fonologia e morfologia, in: *Atti del Terzo Convegno della società Internazionale di Linguistica e Filologia Italiana.* Napoli: Edizioni scientifiche Italiane. 127-148.

Bonami, O. & Boyé, G. (2003): Supplétion et classes flexionelles, in: *Langages,* 152: 102-126.

Calabrese, A. (1985): Metaphony in Salentino, in: *Rivista di Grammatica Generativa,* 9-10: 3-140.

Calabrese, A. (1988): *Towards a theory of phonological alphabets.* Cambridge: MIT Working Papers in Linguistics.

Fanciullo, F. (1994): Morfo-metafonia, in: Cipriano, P.; Di Giovine, P. & Mancini, M. (a cura di): *Miscellanea di studi linguistici in onore di Walter Belardi.* Roma: Il Calamo. 571-592.

Formentin, V. (1993): Due schede di antico napoletano estratto dallo spoglio del Parigino it. 913. I. Sull'armonizzazione delle atone. II. Su un caso di sonorizzazione dell'occlusiva labiale sorda, in: Trovato, P. (a cura di): *Lingue e culture dell'Italia meridionale (1200-1600).* Roma: Bonacci. 179-189.

Ghini, M. (2001): *Asymmetries in the phonology of Miogliola.* Berlin, New York: Mouton de Gruyter.

Kenstowicz, M. (2003): *Phonology in generative grammar.* Malden: Blackwell.

Lahiri, A. & Reetz, H. (2002): Underspecified recognition, in: Gussenhoven, C. & Warner, N. (eds.): *Laboratory Phonology 7.* Berlin, New York: Mouton de Gruyter. 637-675.

Lepschy, G. & Lepschy A. L. (1986): *Die italienische Sprache.* Tübingen: Francke.

Maiden, M. (1988): Armonia regressiva di vocali atone nei dialetti italiani meridionali, in: *L'Italia dialettale,* 51: 111-139.

Maiden, M. (1991): *Interactive Morphonology. Metaphony in Italy.* London, New York: Routledge.

Maiden, M. (1997): Vowel Systems, in: Maiden, M. & Parry, M. (eds.): *The Dialects of Italy.* London, New York: Routledge. 7-14.

Maiden, M. (2003): Il verbo italoromanzo. Studi diacronici, sincronici, contrastivi, didattici, in: Giacomo-Marcellesi, M. & Rocchetti, Alvaro (a cura di): *Atti del XXXVo congresso internazionale di studi, Parigi, 20-22 settembre 2001.* Roma: Bulzoni. 3-21.

Maiden, M. (2004): When lexemes become allomorphs - On the genesis of suppletion, in: *Folia Linguistica,* 38(3-4): 227-256.

Marrocco, D. (1999): *Piedimonte Matese: storia e attualità.* Piedimonte Matese: A.S.M.V.

Maturi, P. (2002): *Dialetti e substandardizzazione nel Sannio Beneventano.* Frankfurt am Main: Peter Lang.

Moro, A. L. (2003): *Aspects of Old Neapolitan: the language of Basile's 'Lo cunto de li cunti'.* München: LINCOM.

Pirrelli, V. (2000): *Paradigmi in Morfologia. Un approccio interdisciplinare alla flessione verbale dell'italiano.* Pisa, Roma: Istituti editoriali e poligrafici internazionali.

Pirrelli, V. & Battista, M. (2000): On the interaction of paradigmatic and syntagmatic stem alternation in Italian conjugation, in: *Acta Linguistica Hungarica,* 47(1-4): 289-314.

Radtke, E. (1988): Areallinguistik IX: Kampanien, Kalabrien, in: Holtus, G.; Metzeltin, M., Schmitt, M. (Hrsgg.): *Lexikon der romanistischen Linguistik (LRL), Bd. IV: Italienisch, Korsich, Sardisch.* 652-668.

Radtke, E. (1997): *I dialetti della Campania.* Roma: Il Calamo.

Rohlfs, G. (1966): *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti.* Vol. I: Fonetica. Torino: Einaudi.

Russo, M. (2001): I dittonghi del puteolano e la fonologia non lineare, in: *Bollettino Linguistico Campano,* 1: 275-303.

Russo, M. (2002): Metafonia opaca e differenziazione vocalica nei dialetti della Campania, in: *Zeitschrift für romanische Philologie,* 118: 195-223.

Savoia, L. & Maiden, M. (1997): Metaphony, in: Maiden, M. & Parry, M. (eds.): *The Dialects of Italy.* London, New York: Routledge. 15-25.

Schwarze, Ch. (1995): *Grammatik der italienischen Sprache.* 2., verbesserte Auflage. Tübingen: Niemeyer.

Sornicola, R. (1997): Campania, in: Maiden, M. & Parry, M. (eds.): *The Dialects of Italy.* London, New York: Routledge. 330-337.

Vogel, I. (1994): Verbs in Italian morphology, in: *Yearbook of Morphology.* 219-254.

DER KATEGORIALE STATUS VON KONJUNKTIONEN

Livia Gaudino Fallegger
livia.gaudino-fallegger@romanistik.uni-giessen.de

1. Einleitung

Bilden subordinierende Konjunktionen eine einheitliche, klar umrissene morphosyntaktische Kategorie? Je nach Ansatz erfährt diese Fragestellung unterschiedliche Antworten. Daher möchte ich meinem eigenen Vorschlag die Behandlung der Konjunktionen in traditionell und generativ geprägten Grammatikansätzen vorausschicken. Als Bezugssprache wähle ich das Spanische.

2. Die Konjunktionen in den spanischen Grammatiken

2.1. Darstellung in den Grammatiken

Die meisten Grammatiken des Spanischen unterscheiden zwischen koordinierenden und subordinierenden Konjunktionen. Die Behandlung dieser Formen ist allerdings relativ uneinheitlich. Versucht man sie dennoch systematisch zu erfassen, erweisen sich vor allem folgende zwei Darstellungsarten als dominierend:

1. Die Konjunktionen werden als Bestandteil des komplexen Satzes verstanden und daher parallel zu den koordinierenden und subordinierenden Konstrukten behandelt. Das ist etwa der Fall in der *Gramática* der Academia (1931), im *Esbozo* (1973) oder bei Gili Gaya ([15]2000).
2. Den Konjunktionen wird ein eigenständiges, eher synthetisches Kapitel gewidmet, wobei ihre Eigenschaften im Rahmen des komplexen Satzes nochmals aufgenommen und vertieft werden. Dies ist der Fall bei Seco (1994), Marcos Marín (1980), Alarcos Llorach (1994) oder Gómez Torrego (2002).

Anders gelagerte Darstellungen sind durchaus vertreten. So führt Bello (1984) den Begriff Konjunktion im Absatz zur *clasificación de las palabras* ein; dabei beschränkt er sich auf die koordinierenden Konjunktionen. Erst im Anhang seiner Grammatik nimmt er das Thema erneut auf und behandelt parallel zu Adverbien und Präpositionen auch einige subordinierende Konjunktionen. Er begründet sein *procedere* mit "[...] la facilidad con que estas palabras se transforman unas en otras" (ebd. 347). Eine inzwischen obsolete Darstellungsart findet sich in der *Gramática española y comentario de textos* von Criado de Val ([7]1976). Ausgehend von

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 63-85.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

der Feststellung, dass eingebettete Sätze syntaktisch die Funktionen von Substantiven, Adjektiven und Adverbien ausüben können, werden die *oraciones sustantivas* ('dass'-Sätze), *adjetivas* (Relativsätze) und *adverbiales* (Adverbialsätze) mit den dazu gehörenden Konjunktionen jeweils in den Abschnitten *El Sustantivo*, *El Adjetivo*, *El Adverbio* eingeführt.
Alcina Franch und Blecua (1983) sind der Meinung, dass Partikeln nur dann als Konjunktionen zu gelten haben, wenn sie koordinierend sind. Subordinierende Konjunktionen seien nämlich Transpositoren, d.h. Formen, die aus einem Satz einen Satzbestandteil machen. Daher behandeln auch sie diese Formen parallel zum komplexen Satz.
In der *Gramática descriptiva de la lengua española* (Beitrag von Pavón Lucero, Hg. Bosque/Demonte, 1999) werden Konjunktionen, Adverbien und Präpositionen im gleichen Kapitel behandelt (*Clases de partículas*), und zwar weil "La preposición, el adverbio y la conjunción presentan una serie de características comunes [...]" (ebd. 567). Während allerdings die subordinierenden Konjunktionen ausführlich besprochen werden, erwähnt die Autorin die koordinierenden nur nebenbei und verweist die Leser auf die Kapitel zur Satzkoordination. Eine tiefer gehende Besprechung der subordinierenden Konjunktionen findet sich auch in dieser Grammatik im Absatz zum komplexen Satz (*Entre la oración y el discurso*). Ähnlich verfahren auch Marcos Marín/Satorre Grau/Viejo Sánchez (^{2}1999) und Quilis Morales/Esgueva/Gutiérrez/Ruiz-Va (^{2}1993). Sie behandeln die Konjunktionen zusammen mit den Präpositionen und den Adverbien im Kapitel *Elementos de relación.*

2.2. Koordinierende und subordinierende Konjunktionen

Moya Corral (1990: 700) schreibt zur Klassifizierung der Konjunktionen:

"Bajo el epígrafe de conjunciones se han incluido tradicionalmente unidades de muy diversa índole [...] Con tal etiqueta han figurado adverbios, relativos, transpositores como el *que* «enunciativo» de A. Bello, y un buen número de compuestos de preposición más el *que* mencionado, además de una larga lista de «frases conjuntivas» [...] Algunos gramáticos han pretendido resolver esta dificultad reduciendo el paradigma de las conjunciones al de las llamadas coordinantes [...] la reducción a la que se alude presenta el inconveniente de excluir del paradigma a todas aquellas verdaderas conjunciones a las que se había asignado el papel de subordinantes como *aunque* o *si.*"

Konsens darüber, welche Konjunktionen als koordinierend und welche als subordinierend zu gelten haben, ergibt sich aus den spanischen Grammatiken nur bedingt. Nicht selten wird nämlich ein und dieselbe Form als koordinierend und als subordinierend angesehen. Ich verdeutliche diese Problematik an *porque* und *aunque*.
Die Grammatik der *Real Academia Española* rechnet bis 1931 *porque* sowohl zur Gruppe der koordinierenden als auch der subordinierenden Formen; seit dem *Esbozo* (1973) werden alle

Formen mit kausaler Bedeutung (samt *pues*) als subordinierend klassifiziert. Für Seco (1994: 224) ist *porque* sowohl koordinierend als auch subordinierend:

"Se emplean también en la coordinación las conjunciones *pues que*, *ya que*, *puesto que* [...] La conjunción *porque*, que normalmente introduce proposiciones adverbiales [...] funciona asimismo coordinando dos oraciones cuando entre estas se produce una pausa."

Marcos Marín (1980) distanziert sich von der Opposition koordinierend/subordinierend; er redet einfach von *porque causal* und betont dabei, dass die Konnexe von *porque* je nach Anwendung unterschiedliche Grade der Integration eingehen können. Die sonst als koordinierend erfassten *porque*-Konstrukte nennt er *causales de la enonciación*.
Die Grammatiken behandeln *aunque* wie folgt:

- als rein subordinierend (Seco 1994, Marcos Marín/Satorre Grau/Viejo Sánchez [2]1999, Alcina Franch/Blecua 1983, Alarcos Llorach 1994).
- als subordinierend und koordinierend (Marcos Marín 1980, *Esbozo* 1973, Bosque/Demonte 1999, Gili Gaya [15]2000, Gómez Torrego 2002, Quilis Morales/Esgueva/Gutiérrez/Ruiz-Va [2]1993).

So ist *aunque* für Gómez Torrego (2002: 603) adversativ koordinierend, "[...] cuando es sustituible por *pero* y no encabeza el enunciado". Alarcos Llorach (1994: 373) dagegen bestreitet diese Auffassung:

"Se ha visto ya, al tratar de los grupos oracionales adversativos [...] que la posible alternancia de *pero* y *aunque* no justifica identificar sus respectivas funciones: *aunque* transpone una oración a función circunstancial, mientras que *pero* la coordina con otra precedente unificándolas como grupo oracional."

Von Interesse ist auch, dass etliche Grammatiken auch Formen wie *sin embargo*, *no obstante* und *en cambio* als Konjunktionen führen, was von manchen Autoren (z.B. Gómez Torrego 2002: 603 und Marcos Marín/Satorre Grau/Viejo Sánchez [2]1999: 294-295) explizit als nicht korrekt beanstandet wird.

2.3. Beschreibung der subordinierenden Konjunktionen in den Grammatiken

Zur Beschreibung der subordinierenden Konjunktionen werden sowohl morphologische als auch syntaktische und semantische Kriterien verwendet. Da subordinierende Konjunktionen nicht flektiert werden und ihre Bildung nicht auf Derivationsverfahren mit Affixen zurückgeht, werden sie morphologisch betrachtet der Gruppe der *partículas* (Partikeln) zugeschrieben, d.h. der Lexeme, die wie auch koordinierende Konjunktionen, Präpositionen oder Ad-

verbien unveränderlich sind. Die Meinung der Grammatiker geht allerdings dann wieder auseinander, wenn es um eine feinere morphologische Gliederung dieser Partikeln geht. Dabei lässt sich Folgendes beobachten:

- Alle Grammatiken erfassen *que* als Konjunktion. Allerdings schreiben manche Autoren dieser Form einen Sonderstatus zu. Das Besondere an *que* liege nach Pavón Lucero (1999) darin, dass nur diese Form Sätze einleitet, die als Komplement fungieren. *Que* sei außerdem semantisch leer. Für Alarcos Llorach (1994: 227) und Marcos Marín/Satorre Grau/Viejo Sánchez ([2]1999: 304) stellt *que* einen echten Transpositor[1] dar. Formen wie etwa *aunque* und *para que* seien keine subordinierenden Konjunktionen im engen Sinne, sondern Verbindungen des Transpositors *que* mit einer anderen Partikel.
- Es wird zwischen *conjunciones simples* und *complejas* (oder *locuciones conjuntivas*) unterschieden. Während allerdings für Seco (1994) und Quilis Morales/Esgueva/Gutiérrez/Ruiz-Va ([2]1993) nur *que*, *si* und *pues* als *conjunciones simples* zu gelten haben, rechnet Pavón Lucero (1999: 623) neben *que* noch *si*, *como*, *aunque* und (eventuell) auch *porque* dazu.

Syntaktisch gelten subordinierende Konjunktionen als Formen, die dazu dienen, einen Satz (oder je nach Autor auch eine Proposition oder ein Prädikat) in einen Hauptsatz zu integrieren:

"Las conjunciones subordinantes encabezan siempre oraciones [...] y establecen una relación de dependencia con una oración anterior o con un elemento dentro de la oración compleja." (Gómez Torrego 2002: 604)

Dabei werden ausgehend von der Konjunktionsart zwei Arten von Sätzen unterschieden: Konstrukte, die durch *que* 'dass' oder *si* 'ob' eingeleitet werden und als Komplementsätze dienen, werden als *oraciones subordinadas sustantivas* bezeichnet, weil sie syntaktisch die Funktionen einer Nominalphrase ausüben können. Beispiele:

1. Dijo <u>la verdad</u> / <u>la</u> dijo
2. Dijo <u>que era infeliz</u> / <u>lo</u> dijo
3. Dime <u>si lo hizo</u> / dím<u>elo</u>.

Subordinierte Sätze, die etwa durch *porque*, *para que*, *como* etc. eingeleitet werden, werden *oraciones subordinadas adverbiales* genannt, weil ihr Distributionsverhalten Berührungspunkte mit jenem der Adverbien aufweist:

4. Lo hizo como pudo / Lo hizo así.

Semantisch geprägte Kriterien werden nur für die Klassifizierung der Konjunktionen verwendet, die Adverbialsätze einleiten. Es ist dann die Rede von kausalen, finalen, konsekutiven, konditionalen, konzessiven, temporalen, lokalen und modalen Konjunktionen. Ein Nebensatz ist also adverbial, wenn er z.B. von einer kausalen Konjunktion wie *porque* eingeleitet wird. Somit verläuft die semantisch-syntaktische Klassifizierung der subordinierenden Konjunktionen uneinheitlich: *Que*-Konnexe werden also ausgehend von der ausgeübten syntaktischen Funktion identifiziert; die weiteren Formen dagegen anhand der vermittelten semantischen Relation. Interessanterweise bleibt diese Einteilung auch dann erhalten, wenn der Adverbialsatz durch *que* eingeleitet wird. Ich verdeutliche diese Vorgehensweise an einigen Beispielen, die aus der Grammatik von Marcos Marín/Satorre Grau/Viejo Sánchez (^{2}1999) stammen:

5. Sujeto: no es verdad que haya suspendido (ebd. 304)
6. Objeto directo: quiero que regreses (ebd. 304)
7. Final: Acércate, que te vea bien (ebd. 305)
8. Causal: No se lo he dicho, que no tengo ganas de líos (ebd. 305).

Zu den meist erwähnten Konjunktionen zählen:

que/'dass', *si*/'ob'/'wenn', *a pesar de que*/'obwohl', *aunque*/'auch wenn', *como*/'da'/'wie', *cuando*/'wenn'/'als', *dado-visto-puesto que*/'da', *de forma-manera-modo que*/'so dass', *hasta que*/'bis', *mientras* (que)/'während', *para que*/'damit', *porque*/'weil'.

2.4. Fazit

Die Darstellung der Konjunktionen ist im Vergleich zu anderen Themenbereichen weniger standardisiert. Stehen die morphologischen Merkmale der Form im Vordergrund, werden die Konjunktionen eher parallel zu den anderen lexikalischen Kategorien eingeführt; wird dagegen als Klassifikationskriterium ihre Funktion als Baustein des komplexen Satzes in den Mittelpunkt gerückt, werden sie parallel zum komplexen Satz besprochen. Konjunktionen werden in koordinierend und subordinierend unterschieden. Dabei kann ihre Aufnahme in die eine oder andere Gruppe von Grammatik zu Grammatik unterschiedlich ausfallen. Auch der Status der *conjunciones complejas* ist umstritten. Für manche Autoren handelt es sich dabei um eigenständige Formen. Andere dagegen interpretieren sie als Verbindungen des Transpositors *que* mit einer oder mehreren Partikeln. Schließlich ist festzustellen, dass subordinierende Konjunktionen teils syntaktisch, teils semantisch erfasst werden. *Que* wird als eine semantisch leere Form verstanden, die dafür sorgt, dass Sätze die Distribution des Nomens belegen können.

3. Die Konjunktionen in der Generativen Grammatik

Bislang hat die Untersuchung der Konjunktionen im Rahmen der Generativen Grammatik eine eher nebensächliche Rolle gespielt. Die Ursachen dafür sind sehr unterschiedlich. Von Bedeutung ist sicherlich der theoretische Anspruch dieses Ansatzes, welcher dazu führt, dass komplexe Sätze erst dann erfasst werden, wenn die Anwendung der Theorie am einfachen Satz unproblematisch verläuft. Dass generative Grammatikmodelle in kurzen Abständen immer wieder tief gehende Revisionen erfahren, begünstigt die Untersuchung des komplexen Satzes nicht. Generativistisch geprägte Grammatiken des Spanischen spiegeln diese Lage wider. Denn entweder behandeln sie das Thema nicht (dies ist der Fall etwa bei *The Syntax of Spanish*, Zagona 2002[2]) oder stellen es eher vortheoretisch dar[3].
Die Lektüre der Arbeiten zu den Konjunktionen zeigt, dass auch in der Generativen Grammatik das Verständnis der Konjunktionen nicht einheitlich ist. Als gemeinsamer Nenner gilt allerdings der Komplementiererbegriff[4].

3.1. Entstehung und Entwicklung des Komplementiererbegriffs

Der Komplementiererbegriff wird von Rosenbaum (1967) eingeführt. Komplementierern, zu denen *that*, *whether* und *for-to* gezählt werden, werden folgende drei Eigenschaften zugeschrieben:

1. Sie sorgen dafür, dass eine Verbalphrase als Komplement eines regierenden Prädikats fungieren kann.
2. Sie sind eine Funktion des regierenden Prädikats. Es ist also das Prädikat des Matrixsatzes, welches das Vorkommen der einen oder anderen Form auslöst (z.B. *that* oder *whether*).
3. Sie sind semantisch leer.
4. Sie befinden sich nicht in der Tiefenstruktur, sondern werden erst später mit Hilfe von Transformationsregeln eingeführt.

Problematisch an diesem Verständnis des Komplementiererbegriffs ist einerseits das aufwändige System von Transformationsregeln, die benötigt werden, um die verschiedenen Satzarten zu generieren (Komplementsatz, indirekter Interrogativsatz, Relativsatz), sowie die Annahme, diese Formen seien semantisch leer.
In den siebziger Jahren wird der Komplementiererbegriff entscheidend von Bresnan (1970, 1972, 1973, 1974) verändert. Bresnan geht davon aus, dass Komplementierer aufgrund ihrer Distribution (vgl. die Beispiele 9, 10 und 11 aus Bresnan 1972: 60) nicht semantisch leer sein können. Wäre dies nämlich der Fall, müssten (9), (10) und (11) synonymisch sein:

9. She never said <u>that</u> we should leave

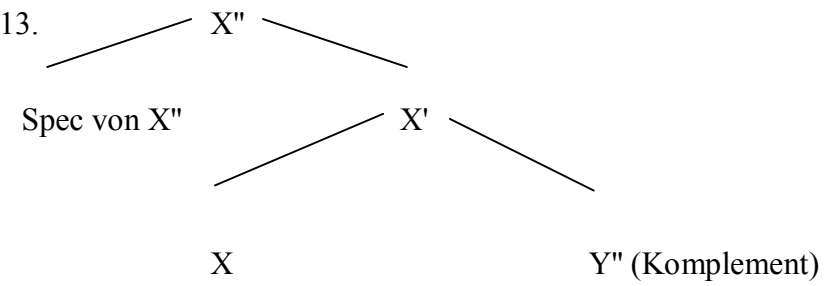
10. She never said whether we should leave
11. She never said for us to leave.

Daraufhin schlussfolgert sie, dass Komplementierer nicht als eine reine grammatische Funktion angesehen werden können. Vielmehr stellten sie wie etwa Präpositionen eine eigenständige Kategorie dar, die durch den in der Tiefenstruktur platzierten COMP-Knoten (COMP = *complementizer*) dominiert wird. Komplementierer nehmen Prädikate als Komplement, die ihrerseits von einem übergeordneten Verbalknoten subkategorisiert werden. Folgende Phrasenstrukturregel erfasst diese Verhältnisse:

12. $S'^{5} \rightarrow$ COMP S.

Da wiederum die semantische Interpretation des subkategorisierten Komplements in Verbindung zum Komplementierertyp steht, führt Bresnan (1972) die Konvention der [±wh]-Spezifizierung ein. Komplementierer mit dem Merkmal [+wh] (etwa *what*, *whether*, *when* etc.) sorgen dafür, dass das Prädikat, das sie einleiten, eine freie Variable enthält, so dass es (im Sinne der logischen Semantik) semantisch unbestimmt bleibt. [–wh]-Komplementierer (z.B. *that*) markieren dagegen ihr Prädikat als 'definit', so dass es als semantisch bestimmbar gilt. Schließlich weitet Bresnan (1970, 1972) ihre Beschreibung des Nebensatzes auf den einfachen Satz aus und stellt die Hypothese auf, dass sich alle Sätze, ob eingebettet oder nicht eingebettet, durch die Phrasenstrukturregel (12) generieren lassen. Das Hauptargument für diese Generalisierung liefern direkte Fragesätze. Da nicht eingebettete Fragesätze genauso wie eingebettete indirekte Fragesätze durch ein [+wh]-Wort eingeleitet werden, nimmt die Autorin an, dass sowohl die einen als auch die anderen auf der Ebene der Tiefenstruktur formal gleich zu sein haben. Dass der COMP-Knoten in den Deklarativsätzen nicht manifest ist, lasse sich somit auf Transformationsregeln zurückführen.
Eine weitere Entwicklung erfährt der Komplementiererbegriff im Rahmen der 'Prinzipien- und Parametertheorie' (vgl. Chomsky 1981, 1986b, 1989). Dabei spielen die Anwendung der X-bar-Theorie auf den COMP-Knoten sowie die Unterscheidung zwischen lexikalischen und funktionalen Kategorien eine wesentliche Rolle. Nach der X-bar-Theorie sind Phrasen endozentrisch, uniform und hierarchisch strukturiert. Die Begriffe endozentrisch und uniform deuten darauf hin, dass Phrasen einen Kopf haben und unabhängig vom Kopftyp die gleiche formale Struktur aufweisen. Hierarchisch strukturiert bedeutet, dass, wie in (13) dargestellt, Phrasen keine flachen linearen Konstrukte sind:

13.



X stellt den Kopf dar. Der Spezifizierer zusammen mit der X'-Ebene bildet die maximale Projektion X''. Der Kopf mit dem eventuellen Komplement bildet die mittlere Ebene X' (vgl. Chomsky 1981, 1986a, 1989).

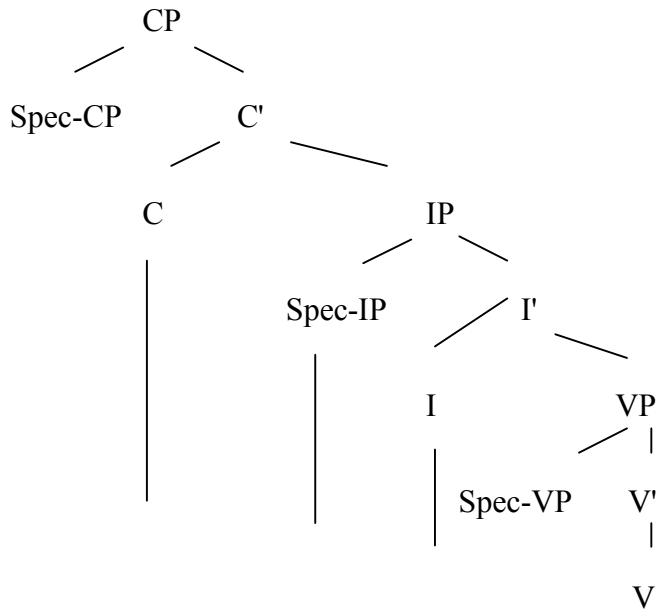
Das X-bar-Schema wurde zuerst nur auf Phrasen mit lexikalischem Kopf angewendet. Lexikalische Köpfe, zu denen V(erb), N(omen), A(djektiv) und P(räposition) zählen, sind mit referentiellen Merkmalen verbunden, die ontologischen Kategorien wie Ereignis (für V), Gegenstand (für N), Zeit und Raum (für P) und Steigerung (für A) entsprechen. Deswegen weisen sie eine Argumentstruktur auf, die syntaktisch repräsentiert werden muss (Projektionsprinzip). Eine Präposition wie etwa *entre* hat somit zwei Argumente, die durch NPen realisiert werden müssen :

14. <u>Entre</u> la calle$_1$ y el río$_2$.

Als sich die Auffassung durchsetzte, dass auch Lexeme ohne eine semantisch-referentielle Komponente und daher ohne Argumentstruktur projizierende Köpfe sein könnten, wurde das Konzept der funktionalen Kategorie eingeführt und die Anwendung der X-bar-Theorie auch auf diese ausgeweitet (vgl. Chomsky 1986a, Fukui/Speas 1986, Leffel/Bouchard 1991). Phrasen, die zu einer funktionalen Kategorie gehören, selegieren ihre Komplemente nicht semantisch, sondern kategorial. Sie sind dabei mit einem Kasusnetz verbunden, das mit der Argumentenstruktur der lexikalischen Kategorien verglichen werden kann und die Gestaltung der maximalen Projektion steuert. Typische funktionale Kategorien stellen aus diesem Blickwinkel nicht nur die Komplementierer dar, sondern auch die Determinatoren (vgl. Haegeman [2]1994: Kap. 11), welche Nominalphrasen selegieren, und die zur Verbalflexion gehörenden Morpheme. Die Verbalmorpheme bilden somit einen Knoten, der mit dem Symbol I (aus dem englischen Wort *inflection*, daher auch IP *inflection phrase*) dargestellt wird und Verbalphrasen als Komplement nimmt. IPen fungieren ihrerseits als Komplemente des COMP-Knotens. In COMP werden Komplementierer generiert, d.h. Formen, die durch das Merkmal [–wh] spezifiziert sind. Die Verbindung eines Komplementierers mit seinem Komplement (IP) bildet eine CP (also eine Komplementiererphrase aus dem englischen *complementizer phrase*). Komplementiererphrasen sind somit an das X-bar-Schema angepasste Knoten[6], die sich oberhalb der IP befinden. Komplementierer markieren die Propositionen, die sie einleiten, als Ar-

gumente eines übergeordneten Prädikats. Implizit gilt also, dass Phrasen, deren Kopf durch einen Komplementierer belegt ist, nicht als Adjunkt fungieren können. Das Baumdiagramm Nr. 15 veranschaulicht die Struktur einer CP:

15.



(–wh)				
Ø	*María*	*-e*	*com-*	(nicht eingebetteter Satz)
que	*María*	*-e*	*com-*	(eingebetteter Satz)

3.2 Konjunktionen mit semantischem Inhalt

Wie werden Konjunktionen wie *porque*, *para que* etc., die keine rein funktionalen Lexeme wie die Komplementierer sein können, weil sie als Auslöser semantischer Relationen gelten, in generativ geprägten Ansätzen behandelt? Insgesamt lassen sich folgende drei Positionen festmachen:

1. Auch semantisch geprägte Konjunktionen sind Komplementierer.
2. Semantisch geprägte Konjunktionen sind präpositionale Konjunktionen, d.h. eine Subart der lexikalischen Kategorie P(räposition).
3. Semantisch geprägte Konjunktionen sind eine hybride Kategorie, die sowohl funktionale als auch lexikalische Merkmale aufweist. Daher können sie weder als Komplementierer noch als präpositionale Konjunktionen kategorisiert werden.

Eine Vertreterin der ersten Position ist Hendrick (1976). Ausgehend von Bresnans These, dass alle Sätze Konstrukte sind, deren Kopf COMP ist, nimmt sie also an, dass COMP nicht nur durch die Komplementierer, sondern auch durch die Konjunktionen, die Adverbialsätze einleiten, belegt werden kann. Da Formen der gleichen Kategorie sich gegenseitig ausschließen

und im Englischen Konstrukte wie **since that*, **unless that* oder **because that* ungrammatisch sind, nimmt Hendrick an, dass Komplementierer und semantisch markierte Konjunktionen funktional eng verwandt sind. Problematisch ist an dieser Auffassung, dass sie die theoretischen Definitionskriterien für den Komplementiererbegriff verletzt. Definitorisch kann eine Form erst dann als Komplementierer gelten, wenn ihre Projektion als Komplement eines übergeordneten Knoten dient. Adverbialsätze fungieren allerdings meistens als Adjunkte. Erkennt man Hendricks Auffassung an, muss das definitorische Hauptmerkmal des Komplementiererbegriffs mit seiner Fähigkeit begründet werden, einen Satz mit finitem Modus in einen Matrixsatz zu integrieren.
Emonds (1985) und Larson (1990) vertreten dagegen die Auffassung, Konjunktionen würden, sofern semantisch geprägt, kategorial zur Gruppe der Präpositionen gehören. In der lexikalischen Kategorie P würden sich somit Lexeme mit den folgenden Subkategorisierungsmustern befinden:

A. Die Präposition nimmt nur NPen zu sich (*during*)
B. Die Präposition nimmt NPen und Prädikate zu sich (z.B. *until*, *since*)
C. Die Präposition nimmt nur Prädikate zu sich (*while*)
D. Die Präposition kann zusätzlich intransitiv, d.h. ohne Komplement, vorkommen (*down*)
E. Die Präposition nimmt NPen und Prädikate zu sich, kann allerdings auch intransitiv verwendet werden (*before*).

Emonds begründet die Inklusion der subordinierenden Konjunktionen in die Gruppe der Präpositionen mit der Beobachtung, dass die Projektionen dieser Formen genauso wie bei den Präpositionen nicht von einem lexikalischen Kopf subkategorisiert zu werden brauchen. Dass es Formen gibt, die wie *until* oder *before* sowohl NPen als auch Prädikate subkategorisieren, sei kein Argument gegen die Integration der Konjunktionen in die P-Kategorie. Wenn es nämlich Verben gibt, die mehrere Subkategorisierungsmuster aufweisen, kann dergleichen auch für die Präpositionen angenommen werden.
Die Auffassung von Emonds (1985) und Larson (1990) geht allerdings auseinander, wenn es darum geht, die Syntax des Komplementes zu bestimmen, das von Formen wie *until* oder *while* subkategorisiert wird. Für Emonds handelt es sich um IPen; für Larson um CPen. Emonds rechtfertigt seine Position mit der Beobachtung, dass im Englischen der Komplementierer *that* nur selten Teil der lexikalischen Konjunktion ist, so dass es nahe liegt, davon auszugehen, dass die lexikalischen Konjunktionen des Englischen keine Komplementiererphrasen subkategorisieren. Er behandelt daher Formen wie *now that* oder *so that* als Lexikalisierungen, in denen *that* nicht mehr als Komplementierer erfasst werden kann. Larson geht dagegen davon

aus, dass das Komplement der subordinierenden Konjunktionen eine CP ist, wobei *that* nicht explizit verbalisiert wird.
Die dritte Lösung wird etwa von Haumann (1997) für das Englische und Pavón Lucero (1995) für das Spanische vertreten.
Haumann nimmt an, dass es drei Typen von Formen gibt: Komplementierer, Präpositionen, die als Konjunktionen funktionieren (in ihrer Terminologie präpositionale Konjunktionen) und semantisch geprägte Konjunktionen. Semantisch geprägte Konjunktionen würden eine Übergangskategorie darstellen, die Merkmale der Komplementierer und der präpositionalen Konjunktionen aufweist.
Die Komplementierer würden eine funktionale Kategorie darstellen, weil sie direkt mit den Flexionsmerkmalen des subkategorisierten Komplements interagieren. So sei der Komplementierer, sofern er durch das Merkmal [+finit] spezifiziert ist, dafür verantwortlich, dass die subkategorisierte IP finit ist. Ist der Komplementierer durch das Merkmal [–Definit] spezifiziert, dann ist die subkategorisierte IP wie in (16) ein indirekter Interrogativsatz:

16. No sé <u>si</u> lo tiene.

Zu den präpositionalen Konjunktionen zählt Haumann Lexeme wie *after*, *before* und *until*. Hier handle es sich um reine lexikalische Köpfe, die wie die Präpositionen eine Argumentenstruktur aufweisen.
Die weiteren Konjunktionen werden von Haumann als *subcon*, also als subordinierende Konjunktionen, klassifiziert. Diese würden eine funktional-lexikalische Kategorie darstellen. Funktional sind sie, weil sie genauso wie die Komplementierer die Flexionsmerkmale der subkategorisierten Phrase bestimmen. Folgende Beispiele verdeutlichen diese These:

17. Se calló <u>para que</u> no se despertara (Konjunktiv)
18. Se calló <u>porque</u> todos hablaban (Indikativ).

Reine Komplementierer sind sie allerdings auch nicht, und zwar weil ihre Projektion nicht von einem übergeordneten Kopf selegiert wird. Lexikalisch sind subordinierende Konjunktionen deshalb, weil sie zwei Relate derart verbinden, dass sie dann eine semantische Relation ausdrücken. Deswegen nimmt Haumann an, subordinierende Konjunktionen müssten genauso wie die Präpositionen gewisse thematische Eigenschaften aufweisen. Eine systematische Übereinstimmung zwischen der Semantik von Präpositionen und Konjunktionen ist dennoch nicht gegeben. Pavón Lucero (1995) verdeutlicht diese Problematik an der präpositionalen Konjunktion *hasta que* und der subordinierenden Konjunktion *mientras*:

19. La esperó <u>hasta que</u> llegó

19.1. La esperó hasta entonces.

Die Präposition *hasta* kann CPen subkategorisieren. Die subkategorisierte CP drückt dabei ein Ereignis aus, das thematisch der Kategorie Tempus entspricht und sich daher durch *entonces* ersetzen lässt. Daraus lasse sich also deduzieren, dass *hasta* ein internes Argument hat, welchem die thematische Rolle 'Tempus' zugewiesen wird.
Dergleichen gilt für *mientras* nicht. Auch diese Form ist semantisch an Ereignisse gebunden; die Substitution des Nebensatzes durch *entonces* ist allerdings ungrammatisch:

20. Lo hizo mientras todos dormían
20.1. *Lo hizo mientras entonces.

Das Verhältnis zwischen subordinierenden Konjunktionen und ihrem internen Konnex scheint also nicht durch die Verteilung von Thetarollen gesteuert zu werden.
Aus diesem Grund sind für Haumann (1997: 234-235) subordinierende Konjunktionen eine hybride Kategorie, die trotz ihrer semantischen Funktion als Relatoren nicht den präpositionalen Konjunktionen gleich zu stellen sind.

4. Kritische Anmerkungen zu den vorgestellten Ansätzen

Die Behandlung der Konjunktionen in traditionellen und generativ geprägten Grammatikansätzen weist m.E. folgende Schwächen auf:

- Der kategoriale Status des Segments, das Konjunktionen einleitet, bleibt unklar. Die traditionellen Grammatiken bezeichnen es ohne weitere Präzisierungen jeweils als Prädikat, Proposition oder Satz. Die generativ geprägten Ansätze schwanken zwischen dem CP- und IP-Status.
- Nicht alle *que*-Sätze lassen sich als Komplementsätze erfassen. Betrachtet man (21) und (22), so ist anzunehmen, dass *que*-Sätze auch als Adjunkte vorkommen:

  21. Ven, que mamá ha llegado (kausal)
  22. Tráeme la factura, que vea el precio (final).

- Die traditionelle Grammatik sowie die generativ geprägten Ansätze gehen, wenn auch aus unterschiedlichen Blickwinkeln, davon aus, dass Sätze, die durch semantisch geprägte Konjunktionen eingeleitet werden, nicht als Komplement eines übergeordneten Prädikats vorkommen können. Dies wird kategorial durch den Begriff Adverbialsatz oder funktional durch den Hinweis auf den Adjunktstatus dieser Konstrukte erfasst:

23. Lo compro [porque me gusta]$_{\text{Adverbialsatz/Adjunkt}}$.

Festzustellen ist allerdings, dass in Konstrukten wie etwa (24) der Adverbialsatz ein Komplement des übergeordneten Prädikats und kein Adjunkt ist:

24. Me alegro porque lo has conseguido.

Umgekehrt gilt allerdings auch, dass in manchen Konstrukten (vgl. 25) der Kausalsatz keine Konstituente des Matrixsatzes ist, so dass es problematisch ist, ihn einfach als Adjunkt desselben anzusehen:

25. ¡Lava la mesa! Porque estoy harta de verla tan sucia.

Wäre der Kausalsatz eine Konstituente des Matrixsatzes, müsste die Anwendung eines Konstituenztests wie etwa der Satzspaltung unproblematisch verlaufen. Dies ist allerdings nicht der Fall:

25.1. *Es porque estoy harta de ver la mesa tan sucia, por lo que lávala.

- Angemerkt sei übrigens, dass die Form *si* 'ob', genauso wie etwa die Interrogativpronomina *por qué* 'warum', *qué* 'was' etc., im Unterschied zu *que* 'dass' neben finiten auch nicht finite Konstrukte einleiten kann:

  26. No sé si hablar
  27. No sé por qué hablar
  28. No sé qué decir.

  Dies lässt die Frage aufkommen, ob es adäquat ist, *si* als Komplementierer oder traditionell als Konjunktion zu kategorisieren.
- Semantische Relationen kommen auch ohne die Anwendung einer semantisch geprägten Konjunktion zustande. In den Beispielen (21) und (22) genügt das semantisch 'leere' *que*, um jeweils Kausalität und Finalität auszudrücken. Daher fragt es sich, ob die Auffassung stimmt, Konjunktionen wie *porque*, *para que* etc. seien Auslöser von semantischen Relationen.
- Auch die Bezeichnung ‚subordinierende' Konjunktionen ist, vor allem im Fall von Formen wie *porque*, *para que*, *aunque* etc., irreführend; denn sie erweckt den Eindruck, dass eingebettete Sätze systematisch von einem übergeordneten Prädikat subkategorisiert würden, was jedoch nur selten der Fall ist (vgl. 24).

- Die in Haumann (1997) und Pavón Lucero (1995) vorgeschlagene Einteilung in Komplementierer, präpositionale Konjunktionen und subordinierende Konjunktionen ist aufwändig und aufgrund der impliziten Gradualität so unscharf, dass sie kein allgemein brauchbares Klassifikationskriterium darstellen kann. Bezeichnend ist, dass das temporale *while* in Haumann als eine präpositionale Konjunktion gilt, wohingegen dessen spanische Entsprechung *mientras* von Pavón Lucero als eine subordinierende Konjunktion erfasst wird.
- Schließlich sei festgestellt, dass der heuristische Wert der Begriffe subordinierend/koordinierend kaum noch gegeben ist, wenn sie auf ein und dieselbe Konjunktion angewendet werden.

5. Alternativer Lösungsversuch

5.1. Die Funktion von subordinierenden Konjunktionen

Um die Frage nach dem kategorialen Status der Konjunktionen zu beantworten, muss zuerst eruiert werden, was ihre Anwendung auslöst. Man betrachte folgende Beispiele:

29. <u>Aunque</u> tiene tiempo	29.1. Tiene tiempo
30. <u>Porque</u> no lo sabía	30.1. No lo sabía
31. <u>Que</u> tu padre ha llegado	31.1. Tu padre ha llegado.

Worin unterscheiden sich diese Konstrukte? Alle enthalten eine finite IP. Alle sind im Indikativ. Eine Evaluierung der Wahrheitsbedingungen ihrer Proposition ist allerdings nur im Falle von (29.1), (30.1) und (31.1) möglich. Profan gesagt: über (29.1), (30.1) und (31.1) kann so etwas wie "ja, es stimmt", "nein, es stimmt nicht" oder "ich weiß nicht" gedacht werden. Dagegen lassen sich solche Urteile im Falle von (29), (30) und (31) nicht fällen. Nebensätze scheinen also nur dann einen Wahrheitswert zu haben, wenn sie von einem Matrixsatz begleitet werden. Schon Frege hatte dies festgestellt:

"Ein abgesonderter Nebensatz hat nicht immer einen Sinn, bei dem Wahrheit in Frage kommen kann, während das Satzgefüge, dem er angehört, einen solchen Sinn hat." (Frege [5]2003: 40)

Deklarativsätze scheinen also etwas zu haben, das dann abhanden kommt, wenn sie von einer subordinierenden Konjunktion eingeleitet werden. In Anlehnung an Ferrari (1995)[7] nenne ich diese Eigenschaft, die bei eingebetteten Konstrukten neutralisiert wird, Satzmodus. Was ist aber der Satzmodus?

Der Satzmodus kann als eine sowohl semantisch als auch kognitiv verankerte Erscheinung verstanden werden. Er ist eine der Semantik angehörende sprachliche Dimension, weil nur den Sprachsegmenten, die über einen Satzmodus verfügen, ein Wahrheitswert zugeschrieben

werden kann, so dass sie die semantischen Relationen Implikation und Kontradiktion eingehen können. Andererseits ist der Satzmodus auch eine kognitiv fundierte Erscheinung, weil er mit dem menschlichen Vermögen korreliert, über Sachverhalte urteilen zu können. Angenommen wird auch, der Satzmodus stehe direkt mit der Illokution in Verbindung, ohne jedoch für deren semantische Repräsentation allein verantwortlich zu sein. Daher ist nach Ferrari (1995: 106-113) der Satzmodus

"[…] l'entità che, computata inferenzialmente, permette all'interpretante di ricostruire la forza illocutiva che il locutore ha inteso attribuire alla sua enunciazione […]. […] il SATZMODUS sta in una relazione privilegiata con l'illocuzione."

Mit dieser Auffassung bin ich allerdings nicht gänzlich einverstanden. Denn auch wenn der Satzmodus und die Illokution sich, wie von Ferrari betont, gegenseitig bedingen, stellen sie m.E. unterschiedliche Sprachdimensionen[8] dar. Um diesen Gedanken zu erläutern, ist es notwendig, kurz an die Wahrheitsbedingungssemantik anzuknüpfen.
Der Grundgedanke wahrheitsfunktionaler Semantiken besteht in der Annahme, dass die Bedeutung eines Sprachsegments mit seinen Wahrheitsbedingungen zusammenfällt:

"Einen Satz verstehen, heißt, wissen was der Fall ist, wenn er wahr ist. (Man kann ihn also verstehen, ohne zu wissen, ob er wahr ist.) Man versteht ihn, wenn man seine Bestandteile versteht." (Wittgenstein [9]1993: Satz 4.024)

Der Satzmodus hat m.E. mit diesem Evaluierungsvorgang zu tun. Illokutionen stehen dagegen mit dem Handlungszweck eines durch den Satzmodus modalisierten Sprachsegmentes in Verbindung. Wenn es einen Bezug zwischen Satzmodus und Illokution gibt, liegt dieser somit eher darin, dass der Satzmodus eine Art Stütze für die Illokution darstellt, und zwar in dem Sinne, dass satzmoduslose Sprachsegmente nur unter ganz spezifischen Bedingungen als Illokutionsträger fungieren können.
Der Satzmodus kann nach Ferrari (1995) 'geschlossen' oder 'offen' sein[9]. Ist er geschlossen, was syntaktisch dem Satztypus 'deklarativ' entspricht, dann rückt der Vorgang der Evaluierung des Wahrheitswertes der Proposition automatisch in den Vordergrund (vgl. 29.1, 30.1 und 31.1). Ist der Satztypus nicht deklarativ, sondern interrogativ, imperativ oder exklamativ, dann ist der Satzmodus offen und die Evaluierung des Wahrheitswertes der Proposition tritt in den Hintergrund zugunsten anderer Dimensionen der sprachlichen Kommunikation, z.B. der illokutionären Kraft. Das ist in (32) der Fall, wo der offene Satzmodus die Versprachlichung einer höflichen Forderung unterstützt:

32. ¿Me pasas la sal, por favor?

Der Grund, weshalb (32) nicht als satzmoduslos eingestuft werden kann, liegt darin, dass die Durchführung eines Sprechaktes immer die Existenz einer hinsichtlich ihres Wahrheitswertes evaluierbaren Proposition voraussetzt. Wäre dies nicht der Fall, ließe es sich auch nicht erklären, weshalb sich (32) bejahen oder verneinen lässt. Der Satzmodus darf allerdings nicht mit der morphosyntaktischen Eigenschaft Modalität gleichgestellt werden. Denn obwohl (29) und (29.1) die gleiche Modalität aufweisen, hat nur (29.1) einen Satzmodus.
Aus diesen Beobachtungen geht m.E. hervor, dass Formen wie *que*, *aunque*, *porque* etc. die Eigenschaft teilen, die Auslösung des Satzmodus zu unterbinden.
Die Folge davon ist, dass der Wahrheitswert der eingeleiteten IP, sofern diese wie in (29), (30) und (31) nicht im Skopus des Satzmodus eines Matrixsatzes steht, nicht mehr evaluierbar ist.
Da den Beispielen (29), (30) und (31) die für Deklarativsätze so entscheidende Eigenschaft Satzmodus fehlt, ist davon auszugehen, dass sie keine Sätze und daher auch keine Nebensätze sein können. Ich nenne sie daher Klauseln (vgl. Gaudino Fallegger, 2005). Das Hauptmerkmal der Klauseln ist, dass ihr Wahrheitswert sich nur dann evaluieren lässt, wenn sie sich in der Domäne eines übergeordneten Satzmodus' befinden.
Ausgehend von obigen Überlegungen definiere ich den Konjunktionsbegriff wie folgt:

> Konjunktionen sind Lexeme, die aus einem Satz eine Klausel machen. Klauseln sind IPen, bei denen die Konjunktion die semantische Eigenschaft Satzmodus neutralisiert hat.

Die sonst allgemein anerkannte Annahme, die Hauptfunktion der subordinierenden Konjunktionen sei es, einen Satz in einen anderen zu integrieren, ist ausgehend von obiger Konjunktionsdefinition revidierungsbedürftig. Zum einen, weil durch Konjunktionen Klauseln und nicht Sätze in den Matrixsatz integriert werden. Zum anderen, weil m.E. Konjunktionen dazu dienen, die IP, die sie einleiten, in die Domäne des Satzmodus des übergeordneten Satzes zu integrieren (vgl. Formalisierung 36).
Wenn aber Sätze einen Satzmodus haben und Klauseln nicht, wo lässt sich syntaktisch die semantische Eigenschaft Satzmodus ansiedeln? Diese Frage lässt sich wahrscheinlich je nach Ansatz sehr unterschiedlich beantworten. Ich möchte hier eine Lösung im Rahmen des Prinzipien- und Parametertheoriemodells vorschlagen; daher nehme ich an, dass der relevante Knoten für den Satzmodus die CP ist.
Ist die CP overt, d.h. durch keine Konjunktion spezifiziert, dann verfügt die IP über einen Satzmodus (vgl. 33). Ist der Kopf des Knotens, also COMP, mit einer Konjunktion belegt, dann verfügt die IP über keinen Satzmodus (vgl. 34). Daraus geht hervor, dass syntaktisch betrachtet COMP ein 'anomaler' Kopf ist. Denn er ist 'aktiv', wenn er overt ist, d.h. wenn er

durch keine der Formen spezifiziert wird, die sonst *in situ* generiert werden können. Die Formalisierungen (33) bis (36) veranschaulichen diesen Gedankengang:

33. **Einfacher Satz**

Semantik	[Satzmodus	[Proposition]]
Syntax	[CP	[IP]]
Satz	[Ø	[cantamos]]

34. **Klausel**

Semantik	[~~Satzmodus~~	[Proposition]]
Syntax	[CP	[IP]]
Satz	[<u>aunque</u>	[cantamos]]

35. **Koordination von finiten Sätzen**

Semantik	[[Satzmodus	[Proposition]]	Bindung	[Satzmodus	[Proposition]]]
Syntax	[[CP	[IP]]	koord. K.	[CP	[IP]]]
Satz	[[Ø	[cantamos]]	y	[Ø	[hablamos]]]

36. **Komplexer Satz**

Semantik	[Satzmodus	[[Proposition]	∪[10]	[~~Satzmodus~~	[Proposition]]]]
Syntax	[CP	[[IP]	∪	[CP	[IP]]]]
Satz	[Ø	[[cantamos]	∪	[<u>porque</u>	[nos gusta]]]]

Als Ergebnis obiger Beobachtungen lässt sich folgende Generalisierung formulieren: Jedes Lexem, das eine finite IP selegiert und dafür sorgt, dass der resultierende Ausdruck 'satzmoduslos' ist, ist eine Konjunktion. Diese Aussage ist auch relevant, um den Unterschied zwischen subordinierenden und koordinierenden Konjunktionen zu klären. Man beachte folgende Imperativsätze:

37. ¡Hazlo bien!
38. ¡<u>Pero</u> hazlo bien!
39. ¡<u>Y</u> hazlo bien!
40. *¡<u>De manera que</u> hazlo bien!
41. *¡<u>Porque</u> hazlo bien!

Eine Aufforderung wie etwa (37) setzt die Existenz des Aussagesatzes

37.1. X se puede hacer bien/mal

voraus, d.h. eines Konstrukts, dessen Wahrheitswert evaluierbar ist. Imperativsätze sind daher genauso wie Aussagesätze an einen Satzmodus gebunden. Bei ihnen rückt allerdings die Evaluierung des Wahrheitswertes in den Hintergrund zugunsten des durchgeführten Sprechaktes, so dass man sagen kann, dass ihr Satzmodus offen ist (vgl. S. 16). Wenn (38) und (39) semantisch und syntaktisch korrekt sind, ist dies damit zu begründen, dass koordinierende Konjunktionen die semantische Dimension Satzmodus nicht neutralisieren können. Deshalb kann ihr interner Konnex trotz ihrer Präsenz weiterhin als Aufforderung fungieren. Subordinierende Konjunktionen wie *de manera que* oder *porque* saturieren COMP und neutralisieren deswegen den Satzmodus, so dass die Präsupposition eines Wahrheitswertes für ihren internen Konnex ausgeschaltet wird. Dies erklärt, weshalb (40) und (41) trotz des Imperativmodus' gar nicht als Aufforderungen interpretiert werden können. Koordinierende Konjunktionen sind also reine Konnektoren, die dazu dienen, Sprachsegmente unterschiedlichen Typs auf der gleichen hierarchischen Ebene zu verbinden:

42. Suya y mía (Phrase + Phrase)
43. Porque me gusta y (porque) está barata (Klausel + Klausel)
44. Lo lavo y lo plancho (Satz + Satz)
45. (a) Lo he comprado.
    (b) ¿Y te gusta? (Thematische Kontinuität im Dialog)

Aus diesem Blickwinkel kann also *porque* auf gar keinen Fall eine koordinierende Konjunktion sein. Kommt es daher in Konstrukten vor, die, wie etwa (25), den Eindruck erwecken, es könnte sich um koordinierte Sätze handeln, muss für diese Erscheinung eine andere Ursache, womöglich die Lockerung der Integration zwischen Matrixsatz und Klausel, angenommen werden.

Beispiele wie (21) und (22), in denen *que* keinen Komplementsatz einleitet, oder (24), wo die *porque*-Klausel vom übergeordneten Prädikat subkategorisiert wird und daher kein Adjunkt sein kann, stützen die Annahme, dass die in allen Ansätzen so hervorgehobene Distributionssymmetrie der Komplementsätze mit den Nominalphrasen und der Adverbialsätze mit den Adverbialphrasen kein adäquates Kriterium zur Bestimmung des kategorialen Status' der Konjunktionen ist. Daher schlage ich vor, alle Formen, die die Eigenschaft haben, in COMP generiert zu werden und den Satzmodus auszuschalten, unabhängig davon, ob die eingeleitete Klausel syntaktisch ein Komplement oder ein Adjunkt ist, als Konjunktionen zu erfassen. Um diese Formen von jenen abzugrenzen, die wie *y* oder *pues* und *pero* nicht in COMP generiert werden, reicht es daher aus, die letzteren weiterhin als koordinierende Konjunktionen zu bezeichnen. Will man Formen wie *para que* oder *a pesar de que* von *que* unterscheiden, dann bietet sich als Lösung an, von X(que)-Konjunktionen zu sprechen. Das 'X' steht für den Teil der Konjunktion, der als Erweiterungspartikel zu *que* fun-

giert. '*Que*' steht in Klammern, weil nicht jede X(que)-Konjunktion – man denke etwa an das kausale *como* oder das temporale *mientras* – ein *que* als Formativ beinhaltet.

5.2. Die Semantik der Konjunktionen

Sowohl traditionelle als auch generativ geprägte Grammatikansätze gehen davon aus, dass X(que)-Formen Träger der Merkmale sind, die semantische Relationen zwischen Matrixsatz und Klausel kennzeichnen (also *finis*, *concessio*, *causa*, *tempus* etc.). Diese Auffassung ist m.E. revidierungsbedürftig. Ich verdeutliche dies ausgehend von Beispiel (46)[11]:

46. (bcon043a)
<H4> ¿Y ésa si es bonita también?
<H2> Pero... pero es dibujo.
<H4> Pero puede ser bonita <u>aunque</u> sea dibujo.
<silencio>
<H4> ¿<u>Porque</u> sea dibujo no... no se puede ver más veces?

Diskutiert wird in (46) die Frage, ob eine Fernsehsendung als weniger ansehnlich einzustufen ist, nur weil sie Zeichentrickfilmformat hat. <H4> (eine Frau) bezweifelt dieses Kausalverhältnis und drückt ihre allerdings noch nicht gefestigte Skepsis zuerst durch die Verwendung einer *aunque*-Klausel im Konjunktiv aus:

46.1. <H4> Pero puede ser bonita <u>aunque</u> sea dibujo.
<silencio>

Da auf ihre indirekte Forderung nach einer Stellungnahme nur Schweigen (<*silencio*>) folgt, verstärkt sie ihre Sprechhandlung, indem sie die Reaktion von <H2> durch eine explizite Frage zu erzwingen versucht:

46.2. <H4> ¿<u>Porque</u> sea dibujo no... no se puede ver más veces?

(46.2) beinhaltet eine konzessiv geprägte Anwendung des *porque*-Konstrukts. Dabei wird die sonst an *porque* gekoppelte lexikalische Bedeutung *causa* so auffällig von einer konzessiven Interpretation überlagert, dass der Substitution von *porque* durch *aunque* nichts entgegen steht:

46.3. ¿<u>Aunque</u> sea dibujo no... no se puede ver más veces?

Interessanterweise ist die konzessive Interpretation des Konstrukts nicht mehr gegeben, wenn *sea* durch *es* substituiert wird:

46.4. <H4> ¿Porque es dibujo, no se puede ver más veces?

Gleichzeitig ist auch festzustellen, dass (46.2) nicht als final interpretiert werden kann, obwohl dies bei *porque*-Konnexen, sofern sie im Konjunktiv stehen, denkbar wäre. Diese Einschränkung steht wiederum nicht mit der im heutigen Spanisch seltenen Anwendung des finalen '*porque* + Konjunktiv'[12] in Verbindung, sondern mit der semantischen Beschaffenheit der Konnexe. Hier spielt die Semantik von *ver* die entscheidende Rolle. Denn die Aktionsart dieses Verbs ist mit der Auslösung der Finalität nicht kompatibel:

47. * Lo veo bien para que no tengan problemas
47.1. Lo controlo bien para que no tengan problemas.

Aus diesen Beobachtungen geht hervor, dass die zwischen Matrixsatz und Klausel bestehende semantische Relation nie allein von der Konjunktion bestimmt wird. Sie ergibt sich vielmehr aus einem dynamischen Interpretationsprozess, in welchem der Hörer das Zusammenspiel zwischen der Konjunktion und der lexikalischen Beschaffenheit der Konnexe sowie ihrer morphosyntaktischen Struktur (unbewusst) erwägt. Beispiele wie (21) und (22), in denen Kausalität und Finalität auch durch die Anwendung des einfachen *que* zustande kommen, bestätigen diese Beobachtung. Daraus lässt sich schlussfolgern, dass die Klassifizierung der Konjunktionen auf der Basis von unspezifischen Kategorien wie *causa*, *concessio*, *finis* etc. nicht angemessen ist. Adäquater scheint es vielmehr,davon auszugehen, dass Konjunktionen an Instruktionen gebunden sind, die sich erst im Zusammenspiel mit den semantisch-syntaktischen Merkmalen des Matrixsatzes und der Klausel voll entfalten. Die dabei noch offene Frage ist, ob es eine Methode gibt, welche es ermöglicht, das Variieren der Instruktionen theoretisch zu erfassen.

6. Fazit

Ich vertrete die These, dass Konjunktionen aufgrund ihres deutlichen Funktionsprofils eine eigenständige morphosyntaktische Kategorie bilden, so dass sie nicht als eine Subart der lexikalischen Kategorie P oder als eine hybride Kategorie angesehen zu werden brauchen. Dass in manchen Sprachen bestimmte Lexeme über mehrere Subkategorisierungsmuster verfügen, so dass sie wie im Englischen jeweils als Konjunktion oder Präposition fungieren, schwächt meine Auffassung nicht. Denn relevant ist allein, ob die betroffene Form den Satzmodus neutralisieren kann. Dass eine Sprache wie etwa das Spanische für diese Funktion bevorzugt Lexeme aufweist, die ein *que* enthalten und daher formal eindeutig von den Präpositionen aus-

einander zu halten sind, spricht einfach dafür, dass kategorial verwandte Lexeme des Öfteren auch formal ähnlich sind. Dies ist aber eine Tendenz und kein Prinzip, so dass es durchaus denkbar ist, dass die gleiche Form in verschiedenen Positionen und mit verschiedenen Funktionen vorkommen kann.

Zuvor habe ich erwähnt, dass für Hendrick (1976) alle Konjunktionen Komplementierer sind. Problematisch ist bei diesem Ansatz, dass Hendricks Auffassung den Komplementiererbegriff verletzt, und zwar weil sie die Opposition zwischen Formen, die Komplementsätze, und Formen, die Adverbialsätze einleiten, nicht beachtet. Da meine Charakterisierung der Konjunktionen als homogener Kategorie gar nicht an diese Differenzierung geknüpft ist, weil allein die Neutralisierung des Satzmodus Relevanz hat, ist festzustellen, dass Hendricks Verständnis der Konjunktionen als Formen, die COMP belegen, zumindest syntaktisch eine Gemeinsamkeit mit meinem Vorschlag aufweist. Daraus ergibt sich die Frage, ob die hier unterbreitete Analyse der Konjunktionen nicht auch in die neueren generativ geprägten Theoriemodelle integrierbar wäre. Ein unbestrittener Vorteil wäre hierbei die eindeutige Vereinfachung der Kategorisierung.

Anmerkungen

1 Transpositoren sind Formen, die aus einem Satz einen Satzbestandteil machen.

2 In Zagona (2002: § 1.6) werden einige Nebensätze eingeführt. Ihre Beschreibung ist allerdings sehr unsystematisch und vortheoretisch.

3 Dies gilt z.B. für *Sintaxis y cognición* von Fernández Lagunilla und Anula Rebollo (1995).

4 Ausnahmen gibt es auch hier. So sind für Emonds (1985: 249, 282) alle Konjunktionen (amt den Komplementierern) räpositionen.

5 Mit dem Apex (S') weist Bresnan darauf hin, dass es sich um einen eingebetteten Satz handelt.

6 Vgl. Chomsky 1986b.

7 Bally (1965) bezieht sich auf diese Größe mit dem Begriff 'Modus'. Mit 'Dictum' bezeichnet er die Proposition. Ein Satz ist also die Verbindung von Dictum und Modus.

8 Altmann (1993: 1007) stellt fest: "Die Benennung der Satztypen nach den Handlungsfunktionen legt die Vermutung nahe, dass einerseits ein direkter Zusammenhang zwischen bestimmten Satzstrukturen und bestimmten Sprechhandlungstypen besteht und dass sich andererseits Satzstrukturen nach diesen Handlungsaspekten gruppieren lassen. Diese einfache Grundannahme bedarf beträchtlicher Modifizierungen."

9 Mit der Einführung der Konzepte 'geschlossener' bzw. 'offener' Satzmodus systematisiert Ferrari Erkenntnisse, die schon bei Frege vorhanden sind: "Ohne damit eine Definition geben zu wollen, nenne ich Gedanken etwas, bei dem überhaupt Wahrheit in Frage kommen kann [...] Der Gedanke ist der Sinn eines Satzes." (Frege [5]2003: 38) "Fragesatz und Behauptungssatz enthalten denselben Gedanken; aber der Behauptungssatz enthält noch etwas mehr, nämlich eben die Behauptung." (Ebd. S. 40).

10 Mit dem Zeichen '$\cup$' deute ich auf den Integrationsvorgang hin.

11 Dieser Beleg stammt aus: Marcos Marín, Francisco (Hg.), 1992: Corpus de Referencia de la Lengua Española Contemporánea: Corpus Oral peninsular. http://www.lllf.uam.es/corpus/corpus.html.

12 "La conjunción *porque* comienza a utilizarse como conjunción para la expresión de la finalidad en el siglo XIII [...] A partir del siglo XV entrará en una fuerte competencia con *para que*. [...] En los siglos XVIII al XX casi desaparece como conjunción final." (Herrero Ruiz de Loizaga, Javier F., 2005: 371-373).

Bibliographie

Alarcos Llorach, Emilio, 1994: *Gramática de la lengua española*. Madrid, Espasa Calpe.

Alcina Franch, Juan/Blecua, José Manuel, 1983 (1975): *Gramática española*. Barcelona, Ariel.
Altmann, Hans, 1993: »Satzmodus«. In: Jacobs, Joachim/Stechow, Armin von/Sternefeld, Wolfgang/Vennemann, Theo (Hg.): *Syntax. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*. Berlin, De Gruyter, Bd. IX, 1006-1029.
Bally, Charles, 1965 (1932): *Linguistique générale et linguistique française*. Bern, Francke.
Bello, Andrés, 1984 (1847): *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*. Madrid, Edaf.
Bosque, Ignacio, 1987: »Constricciones morfológicas sobre la coordinación«. In: *Lingüística española actual*, 9, 83-100.
Bosque, Ignacio, 1991: *Las categorías gramaticales*. Madrid, Síntesis.
Bosque, Ignacio/Demonte, Violeta (Hg.), 1999: *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid, Espasa Calpe, Bd. I-III.
Bresnan, Joan, 1970: »On complementizers: towards a syntactic theory of complement types«. In: *Foundations of Language*, 6, 297-321.
Bresnan, Joan, 1972: *Theory of Complementation in English Syntax* (Manuskript). Cambridge (Mass.), MIT.
Bresnan, Joan, 1973: »Syntax of the comparative clause constructions in English«. In: *Linguistic Inquiry*, 4, 275-343.
Bresnan, Joan, 1974: »The position of certain clause-particles in phrase structure«. In: *Linguistic Inquiry*, 5, 614-619.
Calero Vaquera, María Luisa, 1986: *Historia de la gramática española (1847-1920).* Madrid, Gredos.
Chametzky, Robert, 2000: *Phrase structure*. From GB to minimalism. Malden (Mass.), Blackwell.
Chomsky, Noam, 1981: *Lectures on Government and Binding.* Dordrecht, Foris.
Chomsky, Noam, 1986a: *Knowledge of Language. Its Nature, Origin, and Use*. New York, Praeger.
Chomsky, Noam, 1986b: *Barriers*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
Chomsky, Noam, 1989: »A generalization of X-bar theory«. In: Borg, Alexander/Somekh, Sasson/Wexler, Paul (Hg.): *Studia linguistica et Orientalia Memoriae Haim Blanc Dedicata*. Wiesbaden, Harrassowitz, 86-93.
Chomsky, Noam, 1995: *The Minimalist Program.* Cambridge (Mass.), MIT Press.
Criado de Val, Manuel, 1976: *Gramática española y comentario de textos*. Madrid, S.A.E.T.A.
Cristofaro, Sonia, 2003: *Subordination*. Oxford, Oxford University Press.
Emonds, Joseph, 1985: *Unified theory of Syntactic Categories*. Dordrecht, Foris.
Fernández Lagunilla, Marina/Anula Rebollo, Alberto, 1995: *Sintaxis y cognición*. Madrid, Síntesis.
Ferrari, Angela, 1995: *Connessioni*. Uno studio integrato della subordinazione avverbiale. Genf, Slatkine.
Frege, Gottlob, [5]2003, (1966): *Logische Untersuchungen*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
Fukui, Naomi/Speas, Margaret, 1986: »Specifiers and projection«. In: *MIT Working Papers in Linguistics*, 8, 128-172.
Gaudino Fallegger, Livia, 2005: »Syntax und Semantik von eingebetteten und nicht eingebetteten Sätzen«. In: *PhiN* /31, 2005, 1. (web.fu-berlin.de/phin/phin/p31t1.htm).
Gili Gaya, Samuel, [15]2000 (1943): *Curso superior de sintaxis española*. Barcelona, Vox.
Gómez Torrego, Leonardo, 2002*: Nuevo manual de español correcto*. Madrid, Arco, Bd. I-II.
Haegeman, Liliane, [2]1994: *Introduction to Government and Binding Theory*. Oxford UK/Cambridge USA, Blackwell.
Haumann, Dagmar, 1997: *The Syntax of Subordination*. München, Fink.
Hendrick, Randall, 1976: »Prepositions and the X-bar theory«. In: Emonds, Joseph (Hg.): *Proposals for Semantic and Syntactic Theory*. Los Angeles, UCLA, 95-122.
Herman, Jozsef, 1963: *La formation du système roman de conjonctions de subordination.* Berlin, Akademie-Verlag.
Herrero Ruiz de Loizaga, F. Javier, 2005: *Sintaxis histórica de la oración compuesta*. Madrid, Gredos.
Jackendoff, Ray, 1977: *X-Bar Syntax: A Study of Phrase Structure*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
Larson, Richard 1990: »Extraction and multiple selection in PP«. In: *Linguistic Review*, 7, 169-182.
Lefèvre, Michel (Hg.), 2000: *Subordination in Syntax, Semantik und Textlinguistik*. Tübingen, Stauffenberg.
Leffel, Katherine/Bouchard, Denis, 1991: *View on Phrase Structure*. Dordrecht, Kluwer.
Lope Blanch, Juan M., 1995: *La clasificación de las oraciones. Historia de un lento proceso*. México, El colegio de México.
Marcos Marín, Francisco, 1980: *Curso de gramática española*. Madrid, Cincel.
Marcos Marín, Francisco (Hg.), 1992: *Corpus de Referencia de la Lengua Española Contemporánea: Corpus Oral peninsular*. http://www.lllf.uam.es/corpus/corpus.html.
Marcos Marín, Francisco/Satorre Grau, F. Javier/Viejo Sánchez, Mª Luisa, [2]1999: *Gramática española*. Madrid, Síntesis.

Moya Corral, Juan Antonio, 1990: »Consideraciones acerca de la conjunción«. In: *Actas del congreso de la sociedad española de lingüística*. XX Aniversario (Tenerife, 2-6 de abril de 1990). Madrid, Gredos, 669-706.

Pasch, Renate, 2000: »Vorschlag für eine Neuordnung der 'subordinierenden' Konjunktionen des Deutschen«. In: Lefèvre, Michel (Hg.), 23-32.

Pavón Lucero, María Victoria, 1995: *Clases de partículas y estructura de constituyentes* (Manuskript). Madrid, Istituto universitario Ortega y Gasset.

Pavón Lucero, María Victoria, 1999: »Clases de partículas: preposición, conjunción y adverbio«. In: Bosque/Demonte, Bd. I, 565-655.

Quilis Morales, Antonio/Esgueva, Manuel/Gutierrez, Mª Luz/Ruiz-Va, Pilar, [2]1993 (1989): *Lengua española*. Madrid, Centro de estudios Ramón Areces.

Rauh, Gisa, 1998: *Wortarten und grammatische Kategorien. Zwei Studien*. Wuppertal.

Real Academia Española, 1931: *Gramática de la lengua española*. Madrid, Espasa Calpe.

Real Academia Española, 1973: *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. Madrid, Espasa Calpe.

Rigau, Gemma, 1984: »De com *si* no es conjunció i d'altres elements interrogatius«. In: *Estudis Gramaticals*, 1, 249-78.

Rosenbaum, Peter, 1967: *The Grammar of English Predicate Complement Constructions*. Cambridge (Mass.), MIT Press.

Seco, Manuel, 1994: *Gramática esencial del español*. Madrid, Espasa Calpe (Taschenbuch).

Tesnière Lucien, [4]1982 (1959): *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.

Wittgenstein, Ludwig, [9]1993 (1922): *Tractatus logico-philosophicus*. Frankfurt am Main, Suhrkamp, Bd. I.

Zagona, Karen, 2002: *The Syntax of Spanish*. Cambridge, University Press.

"PRO-DROP", KONGRUENZ UND "OPTIMALE" KLITIKA. EIN BESCHREIBUNGSANSATZ IM RAHMEN DER ROLE AND REFERENCE GRAMMAR

Rolf Kailuweit (Universität Freiburg)
rolf.kailuweit@uni-freiburg.de

0. Einleitung

Romanische Sprachen sind mit Ausnahme des Französischen bekanntlich so genannte "pro-drop"-Sprachen. Sie können, wie unter (1) am Beispiel des Spanischen illustriert, das Subjektargument durch die morphologischen Kategorien Person und Numerus des Verbs realisieren, Kategorien, die beim Auftreten einer Nominalphrase (NP) in Subjektfunktion als Kongruenzmarker erscheinen.

(1) a. María$_i$ cant-ó$_i$ [Kongruenz]
b. Cant-ó [Subjektrealisierung durch Suffix]

Des Weiteren können romanische Sprachen Objektargumente als klitische Pronomen realisieren. In einigen romanischen Sprachen treten diese Klitika auch redundant auf, d.h. sie erscheinen, obgleich die Objekte in Form von NPs realisiert sind:

(2) a. Le$_i$ gustó el partido [a Juan]$_i$
b. Lo$_i$ vimos [a él]$_i$

In einer MA-Arbeit von 2004 führt Valeria Belloro darüber hinaus ein Phänomen an, das von Company (1998) mit der "kannibalistischen" Natur des spanischen Dativs in Verbindung gebracht wird.[1] In den lateinamerikanischen Subnormen des Standardspanischen, insbesondere im Spanischen von Bogotá, Buenos Aires, Mexiko-Stadt und Santiago de Chile,[2] ist bei dreiwertigen Verben folgende Kodierung eines (dativischen) REZIPIENTEN-Arguments im Plural und eines (akkusativischen) THEMA-Arguments im Singular üblich, wenn auch nicht obligatorisch:

(3) a. Juan compró una casa para sus hijos
b. *Juan les la compró
Europäisches Spanisch:
c. Juan se la compró

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 87-110.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

Amerikanisches Spanisch:
d. Juan se las compró (cf. Belloro 2004: 22, Beispiele 40d-d(i))

Im Folgenden soll näher betrachtet werden, welchen Beitrag die Role and Reference Grammar (RRG) zur Beschreibung dieser Phänomene liefern kann. Ich beabsichtige nicht, einen umfassenden Überblick über den Forschungsstand zu den Phänomenen "pro-drop" und "Klitika" in den romanischen Sprachen zu geben. Den Orientierungspunkt meiner Argumentation bildet der im Rahmen der RRG vorgelegte Ansatz zur Beschreibung der Subjekt- und Objektkongruenz im lateinamerikanischen Spanisch von Belloro (2004). Es soll gefragt werden, inwieweit dieser Ansatz den Phänomenen gerecht wird und inwieweit er sich in den jüngst überarbeiteten Beschreibungsrahmen der RRG (Van Valin 2005a)[3] fügt bzw. diesen kohärent erweitert und modifiziert. Dabei geht es mir jedoch auch und gerade um eine kritische Präsentation der Morphologiekomponente der RRG, wobei sowohl die Eigenheiten als auch die Parallelen zu anderen Ansätzen und die Anschlussfähigkeit des Beschreibungsapparats betrachtet werden sollen. Deshalb werde ich die Phänomene der Kongruenz und der Klitika erst einmal zurückstellen und mit einem allgemeinen Überblick über die Morphologiekomponente der RRG beginnen. Im Anschluss daran wird der Ansatz von Belloro (2004) referiert werden. Abschließend entwickle ich eine Alternative zu diesem Ansatz, die einerseits "konservativer" am Beschreibungsrahmen der RRG festhält, andererseits auch einige bei Belloro (2004) offen gebliebene Fragen zu beantworten versucht.

1. Die Morphologiekomponente der RRG

In einem Aufsatz aus dem Jahr 2000 bezeichnet Joan Bresnan die RRG[4] neben der LFG und einigen anderen Theorien als eine Form der Ausgestaltung paralleler Korrespondenztheorien (*parallel correspondence theories*). Während generativistische Ansätze mit einer einzigen Baumstruktur operieren, in der Konstituenten in sukzessiven Derivationsschritten bewegt und mit den Bewegungsspuren koindiziert werden, gehen parallele Korrespondenztheorien vom gleichzeitigen Gegebensein mehrerer Projektionsebenen aus, die durch Korrespondenz- oder Linking-Regeln miteinander verknüpft sind.

> As a P[arallel] C[orrespondence] T[heory], RRG does not build grammatical representations up serially via a recipe of derivational steps (as in, say, Chomsky's (1995) Minimalist Program), but it instead simultaneously generates separate structures, viz. the components of the *Layered Structure of the Clause*, the lexico-logical representation (lexical semantics), the operator projection (tense, aspect, mood, definiteness, etc.), focus structure (discourse and interactional salience and scope relations) […]. These parallel structures are connected via a set of Linking Rules – an algorithm connecting the structures, as the name implies… (Everett 2005: 12s).

Während jedoch die LFG (cf. Bresnan ibd.) lediglich über zwei solcher Ebenen verfügt, eine Konstituentenstruktur (*c-structure*) und eine Struktur funktioneller Merkmale (*f-structure*), sieht die RRG vier Ebenen vor: Konstituentenprojektion, Operatorenprojektion, semantisch-sachverhaltsdarstellende Struktur (*Logical Structure*) und Informationsstruktur (cf. Fig. 1).

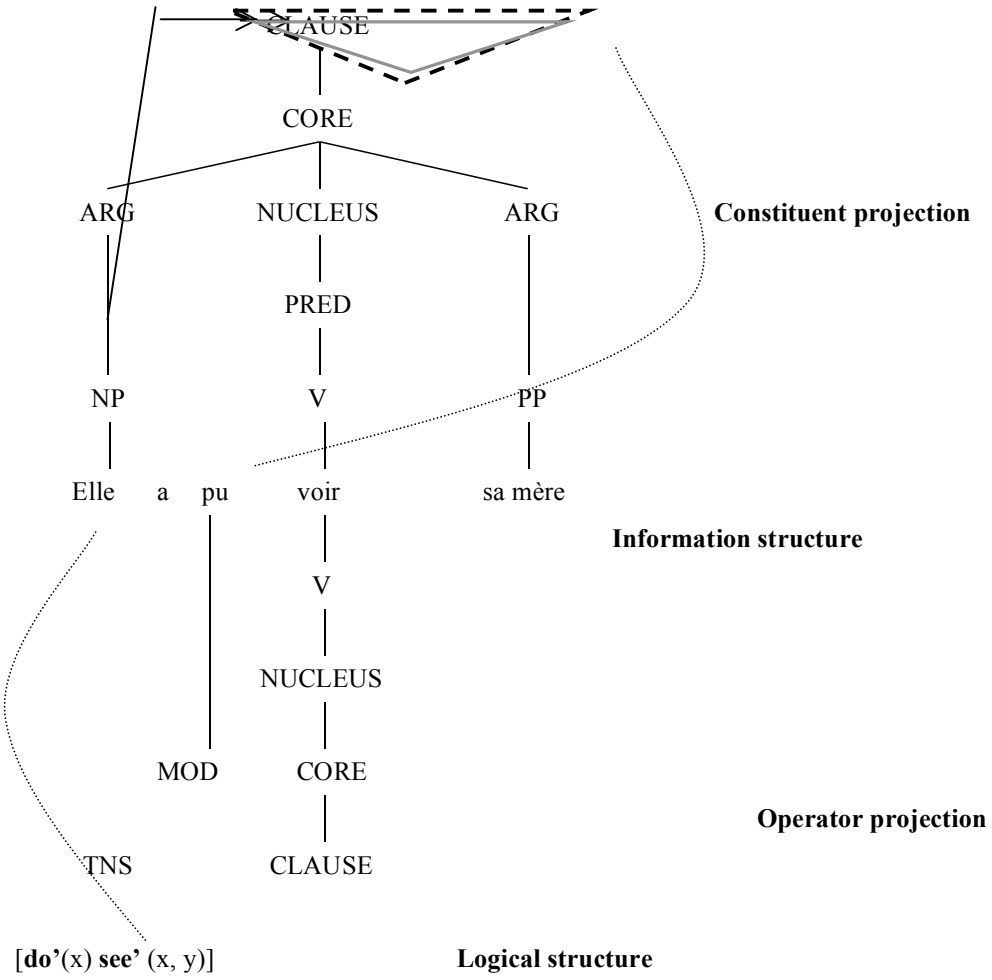


Fig. 1 Projektionsebenen in der RRG

Die Informationsstruktur gibt die potentielle (gestricheltes Dreieck) und tatsächliche Fokusdomäne (durchgezogenes Dreieck) an. Die Logical Structure (LS) genannte semantisch-sachverhaltsdarstellende Ebene orientiert sich im Kern am Formalismus von Dowty (1979). Prädikate werden nach ihrer Aktionsart klassifiziert, wobei allein der Unterschied zwischen Zuständen (**predicate'**(x, (y))) und Aktivitäten (**do'**(x) **predicate'** (x, (y))) für die Zuweisung von semantischen Rollen und ihrer Verknüpfung mit syntaktischen Funktionen relevant ist.[5] Bei dem französischen Prädikat *voir* im Beispielsatz in Fig. 1 handelt es sich um eine transitive Aktivität.[6] Das x-Argument (der OBSERVER) und das y-Argument (der STIMULUS) entsprechen Kernargumenten in der Konstituentenprojektion.

Die Operatorenprojektion stellt eine Spiegelung der in ihrem Zentrum semantisch motivierten[7] Konstituentenprojektion dar. Beide zusammen bilden die syntaktische Repräsentation des Satzes.[8] Syntaktische und semantische Repräsentation sind durch Linking-Regeln verbunden,[9] bei denen die Informationsstruktur interveniert:

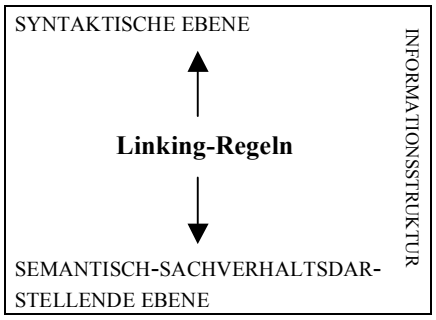


Fig. 2: (Vereinfachte) Modellarchitektur der RRG in Anlehnung an Van Valin (2005a:2)

Wie ist nun diese "Proliferation" der Ebenen im Vergleich zum Zwei-Ebenen-Modell der LFG zu rechtfertigen? Der Vorteil besteht meines Erachtens in einer konsequenten Trennung der funktionellen Ebenen der Satzstruktur, während in der nach Merkmal-Wert-Paaren organisierten *f-structure* der LFG morphosyntaktische, semantische und pragmatische Informationen gebündelt und lediglich von einer weiteren, als Repräsentation der Anordnung sämtlicher freier Morpheme verstandenen *c-structure,* unterschieden werden.

Die Konstituentenprojektion der RRG verfolgt dagegen einen engen Konstituentenbegriff. Sie repräsentiert lediglich referenziell-semantisch motivierte Konstituenten. Daher sind die Auxiliarverbformen *a* und *pu* in Fig. 1 mit keinem Knoten der Konstituentenstruktur verbunden, sondern allein mit der Operatorenprojektion. Sie werden als freie Morpheme grammatischer und damit nicht referenzieller Bedeutung angesehen.

Die Darstellung der Konstituenten- und Operatorenprojektion unterscheidet sich jedoch auch in einem weiteren Punkt von den Konstituentenbäumen, wie sie etwa aus dem X-Bar-Modell bekannt sind. Fixiert werden auf der vertikalen Achse der RRG-Bäume lediglich die semantisch motivierten Ebenen (NUCLEUS > CORE > CLAUSE > SENTENCE). Freie oder gebundene Morpheme einer Eingabesequenz können mit den Knoten der jeweiligen Ebenen verbunden werden, wobei keine Eins-zu-Eins-Entsprechung gefordert ist. Auf diese Weise können gleichermaßen Amalgame und diskontinuierliche Morpheme repräsentiert werden:

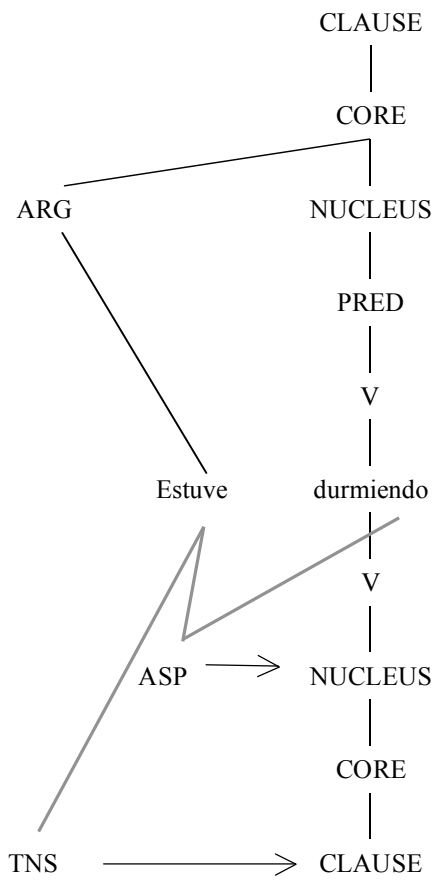


Fig. 3: Amalgame und Diskontinuität

In dem spanischen Beispiel *estuve durmiendo* in Fig. 3 wird das durch die Verbendung des Auxiliars *estuve* ausgedrückte Subjektargument von *dormir* mit der Argumentposition der Konstituentenprojektion verbunden. Das Auxiliarverb ist als solches jedoch nicht mit der Konstituentenprojektion, sondern mit der Operatorenprojektion verbunden. Es markiert Tempus und Aspekt, den Aspekt jedoch gemeinsam mit der Gerundialendung des Prädikats.

Nach den bisherigen Ausführungen erscheint die Operatorenprojektion als der Ort, an dem Morpheme grammatischer, nicht referenziell-semantischer Bedeutung repräsentiert werden. Dies ist jedoch nur zum Teil richtig. In der Operatorenprojektion erscheint lediglich ein Teil der herkömmlichen Morpheme grammatischer Bedeutung. Es handelt sich dabei um Morpheme, die in ihrer Funktion »nicht relational« sind, d.h. den Nucleus, Core oder Clause modifizieren, aber keine Beziehung zwischen Konstituenten herstellen.

Im Einzelnen sind dies die Operatoren der Klassen "Aspect", "Negation" und "Directionals" auf der Ebene des NUCLEUS, "Directionals", "Event Quantification", "Modality" und "Negation" auf der Ebene des CORE und "Status", "Tense", "Evidentials" und "Illocutionary Force" auf der Ebene des CLAUSE.[10] Die Zuordnung zu den einzelnen Ebenen erfolgt nach Skopus-Gesichtspunkten und ist universell, d.h. ein Tempusmorphem sollte dem Prädikatsstamm ferner stehen als ein Morphem, das Modalität ausdrückt (so im Beispiel in Fig. 1). Tempus und

Modalität sollten wiederum prädikatsferner kodiert sein als der Aspekt. Innerhalb der Ebenen kann die Reihenfolge jedoch je nach Einzelsprache variieren (cf. Van Valin 2005a:8-11).
Die verbalen Flexionskategorien Person und Numerus gehören nicht zu den Operatoren. Sie sind, wie die Kategorie des Kasus, grundsätzlich eine "relationale" Kategorie, bei der die semantisch-sachverhaltsdarstellende Ebene (cf. Fig. 2) ins Spiel kommt. Relationale Flexionskategorien betreffen das Verhältnis zwischen dem Prädikat und seinen Argumenten. Die Realisierung bzw. Interpretation der Kategorien Person und Numerus (Kongruenz) sowie der Kategorie Kasus ist deshalb nicht "statisch" repräsentiert, sondern Teil des Linking-Algorithmus in Fig. 2 (cf. Van Valin 2005b:25).

2. "Head-marking" vs."Dependent-marking"

In Fig. 3 wurde jedoch die Verbendung von *estuve* der Argumentposition der Konstituentenprojektion zugeordnet. Dies ist auch notwendig, weil die Argumentposition des Prädikats *dormir* von keinem anderen Morphem gefüllt wird. Leere Kategorien, wie "pro" in der Generativen Grammatik, die eine solche Position füllen könnten, werden in der RRG nicht angenommen. Damit sind in diesem Beispiel die Kategorien Person und Numerus von *estuve* keine Kategorien der Kongruenz, sondern stellen die morphologische Realisierung des Arguments von *dormir* dar. In (4) dagegen liegt, wie in Beispiel (1a), Kongruenz vor:

(4) María$_i$ estuv-o$_i$ durmiendo [Kongruenz]

Hinsichtlich der Funktion der morphologischen Argumentmarkierung am Verb unterscheidet die RRG typologisch zwischen Sprachen, die die Relation zwischen dem Verb und seinen Argumenten ausschließlich am Verb als Kopf der Konstruktion markieren (*head-marking languages*) und Sprachen, die diese Relation an den Argumenten selbst (etwa durch Kasus) markieren (*dependent-marking languages*).
Das Deutsche (cf. Beispiel 5) etwa markiert die Satzfunktionen stets an den verbabhängigen Satzgliedern, und zwar durch Kasus und Präpositionen. In der Mayasprache Tzotzil (cf. Beispiel 6) dagegen werden die Satzfunktionen durch Morpheme ausgedrückt, die an das Verb gebunden sind:

(5) Deutsch (*dependent marking*):
a. Er brachte sie ihr
b. Der Mann brachte der Frau Blumen

(6) Tzotzil (*head-marking*) (cf. Van Valin 2005a: 16, Beispiel 1.14):
a. ʔi-Ø-s-pet
ASP-3ABS-3ERG-tragen
Er/sie trug ihn/sie/es weg

b. ʔi-Ø-s-pet	lokel	ʔantz ti	tul-e
ASP-3ABS-3ERG-tragen	weg	Frau DEF	Kaninchen DEF
Das Kaninchen trug die Frau weg			

Die Pronomen des Deutschen (Beispiel 5a) sind freie Morpheme im Gegensatz zu den gebundenen Morphemen des Tzotzil (Beispiel 6a). In (6b) erscheinen zwar wie in (5b) referierende NPs, diese tragen jedoch keine Kasusmarkierungen. Sie befinden sich außerhalb des CORE, aber innerhalb des CLAUSE. Damit unterscheiden sie sich von topikalisierten NPs im Vor- oder Nachfeld des Satzes. Nichtsdestoweniger werden die Argumente des Verbs im Tzotzil stets von den verbgebundenen Kasus-Affixen realisiert, und zwar unabhängig von der (zusätzlichen) Präsenz referierender NPs (cf.Van Valin 2005a:16-18).

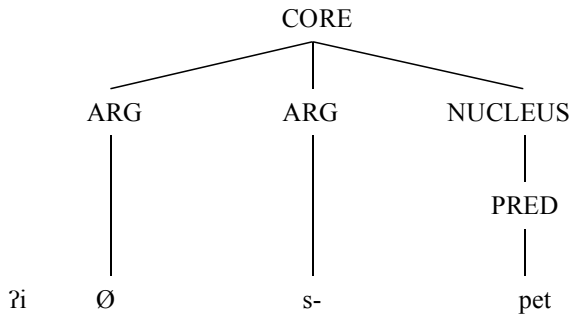


Fig. 4: Head-marking im Tzotzil (cf. Van Valin 2005a: 17)

Die romanischen Sprachen lassen sich nun nicht ohne weiteres einem der beiden Sprachtypen zuordnen.

(7) Italienisch:
a. Gliela porta
b. Gliela porta, la marmellata, a sua sorella
c. Porta la marmellata a sua sorella

In den Beispielen unter (7) wird einerseits, wie in Beispiel (1b) und bei *estuve* in Fig. 3, das Subjekt morphologisch durch die Verbendung kodiert. Van Valin (2005a:19) bezeichnet diese Eigenschaft, das in der Generativen Grammatik so genannte "pro-drop"-Phänomen, als ein "head-marking feature", das konstruktionsspezifisch bei einer Sprache, die grundsätzlich die Satzfunktionen an den Argumenten markiert, beobachtet werden kann. Die Tatsache, dass romanische Sprachen über klitische Objektpronomina verfügen, zeigt jedoch, dass das Klassifizierungsproblem noch weitaus komplexer ist. In (7a) werden alle Satzfunktionen von phonetisch gebundenen Morphemen repräsentiert, auch wenn Klitika eine Zwischenstellung zwischen freien Formen und Affixen einnehmen. Beispiel (7b) weist nicht unerhebliche Ähnlichkeiten zur Konstruktion (6b) im Tzotzil auf. Italienisch und Tzotzil unterscheiden sich aber

dadurch, dass im Italienischen der Dativ doppelt, nämlich sowohl durch das Klitikum als auch durch die Präposition *a* markiert ist und sich die NPs im Nachfeld des Satzes befinden. Aufgrund der doppelten Markierung der Satzfunktionen hat die Konstruktion (7b) Ähnlichkeiten mit entsprechenden Konstruktionen so genannter *double-marking languages* wie dem nordamerikanischen Choctaw (cf. Van Valin ibd.). In diesen Sprachen werden die Satzfunktionen am verbalen Kopf markiert, die NPs, die wie im Tzotzil innerhalb des CLAUSE realisiert werden, tragen jedoch ebenfalls Kasusmorpheme. Beispiel (7c) schließlich zeigt, dass im Italienischen im Gegensatz zu einer *head-marking*- oder *double-marking*-Sprache die Objektfunktionen auch ausschließlich an den NPs markiert werden können.
Eine Lösung für das Italienische würde insofern darin bestehen, diese Sprache grundsätzlich als *dependent-marking* anzusehen, wobei *head-marking*-Konstruktionen immer dann auftreten, wenn eine Subjekt-NP fehlt oder ein Objekt durch ein Klitikum repräsentiert wird.

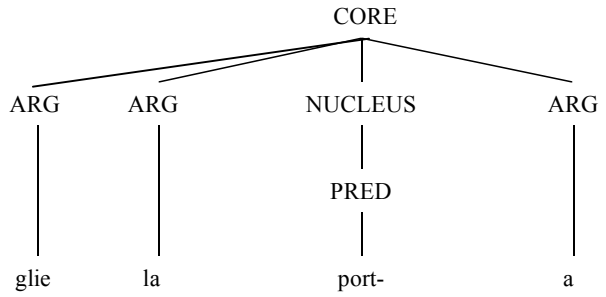


Fig. 5: *Head-marking*-Konstruktion im Italienischen

3. "Pronominalredundanz" und "kannibalistische Dative"

Die spanischen Beispiele, die wir bereits eingangs (unter (2)) betrachtet hatten, unterscheiden sich vom italienischen Beispiel in (7) darin, dass die mit den Klitika korreferenten NPs unter Intonationsgesichtspunkten nicht außerhalb, sondern innerhalb des Satzkerns (CORE) stehen. Weitere Beispiele finden sich bei Belloro:

(8) a. Le duele la cabeza a Juan
b. Le preparé una tarta a mi amigo
c. Le gusta el cine a Juan
d. Lo vi a él (Cf. Belloro 2004:8, Beispiele 2-5)[11]

In (8a-c) ist das dativische Klitikum *le* obligatorisch, in (8d) das akkusativische Klitikum *lo*. Gleichwohl sind die korrespondierenden NPs nicht topikalisiert. Sie befinden sich nicht im Nachfeld des Satzes (cf. Belloro ibd.:19).
Im Unterschied zu Beispiel (7b) sollten insofern die NPs als die Verbargumente angesehen werden. Die Beschreibung der Beispiele unter (8) würde parallel zur Beschreibung einer italienischen oder spanischen Konstruktion mit expliziter Subjekt-NP erfolgen: die Satzfunktio-

nen werden an den Argumenten markiert, der verbale Kopf zeigt Kongruenzmarker. Daraus würde jedoch auch folgen, dass die Objekt-Klitika in (8) als Objektkongruenz zu beschreiben sind.

Neben der obligatorischen Objektmarkierung am verbalen Kopf trotz satzkerninterner NPs zeigen, wie eingangs erwähnt (cf. Beispiele unter (3), hier unter (9) wiederholt), die lateinamerikanischen Subnormen des Spanischen eine Tendenz, bei dreiwertigen Verben das REZIPIENT-Argument im Plural und das THEMA-Argument im Singular durch die Klitika-Kombination *se las* bzw. *se los* zu markieren:

(9) = (3)

a. Juan compró una casa para sus hijos

b. *Juan les la compró

Europäisches Spanisch:

c. Juan se la compró

Amerikanisches Spanisch:

d. Juan se las compró (cf. Belloro 2004: 22, Beispiele 40d-d(i))

e. [**do'**(x, **buy'**(x, y))] PURP [BECOME **have'**(z, y)]

Nach den allgemeinen Linking-Regeln wird in der Aktivkonstruktion das passivste Argument von *comprar*, das in der LS in (9e)[12] am weitesten rechts stehende y-Argument mit der semantischen Rolle THEMA, im Akkusativ realisiert, das z-Argument, das einen mittleren Aktivitätsgrad aufweist, im Dativ.[13] Da die Kombination der dativischen Klitika *le*(*s*) mit den akkusativischen *lo*(*s*)/*la*(*s*) ausgeschlossen ist (cf. 9b), wird das dativische Klitikum durch *se* ersetzt. Der Numerus des z-Arguments kann somit nicht ausgedrückt werden. Der europäische Standard nimmt dies in Kauf. Im lateinamerikanischen Spanisch besteht dagegen die Möglichkeit, den Numerus des z-Arguments am akkusativischen Klitikum zu markieren. Diese Konstruktion bleibt nichtsdestotrotz mehrdeutig:[14]

(10) a. Juan se los compró

b. => Juan compró el juguete para sus hijos

c. => Juan compró los juguetes para sus hijos

d. => Juan compró los juguetes para su hijo

Nimmt man, wie in der Generativen Grammatik (cf. Manzini / Savoia 2004), für jedes Klitikum eine funktionelle Projektion an, ist schwerlich zu erklären, dass die Pluralität des dativischen Argumentes am akkusativischen ausgedrückt werden kann.

Valeria Belloro schlägt im Rahmen der RRG folgende elegante Lösung für die genannten Phänomene vor:

> I will […] argue that, regardless of whether they co-occur with independent NPs or not, Spanish clitics (as well as the "PSA agreement" on the verb) should be linked to an "agreement index" node (AGX). The AGX is a dependent of the NUCLEUS, and it receives the agreement specifications of all core argument positions present in the Logical Structure. (Belloro 2004:43).

Belloros Ansatz trägt der Tatsache Rechnung, dass spanische Klitika sowie die Verbkategorien Person und Numerus in Abwesenheit der korrespondierenden NPs die Argumente des Prädikats realisieren. Deshalb ist es erforderlich, sie mit einem Knoten der Konstituentenstruktur zu verbinden (cf. Fig. 6).

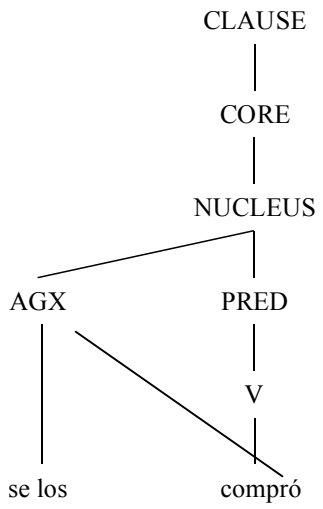


Fig. 6: AGX-Knoten nach Belloro (2004: 47)

Ob der AGX-Knoten Argumente repräsentiert oder nicht, ist in den Linking-Algorithmen zu überprüfen. Beim semantisch-syntaktischen Linking ergibt sich aus dem informationsstrukturellen Kontext, ob, und wenn ja, welche Argumente der Sprecher als NPs kodiert. Entsprechend wird eine Konstituentenstruktur gewählt, in der NPs als Kernargumente erscheinen (cf. Fig. 7).

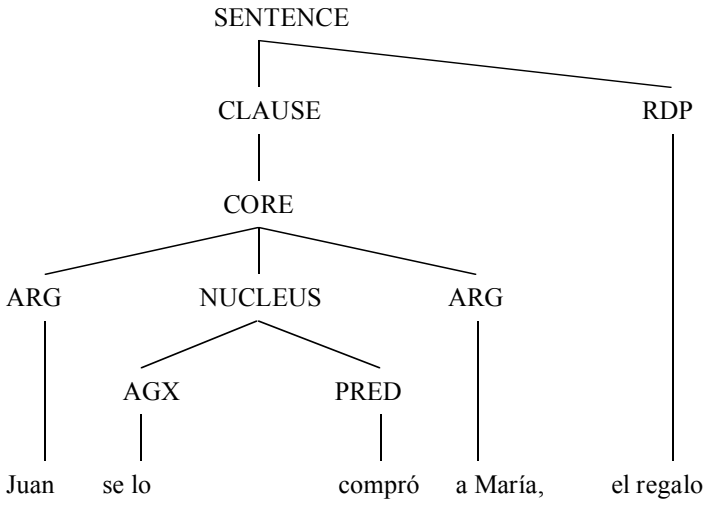


Fig. 7: AGX- und ARG-Knoten (cf. Belloro 2004: 49)

Argumente, die aus informationsstrukturellen Gründen nicht durch NPs wiedergegeben werden müssen, werden im AGX-Knoten repräsentiert. Dieser erhält die Person- und Numerusmerkmale sämtlicher Argumente der LS des Prädikats. Die Kasusmerkmale werden im Laufe des Linking-Prozesses durch die Interpretation der Makrorollenstruktur des Prädikats (in Abhängigkeit von der Diathese) hinzugefügt (cf. Fig. 8).

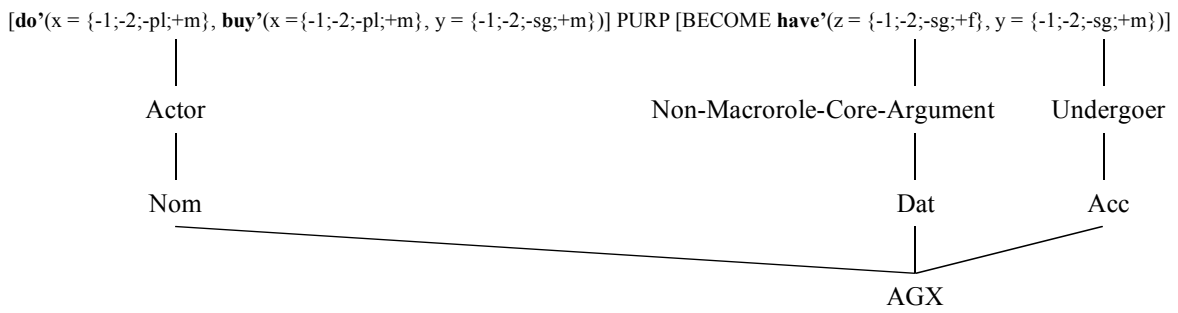


Fig. 8: Kodierung der morphosyntaktischen Merkmale in AGX

Eine morphophonologische Regel bestimmt dann die Realisierung der AGX-Merkmale am Verb (cf. Belloro 2004:48).

Belloros Ausführungen zum syntaktisch-semantischen Linking sind weniger detailliert. Ohne auf den Linking-Algorithmus im Einzelnen einzugehen, ließe sich aber informell gesprochen etwa Folgendes annehmen: Beim syntaktisch-semantischen Linking wird der Kern nach den Regeln der Intonation als informationsstrukturelle Einheit interpretiert. Erscheinen in diesem Kern NP-Argumente, werden sie den Argumentpositionen in der LS des Prädikats zugeordnet, ansonsten erfolgt die Füllung der Leerstellen mithilfe der Klitika und der Numerus- und Personmarkierung des Verbs.

Die Morphologie-Komponente, die Belloro (2004:43s) vorschlägt, orientiert sich an einem "inferentional-realizational approach" im Sinne von Stump (2001). Diesem Ansatz zufolge

sind Flexionsmerkmale keine lexikalischen Entitäten (Morpheme) mit einer bestimmten Ausdrucksform und einem bestimmten grammatischen Inhalt, die einer unflektierten lexikalischen Wurzel hinzugefügt werden. Die Flexionsmerkmale erhält ein Lexem vielmehr durch morphophonologische Regeln, die flektierte Formen mit der Wurzelform verbinden. Von daher ist der Ansatz "inferentional" und nicht "lexical" (Stump 2001:1). Des Weiteren geht Stump (ibd.:2) davon aus, dass es auf der Seite des Inhalts die Assoziation einer Wurzel mit bestimmten morphosyntaktischen Eigenschaften ist, die eine bestimmte morphophonologische Realisierung auf der Seite des Ausdrucks lizenziert. Die morphosyntaktischen Eigenschaften treten also weder durch das Anfügen von Morphemen, noch durch die Anwendung von Realisierungs-Regeln zur Wurzel hinzu. Vielmehr gehen sie der Realisierung voraus und ermöglichen diese. Deshalb ist Stumps Ansatz "realizational" und nicht "incremental".

In Fig. 8 wurde bereits verdeutlicht, wie Belloro die zweite Komponente von Stumps Ansatz aufgreift. Die Kongruenzmerkmale werden mit den Argumentpositionen des Prädikats assoziiert. Die antilexikalistische Komponente von Stumps Ansatz ermöglicht nun eine Beschreibung des Phänomens des "kannibalistischen Dativs" bei *se los* / *se las*. Die einzelnen, mit dem Prädikat assoziierten morphosyntaktischen Eigenschaften der Argumente können gebündelt und zu Realisierungsregeln kondensiert werden, die über das morphologische Material als Ganzes operieren können und nicht an einzelne Morpheme gebunden sind. Von daher kann die Pluralität des Nicht-Makrorollen-Arguments als *se los* / *se las* realisiert werden. *Los* ist hier nicht, wie eine traditionelle Morphemanalyse annehmen würde, ein Pronomen mit den Eigenschaften {-1, -2, +acc, +pl, +m}, sondern *se los* bildet eine Einheit, die die Eigenschaften {-1, -2, +dat, +acc, +pl, +m} realisiert.

Bei dieser Betrachtung bleibt die Frage zu beantworten, warum die Pluralität des Nicht-Makrorollen-Arguments realisiert wird und nicht die Singularität des Undergoer-Arguments. Belloro (2004:56), die die Realisierungsregeln nicht formalisiert, verweist in diesem Zusammenhang unter Berücksichtigung der Überlegungen von Company (1998) darauf, dass die Kongruenzmerkmale des Nicht-Makrorollen-Arguments grundsätzlich stärker sind als die des Undergoer-Arguments. Dies zeige sich auch darin, dass im Spanischen Nicht-Makrorollen-Argumente grundsätzlich Kongruenz in Form eines "redundanten" Klitikums fordern, während die Objektkongruenz des Undergoer-Arguments auf wenige informationsstrukturell klar umrissene Fälle beschränkt ist.[15]

Es bleibt allerdings bei Belloro (2004) ungeklärt, warum die Pluralität des Undergoer-Arguments sich dennoch gegenüber der Singularität des Nicht-Makrorollen-Arguments durchsetzt (cf. Beispiel (11)):[16]

(11) a. Juan compró los juguetes para su hijo
b. => Juan se los compró
c. => *Juan se lo compró

Aufgrund dieser Fakten ist aber die These, spanische Dativa seien "kannibalistisch" zu relativieren. Nicht das Dativ-Klitikum zwingt seinen Numerus dem Akkusativ-Klitikum auf. Vielmehr ist es die Kategorie des Plurals, die realisiert werden muss, unabhängig davon, bei welchem Argument sie auftritt. Deshalb erscheint es angemessener, von einem "flottierendem Plural"[17] zu sprechen. Darauf wird weiter unten noch einzugehen sein.

4. Linking, Kongruenz und "flottierende Plurale"

Im folgenden Abschnitt soll eine im Rahmen der RRG "konservativere", aber im Detail auch präzisere Alternative zum Beschreibungsansatz von Belloro (2004) entwickelt werden. So theoretisch interessant und in seinen Ergebnissen grundsätzlich überzeugend der Ansatz von Belloro (2004) ist, steht er meines Erachtens doch im Widerspruch zu den morphologischen Grundannahmen der RRG. Das Hauptproblem liegt dabei im Postulieren eines Kopfes AGX auf der Ebene der Konstituentenprojektion. Dieser Kopf, der gewisse Ähnlichkeiten zu einem funktionalen Kopf in der Generativen Grammatik aufweist, repräsentiert lediglich dann Konstituenten, wenn die Argumentpositionen des Prädikats nicht von NPs gefüllt werden. Dieser Fall ist aber aus den *head-marking*-Sprachen gut bekannt und in der RRG beschrieben. In *head-marking*-Sprachen repräsentieren die Verbaffixe stets die Argumente (cf. Fig. 4). Pro-drop-Sprachen können als *dependent-marking languages* mit Subjekt-Verb-Kongruenz beschrieben werden, wobei der Verbendung der Status eines Arguments zukommt, wenn kein freies Morphem das Subjekt repräsentiert (cf. Van Valin 2005a:19). Werden, wie in (12), alle Argumente durch freie Morpheme repräsentiert, ist ein AGX-Knoten überflüssig. Die Relation zwischen *Juan* und der Verbendung fällt in den Bereich der Kongruenz und ist als "relationale Morphologie" allein im Rahmen des Linking zu behandeln.

(12) Juan vio a María

Ein Argument Belloros für die Annahme eines einheitlichen AGX-Kopfes ist nun das Phänomen des "flottierenden" Plurals. Belloro zufolge stellen die Dativ- und Akkusativklitika keine unabhängigen Morpheme dar, sondern bilden eine Einheit, die morphologische Eigenschaften des Undergoer- und des Nicht-Makrorollen-Arguments realisiert. Das Actor-Argument ist davon jedoch nicht betroffen. Weder beeinflussen die Objekt-Argumente die Verbendung, noch hat diese Einfluss auf die Realisierung der Objektklitika. Von daher ist es auch nicht nachvollziehbar, warum Belloro in ihrer Repräsentation von (13) (cf. Fig. 9) die morphologischen Informationen, die mit dem Actor-Argument verbunden sind, der Lautfolge *se lo* zuschreibt.

(13) Juan se lo compró a María, el regalo

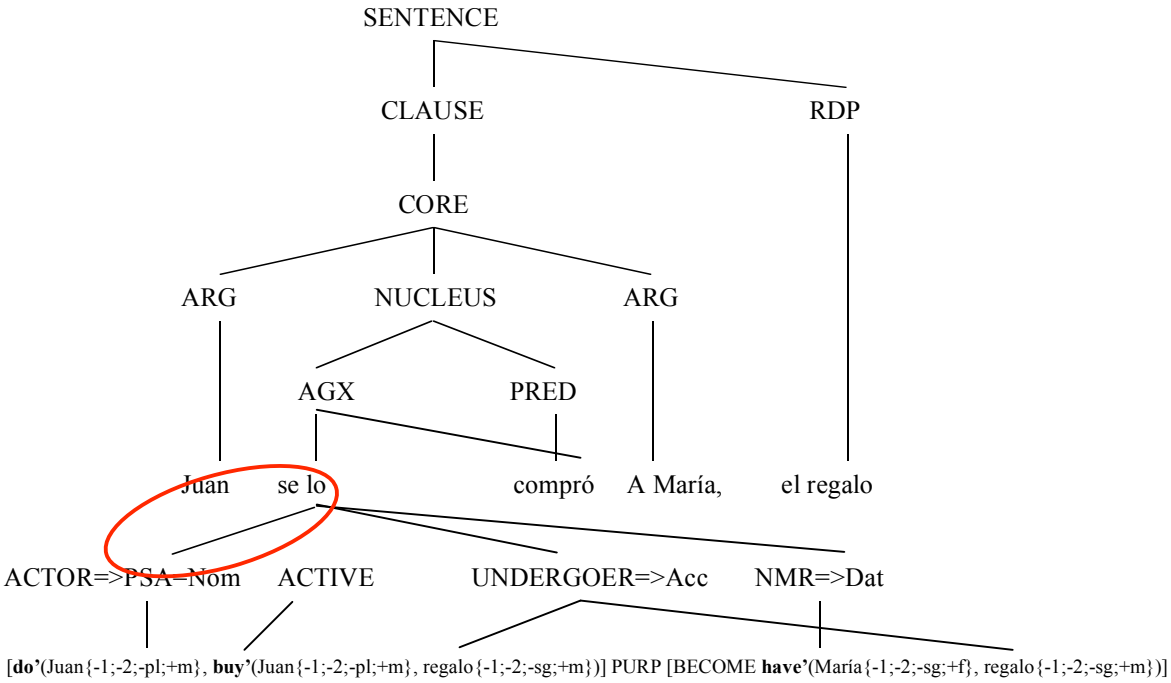
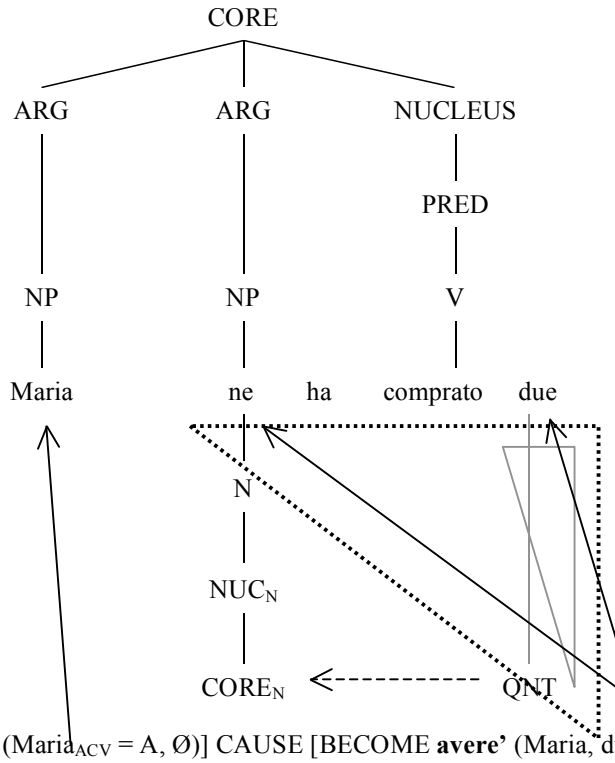


Fig. 9: Assoziation morphologischer Information mit AGX über *se lo* (cf. Belloro 2004: 49)

Halten wir also fest, dass in den romanischen Sprachen die Subjektkongruenz von der Objektkongruenz zu trennen ist. Subjektkongruenz erfolgt obligatorisch durch gebundene Suffixe, Objektkongruenz beim flektierten Verb durch Proklitika. Eine Verbindung oder Überlagerung beider Phänomene, die eine einheitliche Beschreibung erfordern würde, ist nicht zu beobachten.

Wie kann nun auf der Ebene der Konstituentenstruktur der Tatsache Rechnung getragen werden, dass die Pluralität des Nicht-Makrorollen-Arguments durch *-s* in der Kette *se los* / *se las* materialisiert wird? Meines Erachtens ist dies durch die Annahme einer diskontinuierlichen Konstituente zu lösen. Diskontinuierliche Morpheme haben wir bereits betrachtet: in Fig. 3 wurde verdeutlicht, dass die Kategorie "progressiver Aspekt" im Spanischen durch das Auxiliarverb *estar* und die Gerundialendung ausgedrückt wird. Auf der Ebene der Konstituentenstruktur bietet sich als Parallele die Analyse des italienischen Partitivs an:



[**do'** (Maria$_{ACV}$ = A, Ø)] CAUSE [BECOME **avere'** (Maria, due$_{INA}$ ne$_{ACV}$ = U)]

Fig. 10: Partitiv im Italienischen (cf. Van Valin 2005a: 178).

Da ein Teil des Undergoer-Arguments fokalisch ist (*due*), ein anderer aber topikalisch (*ne*), fällt das Argument auseinander. Die Konstituente ist diskontinuierlich, wobei allein *ne* mit der Konstituentenprojektion verbunden wird, *due* dagegen als nominaler Operator der Quantifizierung mit der Operatorenprojektion der Konstituente verknüpft ist. Nicht unproblematisch erscheint an dieser Darstellung die Klassifizierung eines klitischen Pronomens als Kopf einer Nominalphrase, die eine Operatorenprojektion besitzt. *Ne* erlaubt lediglich die Kategorie der Quantifizierung. Andere nominale Operatoren, wie Nominalaspekt, Numerus, Negation, Definitheit oder Deixis,[18] können nicht ausgedrückt werden. Eine Lösung dieses Problems könnte darin bestehen, Klitika als Konstituenten der Kategorie PRO anzusehen, die eine defiziente nominale Operatorenprojektion ausbildet, insofern als sie eine Numerusmarkierung oder Quantifizierung erlaubt.

Überträgt man mit dieser Modifikation den Beschreibungsansatz für das partitive *ne* auf das Phänomen des "flottierenden" Plurals, lässt sich die Kette *se los* als diskontinuierliche Materialisierung zweier Argumente ansehen:

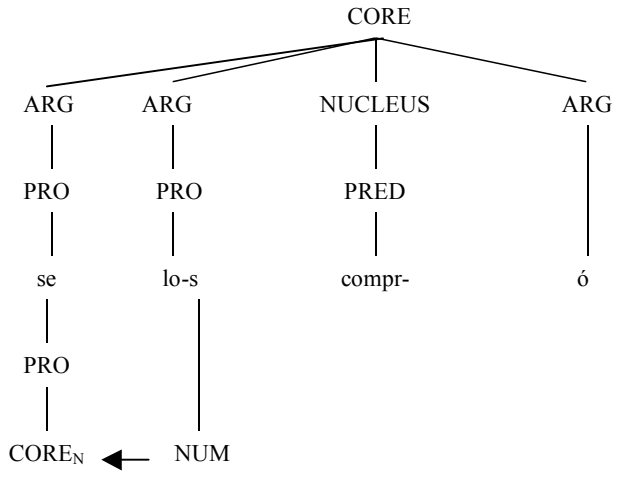


Fig. 11: *se-s* als diskontinuierliches Argument

Des Weiteren besteht der Vorteil einer solchen Formalisierung der Operatorenprojektion darin, dass sie auch dann erscheinen kann, wenn die Klitika auf der Konstituentenprojektionsebene keine Argumente repräsentieren, sondern Kongruenzmarker sind.
Wie bereits erwähnt, wird die Numerusmarkierung des Nicht-Makrorollen-Arguments nur dann realisiert, wenn es sich um den Plural handelt. Ist das Nicht-Makrorollen-Argument singularisch, das Undergoer-Argument aber pluralisch, erscheint die Kette *se los* / *se las* und nicht *se lo* / *se la*.

(14) = (11)
a. Juan compró los juguetes para su hijo
b. => Juan se los compró
c. => *Juan se lo compró

Morphosyntaktische Regeln müssen diese Fakten berücksichtigen und außerdem die Unterschiede zwischen dem europäischen Spanisch und dem amerikanischen Spanisch korrekt vorhersagen können.
Grimshaw (1997) findet mit Hilfe der Optimalitätstheorie eine Formalisierung, die auf den ersten Blick die Distribution von *se lo* / *la* : *se los* / *las* im lateinamerikanischen und europäischen Spanisch korrekt vorhersagt. Ihr Ansatz ist jedoch deskriptiv unzureichend und explikativ problematisch, da sie für beide Varietäten von einem identischen Morpheminventar ausgeht. Dem Klitikum *se* wird in allen Verwendungskontexten die einheitliche Bedeutung zugeschrieben, in den Kategorien Reflexiv (R), Person (P), Numerus (N), Genus (G) und Kasus (c) unmarkiert zu sein, *lo* wird als nicht-reflexiv, maskulin und akkusativisch markiert angesehen, *los* als nicht-reflexiv, pluralisch, maskulin und akkusativisch:[19]

(15) Ausschnitt aus dem Inventar der spanischen Klitika (cf. Grimshaw 1997:190)
se = (R), (P), (N), (G), (C)
lo = -R, (P), (N), masc, acc
los = -R, (P), pl, masc, acc

Diese Beschreibung erscheint nun aus verschiedenen Gründen unangemessen. Zum einen wird sie den Sprachdaten nicht gerecht. Wie auch Belloro (2004:32) betont, kann *se* keine einheitliche Bedeutung zugeschrieben werden. Das "Flottieren" des Plurals tritt nur bei *se* in einer nicht-reflexiven Konstruktion auf. Ist *se* als Reflexivum zu interpretieren, kann die Pluralität des Arguments, das es repräsentiert, nicht ausgedrückt werden:

(16) a. Ellos se compraron un libro
b. Ellos se lo compraron
c. *Ellos se los compraron (cf. Belloro ibd., Beispiel (48))

Grimshaws Analyse würde für (16) die falschen Vorhersagen treffen.
Der zweite Punkt bezieht sich auf die Interpretation des akkusativischen Klitikums. Es ist meines Erachtens inadäquat, *los* in den lateinamerikanischen Varietäten die Bedeutung "Plural" zuzuschreiben. Mit *los* wird in diesen Varietäten keineswegs ein "falsches", pluralisches Klitikum, gewählt, weil der Ausdruck der Pluralität des Nicht-Makrorollen-Arguments Priorität hat. Vielmehr ist *se los* das "richtige" Klitikum, das Akkusativität und Dativität der beiden Objekt-Argumente und Pluralität eines oder beider Argumente ausdrückt. Anders gesagt, in *se los* werden nicht zwei Klitika kombiniert, sondern ein komplexes Klitikum drückt Eigenschaften zweier Argumente aus. Von daher ist die Bedeutung von *se los* im lateinamerikanischen und europäischen Spanisch nicht, wie Grimshaw (1997) annimmt, identisch. Es ist nicht eine unterschiedliche Gewichtung von Realisierungsregeln, die bei einem identischen Material zu unterschiedlichen Realisierungen führen, sondern das Material selbst besitzt unterschiedliche grammatische Bedeutung. In (17) sind die relevanten Unterschiede aufgeführt. Während im europäischen Spanisch *se los* die Werte [+dat, [+ acc + pl]] besitzt, hat das ausdruckseitig identische Material im amerikanischen Spanisch die Bedeutung [+dat, +acc, +pl].[20] Die Pluralität ist nicht an die Akkusativität gebunden.

(17) Europäisches Spanisch: se los = +dat, [+acc + pl]
Amerikanisches Spanisch: se los = +dat, +acc, +pl

Geht man von diesem Unterschied aus, kann eine identische Folge von Realisierungsbedingungen die unterschiedlichen Realisierungen erklären. Ich übernehme hierzu von Grimshaw (1997) die Unterscheidung von *Fill*-Regeln und *Parse*-Regeln.

(18) Fill: Only features in the input can appear in the output
Parse: All features in the input must appear in the output (cf. Grimshaw 1997:170)

Für die Kombination der Objektargumente sind nun vier Fälle möglich:

(19) a. NMR-ARG = [+dat +pl]; U-ARG = [+acc + sg]
b. NMR-ARG = [+dat +sg]; U-ARG = [+acc + pl]
c. NMR-ARG = [+dat +sg]; U-ARG = [+acc + sg]
d. NMR-ARG = [+dat +pl]; U-ARG = [+acc + pl]

Mit den Regeln *Fill Plural*, *Fill Accusative Plural* und *Parse Plural* lassen sich nun für das europäische wie für das amerikanische Spanisch die richtigen Vorhersagen treffen:

	Output	*Fill Pl.*	*Fill Acc. Pl.*	*Parse Pl.*
Amerikanisches Spanisch	se los = +dat, +acc, +pl	*c!		
	se lo = +dat, +acc			*a!, *b!, *d!

	Output	*Fill Pl.*	*Fill Acc. Pl.*	*Parse Pl.*
Europäisches Spanisch	se los = +dat, [+acc +pl]	*c!	*a!, *c	
	se lo = +dat, +acc			*a, *b!, *d!

Fig. 12: Optimale Klitika für den Input (19) im amerikanischen und europäischen Spanisch

Die *Fill Plural*-Regel verbietet das Realisieren eines Plurals, der nicht im Input gegeben ist. In (19c) sind beide Argumente im Singular, insofern verletzt der Input (19c) bei einem Output *se los* die Regel in beiden Varietäten. Die *Fill Accusative Plural*-Regel verbietet das Realisieren eines Akkusativ-Plurals, der nicht im Input gegeben ist. Im amerikanischen Spanisch realisieren weder *se los* noch *se lo* einen Akkusativ-Plural. *Se los* realisiert nur den Plural irgendeines Arguments. Im europäischen Spanisch dagegen realisiert *se los* einen Akkusativ-Plural. Ist im Input, wie bei (19a) und (19c), das Undergoer-Argument singularisch, ist die Regel bei einem Output *se los* verletzt. Die *Parse Plural*-Regel schließlich verlangt die Realisierung eines im Input gegebenen Plurals. In (19a), (19b) und (19c) sind ein oder beide repräsentierten Argumente pluralisch. Deshalb ist die Regel bei einem Output *se lo* in beiden Varietäten verletzt.

Im amerikanischen Spanisch führt die Regel *Fill Plural* dazu, dass bei (19c) *se lo* gewählt wird, nach der Regel *Parse Plural* erscheint bei (19a), (19b) und (19d) *se los*. Im europäischen Spanisch führt ebenfalls die Regel *Fill Plural* dazu, dass bei (19c) *se lo* erscheint, die Wahl von *se lo* bei (19a) hingegen erfolgt durch die Regel *Fill Accusative Plural*. Die Regel *Parse Plural* schließlich garantiert, dass bei (19b) und (19d) *se los* gewählt wird.

An welcher Stelle kann dieses Optimalitätskalkül im Rahmen der Modellarchitektur der RRG repräsentiert werden? Belloro (2004) macht zur Anwendung der morphophonologischen Regeln keine konkreten Aussagen. Die Linking-Algorithmen werden hinsichtlich der Füllung ihres AGX-Kopfes lediglich ansatzweise durchdacht. Meines Erachtens ist der Ort ein so genanntes *Constructional Schema*. *Constructional Schemas* buchstabieren die einzelsprachlichen und konstruktionsspezifischen Besonderheiten allgemeiner Linking-Regeln aus (cf. Van Valin 2005a:131-135):

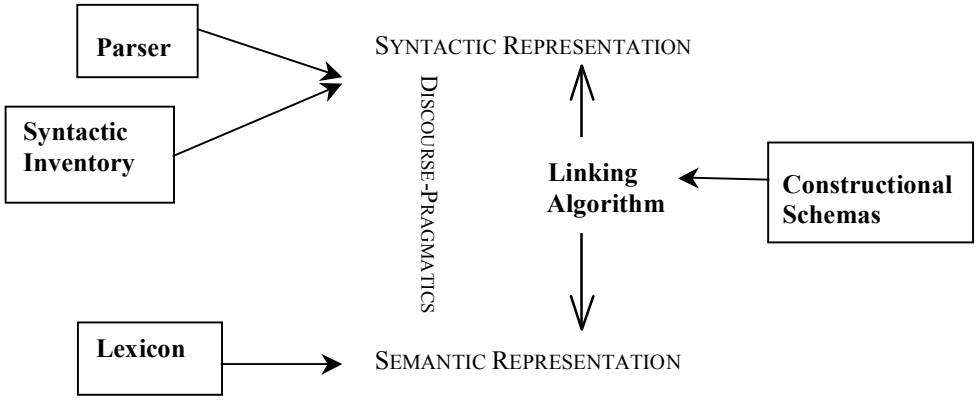


Fig. 13: Modellarchitektur der Role and Reference Grammar (cf. Van Valin 2005a:134).

Das Interagieren der allgemeinen Linking-Regeln und der *Constructional Schemas* wird allerdings auch in Van Valin (2005a) nur angedeutet. Konkrete Algorithmen, die das Aufrufen der Schemata benennen, finden sich in dieser allgemeinen Darstellung nicht. Meines Erachtens kommt die hier behandelte Problematik im Punkt 3 des semantisch-syntaktischen Linking ins Spiel.

(20) Linking algorithm: Semantics → Syntax (cf. Van Valin 2005a:136)

1. Construct the semantic representation of the sentence, based on the LS of the predicator.
2. Determine the actor and undergoer assignments, following the Actor-Undergoer Hierarchy.
3. Determine the morphosyntactic coding of the arguments
    a. Select the PSA […]
    b. Assign the XPs the appropriate case markers and/or adpositions.
    c. Assign the agreement marking to the main or auxiliary verb, as appropriate.

Zur Bestimmung der morphosyntaktischen Kodierung der Argumente ist es notwendig, die semantische Struktur daraufhin zu befragen, ob sie volle NPs in den Argumentpositionen enthält oder nicht. Wird das PSA-Argument (=Subjekt) nicht durch eine NP repräsentiert, kommt

ein "pro-drop"-Konstruktionsschema ins Spiel. Unter (21) findet sich ein Versuch, ein solches Schema zu umreißen:

(21) KONSTRUKTION: "pro-drop"
SEMANTIK:
Das PSA-Argument wird nicht durch eine NP repräsentiert oder diese wird durch eine Topikalisierungskonstruktion in einer peripheren Satzposition realisiert.
MORPHOLOGIE:
Das PSA-Argument wird durch gebundene Person- und Numerusmorpheme des Verbs ausgedrückt.
SYNTAX:
Die gebundenen Person- und Numerusmorpheme des Verbs füllen eine Argumentposition des Kerns.
PRAGMATIK:
Das PSA-Argument ist topikalisch.

Wird das Undergoer-Argument nicht als PSA realisiert und enthält die LS des Weiteren ein dativisches Nicht-Makrorollen-Argument, ist das Konstruktionsschema für Objektklitika hinzuzuziehen. Unter (22) formuliere ich die zentralen Aspekte, die ein solches Schema umfassen müsste.

(22) KONSTRUKTION: spanische Objektklitika
SEMANTIK:
Klitika sind Kongruenzmarker, wenn sie mit NPs in der Funktion von Objektargumenten innerhalb des Kerns korreferent sind. Gibt es keine solchen NPs in der LS oder werden diese durch eine Topikalisierungskonstruktion in einer peripheren Satztposition realisiert, sind die Klitika Argumente. Sie repräsentieren den Undergoer oder das Nicht-Makrorollen-Argument.
SYNTAX:
Sind die Klitika als Argumente anzusehen, füllen sie eine oder zwei Argumentposition(en) des Kerns.
MORPHOLOGIE:
Wird ein dativisches Nicht-Makrorollen-Argument durch eine NP realisiert, tritt ein kongruenzmarkierendes Klitikum hinzu. Für ein als NP realisiertes Undergoer-Argument ist dies nur unter bestimmten pragmatischen Voraussetzungen der Fall. Es erscheint der optimale Kandidat aus einem varietätenspezifischen Inventar. Werden zwei Argumente klitisiert, geschieht dies durch ein komplexes Klitikum.
PRAGMATIK:

Ein Klitikum erscheint als Kongruenzmarker des Undergoer nur dann, wenn dieser "accessible" oder "inactive" ist (cf. Belloro 2004:51-54).

Sind die Schemata abgearbeitet, kann das Linking vollendet werden:

(23) Linking algorithm: Semantics → Syntax (cf. Van Valin 2005a:136)
4. Select the syntactic template(s) for the sentence […].
5. Assign XPs to positions in the syntactic representation of the sentence […].

Es würde den Rahmen dieses Beitrags sprengen, ausführlicher auf das syntaktisch-semantische Linking einzugehen. Was das Problem des "flottierenden" Plurals betrifft, so ist aus syntaktisch-semantischer Sicht *se los* immer mehrdeutig, wenn die Klitika Argumente repräsentieren. Der Parser (siehe Fig. 13) müsste somit drei verschiedene Operatorenprojektionen generieren, in denen der Pluralmarker *-s* entweder mit *se* oder mit *lo* oder mit beiden verbunden ist. Zur Desambiguierung wäre eine Linking-Theorie auf Textebene notwendig. Zurzeit fehlt es der RRG jedoch noch an einer tiefer greifenden textlinguistischen Komponente (cf. Butler 2003:42).[21]

5. Konklusion

Im vorliegenden Beitrag ging es darum, die Beschreibung charakteristischer morphologischer Eigenschaften der romanischen Sprachen, das pro-drop-Phänomen und die Realisierung von Objektargumenten durch Klitika im Rahmen der RRG zu beschreiben. Es sollte gezeigt werden, dass die RRG den Vorteil besitzt, einerseits zwischen Konstituenten referenzieller Bedeutung und Operatoren grammatischer Bedeutung zu trennen und andererseits nicht-relationale Morphologie (Operatoren) von relationaler Morphologie (Kongruenz, Kasus) zu unterscheiden. Relationale Morphologie wird im Rahmen der Linking-Algorithmen in der Form von Konstruktionsschemata behandelt. Es ist dabei jedoch auch deutlich geworden, dass eine genauere Ausarbeitung der Morphologiekomponente der RRG noch aussteht.[22]
Bei der Beschreibung der Klitika bereitet die Realisierung der Pluralität des dativischen Arguments in der Kette *se los* / *se las* in einigen Subnormen des Spanischen in Lateinamerika nicht unerhebliche Probleme. Ich habe in einer Linie mit Company (1998) und Belloro (2004) argumentiert, dass dieses Phänomen nur adäquat beschrieben werden kann, wenn man die Kette als komplexes Klitikum ansieht, das zwei Argumente realisiert bzw. die Kongruenz zweier Argumente markiert. Dies erfordert eine Modifikation des optimalitätstheoretischen Ansatzes, den Grimshaw (1997) zur Beschreibung dieses Phänomens vorgeschlagen hat. Es konnte für das amerikanische Spanisch ein Beschreibungsansatz entwickelt werden, der sowohl dem Unterschied der Distribution von *se lo* und *se los* in einer reflexiven und einer

nicht-reflexiven Konstruktion Rechnung trägt, als auch der Tatsache, dass lediglich der Plural, nicht aber der Singular des dativischen Arguments "flottiert".

Im Gegensatz zu Belloro (2004) habe ich einen "konservativeren" Ansatz im Rahmen der RRG gewählt, der die Beschreibung der Phänomene nicht durch einen gewissermaßen "funktionalen" Kopf auf der Ebene der Konstituentenprojektion zu lösen versucht, sondern mit Hilfe von Konstruktionsschemata im Rahmen des Linking. Die doppelte Funktion der Klitika und der Person- und Numerus-Morpheme des Verbs, die einmal als Argumente, einmal als Kongruenzmarker erscheinen, kann dadurch beschrieben werden, dass man ihre Funktion, Argumente zu repräsentieren, als *head-marking*-Konstruktion in einer Sprache ansieht, die grundsätzlich *dependent-marking* ist.

Anmerkungen

1 Company (1998) beobachtet im Allgemeinen eine Tendenz der spanischen Dativmorphologie, an die Stelle der Akkusativmorphologie zu treten (Leísmo, "a-Akkusativ" etc.), d. h. diese gleichsam "aufzufressen".

2 Vgl. die Auswertung des Habla-Culta-Korpus bei Company (1998:538-544).

3 Das jüngste Buch Robert Van Valins (2005a) kursierte bereits in Vorfassungen seit 2002. Es liegt somit auch der genannten Arbeit von Belloro (2004) zugrunde.

4 Auf der Grundlage der Version von Van Valin (1993).

5 Vereinfacht gesagt: Transitive Prädikate weisen ihrem x-Argument die Actor-Makrorolle und ihrem y-Argument die Undergoer-Makrorolle zu. Sie realisieren den Actor in der Aktivkonstruktion als Subjekt und den Undergoer als direktes Objekt. Intransitive Aktivitäten weisen ihrem aktivsten, in der LS am weitesten links stehenden Argument, die Actor-Makrorolle zu, Zustände ihrem passivsten, in der LS am weitesten rechts stehenden Argument, die Undergoer-Makrorolle. Das Makrorollen-Argument wird immer als Subjekt realisiert. Ich verzichte hier auf eine ausführlichere Einführung in die RRG. Einen knappen Überblick gibt Van Valin (2005b), eine Zusammenfassung auf dem Stand von Van Valin / LaPolla (1997) im Hinblick auf die Beschreibung romanischer Sprachen findet sich bei Kailuweit (2003a).

6 Verben des Sehens gehören zur Aktivitätsunterklasse "directed perception" (cf. Van Valin / LaPolla 1997: 115). Hier ist der Aspekt der Kontrolle entscheidend, nicht der Bewegung.

7 Die RRG unterscheidet einen semantisch motivierten nicht-konfigurationellen (d.h. in der Anordnung der Konstituenten sprach- und konstruktionsspezifischen) Bereich der Konstituentenstruktur (Prädikat = NUCLEUS; Prädikat + Argumente = CORE; Prädikate + Argumente + Adjunkte = CLAUSE). Darüber hinaus gibt es in den Randbereichen *Pre-* und *Post-Core-Slots* sowie *Left-* und *Right-Detached-Positions*. Diese konfigurationellen Positionen sind informationsstrukturell motiviert (cf. Van Valin 2005a:Kap. 1; Van Valin 2005b:1; für den französischen Satz: Kailuweit 2003b).

8 Eine grundsätzlich ähnliche Beschreibung erfährt auch die Nominalphrase, deren interne Syntax ebenfalls in eine gespiegelte Schichtenstruktur zerfällt, in der Konstituenten von Operatoren getrennt werden (cf. Van Valin 2005a:24-27).

9 Siehe Anmerkung 5.

10 In den romanischen Sprachen wird ein Teil dieser Kategorien durch gebundene Morpheme ausgedrückt, ein anderer Teil durch Auxiliar- und Semiauxiliarverben. Die RRG trennt hier (vielleicht etwas zu) apodiktisch zwischen Operatoren (z.B. der Kategorien Tempus, Modus oder Aspekt) und komplexen Prädikaten, die z.B. die Phase ausdrücken (im Französischen *commencer à*, *finir de* etc.). Letztere stellen keine Operatoren dar. Siehe zur Beschreibung von französischen Verbalperiphrasen im Rahmen der RRG: François 2004.

11 Es geht mir nicht darum, die Fälle obligatorischer Verdoppelung von denen fakultativer Verdoppelung klar abzugrenzen. Es sind hier zumal Schwankungen innerhalb der unterschiedlichen Subnormen des Standardspanischen zu beobachten (cf. Belloro 2004). Vergleiche zur so genannten "Pronominalredundanz" die präskriptiven Ausführungen in RAE (1973:422-424).

12 Ich verwende die LS für Verben des Kaufens nach Van Valin (2005a:157). PURP führt hier die vom Käufer verfolgte Absicht ein, einem Benefizienten (dem Käufer selbst oder einem Dritten) am Kaufgegenstand Besitz zu verschaffen (cf. Van Valin / LaPolla 1997:382-386). Der Benefizient kann im Spanischen als dativisches direktes Kernargument oder als Argument-Adjunkt mit der Präposition *para* realisiert werden. Belloro

(2004: 47) verwendet eine leicht modifizierte LS. Da die semantische Analyse der Verben des Kaufens nicht Thema dieses Beitrages ist, werde ich die Nuancen bei der Darstellung der LS nicht diskutieren.

[13] Die RRG interpretiert die LS, indem sie dem aktivsten Argument eines transitiven Verbs die Actor-Makrorolle, dem passivsten die Undergoer-Makrorolle zuweist. Makrorollen werden stets direkt realisiert, d.h. der Actor erscheint in der Aktivkonstruktion im Nominativ, der Undergoer im Akkusativ. Ein (drittes) Argument, das keine Makrorolle erhält, wird im Dativ oder mit Hilfe einer Präposition realisiert. Traditionelle semantische Rollen haben keinen theoretischen Status in der RRG, können aber mit einzelnen Positionen der LS assoziiert werden (cf. Van Valin 2005a:53-67; Kailuweit 2004).

[14] Deshalb ist es auch nicht zutreffend, wenn Company (1998:544) pauschalisierend feststellt, es handele sich um "reanalysis of the morpheme -s which in this area of grammar added the value of animacy-humanness typical of datives to its plurality".

[15] Belloro (2004:53) argumentiert, dass Objektkongruenz des Undergoer-Arguments nur möglich ist, wenn dieses "accessible" oder "inactive" im Sinne von Chafe (1987) ist, also informationsstrukturell einen mittleren Aktivierungsgrad aufweist.

[16] Belloro (2004:24) erwähnt diese Fakten, analysiert sie jedoch nicht. Bei Company (1998) werden sie ignoriert, da sie ihre These eines Primats des belebten Objekts nicht bestätigen.

[17] Grimshaw (1997:188) nennt das Phänomen ebenfalls unscharf "floating number". Ihre Analyse (siehe unten) wird allerdings der Tatsache gerecht, dass es sich lediglich um den Plural handelt, der "flottiert".

[18] Zu den Operatoren der NP siehe Van Valin (2005a:24).

[19] Der Einfachheit halber beschränke ich mich im Folgenden - wie auch Grimshaw (1997:188-191) - auf die Beschreibung von *se los* und lasse *se las* außer Betracht.

[20] Die These von Company (1998:547): "*se los* seems to be lexicalized, a single pronoun, *selos*, totally unanalyzable for most speakers" erscheint insofern zu radikal. In der Tat handelt es sich um ein Klitikum, dem aber eine Referenz auf zwei Entitäten und die Werte [+dat, +acc, + pl] zugeschrieben werden können.

[21] Erste Überlegungen bezüglich des Zusammenhangs von textlinguistischen und informationsstrukturellen Aspekten finden sich in Van Valin (2005a:170-174).

[22] Eine Arbeit, die diese Lücke zu füllen verspricht, ist Everett (in progress).

Bibliographie

Belloro, Valeria (2004): A Role and Reference Grammar Account of Third-Person Clitic Clusters in Spanish. Ms. University of Buffalo. [08.09.2005]. http://wings.buffalo.edu/linguistics/rrg/

Bresnan, Joan (2000): "Optimal Syntax", in: Dekkers, Joost / van der Leeuw, Frank / van de Weijer, Jeroen (eds.): *Optimality Theory: Phonology, Syntax and Acquisition*. Oxford: Oxford University Press. 334-385.

Butler, Christopher S. (2003): *Structure and function — A guide to three major structural-functional theories*. Part 1 : *Approaches to the simplex clause*, Part 2 : *From clause to discourse and beyond*. Amsterdam: Benjamins (Studies in Language Companion Series 63/64).

Chafe, Wallace L. (1987): "Cognitive constraints of information flow", in: Tomlin, Russell S. (ed.): *Coherence and grounding in discourse*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins. 21-52.

Dowty, David (1979): *Word meaning and Montague Grammar. The semantics of verbs and times in generative semantics and in Montague's PTQ*. Dortrecht: Reidel.

Company, Concepción (1998): "The interplay between form and meaning in language change. Grammaticalization of cannibalistic datives in Spanish", *Studies in Langua*ge 22 (3), 529-565.

Everett, Daniel L. (2005): "Wari' Intentional State Construction Predicates", submitted to *International Journal of American Linguistics*. = [08.09.2005]: http://lings.ln.man.ac.uk/info/staff/DE/WariISCIJALversion.pdf.

Everett, Daniel L. (in progress): *Morphology and the Lexicon: A Survey of Contemporary Research*, Oxford Surveys in Syntax and Morphology. Under contract to Oxford University Press.

François, Jacques (2004): Clusters of non-predicative verbs and their description in RRG, paper presented at the workshop "Romance Languages in RRG", University of Aachen, Saturday, June 26th. 2004.

Grimshaw, Jane (1997): "The Best Clitic. Constraint Conflict in Morphosyntax", in: Haegeman, Liliane (ed.): *Elements of Grammar*. Dordrecht: Kluwer.

Kailuweit, Rolf (2003a): "Linking in Role-and-Reference-Grammar - Zur einzelsprachlichen Realisierung universeller semantischer Rollen anhand französischer und italienischer Beispiele", in: Blank, Andreas / Koch, Peter (eds.): *Kognitive romanische Onomasiologie und Semasiologie*. Tübingen: Niemeyer. 131-151.

Kailuweit, Rolf (2003b): "RRG resources for French - Preliminary work for implementation", paper presented at the 2003 International Course and Conference on Role and Reference Grammar: Exploring the interfaces

among meaning, function and morphosyntactic form (São Paulo State University at São José do Rio Preto, Brazil 14-20th July 2003).

Kailuweit, Rolf (2004): "Protorollen und Makrorollen", in: Kailuweit, Rolf / Hummel, Martin (eds.): *Semantische Rollen*. Tübingen: Narr. 84-104.

Manzini, Rita M. / Savoia, Leonardo M. (2004): "Clitics: Cooccurrence and Mutual Exclusion Patterns", in: Rizzi, Luigi (ed.): *The Structure of CP and IP. The Cartography of Syntactic Structures*. Volume 2. Oxford: Oxford University Press. 211-250.

RAE = Real Academia Española (1973): *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe.

Stump, Gregory, T. (2001): *Inflexional Morphology. A Theory of Paradigm Structure*. Cambridge: Cambridge University Press.

Van Valin, Robert D. Jr. (1993): "A synopsis of Role and Reference Grammar", in: Van Valin, Robert D. Jr. (ed.): *Advances en Role and Reference Grammar*, Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins, 1-164.

Van Valin, Robert D. Jr. (2005a): *Exploring the Syntax-Semantics Interface*. Cambridge: Cambridge University Press.

Van Valin, Robert D. Jr. (2005b): *A summary of Role and Reference Grammar*. [08.09.2005]. http://linguistics.buffalo.edu/research/rrg/RRGsummary.pdf.

Van Valin, Robert D. Jr. / LaPolla, Randy J. (1997): *Syntax. Structure, meaning and function.* Cambridge etc.: Cambridge University Press.

SUR UN SOUS-ENSEMBLE DE NOMS DÉVERBAUX NON-SUFFIXÉS DU FRANÇAIS

Françoise Kerleroux (Paris)

kerlerou@u-paris10.fr

> « By contrast, the notion of lexeme […] is entirely independent of morphological invariance: some (probably most) lexemes have a unique form associated with them; others do not »
> (Aronoff, 1994, 9)

Introduction

Nous avons ici deux objectifs. D'analyses qui portaient sur l'allomorphie radicale du verbe français[1], nous voudrions tirer une conséquence empirique en ce qui concerne des Noms tels que *résultat* ou *corrélat* aussi bien que *concept* ou *tract*, que nous identifions comme des Noms déverbaux non suffixés, des emplois nominaux d'un thème nu, – et chercher quelles implications théoriques peut avoir cette ré-organisation des données.

Les points de l'exposé porteront sur :

1. L'allomorphie radicale dans la flexion verbale en français,
2. L'identification d'un thème supplémentaire (TS), spécialisé pour la dérivation et invisible à la flexion, que nous avons appelé "thème caché",
3. La mise en œuvre de ce thème spécial qui sert de radical à des noms déverbaux construits et par suffixation et par conversion,
4. Quelques conséquences de ce réarrangement des données,
5. La question du statut de ces N convertis récupérés comme outputs d'une règle morphologique : formellement, sémantiquement constituent-ils un sous-ensemble au sein des N convertis déverbaux précédemment identifiés ?

1. L'allomorphie radicale dans la flexion verbale

On parle d'allomorphie radicale quand plusieurs lexèmes complexes formés sur la même base ne sont pas formés sur le même radical[2], ou quand un même lexème utilise plusieurs radicaux dans sa flexion. A cet égard, les résultats principaux de B.B. 2002, 2003, peuvent être résumés en quatre points :

- **Thèmes multiples** : les lexèmes verbes peuvent comporter une collection de radicaux phonologiquement distincts (cf. Lieber, 1981, Aronoff, 1994, Pirrelli & Battista 2000, Stump 2001). En français, un V peut avoir jusqu'à 4 représentations phonologiques lexicales distinctes (ou thèmes).

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 111-123. http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

- **Espace 'thématique'** : ou collection indexée de thèmes qui identifie un lexème du point de vue phonologique. Les lexèmes comportent une structure de stockage de leurs radicaux allomorphes ou thèmes, en ce qu'ils sont indexés avec certaines zones groupées du paradigme. On distingue ainsi dans le tableau suivant les radicaux appelés par leur numéro 1, 2 et 3, identifiés par les zones de leur mise en œuvre :

Espace thématique	zone du paradigme	LAVER	BATTRE	VOULOIR
Radical 1	PRST Sg	/lav/	/ba/	/vø/
Radical 2	PRST 3 Pl	/lav/	/bat/	/vœl/
Radical 3	IMPFT & PRST1/2 PL	/lav/	/bat/	/vul/

- **Indexation des radicaux :** L'espace thématique du verbe en français comporte 12 cases différentes ainsi mises en jeu par la flexion. Par défaut, la plupart des cases peuvent contenir des radicaux identiques ; ainsi appelle-t-on réguliers les verbes qui utilisent **un seul radical** pour un grand sous-ensemble du paradigme verbal, à savoir les 8 cases qui couvrent tout le paradigme sauf quatre temps (infinitif, participe passé, futur/conditionnel, passé simple). On observe ci-dessus le contraste entre LAVER (verbe régulier qui met en jeu un seul radical, par renvoi de R2 à R1, et de R3 à R2), face à BATTRE (deux radicaux) et VOULOIR (trois radicaux).
- **Morphomes** : Ces types de regroupements à travers le paradigme montrent que les radicaux impliqués dans la flexion sont de purs objets morphologiques, indépendants de tout conditionnement phonologique, morphosyntaxique ou sémantique : ce sont des 'morphomes' au sens de Aronoff (1994).

L'allomorphie radicale est donc vue ici non pas comme une déviation, mais comme une propriété active, abstraite, structurale, des systèmes morphologiques (cf. Maiden 1992).

2. Hypothèse d'un radical allomorphe supplémentaire : 'caché' à la flexion, mis en jeu par la dérivation des déverbaux en *-ion, -eur/rice, -if/ive.*

Pour rendre compte de la distribution de suffixes dérivationnels tels que *–ion, -eur/-rice* ou *–if/-ive*, on a proposé (B. B. K., 2004) de voir que les verbes français prennent pour radical un thème distinct qui n'apparaît jamais dans la flexion, mais qui est visible dans les lexèmes dérivés tels que *dérivat-ion, réquisit-oire, supplét-if* ou *résultat-if.* L'existence d'un tel thème montre que la morphologie flexionnelle et la morphologie dérivationnelle ont accès également à la collection de thèmes d'un lexème : certains thèmes sont utilisés à la fois dans la flexion et dans la dérivation, certains seulement dans la flexion, et certains exclusivement dans la dérivation. Ceci n'apparaît pas comme surprenant puisqu'on pose que les deux morphologies partagent le même input (lexèmes) et diffèrent par leur output (formes fléchies d'un lexème vs lexèmes construits).

La forme **par défaut** de ce thème spécial (TS) est obtenue en ajoutant -*at* au thème 3, sur lequel les N et A déverbaux sont généralement construits. Cette analyse est fondée sur la classification de surface des N en -*ion* (cf. Tableau 1) qui fait apparaître la façon dont le TS est relié à la forme du radical 3.

Tableau 1. Classification de surface des N déverbaux en -*ion*, en fonction de la relation régulière (-*at*) ou irrégulière entre leur thème 3 et leur thème spécial (reprise de B. B. K., 2004)

Classe 1	ouverte	T3 + /asjõ/	*dérivat-ion*
Classe 2	ouverte	T3 + /kasjõ/	*nidificat-ion*
Classe 3	86	T3 + /jõ/	*dispers-ion*
Classe 4	33	T3 + /isjõ/	*composit-ion*
Classe 5	50	T3 + /sjõ/	*diminut-ion*
Classe 6	277	X + /jõ/	*abstract-ion*

Cette classification permet de faire deux distinctions : d'abord celle des deux classes ouvertes, (classes 1 et 2) opposées aux quatre autres qui sont fermées et irrégulières. Ensuite la distinction entre la classe 1, régulière, des noms en -*ation*, qui illustrent la méthode par défaut de construction de l'espace thématique des verbes (les verbes nouveaux rentrent normalement dans cette classe) d'avec la classe 2, celle des noms en -*ification* basés sur des verbes en -*ifier*. Cette classe 2 a l'air productive; en réalité c'est la construction des verbes en -*ifier* qui est productive; c'est donc une classe à la fois irrégulière et ouverte.

Tableau 2. Distribution des radicaux communs et spécialisé dans les lexèmes déverbaux

Radicaux allomorphes	Déverbaux	LAVER	ADMIRER	BLANCHIR
R1 ou R3 ou RS	N et A dérivés	**R3** /lav/ (= R2= R1) *lav-age,* *lav-eur, -euse*	**RS** /**admir-at/** *admirat-ion* *admirat-if* *admirat-eur* *admirat-rice*	**R1 /blãʃi/** *blanchi-ment* **R3 /blãʃis/** *blanchiss-age* *blanchiss-eur* *blanchiss-euse*

Le tableau montre que les trois RCL (Règles de Construction de Lexème) des N en -*age*, en -*ment* et en -*ion* opèrent sur des thèmes différents :

- Les N suffixés en *-age* sont construits sur R 3 (*blanchissage*).
- Les N déverbaux en *-ment* sont construits sur R1 (*blanchiment,* comme *amoncellement)* ou sur R3 (*accroissement, jaunissement*).
- Les N en *-ion* prennent pour radical le thème caché (*admirat-ion*), pour les réguliers. Par ailleurs, les deux verbes LAVER et ADMIRER divergent par les types de N déverbaux qu'ils autorisent (ni **lavation*, ni **admirage)*.

Cette hypothèse consiste donc à déplacer l'allomorphie : au lieu de décrire des phénomènes d'allomorphie du suffixe (Corbin, 1987, Huot, 1997), on décrit l'allomorphie des radicaux du lexème verbal (cf. Di Lillo, 1983). Un avantage considérable de cette hypothèse tient à ce qu'on n'a pas à prévoir des allomorphies parallèles des autres suffixes *-eur/-rice, -if/ive, -oire, -ure* (cf. *modificat-oire, composit-eur, abstract-eur, réduct-eur, descript-if*).

3. Objectif empirique

Ayant rappelé ces résultats, nous pouvons maintenant montrer que le thème spécialisé TS apparaît non seulement dans des dérivés suffixés, données qui constituaient la base empirique de notre hypothèse, mais aussi dans des lexèmes non suffixés, i.e. convertis, tels ceux du tableau 3 et de la liste qui suit.

Tableau 3. Verbes dont le TS a la forme par défaut

V avec TS en *-at*	Lexèmes suffixés	Lexèmes convertis
agglomérer	*agglomérat-ion*	*agglomérat*
attenter	*attentat-oire*	*attentat*
habiter	*habitat-ion*	*habitat*
corréler	*corrélat-ion, corrélat-if*	*corrélat*

...agrégat, alternat, assassinat, attentat, broyat, combinat, condensat, corrélat, crachat, distillat, éjaculat, exsudat, filtrat, format, habitat, isolat, pissat, plagiat, postulat, prédicat, réduplicat, résultat, troncat[3]*...*

3.1 En effet, et contrairement à une longue tradition[4], nous reconnaissons dans les systèmes morphologiques des langues un procédé de dérivation, la conversion, qui consiste à former un lexème 2 sur la base d'un lexème 1, à l'identique, c'est-à-dire sans que ce lexème 1 pris comme radical soit l'objet d'aucune opération phonologique (ni segmentale, comme la suffixation, ni non segmentale comme l'apophonie), cf. Zwicky, 1990a, et 1990b : "The phonological effect of a derivational rule is to predict stems of one lexeme on the basis of information about other lexemes. The simplest way to achieve this effect is to stipulate that the primary stem of the output is identical to the primary stem of the input" (p. 228).

3.2 Conséquence de cette conséquence

Comme on l'a vu (Tableau 1), le thème 'caché' ne se réduit pas à la forme X-*at*- (où X est le T3 des verbes) : on analyse donc au même titre les formes du tableau 4 comme des convertis déverbaux, dont la propriété commune est d'avoir un TS irrégulier, qui apparaît nu dans ces formes en *-ut, -it, -ept, -act*, etc.

Tableau 4. Verbes à RS irrégulier

V à TS irrégulier	Lexèmes suffixés	Lexèmes convertis
insérer	*insert-ion*	*insert*
substituer *attribuer* *instituer*	*substitut-ion, substitut-if* *attribut-ion* *institut-ion, institut-eur*	*substitut* *attribut* *institut*
concevoir *percevoir*	*concept-ion, concept-eur* *percept-ion*	*concept* *percept*
ouïr *requérir*	*audit-ion, audit-oire* *réquisit-ion*	*audit* *réquisit*
tirer	*tract-ion, tract-eur*	*tract*
attirer	*attract-ion, attract-if*	*attrait*
toucher *abstraire* *affecter*	*tact-ile* *abstract-ion* *affect-ion, affect-if*	*tact* *abstract* *affect*

3.2.1 On note que dans ces formes converties, le -t graphique final correspond parfois à une prononciation (*concept, affect, tact, réquisit, audit*), parfois non (*substitut, attribut, insert*, etc.).

3.2.2 On note que les V *plagier, assassiner, cracher*, *pisser* ne construisent pas de lexèmes suffixés sur leur TS. Par le fait, leurs N déverbaux convertis sont la seule occurrence de ce thème caché à la flexion, tandis que leurs autres dérivés suffixés sont construits sur leur R3 :

(1a) plagiat, crachat, pissat, assassinat
(1b) plagiaire, cracheur, pisseur, assassin
(1c) *plagiateur, *crachateur, *pissateur, *assassinateur

3.3.3 En faisant cette hypothèse sur l'allomorphie radicale des lexèmes verbes et sur l'existence d'un radical allomorphe spécialisé pour la dérivation, on a observé que la formation est productive (cf. la classe 1 dans le tableau 1). De fait, nous avons trouvé une

attestation néologique, à savoir *narrat*, que l'écrivain Antoine Volodine a donné comme sous-titre à son récent roman *Les anges mineurs - narrats* (Le Seuil, 2001) :

(2) « Ecoutons Volodine expliquer lui-même ce qu'est un narrat ...et si tous ces anges occupant l'espace de chaque "**narrat**" n'étaient en définitive…» (Internet)

4. Conséquences de la réorganisation des données

4.1 Des données supplémentaires sont analysables d'un point de vue morphologique

En prenant acte du jeu de l'allomorphie radicale, nous obtenons comme des dérivés morphologiques, en l'occurrence des N déverbaux convertis, des lexèmes qui, sinon, étaient laissés à l'état isolé, et qui ne donnaient lieu qu'à des prises en compte étymologiques ou socio-historiques. C'est le cas de tous les N convertis du Tableau 4.

(3a) *concept, percept*, *institut, attribut*, sont rapportés aux formes des supins latins dans le Petit Robert, ou présentés comme des emprunts au latin (les N *conceptus, perceptus,* et les adjectifs neutres *institutum, attributum*) par DHLF.
(3b*)* *tract* (DHLF)*, abstract*, *audit* (Gd Robert) sont identifiés comme des anglicismes.
(3c*)* *tact, requisit*, comme des emprunts au latin.

On pourrait se demander si le statut d'emprunt au latin ou à l'anglais a pu servir à motiver la prononciation de la consonne finale dans les formes de (3b) et (3c). Mais les données de (3a) demeurent hétéroclites. On remarque que ni la cooccurrence de deux consonnes graphiques finales (*tract, concept* VS *respect*) ni l'unicité d'un -t- final (*requisit* VS *institut*) ne laissent prédire la forme phonologique attestée.

4.2 Il n'y a plus qu'un seul suffixe dérivationnel -*at*

Une conséquence de cette analyse est l'élimination de l'un des deux suffixes nominaux -*at* ordinairement recensés dans les inventaires du système morphologique du français. Une fois, en effet, que la forme *Xat* (où X est un radical verbal) est ré-identifiée comme l'un des radicaux allomorphes à décompter dans la collection propre à tel ou tel verbe (que nous avons appelée 'espace thématique'), le système morphologique du français ne compte plus qu'un seul suffixe dérivationnel -*at*, celui qui apparaît dans :

(4) épiscopat, cardinalat, mécénat, baronnat, kamikazat[5]

c'est-à-dire dans des lexèmes qui dénotent l'état social' (pour reprendre la formulation de Lecomte 1997) ou la fonction[6] de l'individu désigné par le lexème, simplex ou non, fournissant la base.

Tableau 5. Noms dénominaux suffixés en *-at*

Lexème simplex	Lexème suffixé en *–at* 'dignité de'- ou 'fonction de'
mécène	*mécénat*
cardinal	*cardinalat*
baron	*baronnat*
vizir	*vizirat*
émir	*émirat*
professeur	*professorat*

4.3 Cette analyse entre en contradiction avec

- les analyses qui n'identifient qu'un seul suffixe dérivationnel *-at*, supposé par le fait s'appliquer à la fois à des bases nominales (*maréchalat, artisanat*) et verbales (*résultat, agrégat*), comme c'est le cas dans le TLF, ou dans Dubois (1962).
- les analyses qui identifient 2 suffixes dérivationnels, en corrélation avec la différence catégorielle des bases, verbales ou nominales. (Lecomte, 1997, Kelling, 2003).
- l'analyse de Huot (2001) qui identifie dans toute occurrence de *–at* non pas un suffixe dérivationnel, mais un marqueur aspectuel ayant la valeur d' "accompli", qui est supposé être la réalisation continuée de l'"élargissement" de la racine indo-européenne, suivant les descriptions de Benveniste (1935).
- Mais notre analyse est en concordance avec celle de Corbin (1987), qui voyait dans le segment *–at-* de *résultat* ce qu'elle appelait un "segment parasite", dénomination qui signifie clairement qu'elle lui déniait un statut de suffixe dérivationnel.

4.4 La reconnaissance de ce cas particulier de l'allomorphie radicale des lexèmes verbes implique de ne pas confondre les cas de thème spécialisé en *Xat* avec les formes de radicaux verbaux, communs à la flexion et à la dérivation, qui sont terminés en *-at* :

(5) combattre / combat — appâter / appât
ébattre / ébat — constater / constat
débattre / débat — contracter / contrat (afr. contract)
rabattre / rabat — acheter / achat (afr. achapter, XII° s. achater), racheter / rachat

Elle devrait aussi à l'inverse nous conduire à identifier certains N convertis déverbaux dissimulés après changements orthographiques. Par exemple, le N abstrait *projection* est le déverbal du V *projeter*, et on observe le même thème dans *projectif*, comme attendu, et dans *projectile*, mais pas dans *projet*, réfection de *project*[7].

4.5 Quelles sont les limites de cette analyse ?

A quelles conditions peut-on identifier les thèmes qui réalisent ce RS dans des déverbaux, lorsque (i) il ne s'agit pas de la forme par défaut, et lorsque (ii) le lexique ne comporte pas de lexèmes suffixés correspondants ? :

Tableau 6 : Données problématiques

Verbes	Lexèmes dérivés sur R3	Eventuels dérivés sur RS
POUSSER	*poussée, pousseur, poussif*	***pulsion*** ***pouls***
RAVIR	*ravisseur, ravissant, ravissement*	***rapt***

Mais on observe que *rapteur* est attesté sur le Net.

(6) Les juges allemands ont protégé le parent **rapteur** par une ORDONNANCE
Le parent dit "**rapteur**" n'agit pas dans l'intérêt de son enfant (si l'on **...**la justice laisse l'enfant entièrement aux mains du parent **rapteur** dont on **...** (Internet)

5. Statut de ces données récupérées comme morphologiquement dérivées

Ces N déverbaux, convertis sur thème spécial TS, forment-ils une sous-classe au sein de l'ensemble des N déverbaux convertis précédemment recensés et analysés ? (Meyer- Lübke, 1974, Lüdtke, 1978, Lieber, 1981, Kerleroux, 1996, Meinschaefer, 2003) ?

5.1 Formellement on observe la distinction de 2 sous-classes, chacune se divisant encore en deux :

Tableau 7 : Sous-classes formelles de N déverbaux convertis

Thèmes communs à Flexion & Dérivation		TS, propres à la dérivation	
N convertis sur **T1** Masc A	N convertis sur **T3** : a)Masc & b)Fem B	N convertis sur **TS (+ défaut)** Masc C	N convertis sur **TS (- défaut)** Masc D
soutien *maintien* *ébat, débat,* *rabat* *constat*	a*) change, rabais, rebut, progrès, trot, port, accord, encart, don,* *abandon, pardon, regret* b*) attaque, écoute, annonce, commande, baisse, donne, relâche, nage, bâtisse, jaunisse*	*agrégat* *corrélat* *filtrat* *résultat* *troncat*	*insert* *tact* *tract* *abstract* *concept, percept* *attribut, institut* *substitut*

N.B. Les N masculins de la colonne B ne sont plus un type[8] disponible : la forme féminine est l'unique schéma productif depuis le XVII° siècle.

5.2 Sémantiquement y a-t-il des sous-classes ?

5.2.1 Ambiguité programmée des N déverbaux abstraits

Nous admettons ici que les N déverbaux abstraits, qu'ils soient le résultat d'une opération de conversion ou de suffixation (en *-ment, -age, -ion*) sont ambigus par programme. En fonction de leur ambiguité constitutive, ils peuvent dénoter soit des objets résultatifs, produits de l'effectuation du procès, soit des événements (complexes ou simples). En suivant Grimshaw (1990 : 47-80), on établit la corrélation entre ces deux interprétations sémantiques et les propriétés syntaxiques des constructions où ils apparaissent :

Tableau 8 des constructions identifiant les interprétations [+ R] et [+ EV]

Interprétation évenementielle [+ Ev]	Interprétation résultative [+ R]
- determinant défini exclusif - singulier exclusif - presence d'un complément argumental -modifieurs aspectuels tels que *constant*, *fréquent, éphémère*, *systématique...*	- tous types de déterminants - variation en nombre - pas de complément obligatoire - pas de modifieurs aspectuels

5.2.2 Prééminence de l'interprétation résultative

Les N convertis à forme *X-at* semblent majoritairement constituer des N dénotant des objets résultatifs, si on en juge par les tests syntaxiques rappelés ci-dessus. Ainsi observe-t-on les interprétations [+ R] dans les contextes minimaux de (7) :

(7) procéder à un audit, lister ses réquisits, construire un combinat, ménager des inserts, élaborer des concepts, changer les attributs, faire un plagiat, obtenir un distillat, tirer des tracts, chercher des substituts, ...

5.2.3 Les paires *condensat / condensation*

Lorsque le lexique fournit la paire d'un N suffixé en *-ion* et d'un déverbal converti, l'un et l'autre construits sur le thème par défaut en *-at*, ils présentent la répartition des interprétations Ev / R, qui semble constituer un micro-schème :

(8) troncation / troncat éjaculation/ éjaculat
distillation / distillat filtration / filtrat
agrégation / agrégat agglomération / agglomérat

exsudation / exsudat	condensation / condensat
isolation / isolat	habitation / habitat

Cette répartition implique que l'interprétation [+ Ev] est prohibée pour le N *Xat* converti, comme en (9), tandis que le N suffixé demeure ambigu, comme en (10) :

(9) * L'agglomérat / le filtrat / a eu lieu à cinq heures

(10a) Dans une petite agglomération de 1500 habitants / l'agglomération de ces deux matériaux se réalise en une heure et donne un excellent résultat

(10b) « Au bout d'un petit chemin, dans la région de Verteillac, corps de ferme à restaurer comprenant une petite habitation avec grande grange attenante » (Internet)

(10c) « Enfin, pour éviter les expulsions d'occupants de bonne foi de locaux insalubres interdits définitivement à l'habitation... » (Internet)

5.2.4 Une preuve indirecte de cette disponibilité de l'interprétation [+ R]

Elle est fournie par l'existence de lexèmes qui, du point de vue morphologique ne sont pas conformes, puisque la base verbale fait défaut, mais qui sont conformes sémantiquement :

(11) *alcoolat* : « médicament obtenu par distillation de l'alcool sur des substances aromatiques »
oléolat : « huile essentielle »
hydrolat : « eau chargée, par distillation, de principes végétaux volatils », ainsi que *cédrat, orangeat,* etc.

5.2.5 Autre indice de la prééminence de l'interprétation [+ R]

Les verbes dénominaux suffixés en *–ifier*[9], qui construisent des N abstraits en – *ification*, (= classe 2 du Tableau 1.) ne fournissent aucun N converti en *Xificat*. Ce n'est pas surprenant puisque l'objet résultant du procès de *nidifier*, *nidification* est un *nid,* c'est-à-dire l'objet dénoté par le N simplex qui constitue la base du verbe. Celui-ci bloque donc toute formation de **nidificat*[10].

(12)	nidifier	nidification :	action dont le résultat est	‘ un nid’
	codifier	codification :		‘ un code’
	pacifier	pacification :		‘ la/une paix’
	désertifier	désertification :		‘ le désert’
	planifier	planification :		‘ un plan’

5.3 Mais certains de ces N convertis peuvent, selon l'alternance Ev/ R bien représentée en fr., et en général, avoir le statut et le sens d'un N processif, eu égard aux tests syntaxiques (rappelés par le tableau 8), comme ceux exemplifiés en (13) :

(13) Le plagiat de X par Y a eu lieu en public le 2 décembre 1984
L'attentat contre la mairie a eu lieu en plein jour
Le plagiat régulier des célébrités lui servait de métier
Le plagiat des auteurs du XVIII° siècle a eu lieu sur une grande échelle
L'assassinat de Maskhadov par le FSB a eu lieu le 8 mars 2005

et tout comme les N convertis sur un thème commun :

(14) Le maintien des frontières de la République est un devoir sacré
Le port constant du chapeau lui avait occasionné une légère tonsure
Le transport trop fréquent de ces dessins cause des dégats
Le constant récit de ses malheurs avait altéré sa voix
La subite baisse du prix du pétrole a eu lieu au plus mauvais moment
L'attaque de la diligence a eu lieu dans la forêt
L'annonce de sa mort a eu lieu hier à midi

6. Conclusion

Dans l'état actuel de nos observations, nous aboutissons au résultat suivant :

- Les N convertis sur le TS constituent, au sein de la classe entière des N convertis déverbaux, une sous-classe sémantique caractérisée par la prééminence de l'interprétation résultative. Ceci est en corrélation avec le fait qu'ils font le plus souvent paire avec un N déverbal abstrait suffixé (*narration/narrat, insertion/insert*)
- Par contraste, les données de (13) semblent être les seuls cas où le N converti sur radical spécial ne constitue pas une paire (*plagiat, attentat, assassinat*) avec un N déverbal suffixé en *-ion* et présente les deux interprétations [+ R] et [+ Ev].
- Les N déverbaux convertis, construits sur les radicaux T1 ou T3 (communs à la flexion et à la dérivation), sont, eux, ambigus, aptes à dénoter des objets ou des événements, comme les autres N abstraits déverbaux (à savoir les suffixés, cf. les exemples (14)).

Le fait d'assumer que les lexèmes peuvent être caractérisés formellement comme un arroi de radicaux allomorphes et morphomiques permet d'inclure parmi les construits morphologiques des données qui ont été traitées comme des isolats, analysables seulement d'un point de vue étymologique ou socio-historique. La mise en jeu de la notion de lexème, comme unité de la morphologie, a pour effet d'évincer la notion de morphème, unité qui se caractérisait par la minimalité et par l'articulation directe entre forme et sens. En effet, le concept de lexème

comme collection de radicaux traite forme et sens comme des systèmes séparés**,** comme le rappelait la remarque d'Aronoff mise en exergue**.**

Notes

[1] Bonami & Boyé 2002, 2003 (dorénavant B. B.); Bonami, Boyé & Kerleroux, 2004 et à par. (dorénavant B. B. K.).

[2] Nous employons 'base' et 'radical' comme des termes relationnels, 'radical' étant le pendant phonologique de la notion morphologique de 'base'. Et un 'thème' est une des séquences phonologiques associées à un lexème dans son entrée lexicale.

[3] Nous avons recensé 67 N déverbaux convertis sur une liste de 430 N à finale *-at*, liste que nous a fournie notre collègue N. Hathout (ERSS & Toulouse 2) grâce à son programme informatique Webaffix (cf. Hathout & Tanguy, 2002).

[4] Cette longue tradition a parcouru deux voies, soit (i) celle (du leurre) de l'homonymie des formes phonologiques (Darmesteter (1877) voit dans l'élément initial du lexème *porte-plume* ou la forme de l'indicatif présent ('il (qui) porte (la) plume'), ou celle de l'impératif ('Porte (ma) plume !), soit (ii) celle de la restitution de « suffixes zéro ».

[5] *"Y a-t-il crise de la vocation dans le kamikazat* ?" D. Durand*, Le Canard Enchainé,* 10/8/05.

[6] Par métonymie, le N dénominal en *-at* peut dénoter la période ou le lieu d'exercice de la fonction (Lecomte, 1997)
(i) *pendant mon professorat, pendant mon noviciat*
(ii) *dans tout le comtat, dans l'émirat, aller au commissariat pour parler au commissaire*
Mais quand *commissaire* dénote la fonction de responsable d'une exposition, *commissariat* peut avoir son interprétation de nom de fonction, et non plus de lieu :
(iii) *mon commissariat a duré trois mois.(= 'ma charge de commissaire').*

[7] Mais selon DHLF, *transfert* serait un « latinisme de comptable », emprunté à la forme latine PST 3 SG *transfert* de *transferre*.

[8] Les formes masculines sont le résultat de l'application d'un certain nombre de règles phonologiques : la dernière consonne tombe (*regret, progrès, rabais*), la dernière voyelle peut être nasalisée (*don, pardon, gain*).

[9] Les 2 seules formes en *-ificat* attestées dans un dictionnaire inverse (Courtois 1987) sont *certificat* et *pontificat*. *certificat* est régulièrement dérivé de *certifier*, emprunt du V désadjectival latin *certificare*. Et *pontificat* est le N dérivé qui dénote la fonction de *pontife* et relève donc de la série du Tableau 5, effet ironique de l'étymologie.

[10] L'italien en revanche construit des N déverbaux convertis sur les bases de V suffixés en *-ificare*, et obtient ainsi des N *féminins*, comme nous l'a signalé notre collègue F. Montermini, à qui nous devons ces données, au nombre de treize, cherchées dans le dictionnaire de Zingarelli : *bonifica, classifica, codifica, gratifica, modifica, notifica, parifica, qualifica, ratifica, rettifica, specifica, squalifica, verifica.* — qui sont des N [+R], en contraste avec les N en *-zione* correspondants (*classificazione*, etc.).

Références bibliographiques

Aronoff, M. 1994, *Morphology by itself*, Cambridge, MA : The MIT Press.

Benveniste, E., 1935, Origines de la formation des noms en indo-européen, Paris : Maisonneuve.

Boyé G., 2000, *Problèmes de morpho-phonologie verbale en français, espagnol et italien*. PhD thesis, Université Paris 7.

Bonami, O & G. Boyé, 2002, "Suppletion and dependency in inflectional morphology", in F. Van Eynde, L. Hellan & D. Beerman eds., *Proceedings of the HPSG '01 Conference*. Stanford : CSLI Publications.

Bonami O. & G. Boyé, 2003, "Supplétion et classes flexionnelles", Langages n° 152, 102-126.

Bonami O., G. Boyé & F. Kerleroux, 2004, "Stem Selection in Lexeme Formation : Evidence from French", 11th International Morphology MeetingVienna.

Bonami O. , G. Boyé & F. Kerleroux, à par., "L'allomorphie radicale et la relation flexion-construction", in B. Fradin, F. Kerleroux & M. Plénat eds., *Aperçus de morphologie du français.*

Corbin, D., 1987, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique,* Tübingen *:* Niemeyer.

Darmesteter, A., 1877, *De la création actuelle des mots nouveaux dans la langue française*. Paris : Vieweg & Genève : Slatkine Reprints, 1972.
Di Lillo, 1983, "Morphologie des noms en -*(t)-ion* du français". *Cahiers de Lexicologie* 43, 117-135.
Dubois, J., 1962, *Etude de la dérivation suffixale en français moderne*. Paris : Larousse.
Grimshaw, J. 1990, *Argument structure*. Cambrige, MA : The MIT Press.
Hathout, N. & L. Tanguy, 2002, "Webaffix : finding and validating morphological links on the WWW". In *Proceedings of the Third International Conference on Language Resources and Evaluation*, pp. 1799-1804, Las Palmas de Gran Canaria : ELRA.
Huot, H., 1997, "A propos des nominalisations en -*ion* : mots-thèmes et lacunes dans les séries dérivationnelles du français". *Travaux de Linguistique* 34, 5-19.
Huot, H., 2001*, Morphologie – Forme et sens des mots en français.* Paris : A. Colin.
Kelling, C., 2003, "The role of agentivity for suffix Selection", *Topics in Morphology*, G. Booij, J. DeCaesaris, A. Ralli & S. Scalise, eds. Barcelona : Universitat Pompeu Fabra, 197-210.
Kerleroux, F., 1996, *La coupure invisible — Etudes de syntaxe et de morphologie*. Villeneuve d'Ascq : Ed. du Septentrion.
Lecomte, E., 1997, "Tous les mots possibles en *–ure* existent-ils?", *Silexicales* n° 1, Actes du Colloque de Villeneuve d'Ascq, CNRS 382 et Lille 3, 191-200.
Lieber, R., 1981, *On the organisation of the lexicon*. Bloomington : Indiana University Linguistic Club.
Lüdtke, J., 1978, *Prädikative Nominalisierungen mit Suffixen im Französischen, Katalanischen und Spanischen*. Tübingen : Niemeyer.
Maiden, M. 1992, "Irregularity as a determinant of morphological change", *Journal of Linguistics*, 28, 285-312.
Meinschaefer, J., 2003, "Event-oriented adjectives and the semantics of deverbal nouns in Germanic and Romance", 37° Congrès de la SLI, L'Aquila.
Meyer-Lübke, W., 1974, *Grammaire des langues romanes*, tome II, Morphologie. Genève: Slatkine reprints.
Pirrelli, V. & Battista M., 2000, "The paradigmatic Dimension of Stem Allomorphy in Italian Verb Inflection". *Rivista di Linguistica*, 12, 307-380.
Stump, G. 2001, *Inflectional Morphology*. Cambridge : Cambridge University Press.
Zwicky, A., 1990a, "Syntactic words and morphological words, simple and composite", *Yearbook of Morphology*, 3, 201-216.
Zwicky, A., 1990b, "Inflectional morphology as a (sub)component of grammar", in Dressler W. & al., eds., *Contemporary Morphology*, Berlin : Mouton/ De Gruyter, 217-238.

TLF : *Trésor de la Langue Française*
Petit Robert, Grand Robert
DHLF : *Dictionnaire Historique de la langue française*, sld Alain Rey, 1992, Le Robert
Courtois, B. 1987, *Dictionnaire alphabétique inverse*, Rapport Technique du LADL, CNRS /Paris 7.

PROBLEME EINER FUNKTIONELLEN ROMANISCHEN WORTBILDUNGSLEHRE: GIBT ES „PARASYNTHESE“?

Jens Lüdtke (Heidelberg)
jens.luedtke@urz.uni-heidelberg.de

Nach einer längeren Zeit der relativen Vernachlässigung hat die Wortbildungslehre der romanischen Sprachen eine interessante Entwicklung genommen und es liegen nun zu einigen Sprachen wie dem Spanischen (Franz Rainer 1993, Ignacio Bosque/Violeta Demonte (dirigida por) 1999) und dem Italienischen (Maria Grossmann/Franz Rainer (a cura di) 2004) umfangreiche Synthesen vor. Solche Synthesen der Wortbildung stimmen die Diskussion wortbildungstheoretischer Probleme auf die sich anschließende Beschreibung ab. Die Wortbildungsforschung selbst aber zeigt eine so große Dispersion, dass man sich die Frage nach den Forschungsprioritäten stellen muss. Es gibt Fragen, deren Klärung die Klärung anderer Fragen zur Voraussetzung hat. Lässt man dieses Voraussetzungsverhältnis unbeachtet, ergeben sich Beschreibungsfehler.

Dabei nehme ich das Problem der Ausdifferenzierung der Forschung mit ihren Folgen als unausweichlich hin. Mir geht es nur um die Prioritätenfolge von Problemen, die in einem Voraussetzungsverhältnis zueinander stehen. Betrachten wir zur Erläuterung einen Kommentar zu den so genannten „Parasynthetika“, welcher Fragen ausdrücklich ausklammert, die aus meiner Sicht notwendigerweise geklärt sein müssen, bevor man an eine Untersuchung dieses Wortbildungsbereichs gehen kann:

> Debemos dejar de lado un gran número de problemas afines a nuestro objeto. No trataremos aquí del análisis morfológico de los parasintéticos, todavía controvertido entre los que defienden un esquema binario [...] y los que simplemente, rechazan toda entidad en este tipo morfológico [...]. También debemos dejar de lado la cuestión misma de la naturaleza semántica de los verbos parasintéticos denominales, ya sea concebidos como verbos de cambio [...], o como posibles inductores de una cierta causatividad [...] (García-Medall 1994: 26).

Im Gegensatz zu vielen Autoren macht der Verfasser der zitierten Zeilen seine Option explizit. Das macht eine kritische Stellungnahme leichter. Der häufigere Fall besteht aber darin, dass man seine Auffassung vom Gegenstand implizit lässt. Wenn dann die „Theorie“ des Gegenstands (in seinem ursprünglichen Sinne) inkohärent ist, spiegelt sich diese Inkohärenz in den einzelnen Aussagen wider. Bei einem kontrovers diskutierten Thema muss man auf jeden Fall eine Entscheidung treffen und seine Wahl, und sei es auch nur vorläufig,

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 125-139. http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

begründen. Bei den so genannten „Parasynthetika“ ist eine morphologische Analyse gerade deswegen unumgänglich.

Eine morphologische Analyse beinhaltet eine Analyse eines komplexen Worts in Einheiten mit Inhalt und Form oder ein komplexes Wort wird, als Verfahren formuliert, mit Hilfe von Form-Inhalt-Einheiten geschaffen. Wir werden gleich sehen, dass diese Umkehrung für das Verständnis unseres Problems wesentlich ist, und vergegenwärtigen uns, was unter „Funktion“ zu verstehen ist. Es ist die Funktion der Sprache, etwas zu bedeuten. Wenn wir die Bedeutungsfunktion der Sprache auf die Stellung eines Elements innerhalb eines Paradigmas beziehen, ist sie einzelsprachlich; mit Bezug auf die Bezeichnung von Gegenständen und Sachverhalten ist sie allgemein-sprachlich und mit Bezug auf das jedesmalige Sprechen bzw. den Diskurs ist sie diskursiv und enthält sowohl die einzelsprachliche Bedeutung als auch die Bezeichnungsfunktion als auch all das, was in den Umfeldern beim Sprechen mitgegeben ist. Während man im Allgemeinen unter „semantisch“ den Bezug auf die allgemein-sprachliche Bezeichnungsfunktion versteht, verwende ich dieses Adjektiv in erster Linie mit Bezug auf die einzelsprachliche Bedeutung. Das sprachliche Zeichen hat dementsprechend einen einzelsprachlichen Inhalt mit einem einzelsprachlichen Ausdruck. Da dieser Zusammenhang in der Sprachwissenschaft wesentlich ist, zitiere ich zur Erinnerung die eindringliche Formulierung von Louis Hjelmslev:

> Die Zeichenfunktion ist in sich selbst eine Solidarität; Ausdruck und Inhalt sind solidarisch – sie setzen sich notwendigerweise gegenseitig voraus. Ein Ausdruck ist nur Ausdruck kraft dessen, daß er Ausdruck für einen Inhalt ist, und ein Inhalt ist nur Inhalt kraft dessen, daß er Inhalt für einen Ausdruck ist. Es kann deshalb – außer durch eine künstliche Isolierung – keinen Inhalt ohne einen Ausdruck oder einen ausdruckslosen Inhalt geben, noch einen Ausdruck ohne Inhalt oder einen inhaltslosen Ausdruck (Louis Hjelmslev 1974: 53).

Funktionell ist eine Betrachtung, die von einer Solidarität von Inhalt und Ausdruck ausgeht: Damit ein Inhalt vermittelbar ist, braucht er einen materiellen Ausdruck. Damit man umgekehrt etwas als materiellen Ausdruck betrachten kann, muss man ihm einen Inhalt zuordnen können. Dieser Grundsatz liegt eigentlich jeder Wortbildungslehre zugrunde, auch wenn er nicht ausdrücklich vertreten wird. Was aber nicht allgemein vertreten wird, ist der Unterschied zwischen Wortbildungsbedeutung und allgemein-sprachlicher Bedeutung bzw. Bezeichnung. Deshalb ist es für mich problematisch, wenn ein Eckstück der Wortbildungslehre, das Morphem, in Zweifel gezogen wird, ohne dass genauestens geprüft wird, in welcher Weise in jedem einzelnen Fall einem Inhalt Ausdruck verliehen wird (so etwa von Bernard Fradin 2003: 1–78). Ich werde zu zeigen versuchen, dass der semantische Unterschied zwischen Wortbildungsbedeutung und allgemein-sprachlicher Bedeutung essentiell für eine Lösung des Problems der so genannten „Parasynthetika“ ist. In der Mehrheit der Fälle kommt man mit beiden Konzeptionen von Semantik zu einer mehr oder

weniger akzeptablen Lösung in der Wortbildungslehre. Unser Problemfall ist dagegen mit einer Referenzsemantik nicht zu lösen.

Wie immer, wenn eine sprachwissenschaftliche Entwicklung einen problematischen Verlauf genommen hat, ist ein Blick auf die Sprachwissenschaftsgeschichte hilfreich. Was Arsène Darmesteter "composition par particules" nennt, ist eine Weiterentwicklung der „Partikelcomposition" von Jacob Grimm, die von Friedrich Diez als „Partikelzusammensetzung" (1882: 706–720) übernommen wird. Innerhalb dieses Wortbildungsbereichs grenzt Darmesteter die Verbbildung ab, die aus Partikel + Substantiv oder Adjektiv entsteht. Dazu schreibt er in der zweiten Auflage seines *Traité de la formation des mots composés*:

Cette sorte de composition est très riche : les mots qu'elle forme, et que l'on désigne du nom de *parasynthétiques*, offrent ce remarquable caractère d'être le résultat d'une composition et d'une dérivation agissant ensemble sur le même radical, de telle sorte que l'une ou l'autre ne peut être supprimé sans amener la perte du mot. C'est ainsi que de *barque* l'on fait *em-barqu-er*, *dé-barqu-er*, deux composés absolument uns et dans lesquels on ne retrouve ni des composés *débarque*, *embarque*, ni un dérivé *barquer*, mais le radical *barque*. La langue tire les deux composés immédiatement du radical, sans l'aide d'aucun intermédiaire (1894: 96–97).

Für das Verständnis des Verfahrens ist bestimmend, dass die Partikel eine Präposition ist. Nach dieser allgemeinen Erklärung werden die Partikel und das so genannte „Suffix" bei den "parasynthétiques verbaux" näher erläutert:

Quelle est la valeur du préfixe et du suffixe dans ces composés parasynthétiques ? La terminaison donne l'idée verbale de *mettre*, *rendre*, *faire*, si le composé est un verbe actif; de *être*, *venir*, peut-être aussi de *devenir*, si c'est un verbe neutre, et la particule précise cette idée en indiquant le rapport de ce verbe *mettre*, *rendre* ou *être* avec le substantif. *Embarquer*, *débarquer* s'analyseront donc *mettre* (=*er*) *en* (=*em*-) ou *hors de* (=*dé*-) *barque*. *Atterrir*, verbe neutre, sera *venir* (=*ir*) *à* (=*ad*, *at*-) *terre*; *atterrer*, verbe actif, *mettre* (=*er*) *à* (=*ad*, *at*-) *terre*. Donc la particule dans ces parasynthétiques est non adverbe, mais préposition. Elle s'adjoint à un substantif qui lui sert de complément, et son complément reçoit, avec la terminaison verbale du suffixe, l'unité de forme et l'unité d'idée (Darmesteter 1894: 99–100).

In den Paraphrasen erscheint das Substantiv, auf das sich die Präposition bezieht wie üblich nach dem Substantiv. Es ist interessant, dass Darmesteter auch ein der Präposition vorausgehendes Substantiv als Bezugselement in Erwägung zieht. Denn als semantische Erklärung zu *ensemencer*, *empoisonner* usw. schreibt er als Anmerkung zu der soeben zitierten Stelle:

Il semblerait que dans *ensemencer en* soit adverbe (mettre la semence en, dedans), mais il faut analyser : mettre le champ en semence. De même, sans doute, *empoisonner*, *empester*, *empierrer*, *enfariner* et d'autres (1894: 100, Anmerkung 1).

Die Intuition enthält etwas Richtiges, nur hatte Darmesteter noch keine adäquaten Begriffe für eine Beschreibung der Präpositionen und verwirft daher seine eigene Lösung. Im *Dictionnaire général* wird er für diese Wortbildungen eine „ornative" Paraphrase geben wie etwa in *ensemencer* "garnir de semences" oder *enfariner* "recouvrir de farine". Eine Lösung auch für diesen wenig offensichtlichen Fall wird für mich ein Argument zugunsten der Priorität einer funktionellen Beschreibung sein.
Aber nicht nur bei den desubstantivischen Verben, sondern auch bei den deadjektivischen wie *embellir*, *adoucir*, *écourter*, *allonger* sind die Partikeln Präpositionen:

Ici encore, la particule est préposition. *Enrichir* est mettre en riche, en l'état de riche ; *déniaiser* est mettre hors de niais, de l'etat de niais ; *assagir* est amener à sage, à l'état de sage. La particule, dans ces sortes de composés, présente un sens moins précis que dans les composés formés de substantifs, parce que l'adjectif passant à l'état de substantif, devient une sorte de nom abstrait et que le rapport exprimé par la préposition est moins net quand il détermine un nom abstrait qu'un nom concret. *Enterrer* est mettre en terre, *atterrer* est mettre à terre : les deux sens sont bien différents ; mais *anoblir*, comme *ennoblir*, est proprement rendre noble ; la nuance qui distingue les deux mots (*anoblir*, amener à l'état de noble ; *ennoblir*, mettre en noble, au rang des nobles) est trop délicate pour être sentie du vulgaire, qui, dans l'un et l'autre, voit simplement l'idée de *rendre noble*.
Il résulte de ce qui précède que les composés formés d'adjectifs ont la valeur des verbes factitifs. Cependant quelques uns d'entre eux, surtout les verbes en *ir*, ont une tendance à devenir neutres, c'est-à-dire qu'ils s'emploient absolument : *rajeunir* est aussi bien *rendre* que *devenir jeune* ; *enlaidir* est également *rendre* et *devenir laid* (Darmesteter 1894: 101).

Wie Darmesteter ausdrücklich feststellt, ist die Grundlage von *embarquer* und *débarquer* das Substantiv *barque* allein. Die Verben *enrichir*, *rajeunir* und *enlaidir* werden ausgehend von *riche*, *jeune* und *laid* allein gebildet. Wir müssen anmerken, dass sich dabei mindestens zwei Widersprüche auftun: 1. Obwohl nur der Stamm zugrunde liege, erscheint in der Paraphrase eine Wortgruppe, die aus einer Präposition und einem Substantiv besteht bzw. aus einer Präposition und einem Adjektiv, das aber kein eigentliches Adjektiv ist, sondern zu einem abstrakten Substantiv wird. 2. Darmesteter setzt zwar auch für die Wortbildungen mit adjektivischer Grundlage eine präpositionale Wortgruppe in der einen Paraphrase an; um aber zu veranschaulichen, dass die auf diese Weise gebildeten Verben faktitiv sind, paraphrasiert er sie mit "rendre". Wenn sie „neutral", d. h. intransitiv bzw. monovalent werden, paraphrasiert er sie mit "devenir". Beim zweiten Fall muss man sich fragen, welche Analyse er denn letztendlich vertritt.

Einfach ausgedrückt besteht der Widerspruch der Analyse Darmesteters darin, dass er das Verfahren der „Parasynthese“ durch zwei sehr verschiedene Paraphrasen begründet. Die eine Paraphrase, die der Idee der „Parasynthese“ am ehesten entspricht, ist zweigliedrig, da sie *enlaidir* mit “rendre laid” oder “devenir laid” wiedergibt. Die andere Paraphrase ist dagegen dreigliedrig; sie gibt die Bedeutung von *enrichir* mit “mettre en riche” an und präzisiert mit der Paraphrase “mettre en l’état de riche”, in welchem Sinne “riche” hier zu verstehen ist. Die zweite Paraphrase entspricht nicht der Annahme, dass eine „Parasynthese“ vorliegt. Denn haben wir es mit einer Präposition zu tun, muss diese zu einem anderen Element in Beziehung stehen, und wenn dies der Fall ist, dann ist die Präposition mit ihrem Bezugselement Grundlage des Wortbildungsverfahrens. Oder aber wir haben es mit einem zweigliedrigen Wortbildungselement zu tun, das ausgehend von einem Basislexem zu einer neuen Wortbildung führt; in diesem Fall kann das „Präfix“ keine Präposition sein. In der Folgezeit wurde der bei Darmesteter aufgetretene Widerspruch in der Weise aufgelöst, dass man entweder von der Idee der Präposition oder von der Idee der „Parasynthese“ Abschied nahm. Diejenigen, die die Auffassung vertreten, dass es sich dabei um eine „Parasynthese“ handelt, zitieren gewöhnlich Darmester unvollständig, indem sie die Interpretation des „Präfixes“ als Präposition unterschlagen.

In der Folgezeit können wir in der romanischen Sprachwissenschaft zwei Arten unterscheiden, mit dem Ansatz von Darmesteter umzugehen. In der Mehrheit wird der Begriff der „Parasynthese“ einfach übernommen und angewandt. Dafür stehen zum Beispiel Ramón Menéndez Pidal (1904), der den Begriff in die spanische Wortbildungslehre einführt, und José Alemany Bolufer, der die erste Beschreibung dieses spanischen Wortbildungsbereichs gibt (1920: 152, 173–214). Den Widerspruch zwischen „Parasynthese“ und Interpretation des „Präfixes“ als Präposition löst Alemany Bolufer nicht auf. Dieser Umgang mit der „Parasynthese“ trifft auf die große Mehrheit der Linguisten zu. Die andere Art des Umgangs mit den Grundgedanken der „Parasynthese“ besteht in einer produktiven Weiterentwicklung.

Die Weiterentwicklung der Ideen Darmesteters finden wir bei Charles Bally. Man könnte Zweifel daran anmelden, dass Bally sich in seiner *Linguistique générale et linguistique française* auf Darmesteter bezieht, denn er zitiert ihn weder in seiner Bibliographie noch im Text. Aber einerseits erhebt er nicht den Anspruch, eine Bibliographie zu den von ihm behandelten Themen zu geben (1965: 435), andererseits ist es für einen damaligen Sprachwissenschaftler klar, dass Bally sich auf Darmesteter bezieht, wenn er in der Diskussion der Präfixbildung seine Probleme an den Beispielen *embarquer*, *débarquer*, *enrichir* und zahlreichen weiteren Beispielwörtern aus Darmesteter erläutert. Nicht anders werden klassische Probleme der Semantik am Beispiel von *arbor* oder *Le roi de France est chauve* bzw. seinen Entsprechungen in anderen Sprachen erörtert. Das Zitierbeispiel verweist global auf die Fachliteratur zum Thema.

Bally übernimmt den Terminus und den Begriff der „Parasynthese“ nicht. Bei Darmesteter ist ein Widerspruch der Analyse unaufgelöst geblieben, denn es ist nicht kohärent, als Paraphrase von *embarquer* “mettre en barque” anzugeben und zu behaupten, dass dabei eine Komposition und eine Suffixableitung zugleich vorliege. Wenn *en* eine Präposition ist, ist die Grundlage der Wortbildung *en barque*, also eine Wortgruppe bzw. ein „Syntagma“. Jedenfalls zieht Bally diese Konsequenz aus der Tatsache, dass *en-* eine Präposition ist. In der folgenden Stelle ist “t” Ballys Notation für ein Determinatum, “t’” für ein Determinans:

Une variété importante du second cas [das heißt für denjenigen Fall, in dem ein präfigiertes Wort kein Suffix hat und ein suffigiertes Wort kein Präfix] est celle où un «préfixe» est en réalité une préposition qui, avec son régime, a passé dans le radical d’un verbe ou d’un adjectif (...); ainsi *en barque* (syntagme tt’) a formé le verbe *embarquer*, littéralement «mettre en barque», où *em-* n’est pas un élément autonome; comparez *emporter* «porter loin» (t’t) où *em-* est vraiment préfixe (t’) et terme autonome de syntagme; *extra-* est préfixe autonome dans *extrafin* «très fin» (t’t) et préposition (t) dans *extrabudgétaire* «qui est en dehors du budget» (1965: 104).

Leider schreibt Bally sehr oft, der Tradition folgend, “préfixe”, wenn er im Grunde “préposition” in der Wortbildung meint. Damit unterlässt er es, an jeder Stelle deutlich zu machen, dass es sich um eine Präposition handelt und dass sie mit dem Substantiv oder Adjektiv zur Grundlage gehört. Letzten Endes ist ihm die Frage, ob ein Element Determinans oder Determinatum ist, also eine Bestimmung auf der syntagmatischen Achse, wichtiger als die genaue funktionelle Analyse des Präfixes, das eine Präposition ist:

Le préfixe est tantôt, et le plus souvent, le déterminant du radical (*relire* = «lire de nouveau»), tantôt son déterminé (*embarquer* = «mettre en barque»). Mais l’un et l’autre ordre sont contraires à la séquence progressive, parce que le complexe *préfixe* + *radical* est à son tour déterminé par le suffixe et, dans le verbe, par les désinences, qui marquent l’idée encore plus générale de catégorie. Exemples: *(a-terr-)ir* «*descendre* à terre», *(trans-alp-)in* «*qui est* au-delà des Alpes». Sans doute, le même renversement se vérifie dans tous les mots français, puisqu’ils sont tous marqués des signes propres aux parties du discours (...); mais pour les mots simples, la difficulté est moins grande (1965: 239).

Mit der Lösung, in diesen Präfixen Präpositionen zu sehen, tun sich neue Probleme auf. Bei Bally spalten sie sich in solche Elemente, die Präpositionen sind wie in *embarquer* und *enrichir*, und solche, die nur Präfixe sind wie in *emporter*. Wie wir an diesen Beispielen und an den analogen Ableitungen *extrafin* und *extrabudgétaire* sehen, hat ein formal identisches Element zwei ganz verschiedene Funktionen. Dieser Fall, der durchaus im Widerspruch zur Intuition steht, verlangt nach einer vertieften Analyse. Andererseits aber erkennt Bally, dass formal verschiedene Präpositionen wie *en-* in *enrichir* und *a-* in *appauvrir* eine identische Funktion haben (“une même valeur”, 1965: 240). So kontrastiert er die noch lebendige

Wortbildung mit dem partiellen Verlust der Motiviertheit, den er "fluctuations" nennt (1965: 241). Darin ist der Unterschied zwischen produktiven und unproduktiven Wortbildungsverfahren und das Problem der Lexikalisierung impliziert. In diesem Sinne akzeptiert Bally zwei Analysen für die inchoativen und kausativen Verben vom Typ *embellir* und *appauvrir*: "*embellir* ne signifie plus «entrer ou faire entrer dans l'état de beau, de beauté», mais simplement «devenir ou rendre beau»" (1965: 241). Das ist Ballys Lösung zur Rechtfertigung der beiden Paraphrasen, die bei Darmesteter noch keine Begründung hatten. Über die Analyse des „Präfixes" als Präposition werden die Wörter vom Typ *embarquer* und *enrichir* von Syntagmen abgeleitet und diese Analyse wird durch eine zweigliedrige Paraphrase begründet.

Die Konsequenzen aus den Ansätzen zur Wortbildungslehre von Charles Bally zieht der Romanist und Anglist Hans Marchand in seiner Gesamtdarstellung der englischen Wortbildung, *The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation*, in den beiden Ausgaben 1960 und 1969 erschienen. Ihm verdanken es die Anglisten, dass ihnen die „Parasynthese" erspart geblieben ist, und nicht wenige Romanisten, zu denen auch ich mich zähle und die eine funktionelle Wortbildungslehre betreiben, haben in seinen Schriften einen Großteil ihres Handwerks gelernt. Wenn Eugenio Coseriu (1977) seine inhaltliche, d. h. funktionelle Wortbildungslehre darlegt, dann greift er auf Charles Bally zurück und steht im wissenschaftlichen Austausch mit Hans Marchand, auch wenn das in seinem Aufsatz zur inhaltlichen Wortbildungslehre undokumentiert bleibt. Auch in der Germanistik hat sich übrigens die Idee der „Parasynthese" nicht verbreitet (bei einer Sichtung der Literatur, die ich nicht erschöpfend nennen möchte, habe ich den Terminus nur bei Walter Henzen 1947: 225 in Bezug auf einen etwas anderen Objektbereich gefunden), aber ebenso wenig wie anderswo beruht dort die Analyse auf einer Übertragung der Beschreibung der Präpositionen auf die präpositionalen Elemente in der Wortbildung. Man ist bei Jacob Grimms Idee der Partikeln geblieben.

Eine Forschungstradition konnte sich in diesem Bereich nicht recht weiterentfalten, weil die Präposition in der Grammatik in recht unzulänglicher Weise analysiert wurde. In noch höheren Maße trifft dies auf die Verwendung dieses Elements in der Wortbildung zu. Den Weg, den die Entwicklung genommen hat, könnte man fast als Weg durch ein Nadelöhr bezeichnen. Aber immerhin stand am Anfang der Explikation in der Grammatik und in der Wortbildung kein Geringerer als Bernard Pottier. Er hat in seiner *Systématique des éléments de relation* (1962) unter anderem die Präpositionen und die ihnen entsprechenden präfixalen Elemente als Relationselemente beschrieben. Das heißt, dass eine Präposition nicht nur das auf sie folgende Element, meistens ein Substantiv „regiert", wie Bally angenommen hat, sondern dass die Präposition eine Relation zwischen einem Element A und einem Element B herstellt. Der Weg war damit frei gemacht für ein Nachdenken über eine Alternative zur Idee der Rektion, die bei Bally für die Präposition definitorisch war. Pottier hat ferner die

Bedeutungen der Präpositionen nach den Verwendungstypen räumlich, zeitlich und begrifflich beschrieben. Er hat für den Typ *embarquer* und für den Typ *emporter* eine gemeinsame präpositionale Grundlage entdeckt. Das sind die beiden Typen, die bei Bally noch recht verschiedenen Verfahren entsprachen.

Jürgen Lang hat in seiner Habilitationsschrift *Die französischen Präpositionen* (1991) die Gedanken von Pottier aufgegriffen, sie weiterentwickelt, eine umfassende Beschreibung dieses Bereichs im Französischen gegeben und auch einen Ansatz für die Beschreibung der präpositionalen Elemente in der Wortbildung vorgeschlagen. Waltraud Weidenbusch kommt das Verdienst zu, mit *Funktionen der Präfigierung* (1993) eine adäquate Erstbeschreibung dieses großen Bereichs der französischen Wortbildung vorgelegt zu haben. In diesem Werk werden die Forschungstradition aufgearbeitet, die theoretischen Grundlagen entwickelt und den präpositionalen Elementen im Einzelnen Funktionen zugeordnet.

Ich gehe in meiner Darlegung vom Forschungsstand in der funktionellen Wortbildungslehre aus und betrachte von daher die „Parasynthese". In meiner kritischen Gegenüberstellung werde ich mich in erster Linie auf David Serrano Dolader beziehen, weil dessen Begründung der „Parasynthese" (1995: 23–74) von besonders vielen Linguisten akzeptiert wird, und in zweiter Linie setze ich Claudio Iacobini (2004) voraus, weil er die vorläufig letzte Beschreibung der „parasynthetischen" Verben im Italienischen vorgelegt hat.

David Serrano Dolader erlaubt es mir, meine Argumentation zu verdeutlichen:

1. Der Themavokal ist in *engordar* ein "sufijo verbalizador" (1995: 56), dieses „Suffix" bewirkt also den Wortkategorienwechsel, in *asar*, *mover*, *partir* ist er jedoch kein Derivationsmorphem und nur Themavokal, weil diese Verben nicht abgeleitet sind. Das heißt, dass dasselbe Element einmal ein Morphem ist und ein andermal nicht.

2. Die „Parasynthese" besteht nicht aus einem diskontinuierlichen Affix, sondern aus der Verbindung von einem Präfix und einem Suffix (1995: 70–71). De facto kann es aber auch vorkommen, dass eine „Parasynthese" nicht nur aus zwei Derivationsmorphemen besteht, sondern aus drei wie in *en-trist-ec-e-r*. Hier verbindet sich das Präfix *en-* mit dem „Infix" *-ec-* und dem "sufijo verbalizador" *-e-* (1995: 57). Es wird nicht gesagt, welche Bedeutung *-ec-* hat. Es wird nicht begründet, warum drei Derivationsmorpheme dieselbe Bedeutung zuwege bringen wie zwei.

3. Die Paraphrase als wichtigstes Mittel zur Analyse der Bedeutung wird nicht reflektiert.

4. Trotz der Behauptung, dass die beiden Morpheme der „Parasynthese" eine Bedeutung hätten, kommen dreigliedrige Paraphrasen vor. Sie können nicht anders als dreigliedrig sein, da sie semantisch genau den Verben entsprechen, z. B. in *embarcar* "meterse o meter (1) algo en (2) un barco (3)", *envinagrar* "echar o poner (1) vinagre (2) en (3) el agua", *desvainar* "sacar (1) los granos de habas, guisantes y otras simientes de (2) las vainas (3) en que se crían", *despampanar* "quitar (1) los pámpanos (2) a (3) las vides". Das Problem der Paraphrasen beschreibt Serrano Dolader in der folgenden Weise:

postular una relación de tipo lexicogenético entre el parasintético y una estructura frástica analítica. Para nosotros, tal relación existe, pero sólo en el plano de la explicación semántica del derivado verbal, no como fundamento del proceso lexicogenético (1995: 110).

Die in diesen Verben angewandten Verfahren gehören zu den produktivsten dieses Typs. Die Semantik dieser Verben kann also nicht zufällig sein und ihre Paraphrasen auch nicht.
5. Serrano Dolader glaubt, er könne die Interpretation der „Präfixe" als Präpositionen dadurch entkräften, dass er Morphologie und Syntax als autonome sprachliche Ebenen ansetzt.

Por ello, toda explicación de los valores de las unidades morfológicas a partir de unidades que sirven simplemente para establecer relaciones sintácticas, supone *una injustificada dependencia* de la morfología respecto a la sintaxis. Los prefijos de los verbos parasintéticos no deben ser identificados, sin más, con determinadas unidades (formalmente idénticas) de la cadena frástica (1995: 113; meine Hervorhebung).

Das ist ein dogmatisches Argument, eine Petitio Principii und zugleich das Hauptargument gegen die Analyse des „Präfixes" als Präposition. Der Autor glaubt, das Präpositionsargument auch damit entkräften zu können, dass die Übereinstimmung zwischen Paraphrase und Verb von der „arbiträren" Wahl der Paraphrase abhänge. Richtig ist, dass man die Paraphrase so wählen muss, dass Form und Inhalt erklärt werden. Serrano Dolader setzt ferner voraus, dass eine Erklärung des Präfixes als Präposition allenfalls und nur scheinbar auf die räumlichen Verwendungen zutreffen könne. Die anderen würden unerklärt bleiben.
Die dogmatische Argumentation könnte ich vertiefen, sie durchzieht das ganze Werk. Ich möchte aber nur noch einmal auf den Spagat hinweisen, den ich mitmachen muss, um ein Themavokal einmal als Morphem zu betrachten und ein andermal nicht, und dass wir es mit zwei oder gar drei *Morphemen* zu tun haben sollten, die nur *eine* Bedeutung hätten.
Wenn wir im Weiteren die Forschungslinie verfolgen, die die initialen Elemente in *embarcar* usw. als Präpositionen ansehen, stützen wir uns in erster Linie auf die produktiven Verfahren. Denn schließlich muss es einen guten Grund dafür geben, dass ein Verfahren produktiv ist: Die Produktivität zeigt, dass dieser Wortbildungstyp funktionell transparent ist. Wir haben soeben gesehen, dass die Paraphrasierbarkeit der produktivsten Verfahren mit einer Präposition sogar von einem dezidierten Gegner der präpositionalen Herkunft dieser Wortbildungen anerkannt wird. Betrachten wir also die Elemente, die bei einer Interpretation minimal zu berücksichtigen sind (Jens Lüdtke 2005: 139–148).
Wir hatten festgestellt, dass Präpositionen Relationselemente sind, die eine Beziehung zwischen zwei Elementen herstellen, die wir konventionell A und B nennen. Die Bedeutungen sind in erster Linie räumlich, in zweiter zeitlich und in dritter Linie „begrifflich" (Pottier)

bzw. „anders“ (Lang), d. h. weder räumlich noch zeitlich. Die räumliche Bedeutung wird statisch oder dynamisch realisiert. Nehmen wir die spanische Präposition *en*:

- räumlich und dynamisch: “Juan encierra al delincuente (A) en (R) la cárcel (B)”
- räumlich und statisch: “El delincuente (A) está en (R) la cárcel (B)”
- zeitlich: “El declive (A) tenía algo solemne en (R) la noche (B)” (Matute in DEA)
- begrifflich/anders: “Llevaba delantal negro, de raso, (A) en (R) anchos pliegues (B)” (Matute in DEA)

Die diesen Formelementen entsprechenden „Präfixe“ sind ebenfalls Präpositionen, denn es gibt keinen semantischen Unterschied zwischen *en-* in “Juan *en*carcela al delincuente” und *en* in “*en* la cárcel”. Auch die Relation zwischen den beiden Elementen bleibt erhalten; “Juan” ist das Element A, “cárcel” in “encarcela” das Element B. Mit der Erklärung als Präposition können wir auch den funktionellen Gewinn einer Wortbildung von einer präpositionalen Fügung aus erfassen: *encarcelar* ist gegenüber der Grundlage um einen Aktanten reduziert, der Ausdruck wird dadurch kompakter.
Am produktivsten sind die „lokativen“ Verben wie *encarcelar*, deren Grundlage aus Präposition + Substantiv besteht und bei denen man sich am meisten bemüht, die Evidenz in Abrede zu stellen. David Serrano Dolader tut dies ausdrücklich, wenn er zum Typ sp. *embarcar* “meter *en barco*” schreibt:

> No debe marcarse una relación derivativa (aunque sí semántica) entre este tipo de verbos y las paráfrasis correspondientes. En consecuencia, no puede mantenerse que, por ejemplo, la base de derivación de *embarcar* es el sintagma preposicional *en barco*. La explicación del significado de estos verbos a través de paráfrasis es un simple procedimiento de investigación y las consecuencias que resultan de comparar la expresión sintética de los verbos y la expresión analítica de las perífrasis no deben ser llevadas más allá (1999: 4710).

Zwar verstehe ich nicht, wie bei diesem Typ eine semantische Beziehung bestehen kann, die nicht zugleich eine Ableitungsbeziehung ist, aber mir kommt es vor allem darauf an zu zeigen, dass der Wortbildung *embarcar* die präpositionale Fügung *en barco* zugrunde liegt und nichts anderes. Die von *en barco* ausgehende Wortbildung zeigt, dass sie partiell oder völlig demotiviert sein kann. Wir stellen als Erstes fest, dass *barco* hier bereits eine Lexikalisierung enthält, denn das Verb *embarcar* wird immer dann verwendet, wenn es sich auf eine *embarcación* und nicht nur auf ein *barco* bezieht: “Se *embarca* en Veracruz rumbo a España” (DEUM). Dagegen ist *encarcelar*, das mit “X encierra a una persona *en la cárcel*” zu paraphrasieren ist, vollständig motiviert. Dennoch ist auch *embarcar* von einer präpositionalen Fügung abgeleitet, denn wenn dieses Wort keinen Bezug zu einem Schiff enthält, muss dies zum einen ausdrücklich gesagt werden und zum anderen muss ein anderer

Bezug mit einer präpositionalen Wortgruppe formuliert werden, z. B. "X *embarca* mercancías *en un tren* o *en un aparato aéreo*". Eine andere Ergänzung als eine präpositionale ist an dieser Stelle nicht möglich. Im Hinblick auf die Valenz gibt es einen klaren Unterschied, ob es bei *embarcar* um eine *embarcación* geht oder nicht. Denn wenn sich *embarcar* nicht auf eine *embarcación* bezieht, muss sich die Valenz um einen lokativen Aktanten erhöhen. Gleiches gilt, wenn an die Stelle der lokativen Bedeutung eine begriffliche Bedeutung tritt: "Me *embarcó en el negocio* de las telas" (DEUM). Die Erhöhung der Valenz um einen präpositionalen Aktanten ist gerade dadurch motiviert, dass sich das Verb *embarcar* nicht auf die vom Wortbildungsverfahren her motivierte Grundlage bezieht, sondern auf eine andere, die einen semantischen Kontrast zur Wortbildungsgrundlage enthält.

Der Verbbildung kann die Kombination RB oder RA zugrunde liegen. Die Kombination RB haben wir soeben besprochen. Die umgekehrte Reihenfolge der Elemente habe ich weiter oben mit einem Beispiel von Serrano Dolader angeführt: *envinagrar* "echar o poner (1) vinagre (2) en (3) el agua". Auch dieser Typ wird dadurch erklärt, dass die Präposition eine Beziehung zwischen *zwei* Elementen herstellt: *vinagre* (A) *en* (R) *x* (B). Bei der Linearisierung der Wortbildung ist nur *en-* + ein weiteres Element möglich. Bei manchen Verben ist sowohl die Interpretation als RB wie als RA möglich: "los zapatos (A) *en* el *barro*" → *embarrar* und "*barro* (A) *en* (R) los zapatos (B)" → *embarrar*. Die mit *embarrar* ausgedrückten Sachverhalte sind dabei sehr verschieden; im ersten Fall bleibt jemand mit seinen Schuhen im Schlamm stecken, im zweiten beschmutzt er seine Schuhe mit Schlamm. Diese zweite Bedeutung wird meist „ornativ" genannt.

Die Beziehung zum Substantiv in der zugrunde liegenden präpositionalen Fügung kann demotiviert sein wie bei *embelesar*, das synchronisch nicht mehr auf *belesa* „Bilsenkraut" zurückgeführt werden kann, da dieser Zusammenhang nicht mehr bekannt ist. Aber nicht diese Fälle werden den Vertretern der „Parasynthese" zum Problem, sondern die Verschiedenheit der Form des „Präfixes" und der Präposition, etwa bei frz. sp. *a-*, *en-*, it. *a-*, *in-*. Dieses Problem haben wir aber zum Teil bereits bei den Präpositionen in der Grammatik. Man vergleiche *en hiver*, *au printemps*, *(sentarse) a la mesa* vs. *(sentarse) en un lugar*. Daher ist es nicht weiter verwunderlich, wenn neben *encaisser* auch *accoupler*, neben *impoverire* auch *arrichire* und neben *encarcelar* auch *aprisionar* existiert. Das Entscheidende ist, dass bei Präposition + Substantiv in der Paraphrase immer eine Präposition erscheint und dass bei Präposition + Adjektiv eine solche Paraphrase immerhin möglich ist. Außerdem wissen die Sprecher, dass die eine Form gegenüber der anderen oft veraltet ist.

Die wichtigsten Präpositionen sind meist antonymisch gestaltet. Diese Antonymie wiederholt sich bei den Präpositionen in der Wortbildung. Den Präpositionen *à/en*, *a/in*, *a/en* entsprechen *de*, *di/da*, *de*. In der Wortbildung erscheinen dafür *dé-/é-*, *s-/dis-/di-*, *des-/es-*. Die dynamische räumliche Verwendung und die Elementenabfolge RB und RA sind produktiv: *débarquer* (RB), *décapsuler* (RA); *sbarcare* (RB), *sbendare* (RA); *desvainar* (RB), *despampanar* (RA).

Unproduktiv sind *é-*, und *es-*: *effeuiller*, *espulgar*; so auch weitere Formen im Italienischen wie auch in den anderen romanischen Sprachen.

Der kausativen und inchoativen Bedeutung der Verben liegen die dynamischen Verwendungstypen der Präpositionen und/oder die entsprechenden Bedeutungen der Suffixe zugrunde. Wir finden diese Bedeutungen vor allem bei den Verben, denen Präposition + Adjektiv zugrunde liegt.

Die phraseologische Fixierung der Präpositionen in der Grammatik und die mit abnehmender Produktivität zunehmende Demotiviertheit entsprechen sich also. Man kann darin gleichsam ein Maß für die Demotiviertheit finden.

Das Mittel, mit dem die inhaltlichen Ableitungsbeziehungen nachgewiesen werden, ist die Paraphrase. Dieses "procedimiento de investigación" wird von allen Linguisten angewandt, wenn auch nicht immer systematisch. Jedenfalls ist mir niemand bekannt, der dies ausdrücklich nicht tut, auch wenn es nicht selten geschieht, dass Linguisten Wortbildungen annehmen, die nicht semantisch begründet werden. Aber nach dem Grundsatz der Solidarität von Ausdruck und Inhalt dürfen wir weder einen Ausdruck willkürlich abgrenzen noch einen Inhalt willkürlich ansetzen. Es gibt zwar keine Alternative zur Paraphrase als Mittel zur Untersuchung des Inhalts in der Wortbildungslehre. Wenn man jedoch eine Paraphrase wählt, muss die Wahl begründet sein und sie muss genau den Morphemen entsprechen, die man annimmt.

Wir hatten eingangs darauf hingewiesen, dass wir einzelsprachliche von allgemein-sprachlichen Paraphrasen unterscheiden müssen. Nachdem wir gesehen haben, dass die Paraphrasen, die eine präpositionale Wortgruppe enthalten, den Inhalt der Verben mit unterschiedlicher Plausibilität wiedergeben, weil sowohl das zugrunde liegende Substantiv oder Adjektiv und die Präposition in abgestufter Weise demotiviert sein können, sollten wir eine vollständig oder weitgehend motivierte Wortbildung mit einer Paraphrase darstellen, die dem Grundmuster Verb + ARB entspricht, z. B. "je mets (Verb) quelque chose (A) dans (R) la barque (B)" für *embarquer*. Diese Paraphrase gibt die Wortbildungsbedeutung wieder. Die vielfältigen Lexikalisierungen sind als allgemein-sprachliche Bedeutungen zu paraphrasieren, sie orientieren sich an dem, was ein Wort bezeichnet, nicht an dem, was es in einer Einzelsprache bedeutet. Von dieser letzteren Art sind diejenigen Paraphrasen, die keine präpositionalen Wortgruppen enthalten, wie sie auch die Vertreter der „Parasynthese" vorzugsweise verwenden.

Im Falle der Lexikalisierung kann es vorkommen, dass die präpositionale Wortgruppe der Basis auf die Syntax projiziert wird. Es gibt dann eine ganz klare Interdependenz von Wortbildung und Syntax. Um dies zu zeigen, gebe ich einige Beispiele. Ich wähle Beispiele aus dem Spanischen, weil für diese Sprache die Interpretation des „Präfixes" als Präposition mit besonders großer Vehemenz abgelehnt worden ist. Die Präpositionen, die sich entsprechen, sind fett gedruckt, die Substantive kursiv:

(1) "Lo **en***terr*aron **en** esa *sepultura*" (DEUM).
(2) "Una muchacha llena de juventud se **en***terr*ó **en** un *pueblo*" (DEUM).

(3) "Por circunstancias que no son bien conocidas, [el Cid] fue **des***terr*ado **de** *Castilla*" (Guillermo Díaz-Plaja ([24]1962): *Historia de la literatura española encuadrada en la universal*: 53).
(4) "Aceptando, en principio y en condiciones normales lo peligroso del rumor, conviene reflexionar sobre cuáles son las mejores armas para **des***terr*arlo **de** los *medios de comunicación social*" (*Mundo*, Barcelona, 23.5.1970: 23).

(5) "Se estima petición de la Escudería Automovilística 'Villa de Llanes' referente a la utilización provisional y en precario de un local sito en el inmueble municipal **em***plaz*ado **en** la *calle* Posada Herrera, en Llanes" (*El Oriente de Asturias*, 19.8.1978:9).
(6) "Importantes depósitos comerciales de fluorita están **em***plaz*ados **en** *calizas* marinas del mesozoico de México" (DEUM).

(7) "¿Cuál es su postura [del presidente] respecto a los socialistas, que constituyen objetivamente el único peligro a corto plazo de **des***plaz*arle **de**l *Poder*?" (*El País*, Madrid, 15.10.1978: 8).
(8) "Todo dios estaba **des***plaz*ado **de** su *oficio*, los pañeros servían la cubierta [...]" (Gonzalo Torrente Ballester (1984): *La Isla de los Jacintos Cortados*: 319).
(9) "Corría más que una señora de sociedad, **des***plaz*ándose **de** un *lado* a otro de Madrid para oír a conferenciantes sacros que le pareciesen buenos" (Carmen Laforet (1955): *La mujer nueva*: 297).
(10) "Lo **des***plaz*ó **de** su *puesto*" (DEUM).

Zum Vergleich:

(11) "Il est allé s'**en***terr*er **dans** une *bourgade* de province" (DFC).
(12) "(Dieu) va prendre ses ennemis aux extrémités du monde et les **dé***terr*e pour ainsi dire **du** *fond* des abîmes où ils cherchaient un vain asile" (Bossuet, *Ambition*; Dictionnaire général).

Die lokale präpositionale Ergänzung, die dem inkorporierten Suffix entspricht, erscheint immer nur dann, wenn das Substantiv der Wortgruppe Präposition + Substantiv eine semantische Modifikation erfahren hat. Nur dann ist eine präpositionale Ergänzung zusätzlich zur inkorporierten Wortgruppe möglich. Das Substantiv erfährt eine lokale Spezifizierung wie

in (3), (5), (6) und (12), eine Verallgemeinerung wie in *embarcar*, wenn es sich auf Schiffe, Land- und Luftfahrzeuge im Allgemeinen bezieht, es bezieht sich auf analoge lokale Bedeutungen wie in (1), (2) und (11) oder impliziert eine „andere" bzw. „begriffliche" Bedeutung wie in (4), (7) und (8). Der in die Wortbildung inkorporierten Syntax entspricht somit die Wiederaufnahme der inkorporierten Syntax in der Syntax selbst.

Ich habe immer noch nicht die Hoffnung aufgegeben, dass die romanische Sprachwissenschaft zu einer adäquateren Beschreibung des Wortbildungsbereichs kommt, dessen Grundlage präpositionale Wortgruppen sind. Wenn dies akzeptiert wird, hat der Umweg über die „Parasynthese" wenigstens einen forschungsgeschichtlichen Sinn gehabt und er mag uns gezwungen haben, die funktionellen Probleme genauer zu bedenken, als es ohne diesen Umweg nötig gewesen wäre. Dann könnte man erwarten, dass Vertreter anderer romanischer Einzelsprachwissenschaften sowie Germanisten und Anglisten zu einer kritischen neuen Beschreibung ansetzen.

Es ist konsequent, dass die Vertreter der Auffassung, dass *embarquer* und *enrichir* „parasynthetische" Verben sind und dass diese mit den Morphemen *en-…-ir* von den zugrunde liegenden Lexemen *barque* und *riche* abgeleitet sind, annehmen, dass *en-* keine Präposition ist. Die Paraphrasen, die für die Ableitungen gegeben werden, müssten stets zweigliedrig sein und sie dürften keine Präposition enthalten. Es bleiben aber bei dieser Lösung zwei große Fragen ungeklärt: 1. Warum kommen so viele dreigliedrige Paraphrasen vor, die eine Präposition enthalten und nicht anders als mit einer Präposition paraphrasiert werden können? 2. Warum sind die „Präfixe" für dieses angeblich einheitliche Verfahren so zahlreich und wie wird die formale Vielfalt semantisch erklärt?

Ich werde also dreigliedrige Paraphrasen, die im Widerspruch zur Annahme einer „Parasynthese" stehen, betrachten und auf die Argumente eingehen, die dafür vorgebracht werden.

Bibliographie

Alemany Bolufer, José (1920): *Tratado de la formación de palabras en la lengua castellana. La derivación y la composición*. Madrid: Librería de Victoriano Suárez.

Bally, Charles ([4]1965): *Linguistique générale et linguistique française*. Bern: Francke.

Beniers, Elisabeth (2004): *La formación de verbos en el español de México*. El Colegio de México/Universidad Nacional Autónoma de México.

Corbin, Danielle (1987): *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*. 2 vol. Tübingen: Niemeyer.

Coseriu, Eugenio (1977): „Inhaltliche Wortbildungslehre (am Beispiel des Typs ‚coupe-papier')". In: Brekle, Herbert E./Kastovsky, Dieter (eds.): *Perspektiven der Wortbildungsforschung*. Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann: 48-61.

Darmesteter, Arsène ([2]1894): *Traité de la formation des mots composés dans la langue française*. Paris: Librairie Honoré Champion.

DEA – Seco, Manuel/Andrés, Olimpia/Ramos, Gabino (1999): *Diccionario del español actual*. 2 vol. Madrid: Aguilar.

DEUM – Lara, Luis Fernando (dirigido por) (1996): *Diccionario del español usual en México*. México: El Colegio de México.

Dictionnaire général – Hatzfeld, Adolphe/Darmesteter, Arsène/Thomas, Antoine (avec le concours de) (s. a.): *Dictionnaire général de la langue française*. 2 vol. Paris: Ch. Delagrave.

Diez, Friedrich ([5]1882): *Grammatik der romanischen Sprachen*. Erster Theil. Bonn: Eduard Weber's Verlag.
Fradin, Bernard (2003): *Nouvelles approches en morphologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
García-Medall, Joaquín (1994): *La prefijación verbal. Un estudio de morfología integrada del español*. Valladolid: Joaquín García-Medall.
Grossmann, Maria (1994): *Opposizioni direzionali e prefissazione. Analisi morfologica e semantica dei verbi egressivi prefissati con* des- *e* es- *in catalano*. Padova: Unipress.
Grossmann, Maria/Rainer, Franz (a cura di) (2004): *La formazione delle parole in italiano*. Tübingen: Niemeyer.
Henzen, Walter (1947): *Deutsche Wortbildung*. Halle/Saale: Niemeyer.
Hjelmslev, Louis (1974): *Prolegomena zu einer Sprachtheorie*. München: Max Hueber.
Iacobini, Claudio (2004): "4. Parasintesi". In: Grossmann, Maria/Rainer, Franz (a cura di): 165–188.
Lang, Jürgen (1991): *Die französischen Präpositionen*. Heidelberg: Winter.
Lüdtke, Jens (2005): *Romanische Wortbildung. Inhaltlich – diachronisch – synchronisch*. Tübingen: Stauffenburg.
Marchand, Hans ([2]1969): *The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation*. München: C. H. Beck.
Menéndez Pidal, Ramón (1904): *Manual de gramática histórica española*. Madrid: Espasa-Calpe.
Pottier, Bernard (1962): *Systématique des éléments de relation*. Paris: Klincksieck.
Rainer, Franz (1993): *Spanische Wortbildungslehre*. Tübingen: Niemeyer.
Serrano Dolader, David (1995): *Las formaciones parasintéticas en español*. Madrid: Arco/Libros.
Serrano Dolader, David (1999): "La derivación verbal y la parasíntesis". In: Bosque, Ignacio/Demonte, Violeta (dirigida por): *Gramática descriptiva de la lengua española*. Vol. 3. Madrid: Espasa: 4653-4755.
Weidenbusch, Waltraud (1993): *Funktionen der Präfigierung. Präpositionale Elemente in der Wortbildung des Französischen*. Tübingen: Niemeyer.

SPANISCHE AKZENTZUWEISUNG. PHONOLOGISCH ODER LEXIKALISCH?

Judith Meinschaefer (Konstanz)
judith.meinschaefer@uni-konstanz.de

1 Einleitung

Auf den ersten Blick scheint die spanische Akzentzuweisung, d.h., die Zuweisung eines Hauptakzents an ein Wort, sehr regelmäßig zu sein. Die Regel, dass der Akzent auf der vorletzten Silbe liegt, trifft auf den größten Teil der vokalfinalen Wörter zu. Die Ausnahmen von dieser Regel sind für den Sprachlerner leicht zu lernen. Der spanische Akzent scheint also keine linguistisch interessanten Herausforderungen zu bieten. Versucht man jedoch, die spanische Akzentzuweisung genau zu beschreiben, so zeigt sich, dass die Verhältnisse komplizierter sind. In der Forschungsliteratur der letzten fünfundzwanzig Jahre sind zahlreiche phonologische Regelsysteme zur Erfassung des spanischen Wortakzents vorgeschlagen worden (Den Os & Kager 1986, Harris 1983, 1987, 1989, 1995, Lipsky 1997, Oltra-Massuet & Arregui 2005, Otero 1986, Roca 1990, 1991, 1997, 1999, Saltarelli 1997). Diese Arbeiten divergieren hinsichtlich der Frage, ob die Fußform jambisch oder trochäisch ist, ob ein wortfinales Element extrametrisch ist oder nicht, und ob die Akzentzuweisung gewichtssensitiv ist oder nicht. Ihnen allen ist jedoch gemeinsam, dass sie nur einen Teil der Beobachtungen zum Wortakzent erfassen können, sodass immer eine größere Anzahl von Wörtern übrig bleibt, deren Akzentmuster im Lexikon repräsentiert werden muss. In den letzten Jahren sind deshalb mehrere Arbeiten erschienen, die dafür argumentieren, dass der spanische Wortakzent grundsätzlich nicht regelbasiert zugewiesen wird, sondern weitgehend lexikalisch repräsentiert sein muss (Bárkányi 2002, Eddington 2000, 2004, Meisenburg 2005).

Doch auch wenn es sich als schwierig erwiesen hat, ein phonologisch plausibles Regelsystem zu formulieren, mit dem sich der Hauptakzent spanischer Wörter vorhersagen lässt, so sprechen doch zwei Überlegungen gegen die Plausibilität eines Lexikons, das für jedes Wort eine Akzentmarkierung verzeichnet. Die erste Überlegung ergibt sich aus Anforderungen der Spracherkennung. Obwohl der Wortakzent selten lexikalisch distinktiv ist, scheint er für die Erkennung der Wörter im Redefluss eine wichtige Rolle zu spielen. Dies zeigt sich deutlich in den Verständnisschwierigkeiten, die sich aus falscher oder fehlender Betonung und Intonation, z.B. bei computergenerierter Sprache oder bei wenig fortgeschrittenen Sprachlernenden, ergeben. Es wird vermutet, dass der Akzent Hinweise auf die korrekte Segmentierung des Redeflusses liefert. Eine akzentgesteuerte Segmentierung kann aber nur dann funktionieren,

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 141-162.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

wenn der Wortkakzent eben nicht nur im Lexikon verzeichnet ist, sondern wenn er regelbasiert zugewiesen wird und so auch für die Bildung von Hypothesen über mögliche Wortstrukturen (z.B. zur Identifikation des Wortanfangs, des Anfangs der Flexionsendung oder des Anfangs der Derivationsendung) genutzt werden kann, noch bevor Wörter als lexikalische Einheiten erkannt sind.

Zweitens finden wir deutliche Regularitäten in den Veränderungen, die der Wortakzent im Laufe der Entwicklung einer Sprache erfährt. Wäre für jedes Wort der Wortakzent lexikalisch repräsentiert, so würden wir erwarten, dass sich im Laufe des Sprachwandels auch die Wortakzente verschieben können. Vergleicht man aber den Wortakzent im Lateinischen, Italienischen und Spanischen, so sieht man, dass sich der Akzent einzelner Wörter kaum geändert hat; vielmehr hat sich das Akzentsystem als Ganzes in eine bestimmte Richtung entwickelt (Bullock 2001, Jacobs 1994, Saltarelli 1997).

Diese Überlegungen legen die Hypothese nahe, dass – trotz aller bislang vermuteten Schwierigkeiten – die Zuweisung des Wortakzents im Spanischen durch relativ einfache phonologische Regeln erfassbar sein muss. Um dieser Hypothese nachzugehen, werde ich mich der in der metrischen Phonologie als anerkannt geltenden Grundannahme anschließen, dass Akzentzuweisung nur nach einer beschränkten Anzahl möglicher Schemata erfolgen kann, und dass diese Schemata als Regeln zum Aufbau von metrischer Struktur formuliert werden können (Halle & Vergnaud 1987, Halle & Idsardi 1995, Hayes 1995). Der Aufbau der metrischen Struktur kann sich in verschiedenen Sprachen auf unterschiedliche Weise vollziehen, doch die Regeln, die ihn beschreiben, lassen sich wiederum aus einer kleinen Anzahl von universalen Parametern ableiten. Diese Parameter und ihre möglichen Werte sind in (1) zusammengefasst:

(1) Parameter der Akzentzuweisung (Hayes 1995: 54)

	Parameter	Mögliche Werte
a.	Richtung	{rechts-nach-links, links-nach-rechts}
b.	Fußform	{Trochäus, Jambus}
c.	Prominenter Fuß	{rechts, links}

Die Akzentzuweisung im Spanischen kann, wie ich im Folgenden zeigen will, auf einfache Weise dargestellt werden, wenn wir die in (2) angegebene Setzung der Parameter annehmen: Die Fußstruktur wird von rechts nach links aufgebaut; sie besteht aus silbischen Trochäen; der prominente Fuß im Wort steht rechts.

(2) Parametersetzung für die Akzentzuweisung im Spanischen

a.	Richtung	rechts-nach-links
b.	Fußform	Silbischer Trochäus

c. End Rule rechts

Darüberhinaus wird sich zeigen, dass bei flektierten Verbformen die spanische Akzentzuweisung mit der Wortstruktur interagiert. Diese Interaktion lässt sich durch die Annahme beschreiben, dass die morphologische Struktur auf die metrische Struktur abgebildet wird. Das hier entworfene Modell der spanischen Akzentzuweisung macht damit präzise Aussagen zu der Frage, wie Morphologie und Phonologie interagieren können. Wenden wir uns aber zunächst einer genaueren Betrachtung der elementaren Daten zu.

1.1 Die zentralen Generalisierungen

Der Wortakzent kann im Spanischen auf einer der drei letzten Silben des Wortes liegen, vgl. die Beispiele in (3) bis (5).[1]

(3)	auf der letzten Silbe	*animál* 'Tier'	oxytonisch
(4)	auf der vorletzten Silbe	*maripósa* 'Schmetterling'	paroxytonisch
(5)	auf der vorvorletzten Silbe	*pájaro* 'Vogel'	proparoxytonisch

Dabei lassen sich zwei stabile Generalisierungen machen: Vokalfinale Wörter haben den Akzent auf der vorletzen Silbe, d.h., sie sind paroxytonisch; vgl. (6). Konsonantenfinale Wörter hingegen haben den Akzent auf der letzen Silbe, d.h., sie sind oxytonisch; vgl. (7).

(6) Wörter, die auf Vokal enden, sind paroxytonisch
N *maripósa* 'Schmetterling', *laberínto* 'Labyrinth', *alméndra* 'Mandel',
A *amaríllo* 'gelb', *curióso* 'neugierig'

(7) Wörter, die auf Konsonant enden, sind oxytonisch
N *corazón* 'Herz', *regalíz* 'Lakritz', *almacén* 'Laden', *voluntád* 'Wille'
A *holgazán* 'müßiggängerisch', *integrál* 'ganz', *común* 'gemein', *felíz* 'glücklich'

Zu diesen zwei Generalisierungen gibt es jedoch eine ganze Reihe systematischer Ausnahmen. Ebenso gibt es zahlreiche unsystematische Ausnahmen, auf die ich später kurz eingehe. Einerseits liegt bei auf Konsonant endenden flektierten Wörter der Akzent, wie bei auf Vokal endenden Wörtern, auf der vorletzten Silbe. Dies gilt erstens für auf /s/ endende Pluralformen von Nomina und Adjektiven, wie in (8).

(8) auf /s/ endende Pluralformen von Nomina und Adjektiven (Ausnahmen zu (7))

N	Pl	*maripósa-s*	'Schmetterlinge'
A	Pl	*amaríllo-s*	'gelb, Pl.'
N	Pl	*corazón-e-s*	'Herzen'

A	Pl	*integrál-e-s*	‘ganz, Pl.’

Zweitens gilt dies für die auf /s/ oder /n/ endenden Verbformen, wie in (9) und (10), die gleichfalls auf der vorletzen Silbe betont sind.

(9) auf /s/ endende Verbformen

V	2 Sg	*cánt-a-s*	‘du singst’
	1 Pl	*cant-á-mos*	‘wir singen’
	2 Pl	*cant-á-is*	‘ihr singt’

(10) auf /n/ endende Verbformen

V	3 Sg	*cánt-a-n*	‘sie singen’

Andererseits liegt bei auf /u/ und /i/ endenden Nomina und Adjektiven der Akzent, wie bei auf Konsonant endenden Wörtern, auf der letzen Silbe; vgl. (11).

(11) auf /u/ und /i/ endende Nomina

N	Sg	*menú* ‘Menü’, *tabú* ‘Tabu’, *tisú* ‘Brokat’
A	Sg	*esquí* ‘Ski’, *maniquí* ‘Gliederpuppe’, *bigudí* ‘Lockenwickler’

Die Herausforderung, vor die sich jeder Ansatz zur Erfassung der Akzentzuweisung im Spanischen gestellt sieht, ist also, nicht nur die beiden zentralen Generalisierungen in (6) und (7) durch phonologische Regeln zu erfassen, sondern auch die als Ausnahmen zu diesen beiden Generalisierungen erscheinenden Regelmäßigkeiten in (8) bis (11) in Form von Regeln in das Modell zu integrieren.

2 Akzentzuweisung im Spanischen

2.1 Vokalfinale Nomina/Adjektive

Sehen wir uns nun genauer an, wie die Akzentzuweisung bei Nomina und Adjektiven funktioniert. Die Regel, die wir eben formuliert haben, weist auf Vokal endenden Wörtern wie *cabeza* oder *calabaza* den korrekten Wortakzent zu. Wie in (12) zu sehen ist, wird aus der Lautfolge *cabeza* ‘Kopf’ ausgehend vom rechten Rand des Wortes eine Fußstruktur erzeugt, die aus einem trochäischen Fuß besteht. Weil dieser Fuß der einzige Fuß des Wortes ist, ist er auch der prominente Fuß, und seine starke Silbe trägt den Hauptakzent.

(12) cabéza ‘Kopf’

(			x		)
		(	x		.)
c	a	b	é	z	a

Aus der Lautfolge *calabaza*, wie in (13) zu sehen, wird ebenfalls ausgehend vom rechten Rand des Wortes eine Fußstruktur aus zwei trochäischen Füßen erzeugt. Der rechte der beiden Füße ist der prominente Fuß, und seiner starken Silbe wird der Hauptakzent zugewiesen.

(13) calabáza ‘Kürbis’

(					x		)
(	x		.)	(	x		.)
c	a	l	a	b	a	z	a

2.2 Konsonantenfinale Nomina und Adjektive

Versuchen wir nun, den Akzent für auf Konsonant endende Wörter auf dieselbe Weise zuzuweisen, so sehen wir gleich, das dies nicht funktioniert. Für ein auf Konsonant endendes Wort wie *felíz* würde die Generalisierung (7) der vorletzten Silbe den Akzent zuweisen, und nicht der letzten, wie es korrekt ist.

(14) **féliz* ‘glücklich’

(	x			)
(	x		.	)
f	é	l	i	z

Interessant ist jedoch, dass sie der Pluralform *felíces* den korrekten Akzent zuweisen kann, wie in (15). (Die Schreibweise *felíz, felíces* mit „c“ oder mit „z“ ist dabei eine rein orthographische Variation, die hier keine Rolle spielt.)

(15) *felíc-e-s* ‘glücklich, Pl.’

		(	x			)
		(	x		.	)
f	e	l	í	c	e	s

Die auf Konsonant endenden Wörter und ihre Pluralformen zeigen zweierlei: Erstens lassen sich die Pluralformen mit unserer Regel erfassen, aber die Singularformen nicht. Zweitens zeigt sich, dass die Anfügung des Pluralaffixes zu keiner Änderung des Akzentes führt, obwohl das Pluralaffix /e-s/ einen zusätzlichen Vokal und damit eine zusätzliche Silbe mitbringt.

Die Singularformen widersetzen sich der Regel also, weil ihnen etwas fehlt: der Vokal, über den die Pluralformen verfügen. Wenn *felíz* jedoch einen solchen Endvokal hätte, wie in (16), dann ließe sich der Akzent von *felíz* mit der vokalfinalen Generalisierung (6) erfassen.

(16) *felíz* ‘glücklich’

		(	x		)
		(	x		.)
f	e	l	í	z	V

Es liegt also nahe, die Singularformen analog zu den Pluralformen zu behandeln (vgl. auch Hayes 1995, Flores 2004). Der Kerngedanke dabei ist, dass ein auf Konsonant endendes Adjektiv wie *felíz* über einen wortfinalen Vokal verfügt, der für die Akzentzuweisung relevant ist, der jedoch an der Oberfläche nicht sichtbar ist. So sehr man in der Theoriebildung empirisch nicht verifizierbare Strukturelemente vermeiden möchte, die sich nur über eine post hoc zugeschriebene Wirkung zeigen, so sind sie manchmal doch der „kostengünstigste“ Erklärungsweg. Ein bekanntes Beispiel ist das französische *hache aspiré*, das phonetisch nicht realisiert wird, das aber für phonologische Regeln wie *Liaison* und *Elision* relevant ist. Für die Annahme eines unsichtbaren Vokals nach dem Muster (20) sprechen drei weitere Beobachtungen, die in den nächsten Abschnitten beschrieben werden.

2.2.1 Wortstruktur

Zunächst können wir sehen, dass auf Vokal endende Wörter wie *alégre* und auf Konsonant endende Wörter wie *felíz* zumindest im Plural eine parallele morphologische Struktur haben. Die Adjektive, die bisher als „auf Vokal endende Adjektive“ bezeichnet wurden, können auf /o/, /a/ oder /e/ enden, vgl. (17).

(17) Auf Vokal endende Adjektive

	Stamm	Form/Genus	Stamm	Form/Genus	Numerus
m	*dichós*	*o*	*dichós*	*o*	*s*
f	*dichós*	*a*	*dichós*	*a*	*s*
m	*alégr*	*e*	*alégr*	*e*	*s*
f	*alégr*	*e*	*alégr*	*e*	*s*

(18) Auf Konsonant endende Adjektive

	Stamm	Form/Genus	Stamm	Form/Genus	Numerus
m	*felíz*	???	*felíc*	*e*	*s*
f	*felíz*	???	*felíc*	*e*	*s*

(19) Glossen

dichóso	‘glücklich’
alégre	‘fröhlich’
felíz	‘glücklich’

Die Adjektive, die bisher als „auf Konsonant endende Adjektive“ bezeichnet wurden, wie *felíz* (18), haben im Plural dasselbe /e/ wie die auch im Singular auf /e/ endenden Adjektive, wie *alégre*. Außerdem können Adjektive der *felíz*-Klasse, wie die Adjektive der *alégre*-Klasse, und im Gegensatz zu Adjektiven der -*o*-Klasse und der -*a*-Klasse, sowohl maskulines als auch feminines Genus haben. Diese Ähnlichkeiten deuten auf eine gemeinsame zugrunde liegende Struktur wie (16) hin.

2.2.2 Komplementäre Distribution

Tatsächlich bilden die auf Konsonant endenden Wörter wie *felíz* und die auf Vokal endenden Wörter wie *alégre* zwei komplementäre Klassen (Harris 1992). Die meisten auf Konsonant endenden Wörter enden auf einen der in (20) aufgeführten Konsonanten, d.h., auf einen koronalen Konsonanten.

(20) l, r, n, d, s, z
señál ‘Zeichen’, *proyectíl* ‘Geschoss’, *cruél* ‘grausam’
altár ‘Altar’, *calór* ‘Hitze’, *azár* ‘Zufall’
común ‘gemein’, *andén* ‘Bahnsteig’, *azafrán* ‘Safran’

Der Stamm der meisten auf /e/ endenden Wörter hingegen endet nicht auf einen koronalen Konsonanten, sondern auf einen dorsalen oder labialen Konsonanten, wie in (21), oder auf eine Konsonantenfolge, wie in (22).

(21) b, p, ch/[tʃ], k, g, f, m
núbe ‘Wolke’, *caríbe* ‘karibisch’, *jarábe* ‘Sirup’
miópe ‘kurzsichtig’, *naípe* ‘Spielkarte’
léche ‘Milch’, *báche* ‘Schlagloch’, *cóche* ‘Wagen’

(22) bl, br, rd, ...
agradáble ‘angenehm’, *muéble* ‘Möbelstück’
póbre ‘arm’, *octúbre* ‘Oktober’
tárde ‘spät’, *vérde* ‘grün’

Die An- oder Abwesenheit des wortfinalen /e/ im Singular wird also (zum Teil) durch segmentalphonologische Bedingungen gesteuert. Das Fehlen des /e/ in der Singularform mancher Wörter, wie z.B. *felíz*, ist damit vorhersagbar, und (16) kann trotz des in (18) nicht sichtbaren Vokals für beide Klassen als gemeinsame, zugrunde liegende Struktur angenommen werden.

2.2.3 Diachronie

Schließlich hatten viele der im modernen Spanisch auf Konsonant endenden Wörter in früheren Sprachstufen ein /e/, wie die Beispiele in (23) zeigen (Penny 1991: 49).

(23)

Latein	Span.		
Sg	Sg	Pl	
**parietem*	*paréd*	*paréd-e-s*	'Wand'
mercedem	*mercéd*	*mercéd-e-s*	'Lohn, Gefälligkeit'
mensem	*més*	*més-e-s*	'Monat'
pacem	*páz*	*pác-e-s*	'Friede'
panem	*pán*	*pán-e-s*	'Brot'
fidelem	*fiél*	*fiél-e-s*	'getreu'
marem	*már*	*már-e-s*	'Meer'

2.2.4 Fazit

Es sprechen also drei Beobachtungen für die Annahme eines „unsichtbaren", aber für die Akzentzuweisung relevanten Vokals bei auf Konsonant endenden Wörtern wie *felíz*. Erstens legt der strukturelle Parallelismus zwischen auf /e/ endenden Wörtern und auf Konsonant endenden Wörtern dies nahe. Zweitens unterliegt die An- bzw. Abwesenheit eines wortfinalen /e/ (zum Teil) segmentalphonologischen Bedingungen, d.h., das Fehlen des wortfinalen /e/ bei auf Konsonant endenden Wörtern ist vorhersagbar. Drittens hatten viele der heute auf Konsonant endenden Wörter in früheren Sprachstufen ein /e/.

2.3 Oxytonische und paroxytonische Nomina/Adjektiven im Vergleich

Außerdem gibt es noch einen weiteren, negativen Hinweis darauf, dass die Annahme eines unsichtbaren Vokals nach dem Muster (16) gerechtfertigt ist: Die Annahme des unsichtbaren Vokals lässt sich über den postulierten Geltungsbereich (oxytonische Wörter) hinaus nicht generalisieren.

2.3.1 /s/-finale Nomina/Adjektive

Vergleichen wir nun noch einmal die Singularformen und die Pluralformen verschiedener spanischer Wörter, und schränken wir unsere Perspektive dabei zunächst auf Wörter ein, die auf /s/ enden. Unter diesen auf /s/ endenden Wörtern finden wir sowohl auf der letzten Silbe betonte als auch auf der vorletzten Silbe betonte Wörter. Beispiele für oxytonische Wörter, die auf /s/ enden, sind in (24) aufgeführt. Sie bilden den Plural durch die Anfügung von /e-s/ (Esbozo 1973: 181).

(24) auf der letzten Silbe betont (oxytonisch)

Sg	Pl	
país	*país-e-s*	'Land'
francés	*francés-e-s*	'französisch'
interés	*interés-e-s*	'Nutzen, Anteil'

Beispiele für paroxytonische Wörter, die auf /s/ enden, sind in (25) aufgeführt. Diese Wörter bilden den Plural nicht durch Affigierung, sondern die Pluralform ist identisch mit der Singularform (Esbozo 1973: 1981).

(25) auf der vorletzten Silbe betont (par-oxytonisch)

Sg	Pl	*Pl e-s	
átlas	*átlas*	**átlas-e-s*	'Atlas'
vírus	*vírus*	**vírus-e-s*	'Virus'
crísis	*crísis*	**crísis-e-s*	'Krise'

Die Beispiele in (24) und (25) zeigen also, dass es einen Zusammenhang zwischen oxytonischem Akzent und Auftauchen des /e/ im Plural gibt: oxytonische Wörter bilden den Plural auf /-e-s/, während paroxytonische Wörter im Plural kein /e/ verbergen. Der nicht sichtbare Endvokal des Schemas (20) gilt tatsächlich nur für Wörter, die der phonologischen Struktur des Schemas entsprechen.

2.3.2 Vokalfinale Nomina/Adjektive

Eine ähnliche Bestätigung der musterspezifischen Begrenztheit von (16) finden wir bei Wörtern, die auf /u/ oder /i/ enden. Hier finden wir einerseits auf der letzten Silbe betonte Wörter, wie in (26), die den Plural auf /e-s/ bilden (Esbozo 1973: 184).

(26) auf der letzten Silbe betont (oxytonisch)

Sg	Pl e-s	Pl -s	
jabalí	*jabalí-e-s*	**jabalí-s*	'Wildschwein'
esquí	*esquí-e-s*	*esquí-s*	'Ski'
tabú	*tabú-e-s*	*tabú-s*	'Tabu'
menú	*menú-e-s*	*menú-s*	'Speisekarte'

Andererseits gibt es auf der vorletzten Silbe betonte Wörter, wie in (27), die den Plural nicht durch Anfügung von /e-s/ bilden können, sondern die nur die Anfügung von /s/ zulassen.

(27) nicht auf der letzten Silbe betont

Sg	*Pl e-s	Pl-s	
yánqui	**yánqui-e-s*	*yánqui-s*	'Yankee'
tríbu	**tríbu-e-s*	*tríbu-s*	'Stamm'

Auch hier sehen wir einen einen Zusammenhang zwischen oxytonischem Akzent und Auftauchen des /e/ im Plural: oxytonische Wörter erlauben zwei Arten der Pluralbildung, darunter die Anfügung von /e-s/, während paroxytonische Wörter im Plural kein /e/ haben.
Dieser Zusammenhang zwischen dem Auftreten des /e/ im Plural und oxytonischem Akzent kann durch das hier beschrieben Modell erfasst werden: nur die oxytonischen, aber nicht die paroxytonischen Wörter haben in der zugrunde liegenden Repräsentation einen wortfinalen Vokal, der bei den Pluralformen als /e/ realisiert wird, im Singular aber unrealisiert bleibt. Dieser wortfinale Vokal in der zugrunde liegenden Repräsentation ist für die Akzentzuweisung wesentlich: Weil er beim Aufbau der metrischen Struktur mitberücksichtigt wird, weist der aus (2) ableitbare Regelsatz in den auf Konsonant endenden Wörtern, wie *felíz*, wortfinalen Akzent zu.

3 Die Verbformen

3.1 Überblick

Ein weiteres Problem für eine einheitliche Akzentzuweisungsregel stellen die spanischen Verbformen dar. In der Literatur wird meist die Auffassung vertreten, dass der Verbakzent im Spanischen lexikalisch repräsentiert sein muss (Harris 1987, 1989, Roca 1990, 1999; vgl. aber Oltra-Massuet & Arregui 2005). Wie (28) zeigt, können spanische Verben oxytonischen, paroxytonischen oder proparoxytonischen Akzent haben.

(28) *cantar* 'singen'

a.	*cantarás*	oxytonisch	2. Sg. Fut
b.	*cantáras*	paroxytonisch	2. Sg. Konj. Imperf.
c.	*cantáramos*	proparoxytonisch	1. Pl. Konj. Imperf.

Dabei ist der Akzent nicht aus der segmentalphonologischen Struktur ableitbar, sondern hängt in erster Linie von der morphosyntaktischen Struktur ab. Deshalb finden sich Paare von Wörtern, die aus denselben Lauten bestehen, sich aber im Wortakzent unterscheiden, wie in (29) bis (31).

(29)

a.	*cánto*	1. Sg. Ind. Präs.	*cantar* 'singen'
b.	*cantó*	3. Sg. Ind. Perfekt	*cantar* 'singen'

(30)	a.	*cantáran*	3. Pl. Konj. Imperf.	*cantar* ‘singen’
	b.	*cantarán*	3. Pl. Futur	*cantar* ‘singen’
(31)	a.	*cánte*	1./3. Sg. Konj. Präs.	*cantar* ‘singen’
	b.	*canté*	1. Sg. Ind. Perf.	*cantar* ‘singen’

Verschaffen wir uns zunächst einen Überblick, welche Akzentmuster die einzelnen Tempora und Modi aufweisen. Die Präsensformen haben den Akzent jeweils auf der vorletzten Silbe: sie sind regelmäßig paroxytonisch. Dabei kann der Akzent auf dem Stamm oder auf der Endung liegen; vgl. (32).

(32) Präsens Wortstruktur: $[\text{cant}]_{St}$ á-mos$]_{Wort}$

		Indikativ	Konjunktiv		
Sg	1	cánt-o	cánt-e	paroxytonisch	stammbet.
	2	cánt-a-s	cánt-e-s	paroxytonisch	stammbet.
	3	cánt-a	cánt-e	paroxytonisch	stammbet.
Pl	1	cant-á-mos	cant-é-mos	paroxytonisch	endbet.
	2	cant-á-is[2]	cant-é-is	paroxytonisch	endbet.
	3	cánt-a-n	cánt-e-n	paroxytonisch	stammbet.

Die Imperfektformen haben den Akzent auf der Silbe, die dem Tempus/Modus-Morphem vorangeht: sie sind paroxytonisch oder proparoxytonisch; vgl. (33).

(33) Imperfekt Wortstruktur: $[\text{cant}]_{St}$ á-ba-mos$]_{Wort}$

		Indikativ	Konjunktiv	
Sg	1	cant-á-ba	cant-á-ra	paroxytonisch
	2	cant-á-ba-s	cant-á-ra-s	paroxytonisch
	3	cant-á-ba	cant-á-ra	paroxytonisch
Pl	1	cant-á-ba-mos	cant-á-ra-mos	proparoxytonisch
	2	cant-á-ba-is	cant-á-ra-is	proparoxytonisch
	3	cant-á-ba-n	cant-á-ra-n	paroxytonisch

Die Formen des Futurs und des Konditionals haben den Akzent auf der Silbe, die der Stammerweiterung -r- nachfolgt. Sie können oxytonisch, paroxytonisch oder proparoxytonisch sein; vgl. (34).

(34) Wortstruktur: $[\text{cant}]_{St}$ a-r $]_{ESt}$ é-mos$]_{Wort}$

		Futur	Konditional
Sg	1	cant-a-r-é	cant-a-r-í-a

	2	cant-a-r-á-s	cant-a-r-í-a-s
	3	cant-a-r-á	cant-a-r-í-a
Pl	1	cant-a-r-é-mos	cant-a-r-í-a-mos
	2	cant-a-r-é-is	cant-a-r-í-a-is
	3	cant-a-r-á-n	cant-a-r-í-a-n

Bei den Perfektformen liegt der Akzent nicht auf dem Stamm, sondern auf der Endung. Die Formen des Perfekts können oxytonisch, paroxytonisch oder proparoxytonisch sein; vgl. (3).

(35) Indikativ Perfekt Wortstruktur: $[\text{cant}]_{St}\ ]_{ESt}$ á-mos$]_{Wort}$
(Pretérito Perfecto Simple)

Sg	1	cant-é	oxytonisch
	2	cant-á-ste	paroxytonisch
	3	cant-ó	oxytonisch
Pl	1	cant-á-mos	paroxytonisch
	2	cant-á-ste-is	proparoxytonisch
	3	cant-á-ro-n	paroxytonisch

Dies gilt nur für die regelmäßigen, aber nicht für die unregelmäßigen Perfektformen. Die unregelmäßigen Perfektformen haben regelmäßigen paroxytonischen Akzent, außer in der 2. Person Plural; vgl. (36).

(36) Indikativ Perfekt Wortstruktur: $[\text{dij}\ ]_{St}$ í-mos$]_{Wort}$
unregelmäßige Verben: *decir* ‘sagen’

Sg	1	díj-e	paroxytonisch
	2	dij-í-ste	paroxytonisch
	3	dij-o	paroxytonisch
Pl	1	dij -í-mos	paroxytonisch
	2	dij-í-ste-is	proparoxytonisch
	3	dij-é-ro-n	paroxytonisch

Diese kurze Betrachtung der Verbformen zeigt, dass der Akzent durch die Morphologie mitbestimmt wird. Besonders deutlich sieht man das an den Formen des Futurs und des Konditionals in (34), bei denen der Akzent immer rechts von der Stammerweiterung liegt. Ich gehe davon aus, dass die morphologische Konstituenz spanischer Verben wie in (37) dargestellt werden kann.

(37) *cantarías* 2. Sg. Konditonal *cantar* ‘singen’

[[[Stamm]$_{Stamm}$ Thema Stammerweiterung]$_{EStamm}$ Tempus/Modus Person/Numerus]$_{Wort/W}$
[[[cant]$_{Stamm}$ a r]$_{EStamm}$ ía s]$_{Wort/W}$

(37) repräsentiert eine Form des Konditionals. Diese Form besteht aus einem Verbstamm, *cant-*, an die der Themavokal *-a-* angefügt ist. Durch die Anfügung der konsonantischen Stammerweiterung *-r-* ergibt sich ein erweiterter Stamm, an den das Tempus/Modus-Affix *-ía* und das Person/Numerus-Affix *-s* angefügt werden. Versuchen wir nun, die Beobachtungen zum spanischen Verbakzent in unser Modell zu integrieren.

3.2 Präsensformen

Die Formen des Präsens sind auf der vorletzten Silbe betont. Sie können mit dem bislang angenommenen Modell ohne weitere Annahmen erfasst werden. In (38) ist dies an einer auf Vokal endenden Verbform illustriert.

(38) *cánto*, 1. Sg. Ind. Präsens *cantar* 'singen'

```
(     x     )
(     x     .)
c     a     n     t     o
```

Für die auf Konsonant endende Verbform *cántan* in (39) funktioniert die Akzentzuweisung genau so wie für *cánto* in (42).

(39) *cántan*, 3. Pl. Indik. Präsens *cantar* 'singen'

```
(     x                 )
(     x           .     )
c     a     n     t     a     n
```

Analog funktioniert die Akzentzuweisung für alle anderen (paroxytonischen) Formen des Präsens (Indikativ und Konjunktion).

3.3 Die Abbildung der Wortstruktur auf die metrische Struktur

Für alle anderen Verbformen, abgesehen von den eben illustrierten Präsensformen, werden zusätzliche Regeln benötigt; andernfalls hätten alle anderen Verbformen den Akzent auch jeweils auf der vorletzten Silbe. Ich werde im Folgenden zeigen, dass der geordnete Regelsatz (40), der etwas über die Abbildung der Wortstruktur auf die metrische Struktur sagt, die korrekten Akzentmuster generieren kann (zum Format dieser Regeln vgl. Halle & Idsardi 1995).

(40) Zusatzregeln

a. Regel 1: Der rechte Rand des erweiterten Stammes wird auf den linken Rand eines Fußes abgebildet.
b. Regel 2: Der rechte Rand des Wortes wird auf den rechten Rand eines Fußes abgebildet.
c. Regel 3: Der rechte Rand des Stammes wird auf den linken Rand eines Fußes abgebildet.

Die erste Regel erfasst die Beobachtung, dass die Verbformen mit einer Stammerweiterung, d.h. in erster Linie die Formen des Futurs und des Konditionals, den Akzent auf der Endung haben, und nicht auf dem Stamm; vgl. (34). Die dritte Regel erfasst die Beobachtung, dass die Formen des Imperfekts auf der ersten Silbe der Endung betont sind, auch wenn dies proparoxytonischen Akzent zu Folge hat; vgl. (33). Die Anordnung von Regel 2 zwischen den beiden Regeln 1 und 3 erfasst die Generalisierung, dass oxytonischer Akzent nur dann auftritt, wenn eine Form über einen erweiterten Stamm verfügt (34); wie genau die Zusatzregeln 1, 2 und 3 interagieren, wird weiter unter genauer erläutert.
Die Zusatzregeln werden angewendet, bevor der Aufbau der trochäischen Fußstruktur von rechts nach links beginnt (vgl. hierzu auch Halle & Idsardi 1995). Die Zusatzregel 3 und die Regel, die trochäische Füße von rechts nach links erzeugt, dürfen keine Anwendung finden, wenn durch ihre Anwendung ein subminimaler (d.h. einsilbiger) Fuß erzeugt würde; diese Beschränkung gilt jedoch nicht für die Zusatzregeln 1 und 2.

3.4 Futur und Konditional

Mit den beiden Zusatzregeln 1 und 2 kann die Akzentzuweisung für die Formen des Futurs und des Konditionals auf die folgende Weise erfasst werden. Beginnen wir mit der Form *cantarémos*. Zunächst wird der rechte Rand des erweiterten Stammes auf den linken Rand eines Fußes abgebildet; danach wird der rechte Rand des Wortes auf den rechten Rand eines Fußes abgebildet; vgl. (41). Nun erfolgt der weitere Aufbau der metrischen Struktur; vgl. (42). Von rechts nach links wird eine Fußstruktur aus trochäischen Füßen aufgebaut. Schließlich wird der starken Silbe des rechten Fußes der Hauptakzent zugewiesen:

(41) *cantarémos*, 1. Pl. Futur *cantar* ‘singen’

					(				)
c	a	n	t	a	r	e	m	o	s
[[[			]St		]ESt				]Wort

(42)

(						x			)
(	x			.)	(	x		.	)
c	a	n	t	a	r	é	m	o	s

Ähnlich funktioniert die Akzentzuweisung auch für proparoxytonisches *cantaríamos* in (43). Hier wird der rechte Rand des erweiterten Stammes auf den linken Rand eines Fußes abgebildet. Danach wird der rechte Rand des Wortes auf den rechten Rand eines Fußes abgebildet.
Der weitere Aufbau der metrischen Struktur erfolgt von rechts nach links. Dabei werden die beiden Fußgrenzen respektiert, die durch Regel 1 und Regel 2 erzeugt wurden. Die Regel zum Aufbau der metrischen Struktur darf nur zweisilbige Füße erzeugen (vgl. Halle & Idsardis (1995) „Avoid"-Beschränkungen); daher wird die Folge als (ríamos), und nicht als (ri)(ámos) analysiert. Problem: hier haben wir doch offensichtlich einen dreisilbigen Fuß. Die starke Silbe des rechten Fußes im fünfsilbigen *cantaríamos* bekommt den Hauptakzent. Das Ergebnis ist proparoxytonisches *cantaríamos*.

(43) *cantaríamos*, 2. Pl. Konditional *cantar* 'singen'

(						x				)
(	x			.)	(	x	.		.	)
c	a	n	t	a	r	i	a	m	o	s
[[[			]St		]ESt					]Wort

Mit den bisher rekonstruierten Regeln lässt sich schließlich auch die Akzentzuweisung für oxytonisches *cantaré* in (44) erfassen. In (44) wird zunächst der rechte Rand des erweiterten Stammes auf den linken Rand eines Fußes abgebildet. Danach wird der rechte Rand des Wortes auf den rechten Rand eines Fußes abgebildet. Die Konstruktion eines einsilbigen Fußes durch die Zusatzregeln 1 und 2 ist zulässig, weil diese beiden Regeln nicht der oben genannten Beschränkung unterliegen, dass ihre Anwendung blockiert wird, wenn sie zur Erzeugung eines subminimalen Fußes führen würde. Auf diese Weise wird der rechte der beiden Füße erzeugt, aus denen das Wort besteht. Dieser rechte Fuß, der durch die Regeln 1 und 2 generiert wurde, besteht aus nur einer Silbe; dieser Silbe wird der Hauptakzent zugewiesen. Das Ergebnis ist oxytonisches *cantaré*.

(44) *cantaré*, 1. Sg. Futur *cantar* 'singen'

(						x)
(	x			.)	(	x)
c	a	n	t	a	r	e
[[[			]St		]ESt	]Wort

3.5 Oxytonische Perfektformen

Oxytonische, d.h. auf der letzten Silbe akzentuierte Formen, finden wir auch unter den regelmäßigen Perfektformen. Unter der Annahme, dass auch die Perfektformen über eine Stamm-

erweiterung verfügen, könnten die Formen des Perfekts auf ähnliche Weise analysiert werden wie die Formen im Futur und Konditional. Der Aufbau der metrischen Struktur für eine Perfektform wie *cantó* in (45) würde dann auf dieselbe Weise funktioniert wie für eine Futurform wie *cantaré*.

(45) *cantó*, 3 sg Perf

```
(                    x)
                (    x)
c    a    n    t    ó
[[[             ]St]ESt ]Wort
```

Die Frage ist jedoch, ob die Perfektformen wirklich über eine Stammerweiterung verfügen. Anders als in den Formen von Futur und Konditional, in denen das Segment *-r-* vorkommt, findet sich in den Perfektformen kein Segment, das als Stammerweiterung fungieren könnte. Diachronisch gesehen könnten sie allerdings eine implizite Stammerweiterung tragen, denn *cantó* geht zurück auf *cantavit*. Als wesentliches Argument für die Annahme einer (nicht mehr overt realisierten) Stammerweiterung kann jedoch die Beobachtung interpretiert werden, dass der Akzent der regelmäßigen Perfektformen mit dem Akzent der unregelmäßigen Perfektformen kontrastiert, wie in (46) zu sehen ist. Während bei den regelmäßigen Perfektformen der Akzent immer auf der Endung liegt, kann er bei den unregelmäßigen Formen auf dem Stamm oder auf der Endung liegen. In den meisten Formen des unregelmäßigen Perfekts liegt der Akzent dabei regelmäßig auf der vorletzten Silbe.

(46) Perfektformen

	regelmäßig	unregelmäßig			
1Sg	*canté*	*túve*	*díje*	*púse*	*andúve*
2Sg	*cantó*	*túvo*	*díjo*	*púso*	*andúvo*
Inf	*cantar*	*tener*	*decir*	*poner*	*andar*
	„singen“	„nehmen“	„sagen“	„setzen“	„gehen“

Es bietet sich an, diesen Kontrast der regelmäßigen und unregelmäßigen Perfektformen durch die Annahme zu erfassen, dass sich die morphologische Struktur der regelmäßigen und der unregelmäßigen Perfektformen unterscheidet. Die unregelmäßigen Perfektformen verfügen, wie (46) zeigt, über einen Perfektstamm, der sich klar vom Präsensstamm unterscheidet. Die regelmäßigen Perfektformen zeigen keinen solchen vom Präsensstamm klar verschiedenen Perfektstamm. Allerdings unterscheidet sich der „Perfektstamm“ der regelmäßigen Perfektformen vom „Präsensstamm“ in genau einer Hinsicht: durch die Position des Akzents. Während der Akzent den Präsensformen regelbasiert zugewiesen wird, liegt der Akzent bei den

regelmäßigen Perfektformen immer auf der Endung und nie auf dem Stamm; dies gilt auch, wenn die Endung einsilbig ist (wie in der 1Sg und 3Sg). Diese Beobachtung lässt sich im hier vorgeschlagenen Ansatz durch die Annahme erfassen, dass auch die regelmäßigen Verben über einen Perfektstamm verfügen. Auch sie bilden den Perfektstamm durch Anfügen einer Stammerweiterung, die allerdings phonologisch nicht realisiert ist. Diese Stammerweiterung hat dennoch eine Wirkung, die sich in der Akzentzuweisung zeigt: sie bewirkt, dass der Akzent immer rechts von der Stammerweiterung, d.h., auf der Endung liegt. Die unregelmäßigen Verben bilden den Perfektstamm demgegenüber nicht durch Anfügung einer Stammerweiterung, sondern sie verfügen über einen besonderen, im Lexikon gespeicherten Perfektstamm. Deshalb zeigen sie nicht das charakteristische Akzentmuster der regelmäßigen Perfektstämme; vielmehr verhalten sich die unregelmäßigen Perfektformen hinsichtlich der Akzentzuweisung wie Formen ohne Stammerweiterung, z.B. wie Präsensformen. Dieser strukturelle Unterschied zwischen den regelmäßigen und den unregelmäßigen Perfektformen ist in (47) dargestellt.

(47) regelmäßige Perfektform [[[cant]$_{Stamm}$ ø]$_{EStamm}$ ó]$_{Wort}$
unregelmäßige Perfektform [[[díj]$_{Stamm}$ o]$_{Wort}$

Durch die oben vorgeschlagenen morphophonologischen Zusatzregeln (40) führt dieser strukturelle Unterschied dazu, dass der Akzent bei den regelmäßigen Perfektformen auf der Endung liegt, d.h., rechts von der Stammerweiterung, während er bei den unregelmäßigen Perfektformen (regelmäßig) auf der vorletzten Silbe liegt.

(48) cantó, 3sg Perf regelmäßig

			(	x)
			(	x)
c	a	n	t	o
[[[			]$_{St}$]$_{ESt}$	]$_{Wort}$

(49) díjo, 3sg Perf unregelmäßig

(	x		)
(	x		.)
d	í	j	o
[[[		]$_{St}$	]$_{Wort}$

4 Die Akzentzuweisung im Spanischen, Italienischen und Lateinischen

Das hier skizzierte Modell der spanischen Akzentzuweisung hat den Vorteil, dass es sich bruchlos aus dem lateinischen Modell ableiten lässt (im Gegensatz zu Modellen, die für das Spanische eine jambische Fußstruktur annehmen, wie z.B. Oltra-Massuet & Arregi 2005, oder

Roca 1988, 1990, Harris 1989). Das lateinische Akzentsystem kann man informell so charakterisieren, dass die Betonung auf der vorletzten Silbe liegt, wenn diese schwer ist; sonst liegt die Betonung auf der vorvorletzten Silbe; vgl. *incú:dis* ‚bearbeiten, 2Sg' gegenüber *mínimus* ‚geringst-, mask. sg.'. Die letzte Silbe ist in der Regel nicht betont. Für das Lateinische wird deshalb meist angenommen, dass die Akzentzuweisung auf den unten in (50) angegebenen Parameternwerten basiert: die Fußform ist trochäisch (moraischer Trochäus); die metrische Struktur wird von rechts nach links aufgebaut, und der Wortakzent liegt auf dem letzten Fuß des Wortes (Allen 1973, Vincent 1988). Die letzte Silbe des Wortes spielt für die Akzentzuweisung keine Rolle, d.h., sie ist extrametrisch. Außerdem ist die Akzentzuweisung gewichtssensitiv, d.h., Vokallänge und Silbenstruktur sind für die Akzentzuweisung relevant.
Wie in dieser Studie gezeigt wurde, lässt sich nicht nur im Lateinischen und Italienischen, sondern auch im Spanischen das Akzentsystem durch die Parametersetzung in (50) a., b., c. charakterisieren (vgl. Lahiri, Meinschaefer & Schwarze in Vorbereitung). Gemeinsam ist den drei Sprachen damit die Fußform (trochäisch), die Richtung der Akzentzuweisung (rechts nach links), und die Position des prominenten Fußes (rechts). Sie unterscheiden sich jedoch hinsichtlich der beiden Parameter Gewichtssensitivität und Extrametrikalität. Während für das Lateinische, aber auch für das Italienische angenommen werden muss, dass die letzte Silbe extrametrisch ist, spielt Extrametrikalität im hier entwickelten Modell der spanischen Akzentzuweisung keine Rolle mehr (aber vgl. Harris 1987, Den Os & Kager 1986, Lipsky 1997 für die Annahme morphologisch ausgelöster Extrametrikalität in spanischen Wörtern; vgl. Roca 1988, 1990, 1997 für vergleichbare Annahmen). Auch der Parameter Gewichtssensitivität ist im Italienischen und im Lateinischen auf einen positiven Wert gesetzt (d.h., die Fußform ist der moraische Trochäus), während im Spanischen die Vokallänge und das Silbengewicht keine Rolle mehr spielen (aber vgl. Harris 1983, Den Os & Kager 1986, Lipsky 1997 für die Annahme, dass die spanische Akzentzuweisung gewichtssensitiv ist; vgl. auch Harris 1995, Oltra-Massuet & Arregui 2005 für die Annahme, dass das Silbengewicht im Spanischen nur für die Akzentzuweisung an Nomina und Adjektive eine Rolle spielt).

(50) Parameter der Akzentzuweisung

a.	Richtung	rechts-nach-links	
b.	Fußform	Trochäus	
c.	Prominenter Fuß	rechts	
d.	Extrametrikalität	Latein, Italienisch	ja
		Spanisch	nein
e.	Gewichtssensitivität	Latein, Italienisch	ja
		Spanisch	nein

Das hier skizzierte Modell hat also den Vorteil, dass es für die Akzentsysteme der drei romanischen Sprachen Latein, Italienisch und Spanisch eine gemeinsame Grundlage annimmt. Die Unterschiede in den Systemen ergeben sich durch den Verlust von positiven Parametersetzungen. Im Spanischen ist die positive Setzung für den Parameter Extrametrikalität verloren gegangen, ebenso wie die die positive Setzung für den Parameter Gewichtssensitivität. Das Italienische hat sich im Vergleich zum Lateinischen weniger stark verändert: die positive Setzung für den Parameter Extrametrikalität hat sich erhalten. Auch die die positive Setzung für den Parameter Gewichtssensitivität hat sich erhalten, allerdings nur hinsichtlich der Silbenstruktur; die Vokallänge ist im Italienischen verloren gegangen. Die Gemeinsamkeiten und die Unterschiede der Akzentsysteme des Spanischen, Italienischen und Lateinischen sind in Tabelle 1 überblicksartig dargestellt.

	Spanisch	Italienisch	Latein
Trochäischer Fuß	+	+	+
Extrametrikalität	–	+	+
Gewichtssensitivität: offene/geschlossene Silben	–	+	+
Gewichtssensitivität: kurze/ lange Vokale	–	–	+

Tabelle 1. Die Akzentzuweisung im Spanischen, Italienischen und Lateinischen

5 Zusammenfassung

Diese Studie zeigt, dass sich der spanische Wortakzent durch ein Regelsystem erfassen lässt, welches vorsieht, dass die Wortstruktur oder „morphologische Konstituenz“ auf die metrische Struktur abgebildet wird. Für die Akzentzuweisung an konsonantenfinale Nomina und Adjektive (*animál*, *felíz*) macht das hier skizzierte Modell die Annahme, dass eine phonologisch nicht realisierte wortfinale Klassenmarkierung für die Akzentzuweisung eine Rolle spielt (Katalexis). Für die Akzentzuweisung bei flektierten Verbformen wird die zusätzliche Annahme gemacht, dass der rechte Rand des Stammes, des erweiterten Stammes und des Wortes auf den Rand eines Fußes abgebildet wird. Auf diese Weise ist es nicht nur möglich, paroxytonischen, proparoxytonischen und oxytonischen Akzent bei Verben, Nomina und Adjektiv regelbasiert zuzuweisen, sondern das hier vorgeschlagene Regelsystem lässt sich auch bruchlos aus dem lateinischen Akzentsystem ableiten.

Trotzdem gibt es im Spanischen natürlich lexikalischen, d.h., im Lexikon repräsentierten, Akzent. Es gibt zahlreiche Beispiele für Wörter mit unregelmäßigem Akzent; nur einige sind in (51) aufgeführt:

(51) Wörter mit unregelmäßigem, d.h. lexikalisch repräsentiertem Akzent

C-finale Adjektive	C-finale Nomina	V-finale Nomina
paroxytonisch	paroxytonisch	proparoxytonisch

fácil	'leicht'	*crímen*	'Verbrechen'	*álgebra*	'Algebra'
difícil	'schwierig'	*gérmen*	'Keim'	*frémito*	'Gebrüll'
útil	'nützlich'	*órden*	'Ordnung'	*género*	'Gattung'
símil	'ähnlich'	*ángel*	'Engel'	*espárrago*	'Spargel'
ágil	'flink'	*árbol*	'Baum'	*plátano*	'Banane'
jóven	'jung'	*lápiz*	'Bleistift'	*árnica*	'Arnika'

Eine regel- oder parameterbasierte Modellierung der Akzentzuweisung hat gegenüber der Annahme einer grundsätzlich lexikalischen Repräsentation des Wortakzents dennoch zwei wesentliche Vorteile: Erstens ist sie mit der Annahme kompatibel, dass der Wortakzent eine Funktion für die Sprachverarbeitung hat. Nur wenn der Wortakzent regelbasiert zugewiesen wird, ist es plausibel, dass der Akzent für die Segmentation von Phrasen und Wörtern genutzt wird. Zweitens erlaubt es diese Art der Modellierung auch, die Entwicklung des spanischen Akzentsystems aus dem lateinischen System, ebenso wie die Variation zwischen dem Spanischen und dem Italienischen, auf systematische Weise zu erfassen.

Anhang

Spanische Verbformen setzten sich aus den folgenden Morphemen zusammen.

a.	Themavokale	{a, e, i}		
b.	Stammerweiterungen	{r, ø }		
c.	Tempus-Modus-Affixe	$\{\{ba, ia\}_{Imperf}, ra/se_{PerfKonj}, \{ø, ste, ro\}_{Perf}\}$		
d.	Person-Numerus-Affixe	A	{ø, s, ø, mos, is, n}	alle anderen
		B	{o, s, ø, mos, is, n}	Präsens Indikativ
		C	{e, s, ø, mos, is, n}	Futur
		D	{e, s, o, mos, is, n}	Perfekt Indikativ

Anmerkungen

[1] Auf die Regeln zur Setzung des orthographischen Akzents im Spanischen gehe ich hier nicht ein. Stattdessen werde ich jede Silbe, die einen Hauptakzent trägt, mit einem orthographischen Akzent markieren, auch wenn dies den Regeln der spanischen Orthographie zuwiderläuft. Was die Art der Transkription betrifft, so beschränke ich mich auf die orthographische Wiedergabe und verwende keine zusätzlichen phonetischen Zeichen.

[2] Hinsichtlich der Formen der 2. Person Plural stellt sich die Frage, wie die Endung *-áis*, *-éis* usw. zu silbifizieren ist. Diese Formen sind hier als paroxytonisch ausgewiesen, d.h., es wird die Annahme zugrunde gelegt, dass die Endung (an dem Punkt in der Derivation, an welchem der Akzent zugewiesen wird) aus zwei Silben besteht. Diese Annahme bedarf weiterer Rechtfertigung. Die Alternativannahme, dass die Endung aus einer Silbe besteht und die Formen oxytonischen Akzent haben, würde das spanische Akzentsystem jedoch wesentlich verkomplizieren.

Literatur

Agard, Frederick B. (1967) "Stress in four romance languages". *Glossa* 1, 150-200.

Allen, W. S. (1973) *Accent and rhythm: Prosodic features of Latin and Greek*. Cambridge: Cambridge University Press.

Aske, Jon (1990) "Disembodied rules versus patterns in the lexicon (testing the psychological reality of Spanish stress rules)". In: *Proceedings of Berkley Linguistics Society*. Bd. 16. 30-45.

Bárkányi, Zsuzsanna (2002) "A fresh look at quantity sensitivity in Spanish". *Linguistics* 40, 375-394.

Bullock, Barbara E. (2001) "Double prosody and stress-shift in Romance". *Probus* 13, 173-192.

de Bruyne, Jacques (2002) *Spanische Grammatik*. 2., ergänzte Auflage. Tübingen: Niemeyer.

Deferrari, Harry A. (1954) *The phonology of Italian, Spanish, and French*. Washington, D.C.

Den Os, Els. Kager, René (1986) "Extrametricality and Stress in Spanish and Italian". *Lingua* 69, 23-48.

D'Introno, Francesco; del Teso, Enrique & Weston, Rosemary (1995) *Fonética y fonología actual del español*. Madrid: Catedra.

Eddington, David (2000) "Spanish stress assignment within the analogical modeling of language". *Language* 76, 92-109.

Eddington, David (2004) "A computational approach to resolving certain issues in Spanish stress placement". In: Face, T.L. (Hg.) *Laboratory approaches to Spanish phonology*. Berlin: Mouton de Gruyter, 95-116.

[Ezbozo] Real Academia Española (1973) *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe.

Flores, Maria -Bonita (2004) *The role of catalexis in Spanish rhythm structure*. Magister Thesis in General Linguistics. Lund: Lund University, Department of Linguistics and Phonetics.

Gutiérrez Cuadrado, Juan (2002) *Diccionario Salamanca de la lengua española*. 6. reimpresión. Madrid: Santillana.

Halle, Morris & Idsardi, William (1995) "General properties of stress and metrical structure". In: Goldsmith, J. (Hg.) *The Handbook of Phonological Theory*. Cambridge, Mass.: Blackwell, 403-443.

Halle, Morris & Vergnaud, Jean -Roger (1987) *An essay on stress*. Cambridge, Mass.: MIT Press.

Halle, Morris; Harris, James W. & Vergnaud, Jean -Roger (1991) "A reexamination of the stress erasue convention and Spanish stress". *Linguistic Inquiry* 22, 141-159.

Harris, J. W. (1983) Syllable structure and stress in Spanish: A nonlinear analysis. Cambridge: MIT Press.

Harris, James W. (1987) "The accentual patterns of verb paradigms in Spanish". *Natural Language and Linguistic Theories* 5, 61-90.

Harris, James W. (1989) "How different is verb stress in Spanish?". *Probus* 1, 241-258.

Harris, James W. (1992) "The form classes of Spanish substantives". In: Booij, G. & van Marle, J. (Hg.) *Yearbook of Morphology 1991*. Dordrecht: Kluwer, 65-88.

Harris, James W. (1995) "Projection and edge marking in the computation of stress in Spanish". In: Goldsmith, J. (Hg.) *The Handbook of Phonological Theory*. Cambridge, Mass.: Blackwell, 867-887.

Harris, James W. (1996) "The syntax and morphology of class marker suppression in Spanish". In: Zagona, K. (Hg.) *Grammatical theory and Romance languages*. Amsterdam: Benjamins, 99-122.

Hayes, Bruce (1995) *Metrical Stress Theory: Principles and case studies*. Chicago: University of Chicago Press.

Jacobs, Haike (1994) "Catalexis and Stress in Romance". In: Mazzola, M., L. (Hg.) *Issues and Theory in Romance Linguistics*. Washington DC: Georgetown University Press, .

Lahiri, Aditi; Meinschaefer, Judith & Schwarze, Christoph (in Vorbereitung) "Stress in three Romance languages". Manuskript. Konstanz: Universität Konstanz, Fachbereich Sprachwissenschaft.

Kager, René & Zonneveld, Wim (1999) "Phrasal phonology. An introduction". In: Kager, R. & Zonneveld, W. (Hg.) *Phrasal Phonology*. Nijmegen: Nijmegen University Press, 1-34.

Kiparsky, Paul (1992) "Catalexis". Manuscript. Stanford University.

Lipski, John M. (1997) "Spanish word stress: The interaction of moras and minimality". In: Martínez-Gil, F. & Morales-Front, A. (Hg.) *Issues in the phonology and morphology of the major iberian languages*. Washington, D.C.: Georgetown University Press, 559-593.

Malagoli, G. (1946) *L'accentazione italiana*. Firenze.

Marcos Marín, Francisco; Satorre Grau, F. Javier & Viejo Sanchez, M. Luisa (1998) *Gramática española*. Madrid: Síntesis.

Meisenburg, Trudel (2005) "Zum Akzentwandel in den romanischen Sprachen". In: Stehl, Thomas (Hg.) *Unsichtbare Hand und Sprecherwahl*. Tübingen: Narr, 197-217.

Moliner, María (2001) *Diccionario de uso del español (CD-ROM)*. 2. edición. Madrid: Gredos.

Oltra-Massuet, Isabel & Arregi, Karlos (2005) "Stress-by-structure in Spanish". *Linguistic Inquiry* 36.

Otero, Carlos P. (1986) "A unified metrical account of Spanish stress". In: Brame, M.; Contreras, H. & Newmeyer, F. (Hg.) *A Festschrift for Sol Saporta*. Seattle: Noit Amrofer.

Penny, Ralph (1991) *A history of the Spanish language*. Cambridge: Cambridge University Press.
Quilis, Antonio (1993) Tratado de fonología y fonética españolas. Madrid: Gredos.
Real Academia Española. (1995) *Diccionario de la lengua española*. CD-ROM. Madrid: Espasa Calpe.
Roca, Iggy (1990) "Morphology and verbal stress in Spanish". *Probus* 2, 321-350.
Roca, Iggy (1991) "Stress and syllables in Spanish". In: Campos, H. & Martínez Gil, F. (Hg.) *Current studies in Spanish linguistics*. Washington: Georgetown University Press, 599-635.
Roca, Iggy (1997) "On the role of accent in stress systems: Spanish evidence". In: Martínez-Gil, F. & Morales-Front, A. (Hg.) *Issues in the phonology and morphology of the major Iberian language*. Washington, D.C.: Georgetown University Press, 619-664.
Roca, Iggy M. (1999) "Stress in the Romance languages". In: van der Hulst, H. (Hg.) *Word prosodic systems in the languages of Europe*. Berlin: Mouton de Gruyter, 659-811.
Saltarelli, Mario (1997) "Stress in Spanish and Latin: Where morphology meets prosody". In: Martínez-Gil, F. & Morales-Front, A. (Hg.) *Issues in the phonology and morphology of the major Iberian languages*. Washington, D.C.: Georgetown University Press, 665-694.
Selkirk, Elisabeth (1978) "On prosodic structure and its relation to syntactic structure". In: Fretheim, T. (Hg.) *Nordic Prosody*. Bd. 2. Trondheim: TAPIR, 111-140.
Schpak-Dolt, Nikolaus (1999) *Einführung in die Morphologie des Spanischen*. Tübingen: Niemeyer.
Vincent, Nigel (1988) "Non-Linear Phonology in Diachronic Perspective: Stress and Word-Structure in Latin and Italian". In: Bertinetto, P.M.L., Michele (Hg.) *Certamen Phonologicum. Papers from the 1987 Cortona Phonology Meeting* (Certamen Phonologicum. Papers from the 1987 Cortona Phonology Meeting). Bd. 1. Torino: Rosenberg & Sellier, .

FRANZÖSISCHE KONSONANTENQUANTITÄT – EIN FALL FÜR DIE SCHNITTSTELLE PHONOLOGIE/MORPHOLOGIE?[1]

Trudel Meisenburg (Universität Osnabrück)

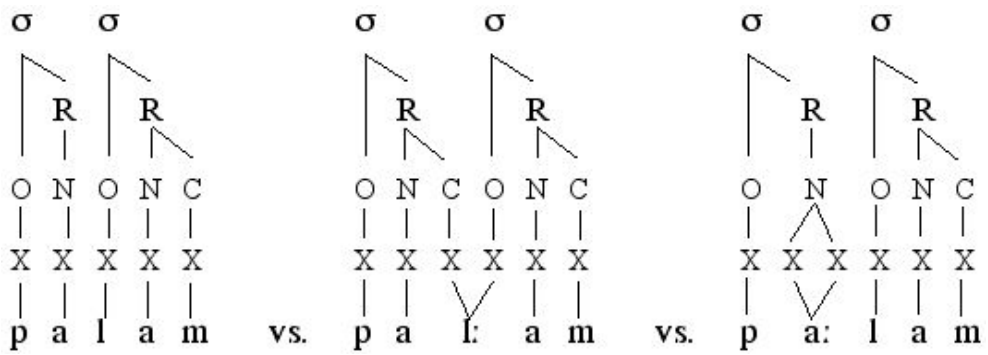
tmeisenb@uos.de

Thema dieses Beitrags ist die Rolle konsonantischer Quantität und ihrer Bezüge zur Morphologie – vom Latein zu den romanischen Sprachen. Der Schwerpunkt liegt dabei im zeitgenössischen Französisch, wo es infolge von Morphemverkettungen – auch in Verbindung mit Schwa-Tilgung – häufig zu sog. Scheingeminaten kommt. Mithilfe von Produktions- und Perzeptionsexperimenten wird gezeigt, daß die entsprechenden Oberflächenkontraste weder durchgängig produziert noch konsistent identifiziert werden. Die Sprecher tendieren vielmehr dazu, Geminaten zu tilgen – auf Kosten von Morphemkonstanz schaffen sie sich vereinfachte Silbenstrukturen.

1. Quantität: Vom Lateinischen zu den romanischen Sprachen

Das klassische Latein kannte sowohl vokalische als auch konsonantische Quantitätskontraste (Lüdtke 1956: 129ff., 2005: 318ff.; Weinrich 1958: 17ff.); dabei nimmt autosegmental betrachtet das kurze Segment eine, das lange zwei X-Positionen auf dem *timing tier*, der Zeitschiene, ein (Krähenmann 2003: 21ff.). Die langen Konsonanten des Lateinischen konnten nur zwischen Vokalen (bzw. im Fall von Obstruenten auch zwischen Vokal und Liquid, also in der Konstellation VOOLV) auftreten; es handelte sich um heterosyllabische Geminaten, die auf Coda und Anfangsrand benachbarter Silben verteilt waren. Dabei kamen die Abfolgen Kurzvokal + Kurzkonsonant (1a), Kurzvokal + Langkonsonant (1b) und Langvokal + Kurzkonsonant (1c) vor (Ternes 1999**:** 114ff.):

(1) (a) PĂLAM 'öffentlich' : (b) PĂLLAM 'Frauengewand (Akk.Sg)' : (c) PĀLAM 'Spaten (Akk.Sg)'



V.CV V C.C V V V.CV

Die vierte Konstellation, Langvokal + Langkonsonant, also VVC.CV, war bereits vorklassisch aufgegeben worden, wobei entweder der lange Vokal oder der lange Konsonant gekürzt

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 163-175. http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

wurden. Gekürzter Konsonant und langer Vokal sind beispielsweise die Ausgangsbasis für fr. *étoile* 'Stern' (STĒLLA > STĒLA), während it. *stella* 'Stern' auf ein lateinisches Etymon mit gekürztem Vokal zurückzuführen ist: STĒLLA > STĔLLA (Lüdtke 1956: 130).
Während die Konstellationen Langvokal + Kurzkonsonant gegenüber Kurzvokal + Langkonsonant (also VV.C vs. VC.C) in (1b) vs. (1c) distinktiv waren, repräsentierten diese beiden Muster oft auch lexikalische Varianten, von denen eine meist als nicht normgerecht von den Grammatikern abgelehnt wurde (Lausberg 1967: 67). So galt im Lateinischen nur die Form in (2a), nicht aber die in (2b) als Standard (Giannini/Marotta 1989: 98); dennoch sind mit leichter semantischer Differenzierung die Fortsetzungen beider Formen im Französischen (und in anderen romanischen Sprachen) vertreten:

(2) (a) CŪPA (Standard) 'Faß' > fr. [kyv] *cuve* 'Faß'
(b) CŬPPA (Nonstandard) > fr. [kup] *coupe* 'Schale'

Die Längenopposition der lateinischen Vokale wird im Zuge des sog. Quantitätenkollapses in protoromanischer Zeit aufgegeben, ein Prozeß, der spätestens seit dem 3. Jahrhundert endgültig vollzogen ist (Wolf/Hupka 1981: 68). An die Stelle der Längenunterschiede treten qualitative Differenzierungen der Vokale, die je nach Silbenstruktur und Akzentverhältnissen zu Diphthongierungen oder weiteren Veränderungen führen.
Bei den Konsonanten geschieht die Aufgabe der Längenopposition, die sog. 'Degeminierung', erst viel später; nach Wolf/Hupka (1981: 56) ist dieser Vorgang im 7. oder 8. Jahrhundert anzusiedeln, und er erfolgt auch nur dort, wo ein Großteil der einfachen Konsonanten intervokalisch verändert worden war. Hier ist v.a. der Prozeß der Lenisierung zu nennen, der etwa ab dem 5. Jahrhundert in der Westromania stattgefunden hat (Wolf/Hupka 1981: 56, Posner 1996: 234ff.). In dem Zusammenhang werden beispielsweise die intervokalischen stimmlosen Plosive sonorisiert und in der Folge oft noch weiter verändert, was im Französischen bis zum völligen Schwund gehen kann; in der Ostromania bleiben diese Konsonanten dagegen unverändert erhalten:

(3)	CŪPA	> westrom. [kuba]	> sp.	[kuβa] *cuba* 'Eimer',	fr. [kyv] *cuve*
		> ostrom. [kupa]			
	SAPĒRE 'wissen'	> westrom. [saber]	> sp.	[saβeɾ] *saber*,	fr. [savwaʁ] *savoir*
		> ostrom. [sapere]	> it.	[sapere] *sapere*	
	VĪTA 'Leben'	> westrom. [vida]	> sp.	[biða] *vida*,	fr. [vi] *vie*
		> ostrom. [vita]	> it.	[vita] *vita*	
	SECŪRUM 'sicher'	> westrom. [seguru]	> sp.	[seɣuɾo] *seguro*,	fr. [syʁ] *sûr*
		> ostrom. [sekuru]	> it.	[sikuro] *sicuro*	

Degeminierung ist folglich typisch für die westromanischen Sprachen, während im ostromanischen Italienisch die Opposition zwischen kurzen und langen Konsonanten beibehalten wird[2]:

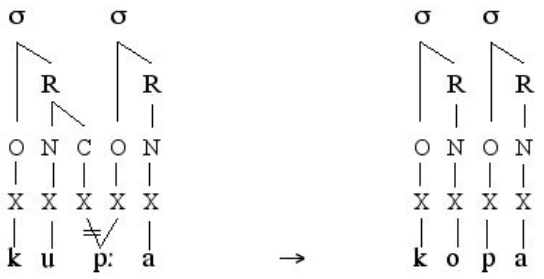
(4) CŬPPA > westrom. [kopa] > sp. [kopa] *copa*, afr. [kopə] > fr. [kup] *coupe*
> italorom. [koppa] > it. [kɔppa] *coppa*

Die durch die Kürzungen in den westromanischen Sprachen erneut entstandenen stimmlosen intervokalischen Plosive werden von den mittlerweile abgeschlossenen Lenisierungsprozessen nicht mehr erfaßt; auch im konsonantischen Bereich bilden sich vielmehr neue qualitative Oppositionen heraus[3].
Die Degemination reiht sich ein in die starke Tendenz der romanischen Sprachen zur offenen Silbe. In einer optimalitätstheoretischen Perspektive könnte das durch eine Beschränkung *GEM erfaßt werden, die eine Spezifizierung des allgemeinen Markiertheitsconstraints NO-CODA darstellt. Während *GEM im Lateinischen von dem grundlegenden Treueconstraint MAXIO dominiert wurde, kommt es im Verlauf des Sprachwandels zu einer Umkehrung in der Hierarchie:

(5) MAXIO » *GEM → *GEM » MAXIO

Zu einem bestimmten Zeitpunkt müssen die Sprecher/Hörer begonnen haben, den ursprünglich langen Konsonanten als kurz zu reanalysieren. Der Codakonsonant wird folglich getilgt, und die entsprechende X-Position geht verloren. Am Ende dieses Prozesses ist die Geminate nicht mehr Teil der lexikalischen Repräsentation:

(6) CŬPPA > COPA



Diese Analyse wird jedoch durch chronologische und regionale Unterschiede verkompliziert: Die Entwicklung verläuft nicht bei allen langen Konsonanten und in allen Regionen zur gleichen Zeit. Während die meisten lateinischen Geminaten bereits vor der im 9. Jahrhundert einsetzenden altfranzösischen Periode gekürzt worden waren – wovon häufig die altfranzösische Schreibung mit einfachem Konsonantbuchstaben Zeugnis ablegt (z.B. MITTERE > afr. *metre*

‘setzen’, ILLA > afr. *ele* ‘sie’; vgl. Pope 1952: 147, Dees 1980: 27) –, wird die *rr*-Geminate die ganze altfranzösische Zeit hindurch bewahrt (z.B. TERRA > afr. *terre* ‘Erde’)[4]. Zwar gibt es im äußersten Norden und Nordosten der Galloromania bereits im 13. Jahrhundert Evidenzen für die Degeminierung des langen *r* (Dees 1980: 211, 253, 258), doch wird der Abschluß dieses Prozesses meist erst für das 17. Jahrhundert angesetzt (Lausberg 1967: 69).

2. Die Situation im zeitgenössischen Französisch

Französisch ist also eine Sprache ohne lexikalische Längenkontraste, ohne zugrundeliegende oder “echte” Geminaten. Stattdessen gibt es “Scheingeminaten” (engl. *fake* oder *apparent geminates*), die infolge von Morphemverkettungen innerhalb der Wortdomäne oder auch zwischen Wörtern auftreten können (Krähenmann 2003: 29). Sie lassen sich nach Lausberg (1967: 75) folgendermaßen klassifizieren:

Als *sekundäre Doppelkonsonanz* gilt die Abfolge von gleichen Konsonanten in gelehrten Entlehnungen, in denen diesbezüglich etymologische, d.h. gelängte Aussprache angestrebt wird. Diese auf das Lateinische zurückgehenden Geminaten verlaufen sehr oft über die Morphemgrenze und sind meist Ergebnis einer bereits im Lateinischen erfolgten Assimilation (Lehmann 2005). Französische Wörterbücher wie etwa der *Petit Robert* geben in diesen Fällen zwei mögliche Aussprachen – mit kurzem oder mit langem Konsonanten – an[5], wobei diejenige mit der langen Konsonanz für gewöhnlich als die “gebildete” Form gilt:

(7)	*illégal*	[i(l)legal]	< lat. ILLEGALIS	(< IN+LEGALIS)	‘illegal’
	irréel	[i(ʁ)ʁeɛl]	< lat. IRREALIS	(< IN+REALIS)	‘irreal’
	innover	[i(n)nɔve]	< lat. INNOVARE	(< IN+NOVARE)	‘neu einführen’
	sommaire	[sɔ(m)mɛʁ]	< lat. SUMMARIUM[6]		‘Zusammenfassung’

Nach Klein (1963: 112) ist diese *etymologisch induzierte Gemination* in gelehrten Wörtern “nur eine elegante, außerphonologische Variante des einfachen Konsonanten”; sie wird hier im weiteren ausgespart.

Als *tertiäre Doppelkonsonanz* bezeichnet Lausberg (1967: 77) die Abfolge von gleichen Konsonanten, wenn sie durch Vokalausfall zustande gekommen ist. Im Französischen bedeutet Vokalausfall meist Ausfall von Schwa, und dieser liegt zahlreichen Scheingeminaten des heutigen Französisch zugrunde.

Unbetonte (lateinische) Vokale sind jedoch auch in den synthetisierten Formen des neuen (protoromanischen) Futurs und Konditionals ausgefallen, was gegebenenfalls zu einer *morphologisch induzierten Vibrantgeminate* innerhalb der Wortdomäne geführt hat. Diese besteht aus der Kombination eines stammfinalen *r* mit dem Futur- bzw. Konditionalmorphem *r*, durch die diese Paradigmen von den kontrastierenden Imperfektformen mit einfachem *r* geschieden werden (Lausberg 1972: 231):

(8) *VĒNDERE HABEO > *VEND(E)RAIO → *je vendrai* 'ich werde verkaufen'
*CURRĔRE HABEO > *CURR(E)RAIO → *je courrai* [kuʁʁɛ] 'ich werde rennen'
*MORĪRE HABEO > *MOR(I)RAIO → *je mourrai* [muʁʁɛ] 'ich werde sterben'
Stamm [kuʁ-/muʁ-] + Futur-/Konditionalmorphem [-ʁ-] + P/N →
je courrais [kuʁ+ʁ+ɛ] vs. *je courais* [kuʁ+ɛ]
je mourrais [muʁ+ʁ+ɛ] vs. *je mourais* [muʁ+ɛ]
1.Sg.Kond. 1.Sg.Imp.

Derselbe Kontrast entsteht durch Schwa-Ausfall in den Verben der ersten Konjugation, deren Stamm auf *r* endet:

(9) *il déclarerait* [-klaʁʁɛ] vs. *il déclarait* [-klaʁɛ]
3.Sg.Kond. 3.Sg.Imp. 'erklären'
tu déchirerais [-ʃiʁʁɛ] vs. *tu déchirais* [-ʃiʁɛ]
2.Sg.Kond. 2.Sg.Imp. 'zerreißen'

Darüber hinaus können im Französischen durch den Ausfall (oder die Nicht-Realisierung) von Schwa an der Morphemgrenze sowohl innerhalb der Wortdomäne als auch zwischen benachbarten Wörtern häufig lange Konsonanten entstehen:

(10)	*netteté*	[nɛtte]	'Sauberkeit'
	pierreries	[pjɛʁʁi]	'Edelsteine'
	extrêmement	[ɛkstʁɛmmɑ̃]	'äußerst'
	là-dedans	[laddɑ̃]	'darin'
	il (ne) coupe pas	[kuppa]	'es schneidet nicht'
	bonne nouvelle	[bɔnnuvɛl]	'gute Nachricht'
	robe bleue	[ʁɔbblø]	'blaues Kleid'
	on parlait de tout[7]	[ɔ̃paʁlɛttu]	'wir haben über alles gesprochen'

An der Wortgrenze kann es zu solchen *positionsinduzierten Geminaten* jedoch auch ohne die (Nicht-)Intervention eines Schwa kommen:

(11)	*avec quoi*	[avɛkkwa]	'mit was'
	pour Raymond	[puʁʁɛmɔ̃]	'für Raymond'
	œuf frais	[œffʁɛ]	'frisches Ei'
	mal léger	[malleʒe]	'leichte Übelkeit'
	il l'a dit	[illadi]	'er hat es gesagt'

Bedeutungsunterschiede lassen sich des öfteren allein auf den Kontrast zwischen langem und kurzem Konsonanten zurückführen:

(12)	*là-dedans*	[laddɑ̃]	vs.	*la dent*	[ladɑ̃]
	'darin'			'DET.F Zahn'	
	il coupe pas	[kuppa]	vs.	*il coupa*	[kupa]
	SUBJCL3S.M schneid:3S.PRS NEG			SUBJCL3S.M schneid:3S.PRF	
	tu me mens	[tymmɑ̃]	vs.	*tu mens*	[tymɑ̃]
	SUBJCL2S OBJCL1S lüg:2S.PRS			SUBJCL2S lüg:2S.PRS	
	tu te trompes	[tyttʁɔ̃p]	vs.	*tu trompes*	[tytʁɔ̃p]
	SUBJCL2S OBJCL2S täusch:2S.PRS			SUBJCL2S täusch:2S.PRS	
	il l'a dit	[illadi]	vs.	*il a dit*	[iladi]
	SUBJCL3S.M OBJCL3S AUX sag:PRT			SUBJCL3S.M AUX sag:PRT	

Der letzte Kontrast unter (12) hat eine auffällige Interaktion zwischen Phonologie und Morphologie bewirkt. Wie Carvalho (2002) berichtet, ist im Französischen der Pariser Region eine Reanalyse der lateralen Geminate als Objektklitikon verbreitet, und der lange Konsonant wird analog auf alle Vorkommen des Klitikons vor vokalischem Anlaut ausgedehnt:

(13)	*il l'a dit*	[il+l+a+di] –	Reanalyse als:		
		[i+ll+a+di] –	analog dazu:		
		[ʒə+ll+e+di]	→	[ʒəlledi]	*je l'ai dit*
				SUBJCL1S OBJCL3S AUX sag:PRT	
		[ɔ̃+ll+a+di]	→	[ɔ̃lladi]	*on l'a dit*
				SUBJCL3S.INDEF OBJCL3S AUX sag:PRT	etc.

3. Daten

Um nähere Aufschlüsse über Status und Funktion der langen Konsonanten im heutigen Französisch zu erlangen und die phonetische und akustische Realität dieser Segmente genauer zu erkunden, sind im Mai/Juni 2004 an der Universität Osnabrück je ein Produktions- und ein Perzeptionsexperiment zu diesem Bereich durchgeführt worden.

3.1 Produktionsexperiment

Für das Produktionsexperiment wurden Sprachaufnahmen mit zwölf französischen Muttersprachlern (Austauschstudierende aus Frankreich und verschiedenen frankophonen Regionen) erstellt. Die Aufgabe war als Wortfindungs- und Lesegeschwindigkeitstest getarnt: Die Probanden sollten so schnell wie möglich eine gemischte Abfolge aus insgesamt 48 bildlich oder orthographisch auf dem Monitor präsentierten Stimuli versprachlichen – darunter auch drei Fälle (= sechs Stimuli) von konsonantischen Quantitätskontrasten:

(14) *Ça me frappe pas vraiment.* ‘Das trifft mich nicht wirklich.’
Il le frappa deux fois. ‘Er hat ihn zweimal geschlagen.’
Kontrast [p] vs. **[pː]** (positionsinduzierte Geminate)

(15) *S’il continuait ainsi, il courrait le risque de perdre son poste.*
‘Wenn er so weitermachen würde, liefe er Gefahr, seinen Posten zu verlieren.’
Un des poneys s’était cogné un œil et il courait le risque de rester aveugle.
‘Eins der Ponys hatte sich am Auge gestoßen und lief Gefahr zu erblinden.’
Kontrast [ʁ] vs. **[ʁː]** (morphologisch induzierte Geminate)

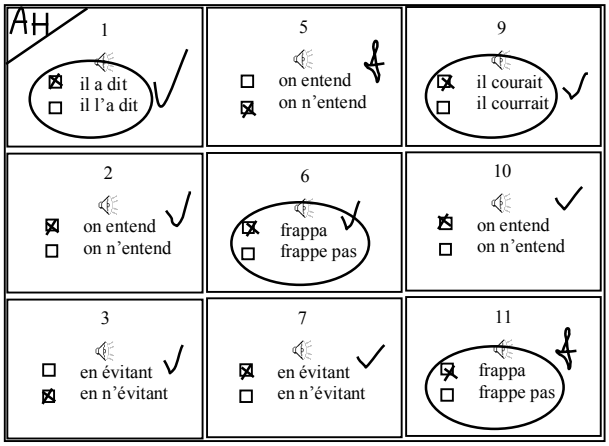
(16) *– Il a dit qu’il viendrait ? – Oui, il l’a dit.*
‘Hat er gesagt, daß er kommen würde? Ja, das hat er gesagt.’
– Pourquoi t’as pas dit stop ? – Mais je l’ai dit !!!!
‘Warum hast du nicht Stop gesagt? Aber ich habe es gesagt!!!!’
Kontrast [l] vs. **[lː]** (positionsinduzierte Geminate und gegebenenfalls Reanalyse)

Die DAT-Aufnahmen wurden in Audiodateien umgewandelt und mithilfe der Sprachsoftware Praat analysiert, wobei Oszillogramme und Sonagramme zur Messung der Dauer der betreffenden Konsonanten dienten. Anschließend wurden die kontrastierenden Sequenzen (also *frappa* und *frappe pas*, *il courait* und *il courrait*, *il a dit* und *il l’a dit*) aus den Aufnahmen der Versuchspersonen ausgeschnitten und mit weiteren Stimuli zu einem Perzeptionstest zusammengestellt.

3.2 Perzeptionsexperiment

Das Perzeptionsexperiment wurde in Form einer *forced choice task* durchgeführt: 16 Versuchspersonen mit der Muttersprache Französisch (z.T. identisch mit den Teilnehmern am Produktionsexperiment) sind mit insgesamt 167 auditiven Stimuli aus dem vorangehenden Produktionsexperiment konfrontiert worden und waren aufgefordert, auf einer ihnen vorliegenden Liste anzukreuzen, welche der beiden kontrastierenden Sequenzen sie jeweils gehört hatten. Auf den Blättern waren die Sequenzpaare immer in gleicher Weise angeordnet: zuerst der weniger komplexe, dann der komplexere Stimulus. (17) zeigt einen Ausschnitt des ersten Blattes, wie es von Testperson AH ausgefüllt und von den Untersuchungsleitern anschließend ausgewertet wurde; die für diese Studie relevanten Stimuli sind eingekreist.

(17)



4. Ergebnisse

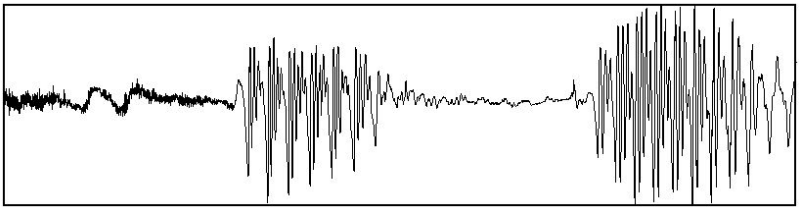
Die Ergebnisse beider Experimente sind in der Tabelle unter (18) zusammengefaßt. In der Titelzeile stehen die drei interessierenden Kontrastpaare, in der linken Spalte sind die Sprecher des Produktionsexperiments mit ihren Initialen aufgelistet. Für die von jeder dieser Personen geäußerten Sequenzen folgen jeweils in der ersten Zeile die Ergebnisse des Perzeptionsexperiments, dabei steht 'c.' für korrekte, 'f.' für falsche Identifizierung des intendierten Konsonanten; die Summe der beiden Ziffern ergibt 16, entsprechend der Zahl der Teilnehmer an diesem Test. In der zweiten Zeile sind für jede Person und für jede Sequenz die Meßergebnisse (in Sekunden) eingetragen, die auf der Grundlage des Produktionsexperiments für die Dauer der betreffenden Konsonanten ermittelt wurden. Die Fälle, in denen ein Kontrast produziert und großenteils identifiziert wurde, sind grau unterlegt.

(18)

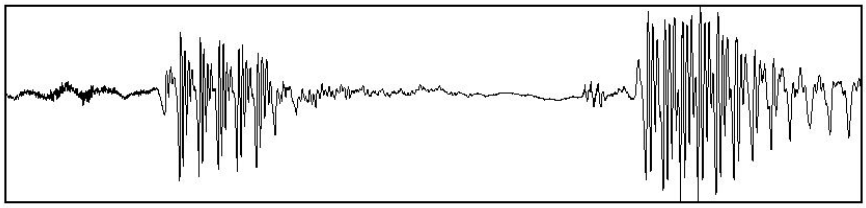
	fra[p]a	fra[pː]as	Il cou[ʁ]ait	Il cou[ʁː]ait	I[l] a dit	I[lː]'a dit	je [l(ː)]'ai dit
AB^{prod}	0,083	0,145	0,058	0,114	0,051	0,110	0,112
AH^{perc}	c.14 f. 2	f. 2 c.14	c.15 f. 1	f.13 c. 3	c.15 f. 1	f. 1 c.15	
AH^{prod}	0,062	0,142	0,020	0,037	0,035	0,111	0,058
AM^{perc}	c.14 f. 1	f.10 c. 6	c.16 f. 0	f. 5 c.11	c.13 f. 3	f. 3 c.13	
AM^{prod}	0,061	0,103	0,058	0,102	0,042	0,097	?,???
BP^{perc}	c.15 f.1	f. 1 c.15	c.12 f. 4	f.16 c. 0	c.14 f. 2	f. 0 c.16	
BP^{prod}	0,073	0,217	0,039	0,053	0,026	0,128	0,113
CH^{perc}	c.14 f. 2	f. 3 c.13	c.16 f. 0	f. 1 c.15	c.10 f. 6	f. 0 c.16	
CH^{prod}	0,076	0,125	0,060	0,153	0,057	0,098	(0,084)
DO^{perc}	c.15 f. 1	——	c.15 f. 1	f. 1 c.15	c. 2 f.14	f. 2 c.14	
DO^{prod}	0,077	——	0,053	0,125	0,077	0,105	0,046
EM^{perc}	c.11 f. 5	f. 5 c.11	c.16 f. 0	f.16 c. 0	c.16 f. 0	f. 0 c.16	
EM^{prod}	0,103	0,115	0,042	0,050	0,027	0,116	0,033
FC^{perc}	c.15 f. 1	f. 0 c.16	c.15 f. 1	f. 6 c.10	c.14 f. 2	f. 0 c.16	
FC^{prod}	0,065	(0,367+ʎ)	0,037	0,070	0,040	0,091	(0,085)
JM^{perc}	c.10 f. 6	f. 0 c.16	c.15 f. 1	f.14 c. 2	c.13 f. 3	f. 1 c.15	
JM^{prod}	0,096	(0,230+^{h})	0,042	0,061	0,044	0,095	0,043
LB^{perc}	c. 5 f.11	f. 0 c.16	c.14 f. 2	f.14 c. 2	c.13 f. 3	f. 1 c.15	
LB^{prod}	0,144	0,140	0,050	0,044	0,054	0,167	(0,074)
ML^{perc}	c. 2 f.14	f. 0 c.16	c.16 f. 0	f.12 c. 4	c.10 f. 6	f.10 c. 6	
ML^{prod}	0,186	0,160	0,024	0,050	0,061	0,060	0,063
YT^{perc}	c.14 f. 1	f. 1 c.15	c.16 f. 0	f.16 c. 0	c.16 f. 0	f.13 c. 3	
YT^{prod}	0,070	0,174	0,050	0,045	0,053	0,065	0,058

In sieben der elf auswertbaren Audiodateien für ***fra[p]a*** vs. ***fra[pː]as*** haben die Sprecher eindeutig einen Längenkontrast zwischen den Plosiven produziert, der auch größtenteils als solcher wahrgenommen wurde. In den übrigen vier Stimuluspaaren war kein deutlicher Unterschied zu erkennen. Bis zu einer Dauer von 85 ms wird der Plosiv für gewöhnlich als kurz identifiziert, während bei Werten um 100 ms (±15) gehäuft Diskrepanzen auftreten und höhere Werte eher als lang eingeschätzt werden. In zwei Fällen (FC und JM) ist die Wortgrenze durch ein Schwa bzw. durch eine Aspiration gekennzeichnet. Bei zwei Sprechern (LB und ML) ist der einfache Plosiv in *frappa* länger als die Geminate in *frappe pas*. (19) zeigt die Oszillogramme für die von Sprecher CH produzierten Äußerungen:

(19)



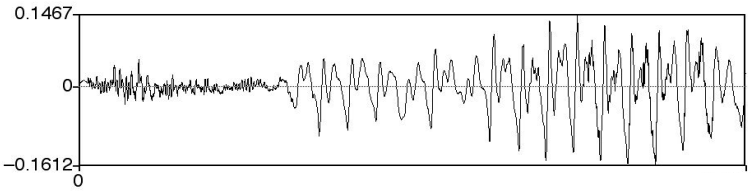
CH: *frappa* [p] 76 ms



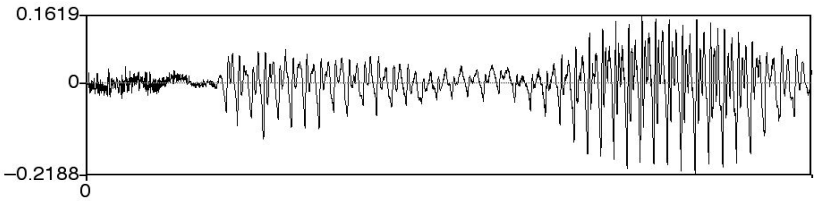
CH: *frappe pas* [pp] 125 ms

Nur drei der zwölf Sprecher haben einen deutlichen Quantitätsunterschied zwischen den Vibranten in ***cou*[ʁ]*ait*** vs. ***cou*[ʁː]*ait*** produziert. Die Aufnahmen der übrigen acht zeigen nur wenig oder gar keinen Unterschied. Bis zu einer Dauer von ca. 60 ms wird der Vibrant eher als kurz identifiziert, ab 100 ms meist als lang; Neutralisierung erfolgt zugunsten des kurzen Konsonanten. (20) zeigt die Oszillogramme der Äußerungen von Sprecher DO, bei dem eine klare Differenzierung vorliegt:

(20)



DO: *courait* [ʁ] 53 ms

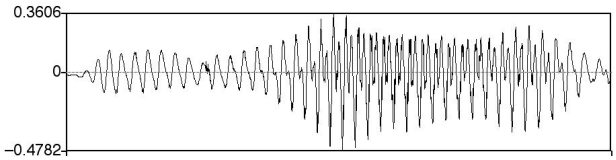


DO: *courrait* [ʁʁ] 125 ms

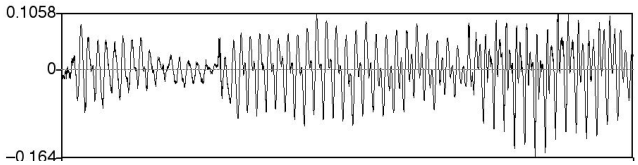
Der Kontrast zwischen den Lateralen in ***I*[l] *a dit*** vs. ***I*[lː]*'a dit*** ist bei acht Sprechern klar repräsentiert und im Perzeptionstest entsprechend wahrgenommen worden. Nur bei vier Sprechern findet sich wenig oder gar kein Längenunterschied zwischen den beiden Formen. Bei zwei von ihnen (CH und DO) wurden sowohl der kurze als auch der lange Konsonant eher als lang bewertet, bei den beiden übrigen erscheint die Geminate deutlich verkürzt.

Ob eine Reanalyse des langen Laterals stattgefunden hat und er analog auch in der Äußerung *Mais je l'ai dit !!!!* zum Einsatz kam, so daß sie als ***je* [l:] *'ai dit*** artikuliert wurde, konnte nicht im Perzeptionstest überprüft werden. Von den elf Fällen, in denen eine Messung dieses Konsonanten möglich war, zeigen zwei (AB und BP) einen deutlich gelängten Lateral, bei drei weiteren Sprechern sind die (in (18) geklammerten) Werte nicht klar zuzuordnen. Bei den übrigen sechs ist der Lateral offensichtlich kurz. (21) zeigt die entsprechenden Oszillogramme von Sprecherin BP, die sowohl in ***I*[l:] *'a dit*** als auch in ***je* [l:] *'ai dit*** einen langen Lateral produziert hat:

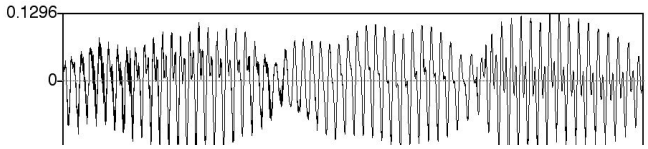
(21)



BP: *il a* [l] 26 ms



BP: *il l'a* [ll] 128 ms



BP: *je l'ai* [ll] 113 ms

5. Diskussion und Fazit

Ziel der Studie war es, die Rolle der konsonantischen Quantität im zeitgenössischen Französisch genauer zu erforschen und insbesondere ihre Bezüge zur Morphologie zu ermitteln. Die Ergebnisse des Produktionsexperiments zeigen, daß keiner der untersuchten Kontraste von den Sprechern durchgängig produziert wird. Bestätigt wird dies durch das Perzeptionsexperiment, in dem keiner der untersuchten Kontraste durchgängig identifiziert wird. Der Unterschied zwischen langen und kurzen Konsonanten kann also an der lautlichen Oberfläche neutralisiert werden, konsonantische Länge wird entsprechend reduziert. Die Situation im heutigen Französisch scheint in etwa der im Protoromanischen zu entsprechen, wo bei Geminaten die X-Positionen in der Coda nach und nach getilgt wurden; französisch *coupe pas* 'schneidet nicht' verhält sich diesbezüglich wie lateinisch CUPPA, vgl. (6): [kup+pa], normgerecht realisiert als [kup.pa], kann zu [kupa] reduziert werden.

Am weitesten fortgeschritten ist die Reduktion im Fall der morphologisch induzierten Geminate, die in Verben wie ***courir*** zwischen den Paradigmen des Futurs oder Konditionals auf der einen und des Imperfekts auf der anderen Seite unterscheidet. Die Differenzierung zwischen diesen Modi und Tempora scheint hier überflüssig oder wird eventuell auf andere Weise erreicht.

Die Reduktion ist weniger häufig (aber keineswegs unmöglich) im Fall der positionsinduzierten Geminate in ***frappe pas***.

Die meisten Vorkommen eines langen Konsonanten fanden sich in der Kombination von Subjekt- und Objektklitikon der 3. Person in ***il l'a dit***. Die durch die Geminate vermittelte morphosyntaktische Information scheint hier für Sprecher und Hörer von Nutzen zu sein.

Die Evidenz für eine Reanalyse des Objektklitikons als langer Lateral und für dessen analogische Ausdehnung auf andere intervokalische Vorkommen des Klitikons ist dagegen weniger ausgeprägt – obwohl der emphatische Kontext in ***Mais je l'ai dit !!!!*** einer Längung des Konsonanten eigentlich hätte förderlich sein müssen[8].

Lange Konsonanten im Französischen sind optional: Phonologisch ohne Relevanz leisten sie in erster Linie einen Beitrag zur Sicherung der Morphemkonstanz in der *chaîne parlée*. Doch die Rücksicht auf Morphologie bzw. Morphosyntax hält sich in Grenzen: die Reduzierung der langen Konsonanten zugunsten vereinfachter Silbenstrukturen ist ohne weiteres möglich und wird in mehr oder weniger großem Maße praktiziert.

Anmerkungen

1 Mein Dank gilt all denen, die mich bei der Arbeit an diesem Projekt in irgendeiner Form unterstützt haben: den TeilnehmerInnen an den Experimenten, den Studierenden in den Phonologieseminaren, den beteiligten Hilfskräften, den Kolleginnen und Kollegen, darunter ganz besonders Christoph Gabriel und Birgit Lonnemann.

2 Durch Assimilationen (z.B. NOCTE > *notte*, OPTIMO > *ottimo*) ist die Quantitätsopposition im Italienischen noch weiter ausgebaut worden, und lange Konsonanten gehören bis heute zu den besonderen Charakteristika des italienischen Phonemsystems (vgl. Schmid 1999: 167ff.). Von dieser durchgängigen Quantitätsopposition als Bestandteil des lexikalischen Inventars ist die phonosyntaktische Längung initialer Konsonanten zu unterscheiden, wie sie im Italienischen durch den Prozeß des *raddoppiamento sintattico* entsteht (vgl. z.B. Loporcaro 1997). Obwohl zu den ostromanischen Sprachen gehörend, hat das Rumänische die lateinische Quantitätsopposition bei den Konsonanten nicht beibehalten. Die dortige Entwicklung kann hier jedoch nicht weiter betrachtet werden.

3 Statt /pp/ : /p/ kontrastieren jetzt beispielsweise /p/ : /v/, (Wolf/Hupka 1981: 57). "Die Doppelkons. rücken in die durch den Schwächungsvorgang freigewordenen Stellen der intervokalischen Kons. ein, ihre Quantitätsartikulation ist überflüssig geworden" (Lausberg 1967: 67; vgl. auch Ternes 1999: 248ff.).

4 Neben der Beibehaltung der etymologischen Doppelschreibung ist als weitere Evidenz für die lange Bewahrung von *-rr-* das Fehlen von Reimen zwischen Wörtern mit *-rr-* und solchen mit *-r-* zu verzeichnen (Jong 2006).

5 Ein Vergleich anhand einer Zufallsstichprobe zwischen der ersten Auflage des *Petit Robert* von 1967 und dem *Nouveau Petit Robert* von 1993 hat eine deutlich abnehmende Tendenz bei der Verzeichnung von Aussprachevarianten mit langer Konsonanz ergeben,

6 SUMMARIUM ist Ableitung von SUMMUS, dem nach Giannini/Marotta (1989: 129) ein rekonstruiertes *SUP+MOS zugrundeliegt.

7 Das letzte Beispiel stammt von einem Frankokanadier aus Quebec, der es am 15.11.2004 in einer Internetdiskussion zu Langkonsonanten präsentiert hat, vgl. http://home.unilang.org/main/forum/viewtopic.php?p=67143&highlight= (recherchiert am 29.12.05).

[8] Carvalho (2002: 160) weist ausdrücklich darauf hin, daß keinerlei besondere Emphase an die von ihm beobachtete analogische Längung geknüpft sei.

Bibliographie

Carvalho, Joaquim Brandao de (2002): *De la syllabation en termes de contours CV.* Mémoire accompagnant la demande d'Habilitation à diriger des recherches. - L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Dees, Anthonij (1980): *Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du 13e siècle.* - Tübingen: Niemeyer.

Giannini, Stefania / Marotta, Giovanna (1989): *Fra grammatica e pragmatica: la geminazione consonantica in latino.* - Pisa, Giardini.

Jong, Thera de (2006): *Langue parlée et langue écrite à Paris aux 13ème et 14ème siècles: les consonnes.* - Thèse à paraître.

Klein, Hans-Wilhelm (1963): *Phonetik und Phonologie des Französischen.* - München: Hueber.

Kraehenmann, Astrid (2003): *Quantity and prosodic asymmetries in Allemannic.* - Berlin: Mouton de Gruyter.

Lausberg, Heinrich (1967): *Romanische Sprachwissenschaft. Konsonantismus.* - Bd. 2, 2. Aufl. - Berlin: De Gruyter.

Lausberg, Heinrich (1972): *Romanische Sprachwissenschaft. Formenlehre.* - Bd. 3, 2. Aufl. - Berlin: De Gruyter.

Lehmann, Christian (2005): "La structure de la syllabe latine." - In: Touratier, Christian (ed.): *Essais de phonologie latine.* - Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, 2-49.

Loporcaro, Michele (1997): *L'origine del raddoppiamento fonosintattico: saggio di fonologia diacronica romanza.* - Basel: Francke.

Lüdtke, Helmut (1956): *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus.* - Bonn: Roman. Seminar an der Univ.

Lüdtke, Helmut (2005): *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation.* - Kiel: Westenseeverlag.

Pope, Mildred K. (1952): *From Latin to modern French with especial regard of Anglo-Norman.* - Repr., rev. ed. - Manchester: Manchester Univ. Pr.

Posner, Rebecca (1996): *The Romance Languages.* - Cambridge: Cambridge University Press.

Le Petit Robert (1967): *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* / par Paul Robert. - Paris: Soc. du Nouveau Littré.

Le Nouveau Petit Robert (1993): *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* / sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. - Paris: Dictionnaires Le Robert.

Schmid, Stephan (1999): *Fonetica e fonologia dell'italiano.* - Torino: Paravia.

Ternes, Elmar (1999): *Einführung in die Phonologie.* - 2., verb. und erw. Aufl. - Darmstadt: Wiss. Buchges.

Weinrich, Harald (1958): Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte. - Münster: Aschendorff.

Wolf, Lothar / Hupka, Werner (1981): *Altfranzösisch, Entstehung und Charakteristik: eine Einführung.* - Darmstadt: Wiss. Buchges.

SAXIFRAGE ET *CASSE-PIERRE* : QUELLES PROPRIÉTÉS DISTINCTIVES DES MOTS COMPOSÉS NV ET VN EN FRANÇAIS ?

Fiammetta Namer (Nancy)
Fiammetta.Namer@univ-nancy2.fr
Florence Villoing (Paris)
Florence.Villoing@u-paris10.fr

1 Introduction

1.1 Données

La morphologie lexicale du français construit, par le procédé de la composition, des noms ou des adjectifs. Ceux-ci résultent de formations variées, faisant intervenir deux noms (1a), deux adjectifs (1b), un verbe et un nom (1c).

(1) a [homme$_N$-grenouille$_N$]$_N$
[voiture$_N$-balai $_N$]$_N$
b [gris$_A$-bleu$_A$]$_A$
c [porte$_V$-plume$_N$]$_N$
[gratte$_V$-papier$_N$] $_N$
[perce$_V$-oreille$_N$] $_N$
(porte) [coupe$_V$-feu$_N$]$_A$

Parallèlement, le lexique du français comprend des unités lexicales tels que (2), dont on reconnaît qu'elles sont souvent composées de deux Eléments de Formation d'origine grecque ou latine[1], identifiables essentiellement comme deux noms (2a), un adjectif et un nom (2b), deux adjectifs (2c) ou encore un nom et un verbe (2d)[2].

(2) a [anthropo$_N$morphe$_N$]$_A$
b [érythro$_A$cyte$_N$] $_N$
c [afro$_A$-cubain$_A$]$_A$
d [anthropo$_N$phage$_V$]$_A$
[mélo$_N$mane$_V$]$_N$
[caverni$_N$cole$_V$]$_{A/N}$
[géno$_N$cide$_V$]$_{A/N}$

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 177-195. http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

Nous proposons, dans cette étude, d'examiner les composés construits selon les modèles illustrés en (1c) et (2d), pour tenter d'en proposer une analyse contrastive.

Notre étude repose sur l'hypothèse que le mode de formation des mots en (2) fait aujourd'hui partie du système morphologique du français, et ce malgré le fait que certains soient empruntés aux langues anciennes (grec et latin) et, le cas échéant, communs à plusieurs langues contemporaines (principalement les langues romanes, germaniques et slaves (cf. Darmesteter (1877)). Les néologismes qui apparaissent quotidiennement dans les médias témoignent de cette productivité (par exemple *bibliophobe*, *tabacolâtre*, *Jocondovore*). En outre, un certain nombre d'arguments viennent étayer l'idée que les composés néoclassiques ne relèvent pas des règles de construction appartenant aux langues classiques fournissant les Eléments de Formation :

(i) l'association d'Eléments de Formation d'origine diverse et non systématiquement issus de la même langue, latine ou grecque (par exemple, combinaison d'Eléments de Formation Français+Latin : *insecticide* ; Grec+Français : *macromolécule* ; Français+Grec : *bureaucrate* ; Latin+Grec *planisphère,* ou d'unités dont l'une correspond à la troncation d'un mot du français : *cinéphile*, *anglophone*, *alcootest*) ;

(ii) l'apparition d'une voyelle thématique impropre entre les deux composants : par exemple, la voyelle thématique « o », spécifique au grec, est également utilisée à la jonction de composants d'origine française (*franco-allemand*, *anglo-saxon*) ou d'origine latine, à la place du « i » attendu (*cérébro-spinal*, *génito-urinaire*) (Darmesteter (1894 : 256)) ;

(iii) les entorses aux règles de la composition grecque ou latine que l'on observe dans la formation de multiples mots composés « néoclassiques ». Cf. par exemple,

a. le mot *microbe* dont Benveniste (1974 : 163-170) analyse la genèse pour montrer en quoi son sens construit (« petite vie » c'est à dire « organisme microscopique ») n'est pas accessible à partir d'un modèle de composition grec (duquel on construirait l'interprétation « vie courte », scientifiquement incohérente).

b. les mots *oxygène* et *hydrogène* analysés par Darmesteter (1894 : 253) pour montrer leur « mauvaise » formation sémantique puisqu'en grec, l'élément correspondant à *-gène* ne signifie pas « qui produit », comme ici («oxygène : qui produit de l'acide », « hydrogène : qui produit de l'eau »), mais « qui est produit ».

Plus précisément, on reconnaît derrière les mots en (2d) une composition Nom+Verbe similaire à la composition Verbe + Nom en français[3], à la différence apparente près que les composants sont issus du lexique grec ou latin, et que l'ordre des composants est inversé (composant régi (Y)-composant recteur (X), tandis que la composition ordinaire adopte l'ordre XY). Notre recherche s'inscrit ainsi dans la lignée des analyses traditionnelles en

morphologie qui reconnaissent dans ce cas une composition dite « néoclassique » par contraste avec une composition ordinaire, sur bases françaises (cette distinction traditionnelle a déjà cours au 19ème siècle, cf. par exemple Hatzfeld et al. (1890)).

1.2 Problématique générale

En partant de l'hypothèse que les unités lexicales en (2d) relèvent d'une règle de composition NV, l'objet de notre recherche est de déterminer dans quelle mesure les mots composés VN et NV sont construits, en français, par deux règles de composition distinctes ou, au contraire, s'ils relèvent d'une seule et même règle. En d'autres termes, les compositions VN et NV correspondent-elles à

- un procédé unique de construction morphologique du français aux propriétés identiques hormis l'origine des composants et, par voie de conséquence, l'ordre de ses composants[4] ;
- ou à deux procédés de formation différents du français qui ne construisent pas le même type de mot, et ne répondent pas aux mêmes contraintes sémantiques et catégorielles.

2.2 Méthodologie/plan

Pour répondre à ces questions, nous nous sommes attachées à mettre au jour les différences et les ressemblances entre les deux compositions VN et NV, en particulier en identifiant puis en comparant les contraintes catégorielles et sémantiques qui portent sur la formation de ces composés.

L'étude est menée à partir d'un corpus dont les principes d'élaboration sont présentés au paragraphe 2, qui, en outre, explicite les difficultés théoriques que pose l'identification des Eléments de Formation composant les supposés NV du type (2d). Le paragraphe 3, quant à lui, est voué à la comparaison des propriétés des mots composés VN et NV, comparaison qui aboutira finalement, au paragraphe 4, à montrer que les différences observées entre les composés VN et NV nous conduisent plus probablement à reconnaître deux règles de composition en français qu'une seule.

2 Les données

2.1 Constitution du corpus VN

Le corpus de mots composés VN comprend environ 2000 à 3000 unités. Il est principalement constitué de données lexicographiques issues de dictionnaires de langue ou de dictionnaires encyclopédiques. Les dictionnaires ont été choisis de sorte à être suffisamment représentatifs du lexique général et technique du français (*Trésor de la Langue Française*, *Grand Robert de la Langue Française*, *Dictionnaire de la langue française* (Littré), *Dictionnaire Général de la Langue française* (Darmesteter et Hartzfeld)).

D'autres sources sont venues compléter ces données lexicographiques : des corpus étiquetés permettant l'extraction de mots composés VN, des données issues du Web et enfin, la collecte fortuite de mots composés VN néologiques dans des journaux, des magazines et des catalogues.

2.2 Constitution du corpus NV

Le corpus de mots composés NV appartient au lexique du français sans être restreint à un domaine de spécialité, restriction qui constitue un risque fréquemment encouru à l'occasion d'études de procédés de construction utilisant des Eléments de Formation (puisque la construction du lexique scientifique exploite maximalement ces Eléments de Formation).
Les sources sont essentiellement le *Trésor de la Langue Française informatisé* et le *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant* de Henri Cottez.
Le 1er état du corpus est constitué à partir de l'intuition sémantique que nous avions de l'étiquetage catégoriel 'V' du second composant. Par la suite, ce corpus initial a été amendé en fonction d'une analyse plus raisonnée des composants des NV. C'est cette analyse que nous présentons en 2.3.
Au final, nous avons collecté environ 500 adjectifs et noms composés de type NV qui répondent aux critères catégoriels énoncés ci-dessous.

2.3 Identification des constituants dans le NV

La constitution du corpus des mots composés NV a posé d'importants problèmes théoriques liés à l'identification de ses composants. Plusieurs questions se sont posées :
1) comment reconnaître, dans les mots construits à partir de bases grecques ou latines, un mot composé. En d'autres termes, comment reconnaître que les Eléments de Formation qui constituent ces mots construits sont bien des lexèmes-bases et non des affixes[5].
2) corollairement, comment reconnaître la catégorie de ces lexèmes-base : quels critères permettent d'identifier un V et un N dans ces unités dont la propriété est de ne jamais apparaître de façon autonome dans une phrase.

2.3.1 Cadre théorique

Ces questions prennent sens dans le cadre théorique de la morphologie lexématique (Anderson (1992), Aronoff & Fudeman (2005), Booij (2005), Fradin (2003)) au sein duquel les unités de base des opérations de construction de lexème (cf. Matthews (1991)) appartiennent à une des catégories N, V, Adj et se distinguent clairement des affixes qui ne sont que les exposants phonologiques de règles (cette approche n'associe donc pas aux affixes une catégorie lexicale majeure, à la différence d'autres propositions (cf Williams (1981), Lieber (1981), Lüdeling et al. (2002)). La position que nous adoptons ici consiste à étendre les

principes de la morphologie lexématique aux bases non autonomes, c'est-à-dire à envisager que les Eléments de Formation néoclassiques puissent être des lexèmes catégorisés N, V ou Adj au même titre que les bases autonomes. De ce point de vue, nous nous détachons des approches qui reconnaissent l'existence d'Eléments, sans les catégoriser (cf. Rey-Debove (2004), et Cottez (1988 : VII-XX), qui identifie des « formants du vocabulaire savant » équivalents à des « signes », c'est-à-dire des morphèmes, sans leur assigner le statut de lexème-base ou d'affixe :

> Les signes dont nous avons dressé un inventaire méthodique sont donc des formants de mots de construction savante : nous nous servons de ce terme très général de formants (à la fois éléments et modèles de formation) parce qu'il est le plus neutre, exprimant le fait que ce sont des signes, eux-mêmes inanalysables, qui forment des signes analysables et qui n'existent que parce qu'ils forment effectivement ces signes complexes. (Cottez (1988 : VIII))

En revanche, nous suivons la ligne adoptée notamment par Corbin (1985), Warren (1990), Fradin (2000 ; 2003) et Iacobini (2004) qui distinguent parmi les formants du vocabulaire savant, les lexèmes-bases d'un côté et les affixes de l'autre.
L'élaboration de notre corpus repose sur le fait d'avoir reconnu des lexèmes-bases dans les Eléments de Formation des mots du type *anthropophage*.

2.3.2 Lexème-base ou affixe ?

Les composants des mots construits en (2) sont-ils des lexèmes-bases (c'est-à-dire des Noms, des Verbes ou des Adjectifs) ou des affixes ?
La question est pertinente dans la mesure où les Eléments de Formation composant les mots du type *anthropophage* présentent des propriétés qui les rapprochent aussi bien des affixes que des lexèmes-bases. Des affixes, ils partagent la non-autonomie syntaxique ; en effet, ces Eléments de Formation occupent une position dans la structure des unités lexicales mais pas dans celle d'un énoncé. Des lexèmes-bases, ils ont en commun une propriété sémantico-référentielle et une propriété catégorielle.
Nous présentons ci-dessous un certain nombre de critères que nous avons exploités dans le but de reconnaître deux lexèmes-bases N et V dans les mots construits en (2d).

1) Critère sémantique

Le critère sémantique s'appuie sur la dichotomie fréquemment mise en avant dans la littérature entre « sens lexical » et « sens grammatical » (cf. Corbin (2001) pour une application à la morphologie du français, et Kleiber (1999) à la sémantique lexicale).
Un lexème-base est une unité lexicale abstraite, hors énoncé, qui présente, au minimum, trois propriétés : une forme phonologique, une catégorie syntaxique, un sens lexical. Les Eléments

de Formation, à la différence des affixes qui ne réfèrent pas mais auxquels une instruction sémantique est associée, et à l'image des lexèmes-bases, renvoient de façon stable à une catégorie référentielle. Aussi peut-on assigner le statut de lexème-base à un Elément de Formation dont on distingue, au travers d'un ensemble de mots construits, un sens de type référentiel.

Néanmoins, l'utilisation de ce critère s'avère délicat,

- soit parce que le mode d'identification de la valeur référentielle d'un composant est fondé sur sa traduction, laquelle traduction manque de fiabilité. On observe, en effet, une grande diversité entre les dictionnaires (et, parfois même en leur sein), en particulier lorsqu'un Elément est susceptible d'être traduit par le verbe ou le nom déverbal correspondant ; par exemple, l'Elément de Formation °*graph*(*o*) est défini, dans le Robert Brio, par les deux termes 'écrire' et 'écriture' ;
- soit parce que l'identification de la valeur référentielle s'appuie sur le sens construit du composé et la relation sémantique entre les différents éléments qui le constitue, et que les informations sémantiques fournies par les dictionnaires restent insuffisantes (par manque de précision ou par inclinaison à décrire plutôt le référent que le sens). Par exemple, la définition lexicographique des mots *pleuronecte* (« Genre de Poissons au corps plat et dissymétrique comprenant les genres sole, turbot, plie, flétan.… ») et *bathyergue* (« Mammifère rongeur d'Afrique australe, ayant des mœurs ressemblant à ceux de la taupe») ne permet pas d'avoir accès au sens construit, parce qu'elle s'attache à décrire uniquement le référent.

En outre, ce critère du sens est difficile à manipuler lorsque les lexèmes-bases sont en cours de grammaticalisation et tendent à se comporter comme des affixes ; dans ce cas, leur valeur sémantique oscille entre les deux pôles référentiel et instructionnel (cf. Amiot & Dal (2005) à propos de °-*logue*).

2) Critère de la catégorie

Ce critère s'appuie sur la propriété qu'a un lexème-base d'appartenir à l'une des catégories nom, verbe et adjectif (et, dans une certaine mesure, adverbe). Aussi, reconnaître l'appartenance d'un Elément de Formation à l'une de ces catégories suffit-il à garantir son identité de lexème-base. Cependant, les Eléments de Formation n'apparaissant jamais de façon autonome dans une phrase, les moyens d'identification traditionnels (distribution, comportement morphologique et syntaxique) s'avèrent totalement inopérants. Pour répondre à cette spécificité, le recours à d'autres moyens s'avère nécessaire. Nous en présentons quelques-uns ci-dessous.

- **Moyen 1** : Un Elément de Formation est catégorisable et interprétable en référence à sa traduction ou à son interprétation en français. Il obtiendra ainsi la même catégorie que le

lexème-base par lequel il est traduit. Mais cette solution présente des limites liées au caractère incertain de la traduction (cf. ci-dessus).

- **Moyen 2** : Un Elément de Formation allomorphe d'un lexème-base est théoriquement catégorisable sans difficulté. Mais la notion d'allomorphie recouvre parfois des phénomènes de supplétion et les relations entre le lexème-base et son hypothétique allomorphe manquent parfois de transparence, de sorte que le problème reste parfois entier. Nous ne traiterons pas de cette problématique ici. (Cf. Haspelmath (2002 : 26-28) pour une description synthétique du problème, et Boyé (à paraître), pour une présentation de la notion de supplétion).
- **Moyen 3** : Un Elément de Formation utilisé comme base d'une affixation qui présente des contraintes de sélection est aussi catégorisable (Corbin (1985 : 62-64 ; 1987 : 182-sq)). Mais beaucoup d'affixes restent peu contraints catégoriellement et ne permettent pas de déterminer avec certitude la catégorie de la base.
- **Moyen 4** : Un Elément de Formation est aussi catégorisable en fonction du type de construction dans laquelle elle apparaît. En particulier, la relation sémantique que le premier Elément de Formation entretient avec le second permet de mettre au jour sa catégorie. Par exemple, si on identifie dans un composé YX une relation de type argument-verbe entre Y et X, on est en droit de supposer que X est un verbe et Y un nom.

L'exploitation combinée des critères présentés ci-dessus nous a permis de reconnaître dans les construits de type *anthropophage* présentés en (2d) des Eléments de Formation de catégorie verbe (élément de droite : X) et nom (éléments de gauche : Y). Les exemples (3) et (4) donnent un aperçu de l'application de ces moyens respectivement aux adjectifs construits *oculogyre* « qui commande la rotation du globe oculaire » et *anthropophage* « mangeur de chair humaine ».

(3) oculogyre$_A$
(3a) °*ocul(o)*

L'emploi de °*ocul* comme base dans l'adjectif *oculaire* permet de déterminer, *via* le Moyen 3, que cet EF est un nom. En effet, le suffixe -*aire* forme des adjectifs exclusivement dénominaux : *pôle*$_N$ → *polaire*$_A$. Comme *oculaire*$_A$ est construit au moyen de ce procédé à partir de la base °*ocul*, celle-ci est forcément nominale.

(3b) °*gyre*

De la même manière, on va se servir des contraintes catégorielles qu'imposent les suffixes -*oire* et -*ion* pour identifier la catégorie de °*gyre*, par le biais du Moyen 3. Le français dispose

de l'adjectif *giratoire* (également orthographié *gyratoire*), dont le sens est : 'qui tourne autour d'un axe' et du nom *giration* (ou *gyration*) : 'action de tourner'. Faisons l'hypothèse que la base de ces lexèmes, construits par suffixation, respectivement, en *-oire* et en *-ion*, est la variante allomorphique °*gir(at)* de °*gyre*. Chacun de ces suffixes sélectionne une base verbale de façon privilégiée (*méritoire*$_A$ *: mériter*$_V$, *agression*$_N$ *: agresser*$_V$), bien que cette sélection soit non exclusive (*républicatoire*$_A$ *: république*$_N$, *baladoire*$_A$ *: balade*$_N$, *zonation*$_N$ *: zone*$_N$). Cependant, quand la même base est employée avec les deux affixes, elle est exclusivement verbale (*revendicatoire*$_A$, *revendication*$_N$ *: revendiquer*$_V$). C'est ce que l'on observe avec °*girat* (*giration*$_N$, *giratoire*$_A$), qui est donc une base verbale. De plus, les bases des noms en *-ion* ou des adjectifs en *-oire* se terminant par *-at*, sont identifiées comme la forme supin de verbes latins : °*girat*, issu d'une forme verbale latine, est bien un allomorphe de °*gyre*. °*Gyre* est bien un verbe.
Ainsi, le Moyen 3 a permis de reconnaître dans *oculogyre*$_A$, respectivement, un constituant nominal (°*ocul*) et un constituant verbal (°*gyre*) non autonomes. L'utilisation du Moyen 3 conduit ainsi à analyser *oculogyre* comme un adjectif composé NV.

(4) anthropophage$_A$
(4a) Moyen 1

Le moyen 1 permet de supposer que °*anthrop* est un nom et que °*phage* un verbe.

(4b) Ceci est confirmé par le Moyen 4.

°*phage* doit être analysé comme un verbe parce que sa relation sémantique à °*anthrop* est de type prédicat-argument : °*phage* dénote un procès qui s'applique sur son argument Proto-Patient, réalisé par °*anthrop*.
Finalement, l'association des Moyens 1 et 4 conduit à analyser *anthropophage* comme un mot composé NV.

3 Analyse

Une fois le corpus constitué, le cœur de l'analyse a consisté en la comparaison des mots composés « néoclassiques » NV et des composés VN sur base française. Les trois critères **(c1)** à **(c3)** ont servi cette comparaison :

(c1) les propriétés catégorielles et sémantiques des composés VN et NV.
(c2) le type de procès que dénote V
(c3) la relation sémantique entre V et N

Le croisement systématique de ces trois critères a eu pour objectif de répondre aux questions suivantes : les propriétés catégorielles et sémantiques des VN et des NV sont-elles identiques, partiellement juxtaposées ou en distribution complémentaire ? Corrélativement, existe-t-il des combinaisons non réalisées dans les critères **(c1)** à **(c3)** ?

3.1 Propriétés des mots composés VN [6]

3.1.1 Critère 1 : catégorie et type sémantique des mots composés VN

- **Catégorie :** la composition VN construit principalement des noms et rarement des adjectifs ; ces derniers sont illustrés en (5) :

(5) (papier) tue-mouche$_A$
(porte) coupe-feu$_A$

- **Type sémantique du composé :**

La plupart des mots composés VN nominaux dénotent des **artefacts**

(6) tournevis$_N$
ouvre-boîte$_N$
porte-plume$_N$

Les autres réfèrent à des entités **animées** (humains ou animaux)
– soit par leur **fonction** ou leur occupation habituelle

(7) garde-barrière$_N$
gratte-papier$_N$
aide-ménagère$_N$

– soit par une propriété ou un **comportement caractéristique**

(8) trouble-fête$_N$
rabat-joie$_{A/N}$
pique-bœufs$_N$ (oiseau)
perce-oreille$_N$ (insecte)

Enfin, certains d'entre eux dénotent des **lieux**

(9) coupe-gorge$_{A/N}$
garde-meuble$_N$

pince-fesse$_N$

ou des **événements**

(10) lèche-vitrine$_N$
(jouer à) saute-mouton$_N$
baise-main$_N$
(faire du) remue-ménage$_N$

3.1.2 Critère 2 : type de procès du V

Le type de procès qu'exprime le prédicat verbal d'un mot composé VN est fortement contraint : selon la terminologie de Vendler (1967) et de ses successeurs (notamment Dowty (1979)), il est **dynamique,** c'est-à-dire compatible avec les contextes linguistiques « être en train de » « se mettre à », « s'arrêter de » (cf. Villoing, (2003) pour plus de détails) (cf. 11), et ne peut que très difficilement être statif (cf. 12) :

(11) essuie-glace$_N$
Jean est en train d'essuyer la glace / s'est mis à essuyer la glace / s'arrête d'essuyer la glace.

(12) *connaît-allemand
*Jean est en train de connaître l'allemand / s'est mis à connaître l'allemand / s'arrête de connaître l'allemand.

3.1.3 Critère 3 : relation sémantique entre le V et le N

La relation sémantique entre le verbe et ses participants est également contrainte. Dans la terminologie de Dowty (1991) qui réfute les étiquettes des rôles thématiques et propose un continuum Proto-Agent/Proto-Patient, le N d'un composé VN, en particulier, est typiquement du côté du **Proto-Patient** ; il répond au critère du « changement d'état » et de « l'affectitude » (cf. aussi Foley & Van Valin (1984), Jackendoff (1990) pour la définition des critères).
Répondent également à cette analyse les quelques cas comme (13) qui semblent construits sur un verbe intransitif et pour lesquels le N semble se situer du côté du Proto-Agent :

(13) trotte-bébé$_N$ / 'le bébé trotte'
pense-bête$_N$ / 'le bête pense'

Cependant, le sens du prédicat verbal est causatif et N est un argument du verbe qui se situe du côté du Proto-Patient :

(14) trotte-bébé$_N$ / 'fait trotter le bébé'
pense-bête$_N$ / 'fait penser le bête'

On observe en outre, et de manière plus rare, d'autres relations sémantiques entre le V et le N. C'est ainsi que dans certains mots composés VN tels que (15) le N ne répond pas aux critères d'un Proto-Patient mais plutôt à ceux d'un Proto-agent :

(15) cuit-vapeur$_N$ (type de casserole dont la cuisson se fait par la vapeur)
pousse-pied$_N$ (bateau léger que l'on pousse avec le pied)
gobe-mouton$_N$ (pilule empoisonnée qui fait mourir les animaux – que le mouton gobe)

Par ailleurs, on relève un certain nombre de mots composés VN tels que (16) où la relation entre le V et le N ne répond à aucun des critères d'un Proto-Patient ou d'un Proto-Agent, mais plutôt à ceux d'un modifieur temporel (16a) ou locatif (16b) :

(16) a réveille-matin$_N$
grille-midi$_N$ (plante)
b croque-télé$_N$

3.2. Propriétés des mots composés NV

3.2.1 Critère 1 : catégorie et type sémantique des mots composés NV

- **Catégorie :**

La plupart du temps, la composition NV produit des adjectifs qui s'emploient indifféremment comme noms (Kerleroux (1991, 1996), Fradin (1997)).

(17) ventriloque$_{A/N}$

- **Type sémantique du composé :**

Dans les cas où seul le type catégoriel nominal est réalisé, les mots composés NV réfèrent
– le plus fréquemment à un **objet concret**

(18) odontoclaste$_N$
saxifrage$_N$

– à une **entité animée**

(19) biographe$_N$

notonecte$_N$

– ou à un événement

(20) lipolyse$_N$
infanticide$_N$

3.2.2 Critère 2 : type de procès du V

Le prédicat verbal décrit un procès
– **dynamique**

(21) °ambule$_V$ = 'marcher' (noctambule$_{A/N}$)

– ou **statif**.
Parmi les **procès statifs**, on reconnaît des prédicats verbaux dénotant
– majoritairement des **relations spatiales** (Talmy (2000), Vandeloise (1986))

(22) °fère$_V$ = 'contenir' (carbonifère$_A$)
°phore$_V$ = 'porter' (mélanophore$_N$)

– ou des **sentiments** (Levin (1993))

(23) °phile$_V$ = 'apprécier' (russophile$_A$)
°mane$_V$ = 'aimer' (mélomane$_A$)
°lâtre$_V$ = 'adorer' (wagnerolâtre$_A$)
°phobe$_V$= 'craindre, détester' (anglophobe$_A$)

– On reconnaît aussi des verbes de **perception** (Levin & Rappaport (1995))

(24) °op$_V$ = 'voir' (nyctalope$_A$)

– ou des verbes d'**existence** (Levin & Rappaport (1995))

(25) °cole$_V$ = 'vivre' (limicole$_A$)
°bie$_V$ = 'vivre' (phyllobie$_N$)

– Et un verbe **d'émission de lumière** (Levin & Rappaport (1995))

(26) °luque$_V$ = 'briller' (noctiluque$_A$)

3.2.3 Critère 3 : relation sémantique entre le V et le N

Les relations sémantiques entre le V et le N dans les mots composés NV relèvent de deux dimensions différentes, selon le type de procès qu'exprime le verbe.

- Dans le cas des prédicats verbaux **dynamiques**, les critères de Dowty (1991) sont pertinents, au même titre que dans le cas des mots composés VN.

– N répond soit aux critères d'un **Proto-Agent**
(27) °psych(o)$_N$ = 'esprit' dans psychogène$_A$

– soit à ceux d'un **Proto-Patient**
(28) °lip(o)$_N$ = 'graisse' dans lipolyse$_N$

– soit ne répond à **aucun des critères** prototypiques d'un agent ou d'un patient
(29) °ventr(i)$_N$ = 'ventre' dans ventriloque$_A$,
°héli(o)$_N$ = 'soleil' dans héliotrope$_A$
°noct$_N$ = 'nuit' dans noctambule$_A$

• Dans le cas des prédicats verbaux **statifs**, les critères d'assignement des rôles de Dowty n'apparaissent pas pertinents. La relation entre le N et le V peut, en revanche, être exprimée au moyen des notions de **Figure** et **Ground** (Talmy (2000)[7]). N désigne alors
– principalement la **Figure**

(30) °mélan(o)$_N$ = 'mélanine' dans mélanophore$_N$
°carbon(i)$_N$ = 'charbon' dans carbonifère$_A$

– ou, parfois, le **Ground**
(31) °vas(i)$_N$ = 'vaisseau sanguin' dans vasiducte$_N$

- Les prédicats verbaux exprimant un **sentiment** mettent en jeu une relation entre deux participants, l'expérienceur et le **stimulus**. Nous proposons d'apparenter ces verbes psychologiques à des relations spatiales et ainsi d'interpréter **l'expérienceur** comme le **Ground** (le site) et le **stimulus** comme la **Figure** (cible).
  Ces prédicats verbaux ne se rencontrent, à notre connaissance, qu'avec des **N-Figure** (cible) :

(32) *mél(o)* dans mélomane$_A$
angl(o) dans anglophobe$_A$

4 Résultats

Le croisement des critères 1, 2 et 3 est représenté dans le **Tableau 1** au paragraphe 6.1; il met en évidence les contrastes suivants entre VN et NV.

• Les mots composés NV couvrent un spectre beaucoup plus large que les mots composés VN du français, quel que soit le critère examiné :

(i) Catégoriel : leur appartenance catégorielle correspond quasiment indifféremment à un adjectif ou un nom (tandis que les mots composés VN sont presque exclusivement des noms) ;

(ii) Type de procès du prédicat verbal : de très nombreux prédicats verbaux de composés NV désignent des procès statifs de relation spatiale, à la différence des mots composés VN ;

(iii) La relation sémantique NV : alors que le N se situe typiquement du côté du Proto-Patient dans les mots composés VN, il remplit davantage de rôles sémantiques dans les composés NV dont le prédicat verbal exprime un procès dynamique ; de même, il peut jouer le rôle de Figure ou de Ground lorsque le prédicat verbal est statif.

En d'autres termes les composés NV instancient une très grande variété de combinaisons (**c1-3**) alors que les composés VN correspondent majoritairement aux combinaisons où V est dynamique et N est typiquement patient.

5 Conclusion

Même si, dans certains cas (lorsque le verbe est dynamique), les mots composés VN et NV semblent partager des contraintes catégorielles et sémantiques similaires (ce qui conduirait à n'envisager qu'une unique règle de composition sélectionnant des bases d'origine diverse), ils se distinguent nettement les uns des autres dans d'autres cas (lorsque le verbe est statif). En effet, seule la composition NV peut mettre en jeu un verbe statif et, en conséquence, construire une relation V-N du type spatiale. La morphologie 'courante', avec la composition VN, est incapable de construire un sens équivalent à celui qu'offre la composition NV et la langue doit, pour cela, faire appel à la syntaxe. Cf. : « un mélomane » = « un fou de musique ».

Les résultats de cette étude conduisent plutôt à penser que deux règles de composition sont en jeu en français. En conséquence, deux questions majeures émergent :

– Qu'est ce qui explique que la composition VN est si contrainte ?
– Quelle est l'origine des règles de formation de NV ? Peut-on les considérer comme des règles du français ou des règles empruntées aux langues dont les composants sont originaires (latin, grec) ?

Cette dernière question s'inscrit dans une problématique plus large qui cherche à déterminer si la composition néoclassique exploite ou non des règles héritées des langues dont les

composants sont originaires. La doxa étant plutôt favorable à l'hypothèse de l'héritage (cf., en faveur de cette idée, Darmesteter (1894) et contre Benveniste (1974)), nous avons cherché à évaluer sa validité dans le cas spécifique des mots composés NV dont les composants sont d'origine grecque. L'hypothèse sous-jacente à cette recherche étant que, si la construction de noms ou d'adjectifs composés NV était reconnue en grec ancien, alors nous disposerions d'arguments en faveur de l'emprunt et, de fait, pourrions avancer une explication historique à la formation contemporaine de ce type de composés. Or, les divers travaux examinés portant sur la composition en grec ancien (Chantraine (1933), Smyth (1920), et les travaux récents de A. Ralli[8]) ne convergent pas : en effet, contrairement à Chantraine (1933) qui reconnaît en grec une composition NV, Smyth (1920) et A. Ralli considèrent, quant à eux, pour des raisons différentes, que cette formation est inexistante en grec ancien. Ces divergences d'analyse montrent la fragilité de l'hypothèse d'une formation des composés néoclassiques par emprunt des règles aux langues classiques.

Pour autant, le grec ou le latin n'a-t-il eu aucune influence sur la construction de ces composés ? Les travaux qui se sont intéressés aux formations néoclassiques en français, qu'ils soient favorables ou défavorables à l'hypothèse de l'héritage des règles latines ou grecques, tendent finalement tous vers une solution hybride. En témoignent par exemple, les analyses qu'A. Darmesteter (1894 : 252-256) donne des composés néoclassiques sur des bases d'origine grecque. Darmesteter, dans un paragraphe qui déplore l'entrée massive en français, au 19ème siècle, de nouveaux composés néoclassiques (souvent irrespectueux des règles des langues d'origine[9]), montre comment ces composés résultent d'une réanalyse (parfois incorrecte) du grec ancien en français. Ainsi, la création d'un composé néoclassique (e.g. *adénographie*) passerait par l'invention de l'équivalent qu'il aurait en grec (e.g. °αδενογραφια = adénographia), équivalent construit à partir de composants grecs attestés (y compris des verbes) ($\alpha\delta\eta\nu_N = \gamma\rho\alpha\phi\omega_V$ = -grapho), et en conformité, réelle ou supposée, avec les règles du grec ancien. L'impact du grec (et du latin qui a servi de relais) est donc certain, mais le rôle du système linguistique français est également prépondérant. On le voit, c'est par des locuteurs du français, ayant une certaine connaissance des langues anciennes, que se sont élaborées les règles de construction des composés néoclassiques.

Cette idée d'une réanalyse du grec en français est partagée par différents linguistes tout au long du 20ème siècle. On l'a retrouve, par exemple chez Benveniste (1974 :170) :

> Certains des néologismes scientifiques de forme gréco-latine créés en français, et tout particulièrement les composés […] n'ont de grec ou de latin que la forme matérielle. Ce sont en réalité, des composés bâtis en français et seulement transposés – souvent d'une manière assez lâche – en lexèmes gréco-latins.

puis chez Bouffartigue et Delrieu (1996) :

Les fabricants de mots grecs ont soin de se rapprocher le plus possible de l'hypothétique mot grec qu'il aurait pu être.

Pour aboutir notre recherche, il resterait encore à déterminer quelle a été l'influence du modèle de la composition VN, déjà très productif à la fin du 18ème siècle, sur la formation ou la réanalyse des composés néoclassiques NV en français.

Notes

1 Nous empruntons le terme 'Elément de formation' notamment à Fradin (2000) et Iacobini (1999). Dans les exemples, les Eléments de Formation sont précédés de '°' ; voir à ce sujet le paragraphe 2.3.

2 Un tableau, au paragraphe 6.1, donne une formulation de la définition de chaque composé néoclassique mentionné, en fonction du sens des éléments de formation qui le constituent.

3 La composition Verbe+Nom existe dans les autres langues romanes ; voir à ce sujet Rainer & Varela (1992), Scalise (1992), Villalava (1992).

4 Comme l'observent de nombreux auteurs (voir par exemple Iacobini (2004), ou Corbin (2005)), l'ordre des composants en composition « néoclassique » est emprunté au grec ancien et au latin.

5 Nous employons le terme **lexème-base** plutôt que lexème pour le distinguer de l'acception du terme lexème conçu comme unité du lexique incluant déterminant, pronom, préposition (cf. Aronoff & Fudeman (2005)), autant de catégories qui ne servent pas de base à la morphologie constructionnelle.

6 Voir entre autres à ce sujet Villoing (2003) et Fradin (2005).

7 Talmy (2000) étudie les relations de type non agentifs entre des participants dans un **événement dit « spatial »** ou de **localisation**. Il reconnaît que ces événements mettent prioritairement en jeu les rôles de la Figure (ou cible) et du Ground (ou site), et accessoirement celles de Manner, Cause, Trajet (Path). La **Figure** (cible) est reconnaissable comme étant l'objet en mouvement ou localisé, envisagé par rapport à un autre objet (objet de référence = **Ground** ou site).

8 Communication personnelle.

9 « Lavoisier était meilleur chimiste qu'helléniste. La nomenclature scientifique offre encore plus d'un de ces composés que désavoueraient les Grecs. » (Darmesteter 1894 : 253)

Références

Amiot, D. & Dal, G., 2005, "Integrating Combining Forms into a Lexeme-based Morphology", in *Fifth Mediterranean Morphology Meeting*, 15-18 sept, Fréjus

Anderson, S.R., 1992, *A-morphous Morphology*, Cambridge: Cambridge University Press.

Aronoff, M. & Fudeman, K., 2005, *What is morphology?* Oxford: Blackwell Publishing.

Benveniste, E., 1974, "Formes nouvelles de la composition nominale", *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, p. 163-176.

Booij, G., 2005, *The Grammar of Words: An Introduction to Linguistic Morphology*. Oxford, Oxford University Press.

Bouffartigue, J. & Delrieu A.-M., 1996, *Les racines grecques*. Paris, Belin.

Boyé, G., (à paraître), "Suppletion", *Encyclopedia of Language and Linguistics, 2nd Edition*, K. Brown, London/Amsterdam, Elsevier.

Chantraine, P., 1933 (1979), *La formation des noms en grec ancien*. Paris, Champion (Klincksieck).

Corbin, D., 1985, "Les bases non-autonomes en français ou comment intégrer l'exception dans le modèle lexical", *Langue française* n°66, Paris, Larousse, pp. 54-76.

Corbin, D., 1987, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique.* Lille, Presses Universitaires de Lille.

Corbin, D., 2001, "Préfixes et suffixes: du sens aux catégories", *Faits de Langue*, Paris, Ophrys, **15**, pp. 41-69.

Corbin, D., 2005, "French (Indo European: Romance) " in Booij, Lehmann & Mugdan (eds) *Morphology. An International Handbook on Inflection and Word Formation*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, vol. 1, art. 121.

Cottez, H., 1988, *Dictionnaire des Structures du vocabulaire savant. Eléments et modèles de Formation*, 4ème édition. Paris, Dictionnaires Le Robert.

Darmesteter, A., 1877, *De la création des mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*. Paris: **V**ieweg.

Darmesteter, A., 1894. *Traité de la Formation des mots composés dans la langue française, (1ère édition: 1875)*. Paris: Honoré Champion.

Dowty, D., 1979, *Word Meaning and Montague Grammar*. Synthese Language Library, n°7, Dordrecht: Reidel.

Dowty, D., 1991, "Thematic Proto-roles and Argument Selection". *Language*, 67(3), pp. 547-619.

Foley, W. A. & Van Valin, R. D., 1984. *Functional syntax and universal grammar.* Cambridge: Cambridge University Press.

Fradin, B., 1997, "Esquisse d'une sémantique de la préfixation en anti-." *Recherches Linguistique de Vincennes*, 26, pp. 87-112.

Fradin, B., 2000, "Combining forms, blends and related phenomena", in Dolsescha Ursula, Thornton Anna (eds). *Extragrammatical and Marginal Morphology*. Munich, Lincom Europa. pp 11-59.

Fradin, B., 2003, *Nouvelles approches en morphologie*, Paris, Puf.

Fradin, B., 2005, "On a semantically grounded difference between derivation and compounding". In *Morphology and its Demarcations*, Dressler W. U., D. Katovsky & F. Rainer (eds) Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.

Haspelmath, M., 2002, *Understanding Morphology*. London, Arnold.

Hatzfeld,A., Darmesteter, A., et al., 1890, *Traité de la formation de la langue*, Livre premier, Paris, Delagrave.

Iacobini, C., 1999, "Distinguishing derivational prefixes from initial combining forms", in *Proceedings of First Mediterranean Morphology Meeting*, Mytilene (Grecia), 19-21 septembre 1997, G. Booij, A. Ralli, S. Scalise (eds.), pp. 132-140.

Iacobini, C., 2004, "Composizione con elementi neoclassici", in M.Grossmann / F. Rainer (a c. di) *La formazione delle parole in italiano*, Tübingen, Niemeyer.

Jackendoff, R., 1990, *Semantic Structures*. Cambridge Mass., MIT Press.

Kerleroux, F., 1991, "Les formes nues sont-elles simples ?", *Linx 25*, p. 21-44.

Kerleroux, F., 1996, *La coupure invisible: études de syntaxe et de morphologie*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

Kleiber, G., 1999, *Problèmes de sémantique - la polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

Levin, B., 1993. *English Verbs Classes and Alternations*. Chicago, IL: University of Chicago Press.

Levin, B. & Rappaport H.M., 1995. *Unaccusativity*. Cambridge, MA: MIT Press.

Lieber, R., 1981. *On the organization of the lexicon*. Doctoral dissertation, MIT.

Lüdeling, A., T. Schmidt, et al., 2002, "Neoclassical word formation in German." *Yearbook of Morphology 2001*, pp. 253-283.

Matthews, P. H., 1991, *Morphology, An introduction to the theory of word-structure*, Cambridge University Press, Cambridge.

Rainer, F. & Varela, S., 1992, "Compounding in Spanish", *Rivista di linguistica* 4 (I), Pisa.

Rey-Debove, J., 2004, *Le Robert brio.* Paris, Dictionnaires le Robert.

Scalise, S., 1992, "Compounding in Italian", *Rivista di linguistica* 4 (I), Pisa.

Smyth, H. W., 1920, *A Greek Grammar for Colleges* (libre accès à l'URL: http://www.ccel.org/s/smyth/grammar/html/toc.htm). New York, American Book Company.

Talmy, L., 2000, *Toward a cognitive semantics (2 volumes)*. Cambridge, MA, Massachusetts Institute of Technology.

Vandeloise, C., 1986**,** *L'espace en français: sémantique des prépositions spatiales*, Les Editions du Seuil, Paris.

Vendler, Z., 1967, "Verbs and Times", *Linguistics and Philosophy*, Z. Vendler, Ithaca, Cornell University Press, pp. 97-121.

Villalava, A., 1992, "Compounding in Portuguese", *Rivista di linguistica* 4 (I), Pisa.

Villoing, F., 2002, *Les mots composés [VN]N/A du français: réflexions épistémologiques et propositions d'analyse*. Thèse de doctorat, 2ème cycle, Nanterre, Université de Paris 10**.**

Villoing, F., 2003, "Les mots composés VN du français : arguments en faveur d'une construction morphologique", *Cahiers de Grammaire 28*, "Morphologie et Lexique", pp. 183-196.

Warren, B., 1990. "The importance of combining forms" in Dressler W. U. et al. (eds.) 1990: 111-132.

Williams, E., 1981, "On the Notions 'Lexically Related' and 'Head of a Word'." *Linguistic Inquiry*, **12,** (2), pp. 245-274.

Dictionnaires

Gaffiot, F., 2000, *Le Grand Gaffiot - Dictionnaire Latin-Français*. Paris, Hachette.
Bailly, A., 2000, *Dictionnaire Grec-Français, Le Grand Bailly*. Paris, Hachette Education.
Dictionnaire historique de la langue française, 1993, Dictionnaires le Robert, Paris.
Cottez, Henri, 1988, *Dictionnaire des structures du vocabulaire Savant, Eléments et modèles de formation*, Les usuels de Robert, Paris, 4e édition.
Le Grand Robert Electronique, 1994, CD-ROM.
Le Robert Brio, Analyse des mots et régularités du lexique, 2004, Dictionnaires Le Robert-VUEF, Paris.
Trésor de la Langue Française, Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle, 16 volumes, 1971-1994, CNRS, Gallimard, Paris. (TLFi : http://atilf.atilf.fr/tlf.htm et CDROM : CNRS édition, 2004.)

Tableau comparatif

	Nom				**Adjectif**
	VN/**NV** concret +animé	VN/**NV** concret -animé	VN/**NV** événement	VN/**NV** lieu	
V Dynamique + N Patient	trouble-fête garde-barrière perce-oreille pique-boeufs **biographe** **anthropophage**	tournevis ouvre-boîte porte-plume trotte-bébé pense-bête **odontoclaste** **saxifrage**	lèche-vitrine saute-mouton baise-main remue-ménage **lipolyse** **neurolyse** **infanticide**	coupe-gorge garde-meuble pince-fesse	tue-mouche rabat-joie coupe-feu **anthropophage** **oculogyre**
V Dynamique + N Agent		cuit-vapeur gobe-mouton pousse-pied			**psychogène**
V Dynamique + N autre participant	**ventriloque** **notonecte** **xylographe** **plantigrade** **noctambule**	réveille-matin grille-midi **électrographe** **héliotrope**			**plantigrade** **ventriloque** **héliotrope** **noctambule**
V Statif, Relation spatiale + N Ground (site)		**vasiducte**			
V Statif, Relation spatiale + N Figure (cible)		**mélanophore**			**carbonifère**
V Statif Sentiment + N Figure (cible)	**mélomane** **wagnerolâtre** **russophile** **anglophobe**				**mélomane** **wagnerolâtre** **russophile** **anglophobe**
V Statif (Autres)	**nyctalope** **limicole**				**nyctalope** **limicole** **phyllobie** **noctiluque**

Définitions

anglophobe$_A$	*Qui °phobe$_V$ = 'détester' les °anglo$_N$ = 'anglais'*
anthropomorphe$_A$	*Qui a la °morphe$_N$ = 'forme' d'un °anthropo$_N$ = 'être humain'*
bibliophobe$_A$	*Qui °phobe$_V$ = 'détester' les °biblio$_N$ = 'livre'*
anthropophage$_A$	*Qui °phage$_V$ = 'manger' les °anthropo$_N$ = être(s) humain(s)'*
biographe$_N$	*Celui qui °graphe$_V$ = 'écrire' la bio$_N$ = 'vie'*
carbonifère$_A$	*Qui °fère$_V$ = '(trans)porter' le °carboni$_N$ = 'carbone'*
cavernicole$_A$	*Qui °cole$_V$ = 'vivre' dans une caverne$_N$*
électrographe$_N$	*(Instrument qui) °graphe$_V$ = 'écrire' au moyen de °électro$_N$ = 'électricité'*
érythrocyte$_N$	*°cyte='cellule' °érythr='rouge' (« globule rouge »)*
génocide$_N$	*Action de °cide$_V$ = 'tuer' une °gen$_N$ = 'race'*
héliotrope$_A$	*Qui °trope$_V$ = 'se tourner' vers le °hélio$_N$ = 'soleil'*
infanticide$_N$	*Action de °cide$_V$ = 'tuer' un °infanti$_N$ = 'enfant'*
Jocondovore$_A$	*Qui °vore$_V$ = 'se nourrir' de la Joconde$_{NPR}$*
limicole	*Qui °cole$_V$ = 'vivre' dans la °limi$_N$ = 'boue'*
lipolyse$_N$	*Action de °lyse$_V$ = 'désintégrer' la °lipo$_N$ = 'graisse'*
mélanophore$_N$	*(Cellule qui) °phore$_V$ = 'porter' la °mélano$_N$ = 'mélanine'*
mélomane$_A$	*Qui °mane$_V$ = 'aimer' la °mélo$_N$ = 'musique'*
neurolyse$_N$	*Action de °lyse$_V$ = 'désintégrer' les °neuro$_N$ = 'nerfs'*
noctambule$_A$	*Qui °ambul$_V$ = 'marcher' pendant la °noct$_N$ = 'nuit'*
notonecte$_N$	*(Insecte qui) °necte$_V$ = 'nager' sur le °noto$_N$ = 'dos'*
noctiluque	*Qui °luque$_V$ =' brille' la °noct $_N$ =' nuit'*
nyctalope	*Qui °lope$_V$ = 'voir' la °nyct$_N$ = 'nuit'*
oculogyre$_A$	*Qui fait °gyre$_V$ = ''tourner' le °ocul$_N$ = ''globe oculaire'*
odontoclaste$_N$	*(Cellule qui) °claste$_V$ = 'casser' les °odonto$_N$ = 'dent'*
plantigrade$_A$	*Qui °grade$_V$ = 'marcher' sur ses °planti$_N$ = 'plante(s) de pied'*
psychogène$_A$	*Qui est °gène$_V$ = 'généré' par le °psycho$_N$ = 'esprit'*
russophile$_A$	*Qui °phile$_V$= 'aime' les °russo$_N$='Russes'*
saxifrage$_N$	*(Plante qui) °frage$_V$ = 'briser' la °saxi$_N$ = 'pierre'*
tabacolâtre$_A$	*Qui °lâtre$_V$ = 'adorer' le tabac$_N$*
vasiducte$_N$	*°vasi$_N$ = 'canal' qui °ducte$_V$ = 'conduit'*
ventriloque$_A$	*Qui °loque$_V$ = 'parler' avec le ventre$_N$*
wagnerolâtre$_A$	*Qui °lâtre$_V$ = 'adorer' Wagner$_{NPR}$*
xylographe$_N$	*(Personne qui) °graphe$_V$ = 'écrire' sur du °xylo$_N$ = 'bois'*

MORPHOLOGISCHE MODIFIKATION IM ITALIENISCHEN AN DER SCHNITTSTELLE ZUR PRAGMATIK*

Heike Necker (Zürich)

hnecker@rom.unizh.ch

e' una proposta anche per le donne [...] se ci hanno da fa' un **regalino** ai mariti che sono stati cosi' tanto buoni da dare i soldi [...] gli portano il **regalino** [...] il **costumino** a dire la la **vestaglina** (*LIP* FE7)

In diesem Beitrag soll gezeigt werden, wie die morphologische Modifikation im heutigen gesprochenen Italienischen eine systematische pragmatische Funktion übernimmt. Insbesondere werden hierbei Diminutiv- und Augmentativsuffixe des Italienischen in ihrer pragmatischen Funktion betrachtet. Es soll gezeigt werden, dass man die pragmatische Funktion der Diminutiv- und Augmentativsuffixe nicht völlig aus einer Situationstypologie erklären kann, wie dies in den Arbeiten von Dressler & Merlini Barbaresi (z.B. 1994) geschieht. Der Artikel gliedert sich wie folgt: Nach einer Einleitung, in der kurz erläutert wird, was unter morphologischer Modifikation zu verstehen ist und einer kurzen Darstellung des der Arbeit zugrunde gelegten Korpus der gesprochenen Sprache, wird die Behandlung der pragmatischen Funktion im Sinne von Dressler & Merlini Barbaresi (1994) angeführt. Anschließend soll die hier vertretene Annahme der pragmatischen Funktion der Diminutiv- und Augmentativsuffixe als interaktive Funktion erläutert werden. Nach einem Blick auf theoretische Annahmen, wie die des Gesichtsbegriffs und Prinzipien und Maximen der Höflichkeit, wird das pragmatische Funktionieren der italienischen Formative bei normaler Interaktion anhand von Beispielen aus dem Korpus illustriert. Auch auf die Funktion der Suffixe in einen markierten Fall der Interaktion – in Werbe- und Verkaufsgesprächen – soll kurz eingegangen werden.

0. Einleitung

0.1 Morphologische Modifikation

Zunächst soll kurz das Untersuchungsgebiet – die morphologische Modifikation – dargestellt werden. Unter Modifikation wird die semantische Abwandlung der Kern-Konstituente einer Konstruktion hinsichtlich bestimmter Eigenschaften verstanden. Die Modifikation eines Nomens kann durch ein Adjektiv, wie beispielsweise in *piccolo*$_{\text{A}}$*tavolo*$_{\text{N}}$, die Modifikation eines Verbs durch ein Adverb wie in *parlare*$_{\text{V}}$ *chiaramente*$_{\text{ADV}}$ erfolgen. Aber Modifikation kann auch auf morphologischer Ebene ausgedrückt werden, etwa durch Präfixe oder durch Suffixe, z.B. dt. *Tischchen* mit dem Diminutivsuffix -*chen*. Und eben diese morphologische Modifi-

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 197-215.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

kation durch Suffixe interessiert an dieser Stelle. Im Italienischen finden wir analog zu *Tischchen tavolino* von *tavolo*. Aber darüber hinaus besitzt das Italienische (bzw. allgemein die romanischen Sprachen) nicht nur Diminutivsuffixe, sondern auch Augmentativ- und Pejorativsuffixe – im Gegensatz zum Deutschen, wo nur Diminutivsuffixe auftreten. Wie sich im Sprachvergleich klar zeigt, setzt das Vorhandensein der Augmentativsuffixe in einer Sprache das Vorhandensein von Diminutivsuffixen voraus. Und Pejorativsuffixe treten in einer Sprache erst auf, wenn diese bereits Augmentativsuffixe besitzt. Es lässt sich für die modifizierenden Suffixe also folgende Implikationsrelation aufstellen: Pejorativ ⊃ Augmentativ ⊃ Diminutiv. Da die Diminutiv-, Augmentativ- und Pejorativsuffixe eine modifizierende Funktion ausüben, wurde als Oberbegriff für sie der Begriff der modifizierenden Suffixe gewählt (entgegen der in Italien u.a. üblichen Bezeichnung der *suffissi alterativi*).

Die modifizierenden Suffixe sind insgesamt die Suffixe zum Ausdruck der Bedeutungen 'klein', 'groß', 'gut' und 'schlecht'. Im Italienischen finden sich hierbei Diminutivsuffixe wie *-ino*, Augmentativsuffixe wie *-one* und Pejorativsuffixe wie *-accio*.[1] Hypochoristische Suffixe sind im Italienischen Teil des Diminutiv- oder des Augmentativparadigmas, da es formal keine Suffixe hierfür gibt und die Bedeutung 'klein' oder 'groß', wenn auch latent, immer präsent ist. Auch in anderen Sprachen gibt es meines Wissens keine Suffixe zum Ausdruck von ausschließlich 'gut'. Das Italienische besitzt eine Vielzahl von modifizierenden Suffixen – zu italienisch *casa* 'Haus' finden sich beispielsweise folgende Derivate in einem Wörterbuch der modifizierenden Suffixe (Alberti et al. 1991): a) Diminutivbildungen wie *casotto, casuccia, caserella, caserellina, casetta, casina,* Diminutivbildungen mit negativer qualitativer Bewertung wie *casipola, casucola, casupola*, b) Augmentativbildungen wie *casona, casone, casotta* und c) Pejorativbildungen wie *casaccia*.

Die modifizierenden Suffixe werden vor allem an Nomina angefügt und modifizieren die Basis hinsichtlich der jeweiligen Bedeutung (also 'klein', 'groß', 'schlecht' oder 'gut'). Eine Besonderheit der modifizierenden Suffixe ist, dass eine konsekutive Anfügung von mehreren modifizierenden Suffixen möglich ist. Von *fuoco* kann beispielsweise das Diminutiv *fuocherello* gebildet werden, aber zusätzlich auch *fuocherellino.* Zudem ist eine wiederholte Anfügung desselben Suffixes möglich; z.B. wird in *tavolinino* zweimal dasselbe Suffix angefügt. Die modifizierenden Suffixe gehören zur Kategorien bewahrenden Derivation und verändern somit die lexikalische Kategorie der Basis nicht. Außer v.a. bei nominalen Basen treten u.a. auch adjektivische und adverbiale Basen auf. Das Derivat behält hierbei immer die lexikalische Kategorie der Basis bei, siehe Nomen *tavolo - tavolino*, Adjektiv *bello - bellino*, Adverb *bene - benone*. Einige der modifizierenden Suffixe können zudem auch ohne morphologische Basis in Funktion eines prädikativen Adjektivs auftreten, siehe *la mansardina è proprio ina* oder *il vino è proprio accio*.[2]

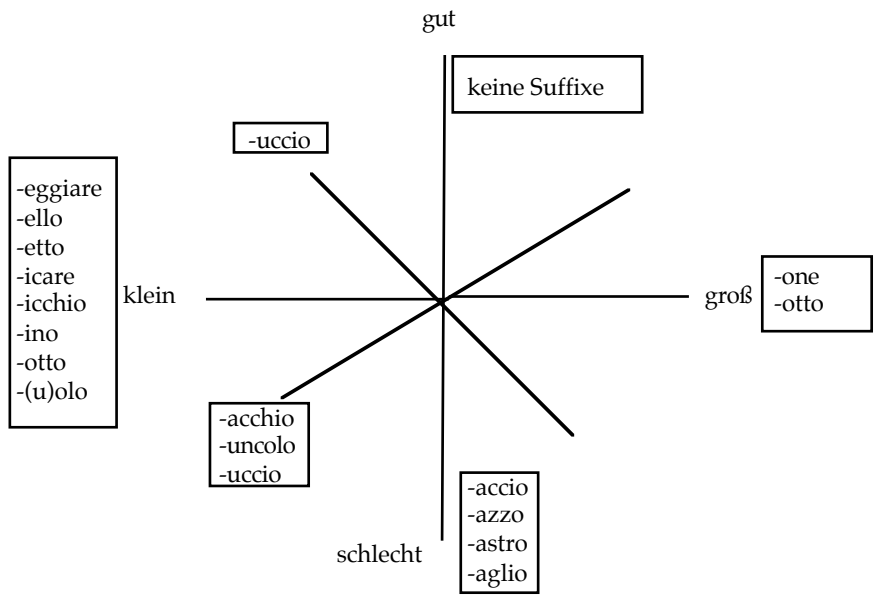
0.2 Das Korpus *LIP*

Die hier dargestellte Untersuchung betrifft das heutige gesprochene Italienisch, da die Modifikation vor allem ein Phänomen der spontanen gesprochenen Alltagssprache ist. Eine der Ausgangsfragestellungen in Necker (2006) war die nach der Verwendung der modifizierenden Suffixe in der gesprochenen Sprache. In der Arbeit wurde ein Korpus des gesprochenen Italienischen untersucht. Es handelt sich um das Korpus *LIP* von De Mauro et al. (1993). Das *LIP* umfasst eine repräsentative Sammlung von Texten, die hinsichtlich Sprechakt, Sprechsituation und Gesprächstyp variieren. Insgesamt beinhaltet das Korpus 500.000 Wörter, verteilt auf je vier gleich große Unterkorpora, nämlich – nach Ort der Aufnahme – Firenze, Milano, Napoli, Roma und verteilt auf jeweils fünf unterschiedliche Gesprächstypen (Face-to-Face-Kommunikation, dialogisch mit freiem Turntaking bis hin zur monologischen Kommunikation ohne direkte Präsenz des Empfängers). Mittlerweile ist das Korpus auch online verfügbar unter http://languageserver.uni-graz.at/badip/.
Im *LIP* finden sich insgesamt 1407 motivierte Bildungen mit modifizierenden Suffixen. Es handelt sich um die folgenden 16 Suffixe. Sie sind nach ihrer Frequenz geordnet, in Klammern stehen die Zahlenangaben des Auftretens im Korpus.

1. -*ino* (891)
2. -*etto*/-*ettare* (304)
3. -*one* (139)
4. -*ello*/-*ellare* (36)
5. -*accio* (22)
6. -*otto*/-*ottare* (20)
7. -*eggiare* (18)
8. -*(u)olo*/-*olare* (14)
9. -*uccio* (11)
10. -*acchio* (5)
11. -*icchio*/-*icchiare* (4)
12. -*aglio* (3)
13. -*icare*, -*uncolo* (2)
14. -*azzo*,-*astro* (1)

An erster Stelle steht das Suffix -*ino* mit 891 Okkurrenzen, was allgemein den Annahmen in der relevanten Forschungsliteratur entspricht. An zweiter Stelle das Suffix -*etto* mit 304 – also bereits umfassend weniger – Okkurrenzen. An dritter Stelle findet sich das Suffix -*one* mit 139 Okkurrenzen und ab dem vierten Platz nehmen die Frequenzen deutlich ab, es steht hier -*ello* mit 36 Okkurrenzen.

Die modifizierenden Suffixe werden in der folgenden Graphik auf die vier Pole 'groß', 'klein' und 'gut', 'schlecht' nach ihrem Auftreten im Korpus verteilt. Das Suffix -*otto* findet sich sowohl als Diminutiv- als auch als Augmentativsuffix. Bei den Suffixen -*acchio* und -*uncolo* tritt mit der Bedeutung 'klein' auch immer eine negative qualitative Bewertung auf. Beim Suffix -*uccio* besteht außer 'klein' ebenfalls immer eine qualitative Bewertung, diese kann jedoch positiv oder negativ sein.



Im Weiteren wird jedoch nur die pragmatische Funktion dieser Suffixe im Blickwinkel der Betrachtung stehen. Zunächst erfolgen kurze Angaben zur Pragmatik der modifizierenden Suffixe bei Dressler & Merlini Barbaresi (1994).

1. Pragmatische Funktion nach Dressler & Merlini Barbaresi (1994)

In der Literatur finden sich bei Studien zur pragmatischen Seite der modifizierenden Suffixe vor allem die Arbeiten von Dressler & Merlini Barbaresi.[3] Sie zeigen eine Systematik des Gebrauchs von modifizierenden Suffixen als Mittel zur Sprechaktmodifizierung ausgehend von einer Situationstypologie.

Dressler & Merlini Barbaresi (1994) nehmen für alle modifizierenden Suffixe das pragmatische Merkmal [fiktiv] an. Alle modifizierenden Suffixe tragen dieses Merkmal [fiktiv]; bei Diminutiven sei dies eine Ableitung hiervon – das Merkmal [nicht ernsthaft] (aus [nicht wichtig] und [fiktiv] kombiniert); Augmentative tragen hingegen die pragmatische Bedeutung [fiktiv] und semantisch [groß]. Das Diminutivsuffix beispielsweise besitzt also die pragmatische Bedeutung [nicht ernsthaft] und wird der Bedeutung des Sprechaktes oder der Sprechsituation insgesamt zugeschrieben. Die Verwendung modifizierender Suffixe sei demnach ein Signal, um einen Übergang von der realen in die imaginäre Welt anzuzeigen. Die semantischen Merkmale, wie z.B. bei Diminutiven [klein], sind nach Dressler & Merlini Barbaresi

nicht geeignet zur Erklärung ihrer Pragmatik, da die Bedeutung [klein] oft nicht real auftrete. Ihres Erachtens ist die Pragmatik der modifizierenden Suffixe autonom zu ihrer Semantik und letztere sei zudem rudimentär geworden. Nach Dressler & Merlini Barbaresi lassen sich also die pragmatischen Funktionen der modifizierenden Suffixe nicht von ihrer Semantik ableiten. Unklar bleibt jedoch, warum das modifizierende Suffix sich nicht von seiner morphologischen Basis löst, wenn es keine oder nur noch eine rudimentäre Semantik besitzt und z.B. am Satzanfang den Sprechakt markiert, wie vergleichsweise Diskursmarker. Wir finden jedoch nur Vorkommen wie:

Non c'è giorno che non si faccia il suo ripos-ino di due ore. (Dressler/Merlini Barbaresi 1994: 45)

und keine Beispiele, in denen sich das modifizierende Suffix von seiner morphologischen Basis gelöst hat, wie in

*ino non c'è giorno che non si faccia il suo riposo di due ore

Im Modell von Dressler & Merlini Barbaresi führt diese Verbindung mit der morphologischen Basis zu einem Paradox, da die pragmatische Bedeutung der modifizierenden Suffixe ja auf die Bedeutung des gesamten Sprechaktes oder der gesamten Sprechsituation angewendet werden. In dem hier vertretenen Modell hingegen ist die Wahl der morphologischen Basis motiviert durch die Pragmatik des "Groß-und Kleinmachens".
Die Anwendung auf Sprechakte ist wichtiger als die Anwendung auf Sprechsituationen im Modell von Dressler & Merlini Barbaresi. Sie ist konventionalisierter in Anwendung auf Sprechakte als bei Charakterisierung einer spezifischen Sprechsituation (als "kindzentrierte", "haustierzentrierte" u. ä.). Deshalb sollte im Sprachvergleich die Verwendung auf Sprechakte unterschiedlicher sein, als beim Gebrauch in Sprechsituationen. In der hier dargestellten Untersuchung hat sich jedoch gezeigt, dass die Modifikativa z.B. in Werbegesprächen oder Radiosendungen im Italienischen anders verwendet werden als im Deutschen. Eine kurze Darstellung der Werbe- und Verkaufsgespräche findet sich in 2.3.

2. Pragmatische Funktion als interaktive Funktion

In Necker (2006) erfolgt jedoch eine andere Annahme bezüglich der pragmatischen Funktion der modifizierenden Suffixe: Ein Zeichen für pragmatische Verwendung ist es, dass semantische Kontraste wie 'groß' - 'klein' nicht mehr widersprüchlich sind. Deshalb lassen sich die Verwendungen ausgehend von den Bedeutungen 'groß' und 'klein' ableiten, da bei pragmatischer Funktion nicht reale, semantische Quantität betroffen sein muss. Die modifizierenden Suffixe üben auf pragmatischer Ebene eine so genannte **interaktive Funktion** aus. Diese Funktion kann im Rahmen von Halliday's *interpersonal function* gesehen werden

Language serves to establish and maintain social relations: for the expression of social roles, which include the communication roles created by language itself - for example the roles of questioner or respondent, which we take on by asking or answering a question; and also for getting things done, by means of the interaction between one person and another. Through this function, which we may refer to as *interpersonal*, social groups are delimited, and the individual is identified and reinforced, since by enabling him to interact with others, language also serves in the expression and development of his own personality. (Halliday 1971: 143)

Die Sprache dient also zum Ausdruck der eigenen Haltungen und Einstellungen und nimmt Einfluss auf Einstellungen und Verhalten des Gesprächspartners (siehe auch Ausdruck- und Appellfunktion der Sprache nach Bühler 1999). Im Italienischen haben sich die modifizierenden Suffixe, insbesondere die Diminutiv- und die Augmentativsuffixe, auf diese interaktive Funktion spezialisiert. Bei Ersatz des Suffixes durch beispielsweise ein Adjektiv mit derselben Bedeutung (etwa *-ino* ersetzt durch *piccolo*) geht diese interaktive Verbindung verloren. Bei den Suffixen liegt diese interaktive Funktion immer in ihrer Ausdrucksbreite, auch bei primär quantitativer Funktion. Alle pragmatischen Werte lassen sich problemlos jeweils von 'klein' bzw. 'groß' ableiten, wie im Folgenden anhand von Beispielen aus dem Korpus gezeigt wird. Die Semantik der modifizierenden Suffixe ist meines Erachtens nicht als rudimentär oder kaum noch vorhanden zu betrachten, da sich nicht nur bei Lexikalisierungen die quantitativen Werte finden lassen.
Die Funktionsweise der modifizierenden Suffixe an der Schnittstelle zur Pragmatik lässt sich voll erfassen, wenn man von der Annahme ausgeht, dass die modifizierenden Suffixe auf pragmatischer Ebene eine interaktive Funktion ausüben. Die Suffixe dienen als Signale des Sprechers bezüglich seiner Beziehung zum Gesprächspartner, zum Thema des Gesprächs oder zur Diskurssituation. Sie sind Signale, die Sympathie, eine positive Einstellung bzw. Umgebung herstellen sollen. Sie sind Teil von Verfahren, die für das Gelingen der Interaktion günstige Voraussetzungen schaffen.

2.1 Gesicht und Höflichkeit

Eine konkrete Anwendung dieser interaktiven Funktion der morphologischen Modifikation in normaler Interaktion unter dem Konzept der Höflichkeit lässt sich mittels des Begriffs der Gesichtswahrung (nach Goffmann 1967 und Brown & Levinson 1987) im Zusammenspiel mit positiven und negativen Höflichkeitsstrategien (siehe Leech 1989) erfassen. Die Grundannahme ist, dass das Funktionieren der Suffixe auf pragmatischer Ebene von der Semantik der Suffixe ableitbar, also ausgehend von 'klein' oder 'groß', ist.
Zunächst möchte ich den Begriff des Gesichts und die Höflichkeitsstrategien erläutern (in Anlehnung an Brown & Levinson 1987: 61ff): Die Grundannahme ist, dass jeder kompetente erwachsene Sprecher einer Gesellschaft ein Gesicht (*face*, *image*) besitzt und weiß, dass alle

anderen Sprecher ebenfalls ein Gesicht haben. Das Gesicht umfasst das öffentliche Selbstbild welches jedes Mitglied einer Sprachgemeinschaft für sich beansprucht. Jede Person besitzt ein negatives und ein positives Gesicht:

Das negative Gesicht: "the basic claim to territories, personal preserves, rights to non-distraction – i.e. to freedom of action and freedom from imposition" (Brown & Levinson 1987: 61). Es handelt sich also um die Freiheit der eigenen Handlungswahl, den Anspruch auf Ungestörtheit, auf ein eigenes Territorium: der Wunsch jedes Sprechers, dass seine Aktionen nicht von anderen behindert werden.

Das positive Gesicht: "the positive consistent self-image or 'personality' (crucially including the desire that this self-image be appreciated and approved of) claimed by interactants" (Brown & Levinson 1987: 61). In diesem Fall handelt es sich also um den Wunsch, dass die eigene Person von anderen gut geheißen wird; dass zumindest einige Präferenzen von anderen Personen geteilt werden.

Das Gesicht muss aktiv bewahrt werden und kann durch so genannte gesichtsbedrohende Sprechhandlungen (*face-threatening-acts*) angegriffen werden. Jeder Sprecher hat das Interesse das Gesicht anderer Personen zu wahren, und somit auch seiner eigenen Gesichtswahrung dienlich zu sein.

Eine Gesichtsbedrohung kann verschiedene Aspekte betreffen. Das negative Gesicht des Gesprächspartners kann durch den Sprecher mittels Sprechakten wie Befehlen, Ratschlägen, Drohungen usw. bedroht werden. Durch den Sprecher kann aber auch eine Gesichtsbedrohung des positiven Gesichts des Gesprächspartners erfolgen, durch das Ausdrücken von Kritik, Unterbrechen, Beschimpfen oder schlichte Unaufmerksamkeit von Seiten des Sprechers. Weiterhin kann der Sprecher sein eigenes negatives Gesicht bedrohen, beim Ausdruck von Dank, bei Versprechen oder der Annahme von Angeboten. Schließlich kann auch eine Bedrohung des eigenen positiven Gesichts durch den Sprecher erfolgen, bei Entschuldigungen, Eingeständnissen von Schuld oder Verantwortung.

Ein Ziel ist es natürlich solche gesichtsbedrohenden Sprechhandlungen soweit wie möglich zu vermeiden. Aber nicht immer ist eine Vermeidung möglich. In diesem Fall haben dann Sprecher und Hörer ein gemeinsames Interesse daran, die Gesichtsbedrohung abzumildern. Hier greifen die Höflichkeitsstrategien ein. Positive Höflichkeitsstrategien betreffen das positive Gesicht bzw. das Herstellen von Harmonie, negative Höflichkeitsstrategien das negative Gesicht des Sprechers oder Gesprächspartners bzw. die Vermeidung von Uneinigkeit. Werfen wir hierzu einen Blick auf die Höflichkeitsprinzipien und -maximen von Leech (1989).

Leech (1989) führt das *Politeness Principle* zusätzlich zu Grice's Kooperationsprinzip

Mache deinen Beitrag zur Kommunikation so, wie er an derjenigen Stelle entsprechend dem akzeptierten Zweck oder der Richtung des Redewechsels, an dem du beteiligt bist, erforderlich ist. (Bußmann 2002: 379)

im Rahmen der *Interpersonal Rhetoric* in die Pragmatik ein (Grice 1975: 45-46). Das Höflichkeitsprinzip besitzt nach Leech (1989: 81) eine negative Ausformulierung: "Minimize (other things being equal) the expression of impolite beliefs" und eine positive Ausformulierung: "Maximize (other things being equal) the expression of polite beliefs". Es geht also darum, den Ausdruck von Unhöflichkeiten so gering wie möglich zu halten und Ausdrucksmöglichkeiten zu wählen, die den Status des Gesprächspartners so wenig wie möglich verringern, also den minimalen Gesichtsverlust verursachen.
Zum Höflichkeitsprinzip finden sich sechs dazugehörige Höflichkeitsmaximen (*maxims of politeness,* Leech 1989: 132ff.). Diese Maximen der Höflichkeit treten nach Leech immer in Paaren (a) und b)) auf. Innerhalb der Maximen referiert *self* auf den Sprecher, *other* auf den Gesprächspartner.

(I) Maxime des Takts/Feingefühls (*tact maxim*)
- a) halte die "Kosten" für den Gesprächspartner so gering wie möglich
  "minimize cost to *other*"
- b) mache den Nutzen für den Gesprächspartner so groß wie möglich
  "maximize benefit to *other*"

(II) Maxime der Großzügigkeit (*generosity maxim*)
- a) halte den eigenen Nutzen so gering wie möglich
  "minimize benefit to *self*"
- b) mache die "Kosten" für dich selbst so groß wie möglich
  "maximize cost to *self*"

(III) Maxime des Lobes (*approbation maxim*)
- a) halte den Tadel am Gesprächspartner so gering wie möglich (etwa bei Kritik)
  "minimize dispraise of *other*"
- b) mache das Lob am Hörer so groß wie möglich (etwa bei Dank)
  "maximize praise of *other*"

(IV) Maxime der Bescheidenheit (*modesty maxim*)
- a) mache das eigene Lob so gering wie möglich
  "minimize praise to *self*"
- b) mache den Selbsttadel so groß wie möglich
  "maximize dispraise to *self*"

(V) Maxime der Zustimmung (*agreement maxim*)
- a) halte die Uneinigkeit mit dem Gesprächspartner so gering wie möglich
  "minimize disagreement between *self* and *other*"
- b) mache die Zustimmung zum Gesprächspartner so groß wie möglich
  "maximize agreement between *self* and *other*"

(VI) Maxime der Sympathie (*sympathy maxim*)

a) halte die Antipathie mit dem Gesprächspartner so gering wie möglich "minimize antipathy between *self* and *other*"

b) mache die Sympathie mit dem Gesprächspartner so groß wie möglich "maximize sympathy between *self* and *other*".

Die Höflichkeitsmaximen nach Leech (1989) interagieren natürlich mit den bekannten Maximen der Quantität, der Qualität, der Relation und der Modalität nach Grice (1975, siehe auch Leech 1989: 8).

An dieser Stelle kann nun weiter ausformuliert werden, dass positive Höflichkeitsstrategien das positive Gesicht bzw. das Herstellen von Harmonie – somit also auch den *maximize*-Teil der Höflichkeitsmaximen – und dass negative Höflichkeitsstrategien das negative Gesicht bzw. die Vermeidung von Uneinigkeit betreffen – also auch den *minimize*-Teil der Höflichkeitsmaximen.

Leech (1989) nimmt an, dass es sich bei seinen Höflichkeitsmaximen um Universalien handelt. Sie sind jedoch nicht alle gleich gewichtet. Zudem scheint bei jeder Höflichkeitsmaxime der a)-Teil (*minimize*) wichtiger als der b)-Teil (*maximize*) zu sein: "and this again illustrates the more general law that negative politeness (avoidance of discord) is a more weighty consideration than positive politeness (seeking a concord)" (Leech 1983: 133). Schließlich trete im Sprachvergleich kulturspezifisch eine unterschiedliche Gewichtung der Höflichkeitsmaximen auf: In China und Japan sei beispielsweise die Maxime der Bescheidenheit viel höher gewichtet als in westeuropäischen Kulturen, Mittelmeerkulturen gewichteten hingegen die Maxime der Großzügigkeit höher als die Maxime der Bescheidenheit (Leech 1989: 150).

Die Höflichkeitsmaximen nach Leech (1989) betreffen v.a. die Gesichtswahrung des Gesprächspartners. Wird zusätzlich zur Gesichtswahrung des Gesprächspartners auch die Gesichtswahrung des Sprechers miteinbezogen, erhalten wir ein umfassendes Bild der "höflichen" Interaktion. Mit dem Begriff der Höflichkeitsstrategie sollen hier also Höflichkeit im engeren Sinn und Gesichtsarbeit erfasst werden.

2.2 Interaktion und modifizierende Suffixe

Nach der Klärung der erforderlichen theoretischen Grundannahmen soll nun die systematische Funktion der modifizierenden Suffixe auf pragmatischer Ebene dargestellt und durch Beispiele aus dem Korpus illustriert werden.

Wir können die interaktive Funktion der Diminutivsuffixe im Rahmen der Höflichkeit innerhalb der negativen Höflichkeitsstrategien im weiteren Sinn erfassen. In Anlehnung an Leech's Höflichkeitsmaximen kann die pragmatische Funktion der Diminutivsuffixe mit MINIMIZE angegeben werden. In der folgenden Tabelle findet sich das konkrete funktionale Auftreten der

Diminutivsuffixe im Korpus *LIP*. Es erfolgt auch die Angabe, in welcher Art von Sprechakten bzw. Sprechsituation die Funktionen vorkommen.

Tabelle 1. Negative Höflichkeitsstrategien (MINIMIZE)

Formativ	**Funktion**	**Sprechakt/Sprechsituation**
DIMINUTIV	Bescheidenheit	eigene Leistung, Meinung
	Gesichtswahrung Sprecher	Bitte, Vorschlag, Angebot, Rechtfertigung, Zugeständnis
	Gesichtswahrung Gesprächspartner	Ablehnung, Auftrag, Kritik, Widerspruch, Absage
	"Höflichkeit"	Wartezeiten für den Gesprächspartner ankündigen

In der Funktion der Bescheidenheit findet deutlich die Maxime der Bescheidenheit Anwendung. Bei der Gesichtswahrung des Sprechers tritt hingegen meist die Maxime der Großzügigkeit und des Takts auf. Bei der Gesichtswahrung des Gesprächspartners handelt es sich um Anwendung der Maximen des Lobes und der Zustimmung. Die letzte Funktion – "Höflichkeit" – tritt bei für den Gesprächspartner negativem Diskursverlauf auf, wenn beispielsweise Unterbrechungen, Themenwechsel oder Wartezeiten bevorstehen.
Die Augmentativsuffixe treten in pragmatischer Funktion deutlich seltener und weniger systematisch auf als die Diminutivsuffixe. Wie bereits in 0.1 dargestellt finden sich Augmentativsuffixe erst nach Diminutivsuffixen in einer Sprache und sind insgesamt weniger häufig als Diminutivsuffixe. Es gibt im Italienischen auch formal mehr Diminutivsuffixe als Augmentativsuffixe. Die Funktion der Augmentativsuffixe kann jedoch mit den positiven Höflichkeitsstrategien im weiteren Sinne erfasst werden. In Anlehnung an die Höflichkeitsmaximen von Leech (1989) wird hier die pragmatische Funktion der Augmentativsuffixe mit MAXIMIZE angegeben. In Tabelle 2 wird das Auftreten der Augmentativsuffixe im Korpus nach ihrer Funktion auf pragmatischer Ebene aufgeschlüsselt.

Tabelle 2. Positive Höflichkeitsstrategien (MAXIMIZE)

Formativ	**Funktion**	**Sprechakt/Sprechsituation**
AUGMENTATIV	Betonung des positiven Status	Angebot positive Bewertung Gesprächspartner/ -thema Signale für Sympathie, Grüße positive oder negative Äußerungen über Abwesende

Bei Augmentativsuffixen treten vor allem die Maximen der Sympathie und der Zustimmung in Kraft. Bei Angeboten dienen Augmentativsuffixe dazu, das positive Gesicht des Sprechers

zu wahren – durch Anwendung der Maxime der Großzügigkeit. Zudem wird dem Gesprächspartner signalisiert, dass genug da ist, es also keine Höflichkeitsverletzung ist, wenn er das Angebot akzeptiert. Bei positiver Bewertung des Gesprächspartners oder -themas finden hingegen die Maximen der Sympathie und des Lobes Anwendung. Diese Funktion tritt häufig bei Eigennamen auf, z.B: *Robertone, Lucianone*. Ebenso zum Ausdruck der Maxime der Sympathie dienen Signale, die vor allem in Grüßen auftreten. Bei Gruß- und Abschiedssequenzen findet sich im Korpus z.B. nur 8x *bacio/baci* ohne Suffix, demgegenüber stehen 36x *bacione/bacioni* und nur zweimal *bacetto*. Zudem finden sich in dieser Funktion u.a. *auguroni, abbraccione, salutone*. Bei positiven bzw. negativen Äußerungen über Abwesende tritt klar die Zustimmungsmaxime auf.
Es soll natürlich nicht ausgeschlossen werden, dass auch mehrere Funktionen zugleich auftreten können.
Im Folgenden sollen nun die verschiedenen Funktionen durch Beispiele aus dem Korpus illustriert werden.[4] Zunächst zu den negativen Höflichkeitsstrategien.

2.2.1 Negative Höflichkeitsstrategien

Bei den Diminutivsuffixen soll zunächst die Funktion des Ausdrucks der Bescheidenheit illustriert werden. Diese Funktion tritt vor allem auf, wenn auf eigene Leistungen Bezug genommen wird oder die eigene Meinung zum Ausdruck gebracht wird.

1. a vostra richiesta ho portato quel **depliantino** che avete visto tanto per rendervi l'idea di che cosa io faccio

Das erste Beispiel stammt aus Transkript ND13 des *LIP* (also aus der Gruppe der Neapeltranskripte). Es handelt sich um einen formellen Vortrag zum Thema Photographie. In der Äußerung des Vortragenden finden wir ein typisches Understatement. Der Vortragende ist zugleich auch der Autor des *depliantino*. "Klein gemacht" wird die eigene Leistung, um bescheiden zu erscheinen. Sozusagen *minimize praise of self.*

2. H: allora io ho fatto uno uno_ **schemino**
   C: si'
   [...]
   C: ecco ha preparato uno sch<ema> uno **schema**?
   H: nel senso dell'America si' uno **schemino**
   C: ahah
   H: certamente insomma e' la' l'ho scritto

Das zweite Beispiel illustriert ebenfalls den Ausdruck von Bescheidenheit bei Bezug auf eigene Leistung. Es handelt sich um das Transkript NA13 des *LIP* – ein Gespräch zwischen einer Studentin (Sprecherin H) mit ihrem Professor (Sprecher C). Die Studentin spricht immer von einem von ihr erstellten *schemino*, der Professor geht nicht darauf ein und benutzt das Simplex *schema.* Auch hier wird die eigene Leistung "klein gemacht". Zudem kann in diesem Beispiel auch eine Gesichtswahrung von Seiten der Studentin gesehen werden. Sollte der Professor nicht mit ihrem *schema* einverstanden sein, so hat sie ja nur ein *schemino* präsentiert (in das sie vordergründig nicht viel Arbeit und Zeit investiert hat).

3. B: siamo andati a veder Nikita
   C: com'e'_ ?
   B: # e'_ ma cosi' un **filmino_**

Im dritten Beispiel – dem Transkript MB1 des *LIP*, einem Telefongespräch – handelt es sich um ein Gespräch unter Freunden. Auf Anfrage bewertet Sprecher B den gesehenen Film als *filmino*. Derselbe Film wird im weiteren Verlauf des Gesprächs als *simpatico* beurteilt. Sprecher B drückt seine eigene Meinung aus; durch *filmino* wird das Risiko eines Gesichtsverlusts bei Widerspruch geringer gemacht. Er hat sich sozusagen noch nicht wirklich festgelegt und kann später sowohl einem negativen als auch einem positiven Urteil noch zustimmen. Jedenfalls kann hier eine Anwendung von *minimize disagreement* gesehen werden.
Die folgenden Beispiele sollen die Funktion der Gesichtswahrung des Sprechers darstellen. Zunächst in Bitten, in denen allgemein das "klein gemacht" wird, worum gebeten wird.

4. A: ne devi dire una una perche' tutte e due non te le posso accettare o il trucco o il rossetto secondo te quale potrebbe essere?
   J: Madonna [ride] un **aiutino** me lo puoi dare?
   A: scusa t'ho detto dinne una

Dieses Beispiel stammt aus dem Transkript FB14 des *LIP* – einem Telefongespräch aus der Reihe der Florenztranskripte. Es handelt sich um ein Ratespiel im Radio, bei dem die Hörer anrufen. Die Bitte um eine Hilfestellung des Anrufers J wird vom Moderator A nicht akzeptiert, aber der Gesichtsverlust ist nicht so groß wie bei *aiuto*, da die Hilfestellung, um die gebeten wurde, "klein gemacht" wurde.

5. # # senti mi dai un altro **pezzettino** di pane piccolo?

Das fünfte Beispiel stammt wiederum aus dem Neapelteil des *LIP* – NA1. Insbesondere handelt es sich hier um ein Gespräch beim Geburtstagsessen. Der Sprecher bittet um ein weiteres

Stückchen Brot. "Klein gemacht" wird die Quantität dessen, worum gebeten wird. Interessanterweise tritt zudem das Adjektiv *piccolo* auf. Man könnte annehmen, dass um ein wirklich kleines Stück Brot gebeten wird und diese semantische Quantität deutlich durch das postnominale Adjektiv signalisiert wird.
Weiterhin findet sich die Funktion der Gesichtswahrung ausgedrückt durch Diminutivsuffixe bei Vorschlägen, wie das folgende Beispiel zeigt.

6. B: si' l'avranno ammazzato guarda sicuramente per l'eredita' l'avranno fatto
   A: e' il caso di fare un **servizietto** eh??
   B: ma si'

Es handelt sich um das Transkript MB9 des *LIP* – ein Telefongespräch von Journalisten, bei dem Sprecher A vorschlägt, einen Bericht zu machen. "Klein gemacht" wird der Bericht.
Ebenso treten Diminutivsuffixe mit der Funktion der Gesichtswahrung des Sprechers bei Angeboten auf.

7. A: no se tu voi ti mando un **cognacchino** non so che hai bisogno di un **cognacchino** un **caffeino** icche' tu voi?
   C: nulla nulla

Das siebte Beispiel stammt aus einem Telefongespräch des Florenzteils – FB14 des *LIP*. Auch hier handelt es sich um eine Radiosendung in der angerufen werden kann. Das Angebot erfolgt durch Sprecher A (den Moderator). Das Angebotene wird "klein gemacht", damit ist eine Ablehnung nicht so schlimm – da ja nur eine Kleinigkeit angeboten wurde. Zugleich kann auch eine Gesichtswahrung des Gesprächspartners angenommen werden: da das Angebotene klein ist, verstößt der Gesprächspartner seinerseits nicht gegen *minimize benefit to self*, wenn er das Angebot akzeptiert.
Die Funktion der eigenen Gesichtswahrung tritt auch auf bei Sprechakten in denen Rechtfertigungen oder Zugeständnisse gemacht werden. Wenn der Sprecher sozusagen eine Schuld eingesteht. Dies sollen die folgenden Beispiele zeigen.

8. B: signora questa e' dell'uno dicembre
   A: perche' non trovavo questa **cosetta** gialla appunto non
   B: ma aveva gia' ritirato una raccomandata lei perche' questo e' un secondo avviso

In diesem Beispiel – dem Transkript RA6 des *LIP* – handelt es sich um ein Gespräch auf einer Behörde. Sprecherin A wurde zurecht gewiesen, da sie nicht zuvor auf der Behörde erschie-

nen ist. Sie macht das nicht gefundene Objekt "klein" (also war es leicht, den Abholzettel zu verlieren), welches Teil ihrer Rechtfertigung ist.

9. A: va be' ma io mica chie<do> mica dico passare pero' certe volte un'**occhiatina** li' un'**occhiatina** di qua eh una **parolina**
   B: Michela studia e basta va bene se te sai le cose e' questo

Das neunte Beispiel ist Transkript RB3 des *LIP* – ein Gespräch unter Freunden. Die Diminutive treten als euphemistische Umschreibung für Abschreiben auf. Die eigene negativ bewertete Handlung wird verharmlost.

10. B: possono venire anche delle paure_
    A: certo un **pochino** forse avra' influito

In dem aus *LIP* FA14 stammenden Beispiel findet sich ein Gespräch einer Lehrerin mit den Eltern einer Schülerin. An dieser Stelle räumt die Lehrerin (Sprecherin A) ein, dass das Alter der Eltern einen geringen Einfluss auf schulische Leistungen der Tochter haben kann; was sie zuvor abgestritten hat. Sie gibt etwas zu, macht dies jedoch "klein" – damit ist ihr Gesicht gewahrt.
Eine weitere Funktion, in der die Diminutivsuffixe auftreten, ist die der Gesichtswahrung des Gesprächspartners. Diese Funktion tritt bei Ablehnungen auf oder, was das folgende Beispiel illustriert, bei Arbeitsaufträgen.

11. B: mh veda un po' di dargli un **colpettino** oggi
    A: mh il colpettino il colpettino

Es handelt sich um das Transkript MB28 des *LIP* – ein informelles Telefongespräch am Arbeitsplatz. Sprecher A gibt den Arbeitsauftrag, einen Telefonanruf zu tätigen. "Klein gemacht" wird der Arbeitsauftrag. Es ist eine Anwendung von *minimize cost to other* zu erkennen.
Die letzte Funktion von Diminutivsuffixen in normaler Interaktion ist die der "Höflichkeit". Diese Funktion tritt an für den Gesprächspartner negativen Punkten des Diskurses auf, wenn er beispielsweise warten muss.

12. A: quattro tre sei attenda un **attimino**
    B: si' grazie [ATTESA]

Es handelt sich bei diesem Beispiel um das Transkript des *LIP* FB20 – ein geschäftliches Telefongespräch. "Klein gemacht" wird die Wartezeit für den Gesprächspartner. In dieser Funktion finden sich vor allem Diminutive von *attimo, momento, poco, secondo* im Korpus.

2.2.2 Positive Höflichkeitsstrategien

Durch positive Höflichkeitsstrategien wird vor allem der positive Status des Gesprächspartners, des Gesprächsthemas aber auch des Sprechers betont. Augmentativsuffixe treten systematisch bei Angeboten auf. "Groß gemacht" wird das Angebotene, um zu signalisieren, dass genug da ist.

13. E: c'e' un'altra **bustona** di cornetti poi abbiamo deciso di rinunciare a quello che ha portato lui e di mandarlo
    A: si'
    C: c'e' un'altra busta di cornetti

Es handelt sich um das Transkript RA3 aus dem Romteil des *LIP* – eine Arbeitsbesprechung anlässlich einer gemeinsamen Studienarbeit. Der "Anbieter", Sprecher E, benutzt Augmentativ und macht das Angebotene "groß", ein anderer Sprecher (C) benutzt lediglich Simplex, um auf dasselbe Objekt zu referieren. Hier finden deutlich die Maximen des Takts und der Großzügigkeit Anwendung – *maximize benefit to other/maximize cost to self*. Wie im Vergleich mit Beispiel 7 zu sehen ist, können bei Angeboten unterschiedliche Strategien gewählt werden. Durch Diminutivsuffixe scheint der Sprecher eher seiner eigenen Gesichtswahrung dienlich zu sein. Durch Wahl von Augmentativsuffixen hingegen nimmt der Sprecher die zu erwartende bescheidene Reaktion des Gesprächspartners vorweg und entkräftet sie. Bei Angeboten kann also sowohl MINIMIZE als auch MAXIMIZE auftreten.
Augmentative treten zum Ausdruck der Maxime der Sympathie auf, beispielsweise wenn positive Bewertungen über Abwesende gemacht werden oder als Signale für Sympathie bei Grüßen.

14. eh un bacione grande grande veramente e' un'**amicona** e'_ bellissima

Es handelt sich um das Transkript NB6 des *LIP* – ein Telefongespräch innerhalb einer Radiosendung, in der Grüße im Radio übermittelt werden können. Die Person, an die die Grüße gerichtet werden, hört vermutlich auch zu.

15. C: con tanta gioia un abbraccione e un **bacione**

Auch bei diesem Beispiel handelt es sich um eine Radiosendung – das Transkript FE6 des *LIP*. Als Signale für Sympathie v.a. bei Grüßen treten manchmal Diminutivsuffixe auf, allerdings in geringer Zahl, z.B. finden sich 2x *bacetto* vs. 36x *bacione/bacioni*. Bei *auguroni* und *abbraccione* treten nur die augmentierten Formen (jeweils 2x) auf. Bei *saluto* findet sich je einmal *salutino/salutini* vs. 3x *salutone*. Interessanterweise treten weder *salutino* noch *salutini* bei direkten Grüßen auf.

Wie die Beispiele insgesamt illustrieren, ist die Pragmatik von Diminutivsuffixen und Augmentativsuffixen im Italienischen ableitbar von den Bedeutungen 'klein' und 'groß'. Es werden innerhalb des Sprechaktes üblicherweise bestimmte Aspekte "klein" oder "groß" gemacht, dadurch ist die morphologische Basis klar gegeben (im Gegensatz zum Paradox, das im Modell von Dressler & Merlini Barbaresi zu finden ist).

Grob gesagt kann alles, was im Bereich der negativen Höflichkeit liegt, durch Diminutivsuffixe "klein gemacht" werden (MINIMIZE gemäß den Maximen, z.B. der Maxime der Bescheidenheit, zur eigenen Gesichtswahrung bzw. der Gesichtswahrung des Gesprächspartners), alles, was im Bereich der positiven Höflichkeit liegt, kann durch Augmentativsuffixe "groß gemacht" werden (MAXIMIZE gemäß den Maximen). Auf Seiten des Sprechers ist v.a. mit Gesichtswahrung, Bescheidenheit und Höflichkeit gegenüber dem Gesprächspartner zu rechnen. Auf Seiten des Gesprächspartners ist an den zu erreichenden positiven Status zu denken.

2.3 Werbe- und Verkaufsgespräche

Abschließend soll ein kurzer Ausblick auf die Werbe- und Verkaufsgespräche im Italienischen erfolgen. Im Gegensatz zu den Annahmen von Dressler & Merlini Barbaresi (1994) treten bei dieser Sprechsituation deutliche Unterschiede zum Deutschen auf. Es handelt sich jedoch um einen markierten Interaktionstyp.

In Werbe- und Verkaufsgesprächen ist im Italienischen oft die Schaffung einer so genannten Modifikationswelt zu beobachten. Es kann sowohl eine Diminutiv- als auch eine Augmentativstrategie verfolgt werden. Kennzeichnend für diesen Gesprächstyp ist, dass gehäuft Suffixe auftreten. Es wird sozusagen eine Modifikationswelt geschaffen in der Vertrautheit eventuell nur vorgespielt wird – es werden günstige Diskursbedingungen für die angestrebten Ziele geschaffen. Meist tritt keine reale Quantitätsverringerung ein, sie ist nur fiktiv. Diese Modifikationswelt ist daran zu erkennen, dass gehäuft modifizierende Suffixe auftreten, die meist keine reale quantitative Veränderung bewirken. Zur Erfassung dieser Gesprächstypen in der Pragmatik des "Klein- und Großmachens" müssen eventuell Zusatzannahmen gemacht werden. 'Klein' und 'groß' sind teilweise vermutlich anders zu interpretieren als MINIMIZE und MAXIMIZE, da es sich nicht um normale Interaktion handelt. Die interaktive Funktion bleibt jedoch – es ist nicht möglich, das modifizierende Suffix durch ein Adjektiv zu ersetzen.

Wie bereits erwähnt treten in Werbe- und Verkaufsgesprächen zwei unterschiedliche Strategien auf, die im Folgenden durch Beispiele aus dem Korpus illustriert werden. Zunächst zur Augmentativstrategie, in der der so genannte Werbesuperlativ auftritt:

16. Z: no_ al limite venti ma non meno di venti non e' possibile #
va bene che siamo al mercato ma_
N: e' un **regalone**

Bei diesem Beispiel – dem Transkript FE2 des *LIP* – handelt es sich um ein Verkaufsgespräch auf dem Markt. Mit Augmentativ wird auf den Preis referiert, der eigentlich zu niedrig ist, deshalb handle es sich um ein Riesengeschenk für den Käufer.

17. in questo caso in diretta cose dell' altro mondo vi faccio vedere come si cucina anche una **bisteccona** cose dell' altro mondo

Bei dem 17. Beispiel – *LIP* NE10 – handelt es sich um eine Werbesendung, in der für eine Pfanne geworben wird. Die Pfanne wird als riesengroß dargestellt, indem das was in der Pfanne zubereitet werden kann "groß" gemacht wird.
Bei der zweiten Strategie – der Diminutivstrategie – wird eine Modifikationswelt geschaffen, in der alles klein, süß und nett ist. Im Bereich der Kleidung ist die Diminutivstrategie vorherrschend (v.a. im Bereich der Damenkleidung), auch wenn sich die Diminutive nicht in realer semantischer Quantität widerspiegeln. Bei Lebensmitteln, z.B. Obst und Gemüse, tritt diese Strategie jedoch ebenfalls auf:

18. forza i carciofi due mila # quattro duemila lire il **carciofino** # [VOCI_SOVRAPPOSTE] # comprate l'**arancino** bono dumila lire

Es handelt sich wieder um ein Verkaufsgespräch auf dem Markt – dem Transkript FE1 des *LIP*. Bei *carciofino* wird zuvor das Simplex verwendet. Bei *arancino* handelt es sich eindeutig um ein Diminutiv von *arancia*. Interessanterweise sind normalerweise qualitativ hochwertige Orangen groß. 'Klein' wird an dieser Stelle verbunden mit 'gut' und 'frisch'.

19. questo qui ci sono a maglietta o a mini abito oppure c'ho_ quei **completini** misto lana dieci mila lire **giacchina** e gonna tutto dieci mila oppure ho queste **giacchine** qui # se no ho delle felpe

Dieses Beispiel – es handelt sich um das Transkript FE3 des *LIP*, wieder ein Verkaufsgespräch auf dem Markt – wirkt auf Deutsch fast lächerlich. Es handelt sich um Damenbeklei-

dung, nicht um Kinderkleidung und es besteht keinerlei Hinweis, dass die Kleidungsstücke nicht normaler Größe sind.

3. Schlussbemerkung

Es wurde gezeigt, dass sich die interaktive Funktion der modifizierenden Suffixe und ihre Ausformulierung im Bereich der Höflichkeit systematisch darstellen lässt, sobald das "Klein- und Großmachen" im Rahmen der Gesichtsarbeit und der Höflichkeitsstrategien betrachtet wird. Die von Leech (1989) beobachtete höhere Gewichtung der *minimize*-Teile seiner Höflichkeitsmaximen, also der negativen Höflichkeit, findet interessanterweise auch ihren Reflex in der größeren Frequenz und freieren Distribution der Diminutivsuffixe im Vergleich zu den Augmentativsuffixen – und dies nicht nur auf pragmatischer Ebene. Außerhalb "normaler" Interaktion im Rahmen des Begriffs der Höflichkeit muss das Modell zweifelsohne noch weiter ausgearbeitet werden. Vermutlich ist 'klein' und 'groß' teilweise anders zu interpretieren als MINIMIZE und MAXIMIZE. Auch das Zusammenspiel mit z.B. Ironie oder Hyperbel und Litotes ist bisher nicht untersucht worden. Vielleicht könnten auch rhetorische Prinzipien in die Untersuchung miteinbezogen werden. Schließlich bleibt zu klären, an welcher Stelle des Modells kulturspezifische Unterschiede oder Konventionalisierungen ihren Platz finden.
Allerdings bleibt die Grundannahme bestehen: Modifizierende Suffixe üben auf pragmatischer Ebene eine interaktive Funktion aus.

Anmerkungen

[*] Diese Untersuchung baut auf meine Dissertation an der Universität Konstanz bei Christoph Schwarze auf (Necker 2006). Es handelt sich jedoch um eine Weiterentwicklung des Pragmatikteils.

[1] Natürlich ist es eine Vereinfachung vom Suffix *-ino* zu sprechen, in Wirklichkeit handelt es sich nur bei *-in-* um das Derivationssuffix und *-o* drückt die Flexion aus.

[2] Zahlreiche Literaturangaben zu Studien im Bereich der modifizierenden Suffixe finden sich in Necker (2006). Zur diachronen Entwicklung der modifizierenden Suffixe siehe Mutz (2000).

[3] Aus den zahl- und umfangreichen Arbeiten zum Thema der Pragmatik der modifizierenden Suffixe der Autoren soll in diesem Rahmen nur Dressler & Merlini Barbaresi (1994) angeführt werden.

[4] Die Siglen zur Bezeichnung der Transkripte geben immer auch Auskunft über die Herkunft des Transkripts: F steht bei Transkripten aus Florenz, M bei Transkripten aus Mailand, N bei Transkripten aus Neapel und R bei Transkripten aus Rom.

Literaturangaben

Alberti, Claudia et al. (1991), *La donzellétta vien dalla donzèlla. Dizionario delle forme alterate della lingua italiana*. Bologna: Zanichelli.

Brown, Penelope & Levinson, Stephen C. (1987), *Politeness. Some universals in language usage.* London/New York/New Rochelle/Melbourne/Sidney: Cambridge University Press.

Bühler, Karl (1999), *Sprachtheorie*. Ungekürzter Neudruck der Ausgabe Jena, Fischer 1934. Stuttgart: UTB.

Bußmann, Hadumod (2002), *Lexikon der Sprachwissenschaft*. Stuttgart: Kröner.

De Mauro, Tullio et al. (1993), *LIP Lessico di frequenza dell'italiano parlato***.** Milano: ETASLIBRI: Fondazione IBM Italia.

Dressler, Wolfgang U. & Merlini Barbaresi, Lavinia (1994), *Morphopragmatics. Diminutives and Intensifiers in Italian, German and Other Languages*. Trends in Linguistics. Studies and Monographs 76. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.

Goffman, Erving (1967), *Interactional ritual: Essays in Face-to-Face Behavior*. Garden City, N.Y.: Doubleday.

Grice, Herbert Paul (1975), "Logic and conversation" in Cole, P. & J.L. Morgan, *Syntax and Semantics*, Vol. 3: Speech Acts, New York: Academic Press, 41-58.

Halliday, Michael Alexander Kirkwood (1971), "Language Structure and Language Function" in Lyons, J., *New Horizons in Linguistics*. Harmondworth: Penguin Books.

Leech, Geoffrey (1989), *The Principles of Pragmatics*. London & New York: Longman.

Mutz, Katrin (2000), *Die italienischen Modifikationssuffixe*. Synchronie und Diachronie. Frankfurt am Main: Peter Lang.

Necker, Heike (2006), *Modifizierende Suffixe und Adjektive im Italienischen*. Dissertation. Universität Konstanz. http://www.ub.uni-konstanz.de/kops/volltexte/2006/1716/.

DIE ENTSTEHUNG DER POLYSEMIE VON NOMINA AGENTIS IM ROMANISCHEN: EINE NICHT-SEMANTISCHE ERKLÄRUNG

Franz Rainer (Wien)

Franz.Rainer@wu-wien.ac.at

1. Einige Daten zur Polysemie von -*TOR* in der Romania[1]

Das lateinische Suffix -*tor* hatte nach übereinstimmender Auffassung aller Latinisten nur agentivische Funktion (vgl. Leumann 1977, Stotz 2000). Für das Spätlatein ist eine zunehmende Tendenz zur adjektivischen Verwendung belegt (vgl. Fruyt 1990), die auch mit den altromanischen Befunden gut übereinstimmt, eine instrumentale Verwendung des Suffixes ist hingegen in den schriftlichen Quellen nicht nachzuweisen. Wenden wir unseren Blick aber den heutigen romanischen Standardsprachen zu, so stellen wir fest, dass in allen der Nachfolger des lateinischen Suffixes -*tor* auch zur Bildung von Nomina instrumenti verwendet wird (vgl. Tabelle 1). Zum Teil gilt dieser Befund auch für romanische Dialekte, wie etwa das ebenfalls in der Tabelle aufgeführte Romanesco. In diesem Dialekt wird, wie im Altfranzösischen, Okzitanischen, Katalanischen und Spanischen, das Agenssuffix sogar darüberhinaus noch zur Bildung von Nomina loci eingesetzt.

Sprache/Dialekt	agentivische Bedeutung	instrumentale Bedeutung	lokativische Bedeutung	Form von –*torium*
Latein	cunctator	–	–	-torium
Rumänisch	organizator	sucitor	–	-tor
Italienisch	osservatore	misuratore	–	-toio
Romanesco	lavoratore	rasore	pisciatore	-tore
Sardisch	piskadore	iffriskadore	–	-dordzu
Grödnerisch	muradëur	sentëur	–	-doi
Französisch	danseur	atomiseur	–	-oir
Altfranzösisch	troveor	mireor	parleor	-oir
Altokzitanisch	mentidor	pestador	parlador	-dor
Katalanisch	teixidor	mocador	menjador	-dor
Spanisch	matador	tenedor	comedor	-dero
Portugiesisch	cantador	despertador	–	-douro

Tabelle 1: Die Polysemie von -*TOR* in der Romania

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft.* Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 217-226.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

Dieser seit langem bekannte Befund ist in der Romanistik seit Meyer-Lübke (1890)[2] mehr oder weniger einhellig so interpretiert worden, dass unser Suffix auf dem Weg ins Romanische einen semantischen Wandel vom Agens- zum Instrumental-, in manchen Sprachen sogar weiter zum Lokativsuffix durchgemacht habe. Angesichts der panromanischen Verbreitung wenigstens der instrumentalen Verwendung wäre dieser semantische Wandel wohl in vulgärlateinischer oder protoromanischer Zeit anzusetzen, auch wenn die Datierung des Wandels kaum je explizit angesprochen worden ist. Zur großen Akzeptanz der Meyer-Lübke'schen Auffassung mag auch der Umstand beigetragen haben, dass der semantische Wandel vom Agens zum Instrument allgemein als ein „natürlicher" angesehen wird (vgl. Rainer 2005b). Kritische Einwände waren extrem selten (vgl. immerhin die Diskussion im Anschluss an Baldinger 1972, sowie Spence 1990) und konnten jedenfalls bisher keinen Umschwung der zum Lehrbuchwissen avancierten Sichtweise Meyer-Lübkes bewirken.

Ein größeres Problembewusstsein gab es von Anfang an bezüglich der lokativischen Verwendung, da ein semantischer Wandel Agens > Ort offenbar als weniger plausibel angesehen wurde als ein Wandel Agens > Instrument. Meyer-Lübke favorisierte ursprünglich die Auffassung (vgl. 1894: § 527), wonach der Übergang vom Instrument zum Ort sich bei Behälterbezeichnungen vollzogen habe, die ja sowohl in dem einen als auch in dem anderen Sinne konzeptualisiert werden können. Eine Futterkrippe z.B. kann man entweder als Instrument auffassen, das der Fütterung dient, oder aber als Ort, wo die Fütterung stattfindet. Für viele der ältesten Nomina loci, wie afrz. *parleor* ‚Sprechzimmer', war eine solche Deutung allerdings wenig plausibel (es hat ja nie ‚Gerät zum Sprechen' geheißen). Daher bevorzugte Meyer-Lübke in seiner französischen Grammatik von 1921 die Hypothese, dass solche Bildungen dem Okzitanischen nachempfunden seien, wo seit Grandgent (1905) die instrumentale und lokativische Verwendung von *-dor* als regelmäßige lautliche Fortsetzung des lateinischen Instrumentalsuffixes *-torium* angesehen wurde. [3] Baldinger (1972) hingegen, der für die nordfranzösischen Dialekte die These des semantischen Wandels Agens > Instrument verteidigte und daher für die lokativische Verwendung eine Zusatzerklärung benötigte, glaubte, diese der Analogie zuschreiben zu können: nachdem durch den angenommenen semantischen Wandel Agens > Instrument Dubletten wie *miroir* ‚Spiegel' / *mireor* ‚Spiegel' (ursprünglich ‚Schauer', eine allerdings nicht belegte Bedeutung!) entstanden seien, hätte man eben auch zu *parleoir* ‚Sprechzimmer' ein analoges *parleor* ‚Sprechzimmer' gebildet. Auch für das Spanische war die Erklärung der lokativischen Verwendung vom Typ *comedor* ‚Esszimmer' ein Problem, da ein direkter Wandel ausgehend von der entsprechenden Agensbildung unplausibel war. Malkiel (1988) schlug dafür eine an Meyer-Lübke (1921) gemahnende Lösung vor, nämlich Entlehnung aus dem Okzitanischen oder Katalanischen, wo *-dor* als lautlich regelmäßiger Fortsetzer von lat. *-torium* gilt. Für die

instrumentale Verwendung scheint er implizit die traditionelle semantische Erklärung akzeptiert zu haben.

2. Argumente gegen die traditionelle Erklärung

Obwohl die Erklärung eines semantischen Wandels Agens > Instrument also weithin akzeptiert wird, ist sie m. E. dennoch nicht haltbar. Ich werde in diesem Abschnitt versuchen, diese Sicht durch drei Argumente zu untermauern.

2.1 Nomina Agentis und Instrumenti als von Anfang an weitgehend disjunkte Mengen

Sollten die Nomina instrumenti wirklich durch semantischen Wandel von Nomina agentis entstanden sein, so würde man erwarten, dass die verbalen Basen der Nomina instrumenti eine Teilmenge jener der Nomina agentis sind. Eine völlige Deckung ist zwar nicht unbedingt zu erwarten, denn nach erfolgtem Wandel kann sich das instrumentale Muster ja verselbständigt und in der Folge Neubildungen hervorgebracht haben, die als Nomina agentis nie existiert haben. Vor allem in den älteren Sprachstadien, die noch näher am vulgärlateinisch-protoromanischen Ausgangspunkt liegen, sollte man jedoch die erwähnte Teilmengenrelation erwarten dürfen.

Zur Überprüfung dieser Annahme wurden die mittelalterlichen Nomina instrumenti auf *-dor* des Spanischen anhand von CORDE, der historischen Datenbank der Real Academia Española, ausgewertet (vgl. Tabelle 2). Das Ergebnis lässt sich nur sehr schwer mit den Voraussagen der traditionellen Erklärung in Einklang bringen. Wie man sieht, haben nur sehr wenige der ältesten spanischen Nomina instrumenti überhaupt (vorher belegte) Nomina agentis neben sich, und selbst bei jenen, wo dies der Fall ist, ist dieses Nomen agentis kaum als plausibler Ausgangspunkt für einen semantischen Wandel Agens > Instrument anzusehen. *Pisador* etwa ist zuerst[4] im Jahre 1200 in der agentivischen Bedeutung ‚(Trauben)Stampfer' belegt, 1268 dann in der instrumentalen Bedeutung ‚Stößel'. Dass die Bedeutung ‚Stößel' das Ergebnis eines semantischen Wandels von ‚(Trauben)Stampfer' sein sollte, scheint nun nicht besonders einleuchtend. Und dabei ist dies noch der plausibelste Fall in Tabelle 2. Nüchtern betrachtet müssen wir also feststellen, dass im Altspanischen die agentivischen und die instrumentalen Bildungen auf *-dor* weitgehend disjunkte Mengen bildeten, was vor dem Hintergrund der These eines semantischen Wandels unerklärt bleibt. In Rainer (2004a) wurde dieses Ergebnis zum Anlass genommen, die traditionelle Erklärung überhaupt in Frage zu stellen, und statt dessen die Hypothese erwogen, dass die altspanischen Nomina instrumenti Entlehnungen aus dem Katalanischen (oder Okzitanischen) darstellten.

	Instr.	Ag.		Instr.	Ag.
cobertor	1267	—	*pelador*	1438	1400
pisador	1268	1200	*bastidor*	1440	—
foradador	1277	—	*colador*	1450	—
asador	1295	1450	*lamedor*	1450	—
tajador	1295	—	*majador*	1450	—
rascador	1330–43	—	*aparador*	1477–96	—
follador	1380–85	1400 (1280?)	*tapador*	1486–99	—
alimpiador	1381–1418	—	*cerrador*	1492	—
menador	1385	—	*purgador*	1493	1494 (adj.)
picador	1423	1400	*mosqueador*	1495	—
pasador	1427–28	1280	*raedor*	1495	1256
partidor	1438	1180			

Tabelle 2: Die ältesten spanischen Nomina instrumenti (nach *CORDE*)

Die altspanischen Daten sind für sich jedoch gewiss nicht hinreichend, um die traditionelle semantische These für die gesamte Romania zu diskreditieren. Es drängt sich natürlich gleich die Frage auf, wie denn dann die synchron gesehen ganz analogen Daten des Italienischen oder Französischen zu erklären sind. Die Hypothese einer Entlehnung aus dem Katalanischen ist hier auszuschließen, und selbst das Okzitanische ist im Bereich von Werkzeugbezeichnungen aus sachgeschichtlichen Gründen von vorneherein keine besonders plausible Gebersprache. Glücklicherweise gibt es aber für diese beiden Sprachräume eine andere, noch wesentlich schlagendere Art von Evidenz, die es erlaubt, die semantische These definitiv auszuschließen.

2.2 Fehlen der instrumentalen Bedeutung in den Dialekten

Die Daten der Tabelle 1 sind großteils den romanischen Standardsprachen entnommen. Sehen wir uns hingegen die Dialekte an, so zeigt sich uns ein gänzlich anderes Bild.
In Dialekten, in denen die Fortsetzer von lat. *-tor* und *-torium* lautlich getrennt geblieben sind, sollte man nach der Logik der semantischen These erwarten, dass der Fortsetzer von *-tor* als direkter Reflex des vulgärlateinisch-protoromanischen Bedeutungswandels zumindest teilweise auch instrumentale Funktion hat. Eine eingehendere Untersuchung solcher Dialekte hat jedoch gezeigt, dass dort im Gegensatz zu den Standardsprachen der jeweilige Nachfolger von lat. *-tor* rein agentivisch geblieben ist. Dies ist z.B. in Rainer (2004b) zuerst für den neapolitanischen Dialekt (vgl. Tabelle 3) gezeigt worden, wo keines der 69 im Wörterbuch von Altamura (1956) verzeichneten Nomina agentis auf *-torë* eine instrumentale Verwendung hat.

	Agenssuffixe	instr.-lok. Suffixe
	-torë	*-turo*
agentivische Bed.	69	
instrumental-lokativische Bed.		46

Tabelle 3: Neapolitanisch

Wäre tatsächlich in vulgärlateinischer oder protoromanischer Zeit ein semantischer Wandel Agens > Instrument eingetreten, sollte die eine oder andere instrumentale Bildung bis heute erhalten sein. Eine analoge Untersuchung zu nordfranzösischen Dialekten (vgl. Rainer 2005a) hat gezeigt, dass dort die Situation ganz analog ist, das neapolitanische Ergebnis also keinesfalls zufällig ist (theoretisch wäre es ja denkbar gewesen, dass die Nomina instrumenti auf *-torë* wieder aus dem Gebrauch verschwunden sind). In den Tabellen 4 bis 6 seien nur stellvertretend drei nordfranzösische Dialekte angeführt.[5]

	Agenssuffixe			instr.-lok. Suffixe	
	-eux	*-eur/-ère*	*-ou*	*-ois*	*-oir*
agent. Bed.	50	4	4		
instr.-lok. Bed.				23	8

Tabelle 4: Dialekt von Boulogne-sur-mer (Picardie)

	Agenssuffixe			instr.-lok. Suffixe	
	-eux	*-eur*	*-oux*	*-oir*	*-oir* [we]
agent. Bed.	59	38	4		
instr.-lok. Bed.				11	9

Tabelle 5: Dialekt von Montjean (Anjou central)

	Agenssuffixe			instr.-lok. Suffixe	
	-eux	*-eur*	*-oux*	*-oir*	*-oir* [we]
agent. Bed.	13	16	10		
instr.-lok. Bed.			10	9	1

Tabelle 6: Dialekt von Le Longeron (Anjou méridional)

Wie man sieht, bleibt das instrumentale Feld der Agenssuffixe jeweils leer, offenbar, weil es in diesen Dialekten nie einen semantischen Wandel Agens > Instrument gegeben hat. Einzig

der Dialekt von Le Longeron scheint eine Ausnahme zu machen, da dort auch 10 instrumentale Bildungen auf *-oux* aktenkundig sind. Dieser Umstand erklärt sich jedoch dadurch, dass Le Longeron dicht an der Grenze zum Poitou liegt, wo *-oux* das lautlich regelmäßige Resultat auch von lat. *-orium* ist. Es handelt sich also entweder um Reliktformen oder aber um Lehneinflüsse, keinesfalls aber um eine Bestätigung der semantischen These.

2.3 Die diskontinuierliche Entwicklung in der französischen Standardsprache

Schließlich gibt es auch noch ein drittes Faktum, das im Lichte der traditionellen These kaum erklärlich ist. Wie wir schon gesehen haben, kannte das Altfranzösische instrumentale und sogar lokativische Bildungen auf *-eor* – das neufrz. *-eur* entspricht–, wie z.B. *mireor* ‚Spiegel' oder *parleor* ‚Sprechzimmer', von denen allerdings keine in der modernen Standardsprache überlebt hat (sowohl *mirror* als auch *parlor* haben sich allerdings im Englischen erhalten!). Der Grund dafür ist m.E. einfach, dass es sich dabei um Regionalismen handelte, die im Spätmittelalter, als der Dialekt von Paris tonangebend wurde, nicht den Weg in die Hochsprache gefunden haben (die englischen Bildungen gehen natürlich auf das Konto des Anglonormandischen). Analysiert man die chronologische Schichtung der instrumentalen Bildungen auf *-eur* des heutigen Standardfranzösischen (vgl. Spence 1990), so stellt sich heraus, dass die Bildungen kaum über das 18. Jahrhundert zurückreichen. In der Periode dazwischen war im Standardfranzösischen *-eur* also weitgehend rein agentivisch (was anhand der Wörterbücher des 16. und 17. Jahrhunderts noch zu verifizieren wäre). Die traditionelle These eines semantischen Wandels in vulgärlateinisch-protoromanischer Zeit kann diese Diskontinuität im Französischen nicht erklären. Das Standarditalienische zeigt übrigens eine ganz ähnliche Situation (vgl. Rainer 2004b),[6] nur dass Regionalismen in Italien wegen der späteren Herausbildung einer verbindlichen Hochsprache auch noch zur Zeit der Renaissance zu finden sind. Beide Sprachen unterscheiden sich jedoch, was die Chronologie der instrumentalen Verwendungen betrifft, grundsätzlich vom Standardspanischen, wo die Anzahl der Nomina instrumenti auf *-dor*, aufbauend auf den altspanischen Bildungen (vgl. Tabelle 2), im Siglo de oro bereits beträchtlich angewachsen war (vgl. Rainer 2004a).

3. Wie ist die Polysemie dann entstanden?

Die drei in 2. angeführten Datenbestände zeigen m.E. klar, dass die traditionelle These nicht stimmen kann. Nun wird man jedoch berechtigterweise wissen wollen, wie denn dann die übereinstimmende Präsenz von Nomina instrumenti in den modernen romanischen Standardsprachen zu erklären ist.

3.1 Lautlicher Zusammenfall

Im Okzitanischen sind, wie schon erwähnt, lat. *-tor* und *-torium* nach herrschender Meinung aus rein lautgesetzlichen Gründen zusammengefallen. Dasselbe gilt auch für das Katalanische (vgl. Moll 1952), sowie für manche italienischen Dialekte (vgl. Rainer 2004b).

3.2 Analogie innerhalb des Paradigmas

Nicht für alle romanischen Sprachen und Dialekte, in denen lat. *-tor* und *-torium* formal zusammengefallen sind, kann dies jedoch einfach auf die Wirkung der Lautgesetze zurückgeführt werden. Es gibt vielmehr gute Argumente dafür, dass dies in einigen Fällen die Folge analogischer Einflüsse war. Graur (1929: 110-111) etwa hat m.E. überzeugend gezeigt, dass der Zusammenfall im Rumänischen, wo lat. *-tor(em)* nach den Lautgesetzen *-toare* ergeben hätte müssen, wegen der *homophonie gênante* mit dem aus vlat. *-toria* entwickelten femininen Agenssuffixes *-toare* ein maskulines Agenssuffix *-tor* entweder durch Rückbildung ausgehend vom Plural *-tori* oder in Analogie zu den beiden Instrumentalsuffixen *-tor* und *-toare*, den regelmäßigen Fortsetzern von lat. *-torium* und *-toria*, rückgebildet worden ist. Ronjat (1937: 374) nimmt auch für manche okzitanische Dialekte das Wirken der Analogie an: „la finale *-ou* pour vpr. *-or* n'est fonétiquement normale qu'en l.guy. aq., etc. (§§ 390-2); ailleurs, notamment en prov. litt., il i a eu réfection sur le plur. (ancienne altern. *-or* / *-os*, § 390)". In Rainer (2004b : 408) schließlich habe ich argumentiert, dass der Zusammenfall im Romanesco angesichts der unterschiedlichen Entwicklung von lat. *-arium* und *-orium* (vgl. Tabelle 8) ebenfalls nur analogisch erklärt werden kann.

	Tosk.	Romanesco	Abruzz.	Neapol.
-ORE(M)	*-ore*	*-ore*	*-orə*	*-orə*
-ARIU(M)	*-aio*	*-aro*	*-arə*	*-aro*
-ORIU(M)	*-oio*	***-ore***	*-orə*	*-uro*

Tabelle 8: Die Entwicklung von -RIU(M) in vier it. Dialekten

Welchem der beiden Faktoren, Lautgesetz oder Analogie, der Zusammenfall in einzelnen Dialekten geschuldet ist, muss Fall für Fall entschieden werden.

3.3 Entlehnung

Dass mancherorts die instrumentale Verwendung aus einem der vom Zusammenfall betroffenen Gebiete entlehnt worden sein könnte, wurde bereits erwogen. Für das Spanische habe ich das in Rainer (2004a) zu zeigen versucht, für das Sardische ist ebenfalls eine Entlehnung aus dem Katalanischen oder Spanischen wahrscheinlich (vgl. Rainer 2004b). Im Falle der altfranzösischen und altitalienischen Bildungen handelt es sich um Regionalismen, die typischerwei-

se nicht in die späteren Standardsprachen Eingang gefunden haben. Diese Regionalismen stammten aus Regionen, in denen lat. *-torium* mit *-tor* zusammengefallen war. Da weder das Altfranzösische noch das Altitalienische homogene Sprachsysteme waren, sondern lediglich moderne Sammelbezeichnungen für eine Vielzahl von Scriptae darstellen, sollte man in diesen Fällen nicht von Entlehnungen in eine fiktive altfranzösische bzw. altitalienische Hochsprache sprechen. Meyer-Lübkes Hypothese einer Entlehnung aus dem Okzitanischen (vgl. 1921: § 66) ist im Lichte der Regionalismusthese ebenfalls entbehrlich.

Aus der Sicht des Wortschatzes der heutigen romanischen Standardsprachen ist allerdings eine zweite Entlehnungswelle wesentlich bedeutender. Ab dem 18. Jahrhundert benötigte man durch den technischen Fortschritt immer mehr Nomina instrumenti. Diese wurden zum Teil aus dem Englischen entlehnt, etwa engl. *ventilator* > fr. *ventilateur*, it. *ventilatore*, usw., zum Teil aber offensichtlich auch durch Ellipse gebildet (vgl. dazu 3.4). Es ist diese Entlehnungswelle im Zuge der industriellen Revolution (vgl. Tabelle 9), welche den heutigen romanischen Standardsprachen bzgl. der Nomina instrumenti ein so uniformes Aussehen verleiht.

Spanisch	Französisch (*TLF*)	Englisch (*OED*)
conductor 1797	*conducteur* 1771	*conductor* 1745
condensador 1817	*condensateur* 1753	*condensator* 1804
ventilador 1833–34	*ventilateur* 1744	*ventilator* 1743
elevador 1868	*élévateur* 1879	*elevator* 1787
carburador 1870–1905	*carburateur* 1866	*carburettor* 1866
generador 1870–1905	*générateur* 1845	*generator* 1794
interruptor 1870–1905	*interrupteur* 1857	*interrupter* 1851
proyector 1870–1905	*projecteur* 1882	*projector* 1887
reflector 1870–1905	*réflecteur* 1804	*reflector* 1767
transformador 1870–1905	*transformateur* 1882	*transformer* 1883

Tabelle 9: Internationalismen mit instrumentaler Bedeutung

3.4 Ellipse

Als letzte Möglichkeit für das Entstehen einer instrumentalen Verwendung bei einem romanischen Nachfolger von lat. *-tor* ist die Ellipse in Betracht zu ziehen. Schon im Spätlatein konnte *-tor*, wie erwähnt, auch zur Bildung von agentivischen Verbaladjektiven herangezogen werden, und auch den romanischen Sprachen ist die adjektivische Verwendung geläufig. Nun scheint es so gewesen zu sein, dass in der Neuzeit aus Gerätebezeichnungen, die aus einem maskulinen Wort für ‚Apparat' o.ä. und einem Adjektiv auf -TOR bestanden, durch Ellipse Gerätebezeichnungen auf -TOR wurden. Im Französischen könnten Schiffsbezeichnungen wie

caboteur (1542), *toueur* (1643) oder *croiseur* (1690) durch Ellipse von *bateau* oder *navire* entstanden sein. Im 19. Jahrhundert jedenfalls betrachtete Darmesteter (1877: 47-49) aufgrund seines Sprachgefühls generell Gerätebezeichnungen auf *-eur* als "noms communs tirés d'adjectifs". Im Italienischen gehen die beiden frühesten heute noch üblichen Gerätebezeichnungen (*misuratore*, *numeratore*) auf Galilei zurück. Dass diesem diese Art von Ellipse nicht fremd war, zeigt das folgende Zitat aus Altieri Biagi (1965: 72): "Il circolo di illuminazione viene chiamato da Galileo cerchio *terminator della luce* e poi, semplicemente, il *terminatore*." (Altieri Biagi 1965, p. 72).[7] Vorbilder für das Entstehen dieser Art von Ellipse mögen alte mathematische Ausdrücke wie *moltiplicatore* (14. Jh.), *partitore* (‚Teiler'; 14. Jh.), *denominatore*, *divisore* oder *numeratore* (17. Jh.) gewesen sein, die durch Ellipse von *numero* bzw. lat. *numerus* entstanden waren. Eine ähnliche Serie von elliptischen Bildungen gab es auch in der Anatomie bei den Bezeichnungen von Muskeln (Ellipse von *muscolo* bzw. *musculus*): *adduttore*, *buccinatore*, *compressore*, *costrittore*, *corrugatore*, *deduttore*, *depressore*, *elevatore*, *erettore*, *espiratore*, *estensore*, *flessore*, *inspiratore*, *otturatore*, *pronatore*, *rotatore*, *sospensore*, *supinatore*, *tensore*, usw.

4. Schlussfolgerungen

Ziel meiner Ausführungen war es, die traditionelle, zum Lehrbuchwissen gewordene Auffassung, wonach die instrumentale Verwendung der romanischen Nachfolger von lat. *-tor* auf semantischem Wandel in vulgärlateinisch-protoromanischer Zeit beruhe, als Mythos zu erweisen. Zu diesem Zweck wurden zuerst in 2. drei Typen von Fakten zusammengestellt, die mit dieser traditionellen Erklärung schwer in Einklang zu bringen sind: die komplementäre Verteilung von agentivischer und instrumentaler Verwendung schon in den ältesten romanischen Belegen, die Absenz der instrumentalen Verwendung in Dialekten, in denen lat. *-tor* und *-torium* nicht zusammengefallen sind, sowie die Diskontinuität in der Beleglage von französischen Nomina instrumenti auf *-eur*. In 3. wurde dann versucht, die große Übereinstimmung in Bezug auf die instrumentale Verwendung unter den heutigen romanischen Standardsprachen sowie auch die zahlreichen Unterschiede, vor allem auch im Bereich der Dialekte, zu erklären. Es hat sich gezeigt, dass hier eine Reihe von Faktoren zu berücksichtigen sind, die in ihrem Zusammenwirken jedoch in der Lage sind, die ganze Komplexität der Fakten zu erklären, eine Komplexität, die bisher noch nicht in das Bewusstsein der Forscher getreten war, wohl weil sie sich zu einseitig auf die modernen Schriftsprachen konzentriert und die dialektale sowie die diachrone Dimension nicht gebührend berücksichtigt hatten.

Anmerkungen

[1] Die vorliegende deutsche Fassung begnügt sich wie der Vortrag auf dem XXIX. Deutschen Romanistentag (Saarbrücken) mit einer knappen Zusammenfassung der wesentlichsten Argumente. Eine ausführliche englische Version ist in Vorbereitung. Bis dahin können jedoch die in der Bibliographie angeführten Vorstudien (Rainer 2004a,b und 2005a,b) zur Vertiefung herangezogen werden.

[2] Vgl.: „Aufgrund einer oft eintretenden Metapher kann das Werkzeug, mit welchem eine Handlung ausgeführt wird, als der Träger oder als der Ausführende, also persönlich gedacht werden, und so können mit den Suffixen, die eigentlich lebenden Personen zukommen, auch Sachbezeichnungen geschaffen werden.“ (§ 498)

[3] Vgl. z.B.: “Ry > r’, which developed into ir when it remained medial, but became r at the end of a word : […] **donatōria > donadọira* […] **punitōria > punidọira*, *cŏrium > cuɛr*, **donatōrium > donadọr* […] **punitorius > punidọrs*.” (Grandgent 1905: 67)

[4] Die Konsultation der Datenbank erfolgte 2002. Inzwischen ist noch eine ältere agentivische Verwendung aus dem *Fuero de Madrid* belegt.

[5] Alle hier ausgewählten Dialekte haben drei Agenssuffixe. Dabei repräsentiert *-eux* die originäre nordfranzösische Dialektform, in der das auslautende [r] von *-eur* ausgefallen ist, während *-eur* aus dem Standardfranzösischen entlehnt ist. Die Form *-ou* des Dialekts von Boulogne-sur-mer ist kindersprachlich, das *-oux* des Dialekts von Anjou hingegen einer ganz alten Sprachschicht zuzuschreiben, in der der Dialekt noch mit südlicheren Dialekten wie jenem des Poitou übereinstimmte.

[6] Zur chronologischen Schichtung der heutigen italienischen Nomina instrumenti auf *-tore* vgl. folgende Tabelle:

Periode	1600–49	1650–99	1700–49	1750–99	1800–49	1850–99	1900–49	1950–99
Anzahl	2	1 (?)	1 (?)	2	10	37	74	64

Tabelle 7: Chronologische Schichtung der italienischen Nomina instrumenti auf *-tore*

[7] *Misuratore* und *numeratore* werden leider in Altieri Biagi (1965) nicht erwähnt.

Bibliographie

Altamura, Antonio (1956) *Dizionario dialettale napoletano*. Neapel: Fiorentino.

Altieri Biagi, Maria Luisa (1965) *Galileo e la terminologia tecnico-scientifica*. Florenz: Olschki.

Baldinger, Kurt (1972) “Quelques problèmes de la suffixation dialectale”, in *Les dialectes de France au Moyen Age et aujourd’hui*, ed. Georges Straka. Paris : Klincksieck, 85-169.

Darmesteter, Arsène (1877) *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*. Paris: Vieweg.

Fruyt, Michèle (1990) “La plurivalence des noms d’agent latins en *-tor*: lexique et sémantique”, *Latomus* 49, 59-70.

Grandgent, C. H. (1905) *An Outline of the Phonology and Morphology of Old Provençal*. Boston : Heath & Co.

Graur, A. (1929) *Nom d’agent et adjectif en roumain*. Paris: Champion.

Leumann, Manu (1977) *Lateinische Laut- und Formenlehre*. München: Beck.

Malkiel, Yakov (1988) “Las peripecias españolas del sufijo latino *-ōriu, -ōria*”, *Revista de Filología Española* 68, 217-255.

Meyer-Lübke, W[ilhelm] (1890) *Italienische Grammatik*. Leipzig.

Meyer-Lübke, W[ilhelm] (1966 [[1]1921]) *Historische Grammatik der französischen Sprache. Zweiter Teil: Wortbildungslehre*, ed. J. Piel. Heidelberg: Winter.

Meyer-Lübke, Wilhelm (1894) *Grammatik der romanischen Sprachen. II: Romanische Formenlehre*. Leipzig: Reisland.

Moll, Francisco de B. (1952) *Gramática histórica catalana*. Madrid: Gredos.

Rainer, Franz (2004a) “Del nombre de agente al nombre de instrumento en español: ¿cómo y cuándo?”, *Iberoromania* 59, 97-122.

— (2004b) “L'origine dei nomi di strumento italiani in *-tore*”, in: Krisch, Thomas / Lindner, Thomas / Müller, Ulrich (Hrsg.) *Analecta homini universali dicata. Festschrift für Oswald Panagl zum 65. Geburtstag*. Vol. 1. Stuttgart: Heinz, 399-424.

— (2005a) “Noms d’instruments/de lieux en *-tor* dans la Galloromania”, *Vox Romanica* 64, 121-140.

— (2005b) “Typology, diachrony, and universals of semantic change in word-formation: A Romanist’s look at the polysemy of agent nouns”, in *Morphology and Linguistic Typology*, ed. Geert Booij, Emiliano Guevara, Angela Ralli, Salvatore Sgroi & Sergio Scalise. http://morbo.lingue.unibo.it/mmm/.

Ronjat, Jules (1937) *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes. Tome III, deuxième partie : morphologie et formation des mots*. Montpellier : Société des langues romanes.

Spence, N. C. W. (1990) “Instrumental *-eur/-ateur/-euse/-atrice*”, *The Modern Language Review* 85, 29-35.

Stotz, Peter (2000) *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters. Zweiter Band: Bedeutungswandel und Wortbildung*. München: Beck.

ALTEUROPÄISCHE MORPHEME IN DEN ROMANISCHEN SPRACHEN

Uwe Schmidt (Saarbrücken)
uwefschmidt@lycos.com

1. Substrate Italiens

Zur ersten Orientierung ist es wohl sinnvoll, die historisch (noch) fassbaren Substrate Italiens wenigstens in kurzen Zügen zu beschreiben.[1]

1.1. Keltisch

Seit dem 5. Jh. v. Chr. sind Festlandkelten (Träger der **La-Tène-Kultur**) aus dem Alpenvorland nach Norden und Nordwesten gewandert; die Römer trafen sie bereits in der norditalienischen Tiefebene an. Das Gallische wurde seit dem 1. Jh. v. Chr. durch lateinischsprachige Kolonisten, Händler, Beamte und Soldaten beeinflußt. Die mehreren 100 Inschriften wurden zunächst (3. Jh. v. Chr. bis 1. Jh. n. Chr.) in griechischer Schrift verfaßt (Einfluß der griechischen Kolonie Marseille, die weit ins Rhône-Hinterland ausstrahlte), dann bis ins 4. nachristliche Jh. hinein in Lateinschrift. Der gallische Dialekt des Lepontischen (Verbreitungsgebiet Alpenvorland, Dreiseenlandschaft Lago Maggiore, ganz besonders Luganer See (**Golasecca-Kultur**, 7. Jh. v. Chr.), Comer See) ist uns aus etwa 70 Inschriften überliefert, die in einem etruskoiden Alphabet (**Luganer Alphabet**) geschrieben sind. Das Gallische muß noch bis ca. 250 n. Chr. gesprochen worden sein (Gallisch war zu diesem Zeitpunkt als Testamentssprache zugelassen).

1.2. Ligurisch

Die wahrscheinlich vorindogermanische (also **altmediterrane**) Sprache wurde zwischen Rhône und Arno, von den Alpen bis zum Mittelmeer gesprochen. Sie war vielleicht mit dem ebenfalls altmediterranen Iberischen verwandt.

1.3. Venetisch

Die Sprache war entfernt mit dem Illyrischen auf der anderen Seite der Adria verwandt. Die über 200 Inschriften (aus Ateste/Este) sind in einem punktierten etruskischen Alphabet geschrieben.

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft*. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 227-237.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

1.4. Messapisch

Das im Gegensatz zum Venetischen eng mit dem Illyrischen (Apulien direkt gegenüber Albanien!) verwandte Messapische ist uns in über 300 Inschriften in griechischem Alphabet überliefert.

1.5. Etruskisch/Rätisch

Die Etablierung des Etruskischen in der Toskana als Ergebnis einer Migrationsbewegung wurde wahrscheinlich durch den Zusammenbruch von Mykene im 12. Jh. v. Chr. ausgelöst. Man überlegt heute, ob die etruskische Kultur das Resultat einer Vermischung einer mykenestämmigen Oberschicht mit der alteingesessenen Bevölkerung der Toskana und Oberitaliens sein könnte, wobei eingewanderte Elemente aus den Alpen auch nicht ausgeschlossen werden sollen. Die altmediterrane Sprache war jedenfalls um Christi Geburt endgültig ausgestorben, aber bis ins 5. Jh. noch als Sakralsprache der haruspices in Verwendung (so hat man den Ansturm der Westgoten gen Rom 408 noch mit etruskischen Gebeten abzuwenden versucht). Die kulturelle Überlegenheit kommt in den über 13 000 Inschriften aus dem gesamten 1. Jahrtausend v. Chr. zum Ausdruck, deren Alphabet eine Abwandlung der westgriechischen Schrift darstellt, und zwar geschah die Übernahme auf Ischia, das im 8. Jh. v. Chr. chalkidische Kolonie war (mit einigen Anpassungen entstand aus dem etruskischen Alphabet das lateinische, heute die international verbreitetste Schrift). Der Glaube der Römer, die Räter seien vor den Kelten in die Alpen geflüchtete Etrusker, lässt sich archäologisch nicht beweisen; in Südtirol gibt es 200 rätische Inschriften in etruskischem Alphabet.

1.6. Ostitalisch

Die **O(p)sci** waren ein samnitischer Stamm in Kampanien, über Jahrzehnte die stärksten Widersacher Roms (drei samnitische Kriege in den 80 Jahren zwischen 370-290 v. Chr.), weswegen der Name *Osci* auf alle samnitischen Stämme übertragen wurde (die Samniten waren auch ein Nachbarstamm der Latiner). Zum oskischen Kontinuum gehören die Dialekte **Vestinisch**, **Marruzinisch**, **Kampanisch**, **Frentanisch**, **Lukanisch**, **Mamertinisch**. Es gibt nur etwas mehr als 100 Inschriften (ergiebigster Text die **Tabula Bantina**). Die **Umbrer** sind um 900 v. Chr. aus Oberitalien eingewandert; es ist bekannt, dass Etrusker in der Toskana ansässige Umbrer verdrängten. Nahe mit dem Umbrischen verwandt sind auch das **Volskische**, **Südpizenische**, **Präsamnitische**. Neuerdings faßt man das Oskisch-Umbrische in dem einheitlichen Namen **Sabellisch** (RIX 2002) zusammen.

1.7. Westitalisch

Zu diesem Oberbegriff zählen das **Latino-Faliskische** (also auch das Lateinische) und das **Sikulische**, das ursprünglich den gesamten Osten Siziliens abdeckte, dann aber durch die

griechische Kolonisation immer mehr ins Hinterland abgedrängt wurde.
Die tribale und sprachliche Schichtung außerhalb Italiens ist am besten Im Kartenteil von BORGHI 2002 zu ersehen.
Die zahlreichen alteuropäischen Morpheme und Lexeme tragen nicht unwesentlich zur Charakteristik der romanischen Sprachgruppe bei. Sie sind es nämlich ganz vordringlich (neben Aussprache und der so einheitlichen romanischen Syntax), die die alte mittelalterliche „wälsche“ Spracheinheit (natürlich ohne Rumänien, das bereits damals einer ganz anderen Zivilisation zugehörte) einerseits von den Sprachen der „deutschen“ „gens“ („Großvolk“ der Germanen) und dem Slavischen („Wendisch“) abheben, andererseits aber auch sehr deutlich vom Lateinischen.

2. Vorromanische Morphem-Internationalismen

Wenn wir – ganz wahllos – vom deutschen *Barre* ausgehen, das aus dem altfranzösischen *barre* stammt, dann können wir dessen Lexem *barr-* z.B. mit span. e*m-**bar**-go* = „lat.“ **im-barr-ĭcum* und provenzal.-katalan.-span.-portug. *embargar* ‘ausschließen’ = „lat.“ **im-barric-āre* verbinden. Entsprechend span.-portug. *barga* ‘Pferch, Alpenhütte, Heustadel’ aus **barĭka*, **barr-acca* 'Ge-stäng-e’ > span. *barraca*, woher ital. *baracca*, frz. *baraque* und katal. *barraca* ‘Holzhaus’ = Landes *barráka* ‘Gartenzaun; Baracke’; von einem **barr-akka* altkatal. *barraca* ‘Hütte aus Fußmatten und Decken’ > span. *barraca*, welschtiroler. *barc* ‘Viehstall auf der Alm’, Como *barc* ‘Gruppe von nur im Sommer bewohnten Alpenhütten’, Valdiledro (Gardasee) *barchessa* ‘Nothütte, Wetterdach’. Andererseits entspricht Murcia *bar-anda* ‘Pferch für kranke Tiere’ dem internationalen *Veranda* < portugies. *v/baranda* ‘Geländer’. Auf einer okzitanischen Variante mit *p-* beruhen dt. *Park-ett, Park* < frz. *parc* < **parr-ĭcum* ‘Ge-stäng-e für Zaun’ = oberitalien. *barco* und Asturien *bargana* = „lat.“ **barr-ĭc—āna*, altengl. *pearroc* (Argot *padoc* ‘Stall für Kiste, Falle = Bett’ aus engl. *paddock* ‘Pferdekuppel’) = althochdt. *pferrich, pharrich, farrich* und ital. *parco* (aus dem Französischen), dt. *Pfarre* < althochdt. *pfarra*; auf ein solches **parr-ĭcum* weisen auch besonders provenz. *parr**e**c* ‘Viehstall’ neben Charente *park* ‘Schweinestall’, Hautes-Pyrénées *par* ‘Tenne’, wallon.-lothring. *par* ‘Misthaufen, Mistecke im Hof’ = dt. *Pferch* ‘Schafstall; Dünger; Zaun, Gestänge’ (wo sich die alte deutsche Herrschaft in Belgien und Lothringen zeigt). Daneben **barr-īcca* ‘*Dauben-fass’ in span. *barrica* ‘60-Maß-Fässchen, Fass’ (und span. *barriga* ‘Bauch’), südfrz. *barica* ‘60-Maß-Fässchen’. Hiervon wiederum deriviert **barrīcŭlus* in altfrz. *baril* > provenz. *baril*, ital. *barile*, logudores. *balire*, Genua *baril*, Neapel-Nordkalabrien *varrile*, span.-portug. *barril*; Lyon *baranqua* ‘Sperr(!)-gut’, Alpes-Maritimes ⌜*barranglo*⌝ ‘Ramsch-’, ⌜*barranga*⌝ ‘menschliches Wrack’, Isère ⌜*barranc*⌝ ‘Trödler’ (vergl. LEI*:*barra*,**barranco*).
Es gibt aber auch ein homonymes *barr-*, das wegen seines Grundsems ‘Brocken, Fels, Stück’ kaum etwas mit dem eben genannten *barr-* ‘sperr-, quer’ zu tun haben kann: portug. *barrôco* ‘schiefrunder Kieselstein; isolierter Felsen; schiefrunde Perle, schiefrunder Edelstein’ > span.

barrueco ‘schiefrunde Perle’; frz. *perle barroque* > nhd. *Brockenperle* und engl. *baroque* ‘schiefrund’. Im Französischen entwickelte sich aus ‘schiefrund’ die allgemeinere Bedeutung ‘sonderbar’ und dieses *baroque* ergab ital. *barocco*, nhd. *barock*; portugies. *barroca* ‘unebenes Gelände, sandiger Boden mit Lehm und Steinen’, span. *barrueco* ‘unebene, schiefrunde Perle’ = portug. *barrôco*.

Weniger ausgeprägte Wortfamilien in diesem Zusammenhang werden repräsentiert etwa durch *Min-ette* = gall. **mên-i̯ttâ* („idg.“ **mei̯—n-ā* ‘*Tausch-mittel’ oder doch nicht besser ‘*Schiller-ndes, (schnell) Wechsel-ndes’?), *Pet-it-esse* = „lat.“ **pĭtt-ītt-ĭtĭa* von *petit* ‘**pie*p-s—ig, s*pi*tz-ig für klein’ > *Petty-coat*; *Branche, Pranke* aus diagall. **vrankâ* ‘Hand, Unterarm’ = „idg.“ **u̯r-on—k-ā (*—k-eh₂)* ‘*Dreh-ung für (Hand-)Ge-lenk’, *Boud-oir* ‘Schmollwinkel’ zu altfrz. *boude* ‘Nabel („Knubbel“)’ aus (para)kelt. **budd-* ‘*knubbelig, dick’ = „idg.“ **bou̯-d-* ‘schwell-’ mit gallischer Monophthongierung und Ersatzdehnung; *Button* < frz. *bouton* ‘Knospe’ aus (para)kelt. **butt-* = „idg.“ **bou̯-t-*, *Bris-anz* zur keltischen Wurzel **brĭs-* ‘*br*ech-’ = „idg.“ **b^{h}r-i—s-*, *Rococo*, das als Reduplikation auf *rocaille* ‘Grottenwerk, Muschelwerk’ fußt (*roche* aus diagall. **ro/ukkâ* = „idg.“ **rou̯—k-ā (*—k-eh₂)* ‘*Splitter, (Fels-)Stück’?), *Bri-oche* ‘*Ausroll-er für Hefegebäck’ *broyer* ‘(Teig) ausrollen’ + **-okkâ* = „idg.“ **-ou̯—k-ā (*-ou̯—k-eh₂)*; „idg.“ **k̑au̯—-i-s—k-ā (*—k-eh₂)* ‘*Heul-er—in’ frz. *chevêche* ‘Steinkauz’ = provenz. *cavesca* < **-iskâ* neben frz. *chouette* = gall. **cav-ittâ*. Ein vorromanisches Suffix enthält das ursprünglich oberitalienische *biz-arr* = „lat.“ **vĭtĭ-arrum*^{2} ‘*laster-haft, verderbt > jähzornig > wunderlich’ (wobei dieses Suffix sonst vor allem in Süditalien und Spanien vorkommt). Der gallischen Bierverarbeitung verdanken wir letztlich den Namen der *Brasserie* < frz. *brass-er-ie* ‘Brau-*er-ei*’ < *brasser* ‘brauen’ < gall. *bracis* ‘Malz; Spelt’: DE BERNARDO STEMPEL 1999a:66,Fußn.46 „idg.“ **mr-h₂—ki-s* ‘*Einweich-ung, Zer*mür*b-ung’ (ZIMMER 2004:210Mitte). International bekannt ist auch der *Brigadier*, dessen Lexem das gallische **brîgos* ist = „idg.“ **g^{u}rī—g^{h}o-s (*g^{u}ri-h—g^{h}o-s)* > ir. *brīg* ‘Kraft’, walis. *bri* ‘Ansehen, Würde’; hierzu auch provenzal. *abrivat* ‘schnell’, ostfrz. ⌜*embrier*⌝ ‘eifrig arbeiten, klotzen’, ital. *abbrivare* ‘auf Touren kommen (Schiff)’ < provenzal. *abrivar*, altfrz. *brif*, altprovenzal. *briu* ‘Schneid, Angriff; Eile, Kraft, Wert; kurzer Augenblick’, provenzal. *briéu* ‘Impulsivität’, Languedoc *briou*, Aveyron *brieu* ‘eine Zeitlang’, südfrz. *briéu* ‘Stromschnelle (< Schnelle), Savoyen *brif* ‘abrupt’, Aostatal *brivo* ‘vorschnell’; altfrz. ⌜*la brive*⌝ ‘Lebendigkeit, Schnelligkeit’ = Grenoble und Cantal *briva* ‘Abkürzung; Weg’; Aostatal *briva* ‘eine Zeitlang’; wallon. *br**i**f-br**a**f* ‘hopphopp’, Bas-Maine, Aunis ⌜*s’ébriver*⌝ = *sbrigarsi* ‘sich beeilen’ = Anjou *s’ébriver*, Poitou *ébriver* ‘ranklotzen, schnell arbeiten’. Ursprünglich war **brîvos* im Midi zuhause, woher altfrz. *brif*, frz. ⌜*abrivé, ébrivé*⌝, ital., span. *brio*, die wiederum international bekannt wurden. Vorromanisch ist weiters frz. *burette* ‘Ölkännchen in der Ménage; *Bürette*’ = „lat.“ **bûr-ittâ* = „idg.“ **bou̯r—-ei̯—t-ā (*—-ei̯—t-eh₂)* ‘*kleine Schwell-ung’ und *Billard* von frz. *bille* ‘Kugel; Kegel < Strunk- und Wurzelschössling; Holzblock; Teigwalze’, *billon* ‘Metallbarren’, *habiller* ‘ausrüsten’, wallon. *bilé* = frz. **biller* ‘*blocken, Holz zu Blöcken

schneiden, zuschneiden'; Lyon *abillí* = frz. **abiller* '*zu-schneiden > ver-schneiden, kastrieren', wobei *bille* gall. **bî-dlâ* = „idg." **b^hī—d^hl-ā (*b^hi-h—d^hl-eh$_2$)* '*Spalt-ling, Spalt-ert' fortsetzt. Dt. *Plüsch* kommt vom französischen *peluche*, das zwar nicht in seiner Basis, aber in seinem Ableitungsmorphem präromanisch ist: **pĭl-ūcca* '*Zupf-er(t)' mit dem seltenen -*uche*-Suffix.

3. Argot

MÜLLER 1975:180 bringt eine aufschlussreiche Sammlung von Argotsuffixen, unter denen folgende vorromanischer Herkunft sind:

•-*anche/*-anca* (typisch ligurisch und weit verbreitet an der italienischen Riviera/Côte-d'Azur, aber auch im Piemont): frz. *bout-anche* = „lat." **bŭtt-anca* = „idg." **bo̯u-t—n̥—k-ā (*—k-eh$_2$)* '*Schwell-ung + Vergleichsmorphem' als Ersatz für *bout-eille* '**bŭtt-ĭcŭla*' mit vorromanischer Basis, aber lateinischem Diminutivsuffix.

•-*oc(he)/*-ŏcca/um* kommt etwa vor in *filoche* 'Geldbeutel' < Lyon *filochi* 'Netz', *valoche* 'valise' CELLARD/REY 1980:valouser, *belle-doche* 'Schwiegermutter' von *dab* 'Vater' (lat. *dābō* 'ich werde geben'), MEISSNER 1992: *balloches* 'Eier, Hoden' = „lat." **ball-ŏccas* '**Bäll*-chen'; regional Metzer Land *faire la bomboche* 'einen drauf machen, feiern' (BENOIT/MICHEL 2001:bomboche mit Suffixtausch für *bomb-ance*); mit vorgeschalteten Suffixen und provenzalischer Lautung auch in *chin-et-oque* 'Schlitzauge, Chinese', *amer-l-oque* 'Ami'.

•-*iche/*-īcca* ist enthalten in *bourr-ich-on* = „lat." **bŭrr-îkk-ōnem* '*Kügel-chen, etwas Rundes', üblich nur in *se monter le bourrichon* 'sich etwas zu Kopfe steigen lassen, sich etwas auf etwas einbilden', *dob-iche* 'Vater'; mit demselben Suffixkonglomerat Fachjargon *allichon* 'Zahnradzahn' = „lat." **āl-īcc-ōnem* (nach den Mühlradflügeln; SPITZER 1926:573oben).

•-*uche/*ūcca* sehr lebendig im Argot: *(ingé)nu-n-uche* 'naiv', *lever les paluches* 'die Griffel (= „lat." **pāl-ūccas* 'Schaufeln') heben, den Hitlergruß machen', MEISSNER 1992: *balluchon* 'Pak-et-chen' = „lat." **ball-ūcc-ōnem*, *greluche* 'Tussi' = „lat." **grăcĭl-ūcca*, *dab-uche* 'Mutter'; auch in Fachsprachen: *alluchon* 'Zahnradzahn' = „lat." **āl-ūcc-ōnem* (nach den Mühlradflügeln; SPITZER 1926:573oben) – *-ûkkâ* in Italien aber extrem selten nach ROHLFS 1949:III,266.

•-*aca* in der spanischen Jerga: *natur-aca* 'klaro', *sud-aca* 'Südamerikaner' kommt schon im aquitanischen Eigennamen *Frŏnt-ăccus* und bei *Hald-acco* aus dem frühgeschichtlichen Köln vor (WEISGERBER 1945:53f., WEISGERBER 1966:213f., HOLDER1891- 1907:-*acco-s,-accā*).

Warum wurden gerade auch vorromanische Suffixe im Argot heimisch? Die Antwort liegt vermutlich in der Rustikalität, die ihnen anhaftet, kommen sie doch en masse in regionalen Pflanzen- und Tiernamen vor, die man in der Stadt (dem Lebensraum der Gauner und Huren) gar nicht kennt. Dort dienen die Suffixe aber dazu, der Basis eine derbere und ausdrucksstär-

kere Note zu verleihen, was gerade mit stilistisch markierten Suffixen viel besser gelingt.

4. Suffixe

Weiterhin grundlegend sind die Besprechungen der vorromanischen Suffixe in MEYER-LÜBKE1890- 1902:II,669-72, COROMINAS 1972:II,Índice alfabético, RONJAT 1930-41:IV,Index des mots und (weniger erschöpfend) PICOCHE 1979 für den französischen Bereich; besonders ROHLFS 1949a:III,250-355 und BATTISTI/ALESSIO 1950-57, was Italien anlangt.

Ohne Anspruch auf Vollständigkeit können wir folgende vorromanischen Suffixe herausgreifen:

•*-ît̆t-* in Hispanien und Friaul: span. *Lol-ita* 'kleine Do*lor*es', *La Mor-en-ita* 'Jungfrau von Guadalupe, die Mutter der Hispanität', *Chiqu-ita* 'kleine Fran*cisc*a', *pequeñ-ito* = „lat." **pĭcc-ĭnn—ĭttum* – auch friaulisch: *purcít *porch-itto*, 'Schwein-chen', *pizít *picc-itto, *pīcc-ĭ—ĭttum*, '**pie*p-s—ig, spitz-ig für klein', *codite *cod-itta*, 'Schwänz-chen', *belite *bell-itta*, 'Schön-chen, Schöntier-lein = Wiesel, donnola': ROHLFS 1949:III,350.

•Hispan. **-aik-/-aec-* hat ganz offensichtlich folgende drei Phonetisierungen erhalten: span. *man**teca*** = vorroman. **mont-**êkka***, portugies. *man**teiga*** < ****-aeca**, -eica*, katalan. *man**tega*** < ****-êkâ*** – es wäre äußerst unökonomisch, gleich drei verschiedene Suffixe für dasselbe hispanische Butterwort zu postulieren; zugrunde liegt allen drei Varianten daher ein einheitliches hispanisches Butterwort **mant-aikâ*, das möglicherweise zu idg. **men-t- (*men-t—h_2-)* 'dreh-, quirl-' gehört (bekannt aus ved. *manthati* 'quirlt' und poln. *zamęt* 'Verwirrung, Chaos'); HOLDER1891- 1907:III,**-aicŏ-** etwa regionalidg. **ā-iko- (*eh_2-iko-)*?; auf dem ursprünglichen *-aec-* beruhen aber span. *mujer-iego *mŭlĭĕr-aecum*, 'weib-isch, Weiber-held', *solar-iego *sŏl-ārĭ—aecum*, 'altadelig; Stammgut'.

•**-app-* in span. *chul-apo* 'Madrider Fatzke' (die Basis *chulo* 'Zuhälter, Angeber' von ital. *(fan)ciullo*: COROMINAS/PASCUAL 1980-91:CHULO): HUBSCHMID 1963 hat diesem Suffix eine eigene Monographie gewidmet. Genf *var-appe* 'Abhang, steile Felswand', woher frz. *faire de la varappe* 'Steilwandklettern betreiben' (HUBSCHMID 1963:69Mitte) beruht auf ein Vorform **var-appâ*, die vielleicht als „idg." **u̯or—-a-p—n-ā (*u̯or—-h_2-p—n-eh_2)* '**Wahr*-ung, Befestigung' in den Westalpen zunächst einfach die Wand bezeichnet haben mag; anschließend Bergamo *grignapón* 'Himbeere' = „lat." **agrīnĭ-app-ōnem* '**großer Schleh-ling' (HUBSCHMID 1963:63Mitte).

•**-âvo-* taucht nur ganz selten im französischen Bereich auf: frz. *caill**ou*** 'Kiesel(stein)' = gall. ****kalj-âvon*** 'Splitt-er—ling für Fels-splitter' = „lat." ****căl̆ĭāvum*** (DELAMARRE 2003[2]:**calliomarcos**) und *Poit**ou*** aus lat. *Pĭct-**āvum***.

•**-ûk-* ist in frz. *charrue* < *carrūca* sicher gallischen Ursprungs (da *carrus* aus dem Keltischen entlehnt gilt – die lateinische Entsprechung von idg. **kr̥—so-s* '**Läuf-er, Fahr-er für Wagen, Fahr-zeug' lautet ja *cŭrrus* – wird auch das Suffix aus dieser Sprache stammen), jedoch gab

es auch ein im Lateinischen sehr produktives *-ūc*--Suffix wie z.B. in *sămb-ūcus* ‘Holunder, Holder’ und *aer-ūca*.

•*-*akk*- in ganz Italien, Frankreich und Spanien: portugies. *cavaco* **căv-accum*, ‘Hau-ert, Spritz-ert für Splitt-er’, span. *verr-aco* ‘Zucht-eber’, im katalanischen Internationalismus *Baracke (barraca)* ‘*Ge-stäng-e, Bretter-bude’; sizilian. *mur-acca* ‘Mäuer-chen’, Luca *re(c)-acco* ‘*kleiner König für Zaun-könig’, lombard. *verd-acca* ‘*Grün-er(t), -ling für Laub-frosch’, schließlich auch in Familiennamen: *Petr-acco* „veredelte“ seinen Namen durch Suffixtausch zu *Petr-arca* **Petr-arch*, ‘Anführer oder Oberhaupt der Petri’, *Bon-acchi*; auch in altfrz. *garnache* **warn-acca*, ‘Be-*wahr*-er, Schutz für Schutz-kittel’; ROHLFS 1949:III,266Mitte.

•*-*îkk*- in frz. *pouliche* ‘Stutenfohlen’ = „lat.“ **pŭll-īcca*, *meniche* **mān-īcca*, ‘Händ-chen’, *potiche* **pŏtt-īcca* ‘Chinavase’ – in Italien sehr selten: Neapel *palicco* ‘Zahnstocher’, Metzer Land BENOIT/MICHEL 2001:*pâpiche* ist aber eher affektierte Aussprache von *papy* [pa’piç] ‘O*pi*’ als nach dem Muster von COLIN/MÉVEL 1990:*dobiche* ‘Vater’ gebildet.

•*-*ê/îsjâ* in *cervoise/cerveza* < **kerev-êsjâ* *$\widehat{\text{k}}$*kerə-u̯—-ei̯-s—i̯-ā (*$\widehat{\text{k}}$*ker-h$_2$—u̯—--ei̯-s—-i—h-eh$_2$)*, ‘*Hir*sch-iges für *hir*sch-blondes Bier’, Welschtirol *karavéza, kalveza* ‘Heidelbeere’ = kelt. **kerev-êsjâ* = „idg.“ *$\widehat{\text{k}}$*kerə-u̯—-ei̯-s—i̯-ā (*$\widehat{\text{k}}$*ker-h$_2$—u̯—--ei̯-s—-i—h-eh$_2$)* ‘**Hir*sch-ling für *Hir*sch-beere’, altfrz. *vendoise* aus gall. **vind-êsjâ* = „idg.“ **u̯i-n-d—-ei̯-s—i̯-ā (*—--ei̯-s—-i—h-eh$_2$)* ‘*Weiß-er(t), -ling für Weiß-fisch’ (GRZEGA 2001:**u̯indēsia$_2$*) und frz. *ardoise* < kelt. **ard-êsjâ* vs. *chemise* < gall. **kam-îsjâ* (neben der neuen alten Papstmütze *camaurum* < gall. **kam-auron*, das Suffix in HOLDER1891- 1907:-*aur*-) = „idg.“ *$\widehat{\text{k}}$*kom—-ei̯-s—u̯-ā (*—--ei̯-s—-i—h-eh$_2$)* ‘*Be-deck-ung’, *valise* < nordital. **valisa* = toskan. *valigia* < **val-îsjâ*, Béarn *gelise* ‘Färberginster’ aus gall. **gel-îsjâ* = „idg.“ *$\widehat{\text{g}}^{\text{h}}$*el—-ei̯-s—i̯-ā (—-i—h-eh$_2$)* ‘**Gel*b-ert, -ling’, lat. *cŭrm-īsĭa* ‘gallische Spirituose’ (= „idg.“ ***kor**-*m—-ei̯-s—u̯-ā (***kor**-*m—--ei̯-s—-i—h-eh$_2$)* ‘*Branntwein-beere’: POKORNY 1959-69:I,572unten), roman. **cĭn-īsĭa* ‘erloschene Asche’, ital. *maligia* ‘rote Zwiebel’ (= „lat.“ **mall-īsĭa* ‘*Schal-ert’); schließlich auch in *Paris* = lat. *Părīsĭīs* ‘bei den Parisiern’ von gall. **Par-îsjoj* = „idg.“ **k̑^{u}*or—-ei̯-s—u̯o-u̯ (*—--ei̯-s—-i—ho-u̯)* ‘*die Mach-er’ und balkanischen und peribalkanischen Ortsnamen wie *Treviso* < *Tavr-īsĭum* ‘*Stier-heim’ = Mazedonien *Ταυρί/ήσιον* ‘*Taor*’, *Assisi* < *As-**ī**sĭī* und ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ 150ca.:II,11,§28*Καλ-ισία* ‘*Kalisch/Kal**i**sz*’ in Polen.

•*-*ink*- typisch altligurisches Suffix: kors. *aiacc-incu* ‘aus Ajaccio’, Ligurien *preignaud-enk* ‘aus Perinaldo’, Provence *drap-enc* ‘aus Drap’, *avignonn-enc* ‘aus Avignon’ (ROHLFS 1985:100unten).

•*-*auk*- < (para)kelt. *-*ouk*- = „idg.“ *-*ou̯—k*- z.B. in span. *matoco* = „lat.“ **matt-aucum* ‘*trottel-ig für verrückt’.

•*-*okk-/*-ŏcc*- in span. *mor-ueco* ‘Schafbock’ < **mŭrr-ŏccum* und in den rustikal-argotischen französischen *mailloche* ‘Holzhammer’ aus **mallĕ-okkâ*, *brioche* = „lat.“ **brĭc-ŏcca* ‘*Ausroll-er für Hefegebäck’, *tal-oche* ‘Watschn’ von lothring. ⌜*taler*⌝‘ohrfeigen’[3], aber auch ital. *bern-occ-olo* ‘Beule am Kopf’: ROHLFS 1949:III,226; vielleicht „idg.“ *-*ok—n*-.

•*-ukk-/*-ŭcc- in frz. *alouche* ‘*El*sbeere’: repräsentiert **al-ukkâ*, vergl. RONJAT 1930-41:III,350unten Pragelas (Waadt) *-ouc* < **-ŭccum*, WEISGERBER 1945:53f., 1966:213f. aquitanischer Inschriftenname *Sund-ucca*, HOLDER1891- 1907:**-uc-cŏ-** in *Līt-ŭccus* ‘*Fēst-īnus, Sŏllĕmnĭ-ānus’, WEISGERBER 1962:115f. Langres *Iŭt-ŭcc-ĭus* ‘*Brei-ert, Brei-esser’; vielleicht darf man dieses Suffix als „idg.“ **-u-k—n-* schreiben – als Parallelbildung der *u*-Stämme zu den *ā*-Stämmen von oben.

•*-ûk- in span.-portugies. *machucado* (brasilian. *todo machucado* ‘ganz geknick*t*, vollkommen fertig’), nach COROMINAS/PASCUAL 1980-91:MACHO,II. aus diarab. **mattĕ-ûk-ātum* ‘*ge-keul-*t*’, im spanischen Frauennamen *Mariuca* ‘Marie*ch*en’, aber auch frz. *menuche* ‘**man-ūcca*, Händ-*ch*en’.

•*-arr- in portugies. *boc-arra* ‘großer Mund, Maul’, *vozarra* ‘laute Stimme’, nach ROHLFS 1949:III,321 hierzu auch ital. *ram-arro* ‘*Kupfer-ling für Eidechse’ < *rame* < *aer-āmen* ‘Kupfer’ (wie St-Étienne *labrune* ‘*die braune für Salamander’).

**-urr-/*-ŭrr-* in span. > portugies. *cachorro* ‘Köter, Töle’ < **căt(ŭ)l-ŭrrum*, Santander *matorro* ‘Gestrüpp’, span.
mach-orra ‘*Mann-weibchen für Gelttier’.

•*-ûrr- in andalus. *baturra* ‘Bauernweib’ < *bato* ‘Tölpel < leeres Ei’ (Rückbildung von *batir*, da hohle Eier klackern).

•*-ott-/*-ŏtt- sehr häufig im Französischen: *parl-otte* ‘Gewäsch’, *vivoter*, aber auch venezian. *pegol-otto* ‘Pechhändler’ vs. frankoprovenzal. *Peugeot* = **pĭc-ĭttum*, ital. *anzianotto* ‘schon älter, älterer’, *bassotto*, nach ROHLFS 1949:III,349 *vitryot* ‘aus Vitry-sur-Seine’, *biarrot* ‘aus Biarritz’, *minhoto* ‘vom Minho’.

•Aber **-ôtto-* nach PELLEGRINI 1990:422unten,f. *adriòto* ‘aus Adria bei Rovigo’, *alòt* ‘aus Ala/Piemont’, *burdigótu* ‘aus Bordighera bei Ìmola’, *sinadgòt* ‘aus Cesenatico’ eher **-ŭttum.*

5. Panromanizität

Erstaunlicherweise sind viele romanische Wortfamilien vorromanischer Herkunft keineswegs auf eine der Überdachungssprachen limitiert, sondern umfassen heute die gesamte Romania (ohne Rumänien, das aber schon früh aus der romanischen Kultur ausgeschieden ist).

Dies kann man anhand folgender Wortfamilien ersehen:

<u>Lexem **buṇi-* ‘konkav/konvex’ (LEI:**buṇi-*):</u> Languedoc *bougno* ‘Baumstamm’ (= **bŭnĭa*), Sardinien *bugnu* ‘Bienenstock im Baumstamm’, altfrz. *bu(i)gne* ‘Beule’, Paris *beigne* ‘Watsch’n’ (< ‘*Schwellung’, der Lautstand entspricht demjenigen der Normandie, des Loiret oder der Ardennen; Aostatal *bouëgno* ‘Ohr’), Mailand *bügn* ‘Pickel’, katalan. *bony* ‘Beule’, vergl. frz. *beignet* ‘Fladen, Kuchen’ mit Tortosa *bunya* ‘Kuhfladen’, Limoges *bounhi* ‘Fastnachtsküchelchen, Krapfen’, katal. *bunyòl* und span. *buñuelo*, Salamanca *briñuelo* und Murcia *biñuelo* (= span. *buñuelo*) aber auch ital. *bugna* ‘Bossenwerk, Rustikaquader’; entlehnt mittelengl. *bunne* ‘Backwerk’ = engl. *bun*. Gall. **bûnjâ* ‘Baumstrunk; Beule’ > ital. *bu-*

bugna ‘Korb’, *bugno* ‘Bienenkorb’, südfrz. ⌜*bougne*⌝ ‘Baumstamm’ aber aus **bunjâ*; Welschschweiz ⌜*bugne*⌝ ‘Holzschüssel’, Korsika ⌜*bugno*⌝ ‘Wind, Wolken < Bienenschwarm’, ital. *bugnone* ‘Strauch, Gestrüpp’, altfrz. *bugnon* ‘Bienenstock’ (in Fribourg ‘Hebeisen (< Baumstamm)’), Lombardei ⌜*bügna*⌝, altfrz. *bugne* ‘Beule’ (katalan. *bony* ‘Beule’; Paris *beigne* ‘Ohrfeige’), Mailand ⌜*bügn*⌝ ‘Pickel’. Die Bedeutung ‘Fladen, Kuchen’ findet sich in frz. *beignet*, Lyon ⌜*bugne*⌝ wie auch in Tortosa *bunya* ‘Kuhfladen’; portugies. *boneca* = kelt. **bônn-êkka* ‘*(Hand-)Stümpf-chen > Kasperlepuppe’ – der Gegensatz **bū/ŭn-* ist typisch für keltische Reliktwörter und könnte sich aus ursprünglichem Diphthong *-ou-* erklären.

Lexem **bra/ūs-u̯-* ‘**prassel-, brutschel-, zisch-*’: Rückbildung ⌜*brasa*⌝ ‘*braise*, Glut’; oberital. > toskan. *bragia, brascia* = provenzal.-katal.-span.-portug. *brasa* = frz. *braise* (altfrz. *brese* > *brésil* ‘Rotholz’; Treviso *briziola* = toskan. *braciola* ‘Kotelett’ (vergl. Bournois (Doubs) ⌜*braisé*⌝ ‘Rauchfleisch’). Moseldépartement ⌜*braiser*⌝ ‘auf etwas brennen, auf etwas scharf sein’; ital. *bresàola* ‘geräuchertes Kalbfleisch (Spezialität des Veltlin)’ eigentlich **braciàtola* (beachte Bologna *brasadla*, Familienname Ferrara *Brasàvola* ‘*Rauchfleisch’, Tessin *brisáula* ‘luftgetrocknetes Rindfleisch, Pökelfleisch’); ital. *brasile* und span.-portug. *brasil* aus frz. *brésil* adaptiert; ital. *brace* als Plural = LATINI1260f. *bragia*; Venedig *star su le brase* ‘wie auf glühenden Kohlen sitzen’; **brasĭa*; ital. *brasìle* ‘Rotholz’ < frz. *brésil* (1168n.Chr.) ‘*Glut-holz’ < *brese* ‘Glut’; das glutrote *Brasil*holz war in Europa seit dem 9.Jh. bekannt, lange vor der Entdeckung *Brasiliens*; mittellat. ⌜*p/bresilium*⌝, Genua 1140n.Chr.; portugies. *br**a**sil* < ital. *br**a**sile* (altfrz. *br**e**sil*); *brasileiro* erst ab dem 17.Jh. bezeichnete zunächst den *Brasil*holzhändler

Lexem **bŭ/ūtt-* ‘blas-, schwell-, Gewalt- > stoß-’: frz. *bout* ‘Endstück > Ende; Stück’, woher *debout* ‘*stücks, eines Stücks, in einem Stück > aufrecht (da der Körper beim Stehen nicht in drei Teile „gefaltet“ ist), *aboutir* ‘enden, wo rauskommen’; portugies. *bota-fogo* (auch Stadtteil von Rio de Janeiro) = frz. *boute-feu* ‘*Schmeiß-das-Feuer Satzname für Sprengmeister, Stokebrand’, galic. *bota-fumeiro* ‘*Schmeiß-den-Rauch Satzname für Weihrauchfass in Santiago de Compostela’; aber **bûtt-* in *la butte Montmartre* ‘Montmartre-Hügel’, *culbuter* ‘*arschrempeln für über den Haufen rennen’ = ital. *buttare* ‘schmeißen’ – auch hier wieder können beide Vokalisierungen aus idg. **bou̯-t-* ‘*blas-, schwell- > Gewalt’ erklärt werden.

Lexem **brusk-* ‘Häcksel, Reisig; Abfall’: Dolomitenladin. *bróscia* ‘Futterrest’ = „lat.“ **brŭsca* = Tessin *brosca* ‘Heureste’ zu bündner. *bruos-cha* ‘Futterrückstände’, schweizerdt. *Bruschge*; katalan. *brosquil* ‘Dickicht, Urwald’ (vergl. mittelir. *brusc* ‘Krume, Abfall’, altir. *brosnae* ‘Reisig; Bündel’ aus kelt. **brusku-* = idg. **b^{h}r-u—s-* ‘Bruch-’). Davon kollektiv abgeleitet mittellat. **brŭsc-ĕa* in Hennegau, Pikardie, Provence, Drôme, Aveyron ⌜*broisse*⌝, frankoprov. ⌜*brousse*⌝, Piemont *bròsse* ‘Heureste’; frz. *bro(i)sse* ‘Kastanienschale[4]; Bürste’ (engl. *brush* und span. *bruza* (1377n.Chr.)), Provence *brosa* ‘Reisig, Abfall’; span. *broza* ‘Abfälle von Baumrinde; Reisig; abgefallenes Laub’, katalan. *brossa* ‘Gestrüpp; Pflanzenüberreste’.

Daneben aber auch Lexem *brûsk-* ‘schwell-, hervortret- > spitz’: altligur.-lat. *brūscum* ‘Baumschwamm’ (woher Deutschlothringen-Schweiz *Bru/üsch* ‘Maserholz’) in Venetien *brusco*, Friaul *brusk* ‘Furunkel’, Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne, Gers, Haute-Garonne *⌜brusc⌝* ‘Schwamm’, Tessin *brüsch* ‘Aphthe, Mundschwamm; Pickel, Ekzem’; Ostprovence, Piemont *brusc*, Forez, Isère, Drôme, Queyras, Alpen, Languedoc, Lozère, Ardèche, Haute-Loire, Toulouse *⌜brûc⌝*, Lyon *⌜breûc⌝* ‘Bienenkorb’ (daher altprovenz. *brusc* ‘Rumpf’), Femininum **brūsca/⌜brûche⌝* ‘(Bienen-)Korb’[5] in Savoyen, Morvan, Lyon, Puy-de-Dôme, Ardèche, ital. *brusco* ‘Furunkel; Mäusedorn’, Provence *brusc*, span.-portug. *brusco* ‘Mäusedorn’; ital. *brusco* ‘herb, säuerlich, rau > trüb’ > frz. *brusque* ‘herb; *brüsk*’ (vergl. *fra lusco e brusco* ‘*zwischen hell und trüb; vor der Morgendämmerung’ und kors. *a brústiku* ‘id.’, Mailand *dols e brüsch* ‘süßsauer’; piemontes. *erba brüsca* ‘Sauerampfer’). Weiters ital. *brusca* ‘Scheuerkraut, Schachtelhalm’, ital., Sizilien-Kalabrien *⌜brusca⌝* ‘Pferdebürste, Striegel’, Tessin *brüsca* ‘Bürste’, Minho *brusca* ‘Heidekraut, Erika’ zu provenzal. *bruscar* ‘ein Schiff mit Erika abreiben’ > frz. *brusquer*; ital. *(di)bruscare* ‘putzen (Bäume)’ (altital. *bruscare* ‘Bäume beschneiden; sengen, abbrühen’, ital. *bruscare* ‘mit einer Reisigflamme über Schiffsfugen gehen’); Tessin *brüsca* ‘Span’, Vicenza, Padua *brusca* ‘Strohhalm, Splitter’, *cavar le brusche* ‘das Los ziehen’, Gordona *brüšć* = **brūscī* (Plural) = Tessin *brüsch* ‘Rückstände; Sägespäne’, dolomitenladin. *brüscia* ‘Gesträuch; Mäusedorn’ = „lat.“ **brūsca*; *brūscum* zu altfrz. *bru(i)s* und zu *bruiz*, altpikard. *bruis* ‘Ahornknorren’; der Internationalismus *brüsk* schon im Altitalienischen und auch altspan.-altgalic. *brusco* ‘rauh’; = „idg.“ **b^{h}r-ū—s—-ko- (*b^{h}r-u—h—-s—--ko-)* ‘*Schwell-ung’.

6. Ergebnisse

Wir konnten feststellen, dass zwar lateinische Lexeme und andere Morpheme den Grundstock der romanischen Morphematik ausmachen, dass sich die romanischen Sprachen als Ganzes jedoch gerade auch durch Substratmorpheme auszeichnen, die der Nichtmuttersprachler instinktiv als romanisch einordnet wie *-ette, -ita, -occo* oder *-arr*. Einige dieser Suffixe, wie *-anche, -u/i/oche, -aca*, sind jedoch auch in den romanischen Standardsprachen ungewöhnlich, werden dem ländlichen Bereich zugerechnet und im Argot verwendet, um einen Verfremdungseffekt zu erzielen. Wie besonders unter „Suffixe“ zu sehen ist, hat die romanische Volkssprache so gut wie alle vorhandenen vorromanischen Suffixe integrieren können, was das bereits vorhandene lateinische Inventar noch bereichert hat. Schließlich sind die meisten dieser Formanten auch heute noch äußerst produktiv. Panromanische Wortfamilien wie **bŭnĭ-, *bra/ūsĭ-, *butt-, *brusk-* zeigen die einstige Ausdehnung keltischer Kultur und Sprache. Die allermeisten vorromanischen Morpheme sind denn auch nicht oskisch, etruskisch, venetisch oder iberisch, sondern keltischer Herkunft, denn allein die keltische, von der italischen so abweichende Kultur war in der Lage, ihre Sitten und Gewohnheiten auch unter römischer Herrschaft noch lange zu bewahren.

Anmerkungen

1 Der Grundstock der Informationen stammt aus HAARMANN 2002.
2 Unter Annahme von Umlaut: **vītĭ-* - die bilabiale Aussprache des *v-* ist in Oberitalien dagegen trivial.
3 Frz. *taler* bedeutet '(Obst) plotzen, anschlagen' und geht nach REY 1992:TALOCHE auf german. **têl-* (=„idg." **dēl-*, vergl. griech. *δόλος* > lat. *dŏlus*: FALK/TORP 1909:159Mitte) 'schad-, beschädig-' zurück.
4 = Abfall.
5 aus umgekehrter Perspektive: konkav und konvex gehen lexikalisch sehr oft zusammen, vergl. etwa dt. *Beule*, die am Kopf nach außen, am Auto aber nach innen gewölbt ist.

Literatur

Anreiter, P. (1997): *Breonen, Genaunen und Fokunaten, Vorrömisches Namengut in den Tiroler Alpen*, Budapest.

Battisti, C. & Alessio, G. (1950- 1957): *Dizionario Etimologico Italiano*, Florenz.

Benoit, M. & Michel, C. (2001): *Le Parler de Metz et du Pays Messin*, Metz.

Borghi, G. (2002): $*B^{h}_{a}r\widehat{g^{h}}$-rŏ°—$b^{h}_{a}r\widehat{g^{h}}$-rŏ·; ($h_1$?)ĕs(($h_1$?)ĕs) (Oltranzismo ricostruttivo e massimalismo panindoeuropeistico), Mailand.

Cellard, J. & Rey, A.: (1980) Dictionnaire du français non conventionnel, Paris

Corominas, J. (1972): *Tópica hespérica, Estudios sobre los antiguos dialectos, el substrato y la toponimía romances*, Madrid.

Corominas, J. & Pascual, J. A. (1980- 1991): *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid.

Coromines, J. (1981-2001): *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*, Barcelona.

De Bernardo tempel, P. (1999): *Nominale Wortbildung des älteren Irischen, Stammbildung und Derivation,* Tübingen.

Falk, H. & Torp, A.: (1909) Wortschatz der germanischen Spracheinheit, Göttingen

Grzega, J. (2001): *Romania Gallica Cisalpina,* Tübingen.

Haarmann, H. (2002): *Lexikon der untergegangenen Sprachen*, München.

Hasselrot, B. (1943f.): "L'origine des suffixes romans en -tt-" in: *Studia neophilologica* 16, 89-104

Holder, A. (1891-1907): *Altceltischer Sprachschatz,* Leipzig.

Hubschmid, J. (1963): *Thesaurus Praeromanicus, Faszikel 1, Grundlagen für ein weitverbreitetes mediterranes Substrat, dargestellt an romanischen, baskischen und vorindogermanischen p-Suffixen*, Bern.

Meißner, F.- J. (1992): *Langenscheidts Wörterbuch der Umgangssprache Französisch, Wörterbuch des unkonventionellen Französisch*, In Zusammenarbeit mit Jean-Paul Legrand, Roger Lenoir (†), Claude Meissner, Berlin-München-Wien-Zürich-New York.

Meyer-Lübke, W. (1890- 1902): *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig.

Müller, B. (1975): *Das Französische der Gegenwart, Varietäten – Strukturen – Tendenzen*, Heidelberg.

Pellegrini, G. B. (1990): *Toponomastica italiana,* Mailand.

Pfister, M. (1979ff.): *Lessico Etimologico Italiano [LEI]*, Wiesbaden.

Pokorny, J. (1959-1969): *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Bern-München.

Picoche, J. (1979): *Dictionnaire étymologique du français,* Paris.

Πτολεμαιος, K .:Γεωγραφική ὑφήγησις, Alexandria, ca. 150 n. Chr.

Rey, A. (1992): *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris.

Rix, H. (2002): *Sabellische Texte,* Heidelberg.

Rohlfs, G. (1949): *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, Bern.

Rohlfs, G. (1985): *Antroponimia e Toponomastica nelle lingue neolatine*, Tübingen.

Ronjat, J. (1930-41): *Grammaire Istorique des Parlers Provençaux Modernes*, Montpellier.

Skok, P. (1906): *Die mit den Suffixen* -acum, -anum, -ascum *und* -uscum *gebildeten südfranzösischen Ortsnamen,* Halle.

Spitzer, L. (1926): "'Ein neues „Französisches Etymologisches Wörterbuch'", in*: Zeitschrift für romanische Philologie* 46, 563-617.

Weisgerber, L. (1945): "Zum Namengut der Germani cisrhenani", in: *Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein, insbesondere das Alte Erzbistum Köln* Nr. 155f., 35-61.

Weisgerber, L. (1962): "Der Dedikantenkreis der Matronae Austriahenae", in: *Bonner Jahrbücher* 162, 107-138.

Weisgerber, L. (1966f.): Frühgeschichtliche Sprachbewegungen im Kölner Raum, in: *Rheinische Vierteljahrsblätter* 31, 197-222.

Zimmer, S. (Hrsg.) (2004): *Die Kelten – Mythos und Wirklichkeit,* Stuttgart.

PROCESSUS GRAMMATICAUX ET PARAGRAMMATICAUX DANS LA FORMATION DES MOTS

Christoph Schwarze (Konstanz)
christoph.schwarze@uni-konstanz.de

1. Introduction

La présente contribution[1] aborde un problème controversé : alors qu'il existe un consensus selon lequel les sujets parlants sont capables de produire et de comprendre des mots complexes qu'ils n'ont pas entendus auparavant, les théoriciens sont divisés en ce qui concerne les bases mentales de cette capacité langagière.

Les uns considèrent que la morphologie lexicale est un sous-système de la grammaire mentale. Selon cette perspective, que nous nommerons l'approche générative, la morphologie est un ensemble de règles ou de contraintes, qui a pour *output* les mots construits, et, vice-versa, les mots construits sont analysés à la base du système morphologique. Cette conception de la morphologie lexicale n'implique pas, bien entendu, que tous les mots complexes sont des mots construits. Elle distingue donc entre deux types de mot complexe, d'une part, *le mot construit*, c.-à-d. un mot complexe défini par une règle morphologique, et, d'autre part, *le mot complexe non construit*, dont la morphologie n'a pas à rendre compte.

Pour les autres, par contre, la morphologie lexicale repose sur deux facultés cognitives générales, non spécifiques du langage, ce sont la faculté d'analyse et la faculté d'analogie. La faculté d'analyse reconnaît des éléments récurrents et les schémas selon ceux-ci sont arrangés ; la faculté d'analogie utilise les objets ainsi analysés comme des patrons, sur lesquels il produit des objets complexes ; vice-versa, des objets complexes sont analysés à la base de ces patrons. Dans ce modèle, que nous appellerons l'approche analogiste, il n'y a donc pas de distinction entre « mot construit » et « mot complexe non construit ».

Le présent article plaidera pour une conception de la morphologie lexicale qui remplace l'alternative absolue entre l'approche générative et l'approche analogiste par un modèle qui distingue entre des processus grammaticaux et paragrammaticaux. Selon ce modèle, les deux types de processus peuvent coexister et interagir entre eux.

Vu l'importance que la notion de règle morphologique a en vue de la distinction entre processus grammaticaux et paragrammaticaux, nous allons d'abord en proposer une version spécifique, selon laquelle une règle morphologique est articulée en quatre plans, conformément à l'articulation des unités lexicales.

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft.* Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 239-259.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

1.1 La notion de règle morphologique

Une règle morphologique comporte quatre plans de représentation : les plans segmental, fonctionnel, phonologique et sémantique.

1.1.1 Le plan segmental

Le plan segmental opère sur des catégories syntaxiques et morphologiques ; p.e. « nom », « préfixe verbal », « suffixe de flexion verbale », « suffixe transformant un adjectif en verbe ».
Conformément à ce format de règle morphologique, les unités spécifiques (mots, affixes etc.) ne figurent pas dans les règles, elles font partie du lexique, et les règles morphologiques y ont accès à travers les catégories. À première vue, il ne s'agit là que d'une simple variante notationnelle d'un format utilisé par certains morphologues, p.e. Fradin (2003), où les affixes eux-mêmes figurent dans les règles. Mais le fait de ne pas faire figurer les unités dans les règles donne à celles-ci un degré d'abstraction dont nous considérons qu'il est typique des processus grammaticaux. Et, ce qui est plus important pour notre argumentation, ce format de règles va nous permettre de définir d'une façon extrêmement simple la différence entre formation à base de règle et formation par analogie.

1.1.2 Le plan fonctionnel

Le plan fonctionnel opère sur des traits, qui représentent différents types d'information morphologique, selon leur fonction dans le système grammatical. Les traits peuvent concerner la bonne formation syntaxique (les *agreement features*), la bonne formation morphologique (les traits qui indiquent la classe de flexion) et la sémantique, tant du mot que de la phrase.
Les traits sont exprimés sous forme d'équations ; p.e. « prédicat = 'xyz' », « nombre = n », « classe flexionnelle = c » ; ce format constitue la base du mécanisme de l'unification : dans une expression complexe, les traits associés aux éléments composant l'expression complexe peuvent a. être identiques, b. être non identiques mais compatibles, ou c. s'exclure mutuellement. Dans les cas a. et b., l'unification réussit et l'expression complexe est bonne, dans le cas c., l'unification échoue, et l'expression complexe est mauvaise.
L'information fonctionnelle est codée soit dans le lexique, soit dans les règles ; les règles peuvent donc modifier la description fonctionnelle de leur input, sans que l'information fonctionnelle en question soit associée à un segment morphologique. Ainsi l'adjectif lexical *petit* n'a ni genre ni nombre au niveau de sa représentation lexicale ; la règle qui transforme l'adjectif lexical en adjectif syntaxique introduit les traits « genre = masculin » et « nombre = singulier ».

1.1.3 Le plan phonologique

Le plan phonologique opère sur des segments et sur des traits phonologiques.
Il constitue l'interface entre la morphologie et la phonologie. Les représentations qu'il crée sont des objets phonologiques, mais les conditions d'application de la règle sont de nature morphologique, du fait qu'ils ont recours à des objets (catégories ou segments) morphologiques. C'est au niveau des conditions d'application que le plan phonologique des règles morphologiques se distingue des règles de la phonologie post-lexicale : celles-ci peuvent être formulées sans recours à des objets morphologiques.

1.1.4 Le plan sémantique

Le plan sémantique opère sur des représentations sémantiques. Celles-ci contiennent des constantes, des variables et des opérateurs sémantiques. Le plan sémantique d'une règle morphologique est activé par le trait fonctionnel « prédicat dérivé = … », trait qui est soit associé à un affixe, soit introduit par une règle.
Il est important de signaler que le plan sémantique des règles ne définit pas la totalité des sens des mots construits. Certaines règles définissent des représentations sous-spécifiées ; en outre les mots construits peuvent subir des modifications sémantiques ultérieures, indépendantes de la morphologie.

1.1.5 L'activité différentielle des quatre plans

Une règle morphologique n'est pas nécessairement active sur tous les plans.
Ainsi, *le plan segmental* reste inactif dans toutes les règles non concaténatives : mutations de la consonne initiale (breton), réduplication (gothique, latin), variation des voyelles du radical (allemand, arabe, dialectes italo-romans), insertion d'une consonne dans le radical (arabe), variation suprasegmentale (arabe, germanique, latin).
Le plan phonologique est souvent inactif dans les règles concaténatives. Ainsi, dans les règles qui relient entre elles le formes *finir*, *finirai* et *finissage*, rien ne se passe au plan phonologique.
Le plan sémantique peut rester inactif dans les règles qui ne font que changer la catégorie lexicale. C'est le cas, p.e. dans les nominalisations du type *fabriquer* - *fabrication* (cf. Meinschaefer 2004).
Quant au *plan fonctionnel*, il semble qu'il ne soit jamais inactif. Même dans les cas les plus « pauvres » du point de vue morphologique, comme p.e. la conversion du type *rouge* (adjectif) → *rouge* (nom), le plan fonctionnel est actif, puisqu'il introduit le trait « genre = masculin ».
C'est pourtant moins clair pour une langue comme l'anglais, où l'équivalent de *rouge* (nom) n'a pas de genre. On sait que l'angl. *red* (nom) a la propriété « inanimé », qui détermine le

genre de l'anaphore pronominale (*this red ... it*). Or, si cette propriété est un trait fonctionnel, cette conversion est semblable à celle du français. Si, par contre, c'est une propriété exclusivement sémantique, le plan fonctionnel reste inactif.
Nous nous trouvons donc devant une alternative non résolue. Selon l'hypothèse a., le plan fonctionnel n'est jamais inactif, selon l'hypothèse b., triviale, il faut qu'au moins l'un des quatre plans soit actif.

2. Les mots complexes non construits et les processus paragrammaticaux

Du point de vue de leur origine, les mots complexes non construits peuvent être divisés en deux groupes. Les uns ont été fabriqués de manière consciente, que ce soit dans une situation ludique ou pour satisfaire un besoin terminologique. Les autres sont nés d'une manière moins contrôlée. La fabrication consciente de mots complexes peut être réglementée par des principes conventionnels ; la création plus ou moins spontanée est fondé sur des processus paragrammaticaux, c.-à-d. des processus qui, sans faire partie de la grammaire mentale, sont fondés sur des mécanismes mentaux généraux, appliqués au langage.
En tant que linguistes, nous ne disposons ni d'un modèle théorique de ces mécanismes, ni d'une expérience empirique susceptible de corroborer un tel modèle. Mais nous avons accès à des données synchroniques et diachroniques qui suggèrent que ces mécanismes existent. Et nous avons un critère de délimitation : à la différence des processus grammaticaux, les processus paragrammaticaux résistent à la modélisation sous forme de règles morphologiques, conformes au format défini ci-dessus.
Dans les sections qui suivent, nous allons discuter deux processus paragrammaticaux, la transformation des syntagmes en mots (2.1) et un exemple de formation analogique, à savoir la formation, en italien, de composés « tête à droite » (2.2).

2.1 La transformation des syntagmes en mots

Il y a lieu de distinguer entre les trois types d'entités lexicales suivantes : les syntagmes lexicalisés ordinaires, les syntagmes transformés en mots et les mots composés.
Les syntagmes lexicalisés ordinaires ne sont pas des mots. Ce sont des expressions dont la structure syntagmatique est définie et analysable en syntaxe, mais qui figurent dans le lexique comme des pièces toutes faites, de manière à permettre un accès lexical direct. Quand leur sémantique est compositionnelle, ils sont difficilement observables avec des méthodes linguistiques proprement dites ; il est probable, cependant, que l'accès lexical direct peut être révélé à l'aide de méthodes psycholinguistiques. Dans les cas où, par contre, leur sémantique n'est pas compositionnelle, ils sont facilement reconnaissables. Ainsi, *forte tête*, au sens de 'personne rebelle à toute discipline' est sûrement un syntagme lexicalisé. On peut supposer que les syntagmes de la forme « adjectif+nom » (*forte tête*), « nom adjectif » (*esprit fort*) et

« nom préposition nom » (*enfant de chœur*) se prêtent particulièrement bien à la lexicalisation.

L'orthographe peut refléter la lexicalisation, ainsi le trait d'union en français (*petits-enfants*) ou l'absence d'espace de séparation en italien (*camposanto* 'cimetière'). Cela peut avoir contribué au fait que, dans la littérature, les syntagmes lexicalisés ordinaires sont souvent confondus avec les mots composés (cf. Booij 2005:81). Ainsi fr. *vin rouge*, néerl. *rode wijn* sont des syntagmes lexicalisés ordinaires, puisque leur structure syntagmatique est définie en syntaxe. L'all. *Rotwein*, par contre, est un mot composé authentique, puisque, du fait de l'absence de flexion adjectivale, il n'est pas défini en syntaxe. En plus, les composés allemands, ainsi que ceux de l'anglais, ont une propriété phonologique spécifique : par rapport au syntagme, leur accent tonique se déplace à gauche ; cf. angl. *black bird* [blækˈbəd] 'oiseau noir' vs. *blackbird* [ˈblækbəd] 'merle'.

Or, un syntagme lexicalisé peut être réanalysé de façon à se transformer en mot. Ce processus s'appelle *univerbazione* en italien ; qu'il nous soit permis de le franciser comme « univerbation ». L'univerbation détruit la structure interne du syntagme concerné et lui confère les propriétés formelles d'un mot. Ainsi it. *pomodoro* 'tomate', pluriel *pomodori*, remonte au syntagme *pomo d'oro*, littéralement 'pomme d'or'. Dans le syntagme, le nombre est réalisé par un suffixe attaché à la tête, ainsi le pluriel de *pom-o d'oro* est *pom-i d'oro*. L'univerbation fait perdre à *pomo* son statut de tête, et le nombre est réalisé par un suffixe attaché à la fin du mot, *pomodor-o* singulier vs. *pomodor-i* pluriel.

L'univerbation est un processus paragrammatical extrêmement puissant. Il peut s'appliquer à toutes sortes de syntagmes, y compris les phrases. Prenons comme exemple fr. *m'as-tu vu* 'personne prétentieuse et vaniteuse'. Contrairement à la phrase qui est à son origine, ce nom peut être accompagné d'un déterminant qui marque le genre et le nombre : *le m'as-tu vu*, *la m'as-tu vue*, *ces m'as-tu vus* (écrit aussi *matuvus*), et il peut accepter un suffixe de dérivation : *le m'as-tu-vuisme*. En effet, des formes comme *m'as-tu-vuisme*, *jusqu'au-boutisme*, *jusqu'au-boutiste* impliquent l'univerbation de leur base.

L'univerbation peut aussi donner lieu à des processus paragrammaticaux productifs. C'est le cas des noms du type *sans*+N désignant une personne. Ils apparaissent à la fin du 18me siècle, spécifiant une catégorie morale ou sociale (*sans-souci*, *sans-culotte*), et se spécialisent, depuis le 19me siècle, pour désigner les personnes plus démunies (*sans-travail*, *sans-abri*, *sans-papiers*, *sans-domicile-fixe*). Le fait qu'il s'agisse effectivement d'un processus paragrammatical ressort clairement de deux faits : le processus est restreint à une unité lexicale, *sans*, et le type conceptuel 'personne démunie, exclue' est assez strictement observé[2].

Mais malgré son caractère puissant et sa créativité lexicale, l'univerbation n'a aucune incidence sur le système morphologique. Il en va tout autrement de l'imitation analogique.

2.2 L'imitation analogique

L'imitation analogique peut concurrencer les règles morphologiques et favoriser des changements diachroniques. Nous illustrerons le premier de ces effets avec l'exemple des noms italiens du type *auto*+N, où *auto-* signifie 'automobile'. Ces noms sont des mots complexes qui ressemblent aux composés « N+N », avec cette différence que leur tête est à droite. Ainsi *autostrada* désigne une espèce de route, non une espèce d'automobile, et le genre du nom complexe est déterminé par le nom qui se trouve à droite. Étant donné que it. *auto* est du féminin, cela est manifeste lorsque le nom complexe est du masculin. Sur la liste (1), extraite du DISC, les noms en question sont marqués par un *m*.

(1) *autobomba* 'voiture piégée', *autocarro* m. 'camion', *autocentro* m. 'centre automobile', *autocolonna* 'colonne d'automobiles', *autoconvoglio* m. 'convoi d'automobiles', *autocorriera* 'autocar', *autodemolizione* 'cimetière de voitures', *autodromo* m. 'autodrome', *autogrill*® m. 'restoroute®', *autofficina* 'garage', *autolavaggio* m. 'lavage de voitures', *autolinea* 'ligne d'autobus', *automeccanico* m. 'mécanicien d'automobiles', *automezzo* m. 'véhicule motorisé', *autonoleggio* m. 'location de voitures', *autoparcheggio* m. 'parking', *autoporto* m. 'autoport', *autoradio* 'autoradio', *autoricambio* m. 'pièces de rechange', *autorimessa* 'garage', *autosalone* m. 'salle d'exposition d'automobiles', *autoscuola* 'auto-école', *autoservizio* m. 'service d'autobus', *autosilo* m. 'silo à automobiles', *autosoccorso* m. secours routier', *auto-stop* m. 'auto-stop', *autostrada* 'autoroute', *autotrasporto* m. 'camionnage', *autotreno* m. 'semi-remorque'.

Ces noms violent les contraintes de la composition romane ; ils ressemblent aux composés germaniques. Dans la composition romane, la tête est à gauche, alors que les composés germaniques, comme les noms it. du type *autostrada*, l'ont à droite.

(2) all. *Tannenbaum* 'sapin'
[tannen$_{\text{FEM}}$ baum$_{\textbf{MAS}}$]$_{\textbf{MAS}}$

(3) it. *autosilo*
[auto$_{\text{FEM}}$ silo$_{\textbf{MAS}}$]$_{\textbf{MAS}}$

Il y a cependant deux différences :

a. Les noms italiens du type *auto*+N n'ont que deux membres, alors que les noms composés germaniques n'ont pas cette limitation ; cf. p.e. :

(4) all. *Sattelschlepperfahrer* 'conducteur de semi-remorque'

b. Comme on l'a vu, les composés germaniques déplacent l'accent vers la gauche, ce que les noms italiens du type *autostrada* ne font pas :

(5)	all.	['flʊsbɛt]	*Flussbett*	'lit (d'une rivière)'
(6)	it.	[awto'straːda], *['awtostrada]	*autostrada*	

Essayons maintenant de rendre compte des noms du type *autostrada* moyennant une règle morphologique ; nous nous bornons aux plans segmental et fonctionnel :

(7) n → n n
(↑ mod_pred) = (↓ pred) ↑ = ↓

Au plan segmental, cette règle forme un nom lexical composé (p.e. *autostrad-*) en mettant ensemble deux noms lexicaux. (Une règle à part transforme les noms lexicaux en noms syntaxiques, p.e. *autostrad-a*, *autostrad-e*.)
Au plan fonctionnel, (7) projette au niveau du nom composé toutes les propriétés de la tête, c.-à-d. du nom qui se trouve à droite. Les propriétés fonctionnelles du premier nom, elles, ne sont pas projetées. Seul son « prédicat » (*pred*) entre en jeu. Mais il n'est pas projeté comme tel : il spécifie la valeur de « l'attribut modificateur » (*mod_pred*), qui va modifier le *pred* associé au second nom.
Remarquons que (7) serait en concurrence avec la règle de composition N+N romane (8), qui sélectionne comme tête le premier des deux noms :

(8) n → n n
↑ = ↓ (↑ mod_pred) = (↓ pred)

La concurrence entre (7) et (8) constituerait une situation nettement conflictuelle. Ce n'est pourtant pas un argument valable contre notre tentative de dériver les noms tête à droite par une règle morphologique : en principe, des situations conflictuelles semblables peuvent surgir au cours du changement diachronique et subsister pendant un laps de temps considérable.
Il y a cependant un argument décisif contre notre tentative : si (7) et (8) coexistent, chaque composé N+N a deux structures opposées, ce qui est contraire aux faits ; cf. les exemples suivants :

(9) *cavolfiore* 'chou-fleur'
a. une espèce de choux b. *une espèce de fleur
(10) *treno merci* 'train de marchandises'
a. mas. sg. une espèce de train b. *fém. pl. des espèces de marchandises

Les règles (7) et (8), mises ensemble, prédisent les analyses a. et b., mais les analyses b. sont fausses : un *cavolfiore* (9) est une espèce de choux (*cavolo*), pas une espèce de fleur (*fiore*). Et un *treno merci* (10) est une espèce de train (*treno*), pas une espèce de marchandise (*merce*). En outre, *treno merci* reçoit son genre et son nombre de *treno* : il est masculin singulier ; le genre (féminin) et le nombre (pluriel) de *merci* restent pour ainsi dire entravés, parce que *merci* 'marchandises' n'est pas la tête de *treno merci*.
La solution du problème consiste à restreindre le choix du premier des deux *n* de (7) à la forme *auto* (11) :

(11) N : *auto* N
(↑ mod_pred) = (↓ pred) ↑ = ↓

Or, remplacer (7) par (11) revient à dire que les noms complexes du type *auto*+N ne sont pas des mots construits. En effet, le constituant *auto* n'étant pas une catégorie morphologique, (11) n'est pas une règle morphologique ; c'est la définition, sous forme de règle, d'un processus paragrammatical.
Pour compléter le tableau, ajoutons qu'il y a d'autres noms du type *auto*+N (cf. Bisetto 2004:42ss.) ; ce sont a. des emprunts et calques: *manoscritto* 'manuscrit, *piano bar* 'piano-bar', *ferrovia* 'chemin de fer' ; b. des mots N_1+N_2 avec d'autres N_1, notamment avec *foto*, *radio* et *tele* :

(12) *fotoromanzo* 'photo-roman', *radioascoltatore* 'auditeur de radio', *telespettatore* 'télé-spectateur, … (Iacobini 2004:74)

Nous révisons donc la définition révisée du procès paragrammatical qui produit les mots N+N tête à droite en augmentant la liste des unités concernées :s

(13) n : {*auto*, *radio*, *tele*, …} n
(↑ mod_pred) = (↓ pred) ↑ = ↓

La coexistence du processus paragrammatical avec la composition grammaticale a pour conséquence l'ambiguïté de certains mots :

(14) *autobomba* 'voiture piégée'
a. espèce de voiture b. espèce de bombe
(15) *autogrù* 'camion-grue, dépanneuse'
a. espèce de véhicule b. espèce de grue

Notons que, si N1 et N2 diffèrent en genre, l'ambiguïté est exclue, même si la sémantique n'impose pas le choix de la tête :

(16) *autoservizio* 'service d'autobus'
[auto$_{\text{FEM, 'VÉHICULE AUTOMOBILE'}}$ servizio$_{\text{MAS, 'SERVICE'}}$]$_{\text{MAS}}$
a. espèce de service b. *espèce de véhicule automobile

2.3 La relation entre l'imitation analogique et le système morphologique

À la différence de l'univerbation, l'imitation analogique interagit avec le système morphologique. C'est d'abord le cas lors de l'acquisition du langage par l'enfant : il est évident que la segmentation des mots complexes et leur imitation précède nécessairement l'acquisition de la morphologie. Nous regrettons de ne pas pouvoir approfondir cet aspect.
Le deuxième domaine où il y a interaction entre l'imitation analogique et le système morphologique, c'est le changement diachronique : en diachronie, les processus imitatifs peuvent se transformer en règles ou revitaliser des règles abandonnées. C'est ce dont il sera question dans la section qui suit.

3. La négation lexicale des adjectifs

Comme dans d'autres langues, il y a en français des adjectifs avec un préfixe négatif, tels que *inattendu*, *injuste*, *illogique*, *immobile*, *innombrable*, *irréel* etc. La question que nous allons nous poser, c'est de savoir si ce sont des mots construits. Pour répondre à cette question, nous allons formuler, de façon tentative, une règle morphologique qui dérive des adjectifs avec le préfixe *in-*. Nous nous pencherons d'abord sur les aspects formels de la règle, en commençant par les plans segmental et fonctionnel (17) :

(17) adj → adj_pref adj
↑=↓ ↑=↓

Cette règle combine tous les préfixes adjectivaux avec tous les adjectifs contenus dans le lexique. Conformément à notre format de règle, l'unité *in-* ne figure pas dans la règle ; elle est codée dans le lexique, avec ses propriétés spécifiques (18) :

(18) /in/, adj_pref, (↑dpred) = 'in'

Étant donné que *in-* montre une variation phonologique qui n'est pas entièrement de nature post-lexicale, nous assumons que la règle est également active au plan phonologique. Ignorant le fait que certains locuteurs allongent la consonne initiale de la base dans des formes comme *illogique*, *immobile*, *innombrable*, *irréel*, nous exprimons comme suit la réalisation de /in/:

(19) /in/ → /i/ /___ [sonorant] si $/in/_{adj_pref}$

N.B. La variation [in] vs. [ɛ̃] (*inattendu* vs. *injuste*) est un phénomène de phonologie post-lexicale. La règle (19), par contre, exprime un fait morphologique, puisqu'elle porte sur une unité morphologique spécifique et que la condition si $/in/_{adj_pref}$ a trait à une catégorie morphologique. - Sans la condition « si $/in/_{adj_pref}$ », (19) ferait des prédictions contraires aux faits. Elle prédirait, p.e.

(20) *fin mot* : /fin/ + /mot/ → ∗[fimo] au lieu de [fɛ̃mo].

On sait que (19) peut être violée :

(21) [ɛ̃lasablə] *inlassable*, [ɛ̃mɑ̃ʒablə] *immangeable*, [ɛ̃mɑ̃kablə] *immanquable*

Passons au plan sémantique : la représentation lexicale du préfixe négatif *in-* (18) contient l'annotation fonctionnelle (↑depred)='in'. Ce « prédicat dérivationnel » déclenche l'opération sémantique suivante :

(22) $in(P_1(x)) \rightarrow P_2(x)$ où $P_2 = \neg P_1$

Nous appelons cette opération « négation lexicale ». Elle a lieu dans le lexique ; elle crée de nouveaux prédicats. La négation avec *ne ... pas*, c.-à-d. la « négation propositionnelle », a lieu en syntaxe ; elle ne crée pas de nouveaux prédicats.
Procédant maintenant à l'évaluation de l'hypothèse, telle que nous l'avons précisée par (17)-(22), nous constatons qu'elle fait de nombreuses prédictions contraires aux faits. Celles-ci concernent les adjectifs relatifs (23) et relationnels (24), ainsi que les adjectifs de couleur (25) et de forme (26) :

(23) *ingrand, *illong, *immince
(24) *inalpin, *immunicipal, *imprésidentiel
(25) *imbleu, *irrouge, *invert
(26) *increux, *implat, *irrond

3.1 La contrainte du complément négatif unique

La raison pour laquelle les dérivés donnés sous (23)-(26) sont inacceptables est une contrainte générale sur la négation lexicale : la négation lexicale, à l'opposé de la négation propositionnelle, exige l'existence d'un complément négatif unique.

C'est pourquoi certaines phrases avec négatives ont une paraphrase avec un adjectif négatif et d'autres (28) ne l'ont pas. *Logique* (27) est un prédicat dont le complément négatif est unique, alors que le complément négatif de *jaune* est multiple.

(27) a. Ce raisonnement n'est pas logique
b. Ce raisonnement est illogique
(28) a. Ma voiture n'est pas jaune
b. Ma voiture est *injaune

Les adjectifs des classes illustrées par les exemples (23)-(26) ont des propriétés sémantiques et conceptuelles qui impliquent la pluralité des compléments négatifs :
Les adjectifs relatifs n'ont pas de complément négatif unique à cause de leur structure sémantique. Ils figurent dans des relations antonymiques ; celles-ci admettent plusieurs compléments négatifs : ce qui n'est pas 'grand' peut être 'petit' ou 'ni grand ni petit', et ce qui n'est pas 'petit' peut être 'grand' ou 'ni petit ni grand'.
Les adjectifs relationnels n'ont pas de complément négatif unique parce que les termes incorporés n'en ont pas. Soit l'objet géographique nommé *Les Alpes* : il a pour complément négatif tous les autres objets géographiques. Donc l'adjectif *alpin*, qui désigne une relation entre son argument et les Alpes, ne peut pas avoir un complément négatif unique.
Les adjectifs de couleur et de forme n'ont pas de complément négatif unique à cause de l'organisation conceptuelle de leurs champs lexicaux respectifs. Le champ lexical des adjectifs de couleur distingue, dans le continuum optique, plusieurs aires prototypiques. Par conséquent, chaque adjectif de couleur a pour complément négatif tous les autres adjectifs de couleur[3]. Les adjectifs de forme sont semblables aux adjectifs de couleur, avec cette différence que leur champ lexical est plus vaste et moins nettement organisé.
La contrainte du complément négatif unique est universelle.
On peut l'exprimer ainsi :

(29) $in(P_1(x)) \rightarrow P_2(x)$ où $P_2 = \neg P_1$, et P_1 a un complément négatif unique.

3.2 Un reste inexpliqué

Mais même dans sa version révisée, l'hypothèse selon laquelle la négation lexicale des adjectifs est un processus grammatical prédit des adjectifs inacceptables :

(30) *inclair, *insûr, *invrai, *illibre, *ingentil, *imponctuel, *immûr, *innécessaire

C'est d'autant plus surprenant que leurs équivalents allemands (31) et anglais (32) sont parfaitement acceptables :

(31) unklar, unsicher, unwahr, unfrei, unfreundlich, unpünktlich, unreif, unnötig
(32) unclear, unsafe, untrue, unfree, unkind, unpunctual, unripe, unnecessary

Il ne semble pas y avoir un critère qui différencie entre les dérivés inacceptables donnés sous (30) et ceux, parfaitement acceptables, donnés sous (33) :

(33) infidèle, injuste, indirect, illégal, illégitime, illogique, immoral, irrégulier

3.3 Une classification des adjectifs négatifs

Alors, une classification plus fine des adjectifs serait-elle la clef du problème ? Les bases des adjectifs négatifs français se divisent en deux grands groupes structuraux : les adjectifs déverbaux et les adjectifs non-déverbaux. Ceux-ci, on l'a vu, admettent ou rejettent la négation lexicale de façon imprédictible. Les adjectifs déverbaux se divisent en deux sous-groupes, que nous examinerons séparément : les adjectifs passifs et les adjectifs modaux.
Regardons d'abord les adjectifs passifs : ils sont identiques, au plan segmental, aux participes passifs, dont ils sont dérivés par conversion ; voir la liste (34) :

(34) Illettré, illimité, immaculé, immérité, immodéré, immotivé, impayé, imprévu, impuni, inabrité, inaccentué, inaccompli, inaccoutumé, inachevé, inadapté, inaltéré, inanimé, inapaisé, inaperçu, inapprécié, inapprivoisé, inarticulé, inassimilé, inassouvi, inattendu, inavoué, inchangé, incompris, inconditionné, inconnu, inconsidéré, inconsolé, incontesté, incontrôlé, incréé, incuit, indéfini, indéterminé, indiscuté, indisposé, indivis, indu, inécouté, inédit, inégalé, inemployé, inentamé, inéprouvé, inépuisé, inespéré, inexaucé, inexécuté, inexercé, inexpérimenté, inexpié, inexpliqué, inexploité, inexploré, inexprimé, infortuné, inhabité, ininterrompu, innommé, inopiné, inorganisé, inouï, insatisfait, insaturé, insoumis, insoupçonné, insubordonné, inusité, invaincu, invertébré, inviolé, irréalisé, irréfléchi, irrésolu.

Mais, là encore, il y a des lacunes : il n'y a pas, en français, des adjectifs passifs négatifs dérivés de certains verbes, dont *laver*, *peigner* et *raser* (35), alors que leurs équivalents sont tout à fait normaux dans une langue comme l'allemand (36) :

(35) Fr. J'étais encore *illavé/*inlavé, *impeigné et *irrasé/*inrasé
(36) All. Ich war noch *ungewaschen*, *ungekämmt* und *unrasiert*
'j'étais encore NEG-lavé, NEG-peigné et NEG-rasé'

Quant aux adjectifs modaux, ils sont dérivés des radicaux des verbes transitifs directs ou indirects moyennant le suffixe *-able* et ses variantes : *aborder - abordable, accepter - acceptable, accéder - accessible, concevoir - concevable, déformer - déformable, détruire - destructible* etc.
Or, les adjectifs modaux constituent, parmi les adjectifs négatifs, le groupe le plus nombreux. Sur une liste d'adjectifs négatifs préfixés de *in-*, tirés du *Petit Larousse*, 34 sur 56 sont des adjectifs modaux (Schwarze, à paraître).
Ils sont aussi les plus productifs, à en croire le *Robert Historique* :

« Cette combinaison <c.-à-d. *in*+V+*able*>, pratiquement sans limites, admet des mots de formation très libre, d'emploi restreint ou isolé (exemple *incueillissable*, Proust 1920). » (Rey 1992, s.v. *in-*)

3.4 L'hypothèse révisée

Nous concluons donc que notre hypothèse est toujours trop générale et qu'elle ne peut être maintenue qu'en restreignant les verbes auxquels *in-* peut être préfixé : parmi les adjectifs négatifs, seuls les adjectifs modaux sont des mots construits. Les autres sont formés par imitation analogique. Le préfixe *in-* fait l'objet de deux processus, l'un grammatical, l'autre paragrammatical.
Nous allons donc encore reformuler l'analyse explicite de *in-*. Les changements concernent la représentation sémantique de *in-*, ainsi que le plan phonologique de la règle.

3.4.1 La sémantique de *in-*

Pour la commodité de la lecture, nous répétons la représentation sémantique de *in-* dans sa version originale (22) :

(22) $\text{in}(P_1(x)) \rightarrow P_2(x)$ où $P_2 = \neg P_1$ et P_1 a un complément négatif unique

Nous révisons cette version en ajoutant en contraignant P_1 :

(37) $\text{in}(P_1(x)) \rightarrow P_2(x)$ où $P_2 = \neg P_1$ et $P_1 \in \{P_{\text{modaux}}\}$

Quant à la condition « P_1 a un complément négatif unique », nous l'avons supprimée, parce que c'est une propriété de tous les prédicats modaux.

3.4.2 La réalisation de *in-*

Selon l'analyse originale, la variation « latine » de /in/ devant les consonnes sonorantes était exprimée par (19) :

(19) /in/ → /i/ /___ […, sonorant] si /in/$_{adj_pref}$

Quand cette règle est violée ([ɛ̃lasablə] *inlassable*, [ɛ̃mɑ̃ʒablə] *immangeable*, [ɛ̃mɑ̃kablə] *immanquable*), la règle morphologique globale reste inactive au plan phonologique.
Or, le nombre non négligeable des formes qui violent (19) en français contemporain (Apothéloz 2003) et médiéval (voir ci-dessous) suggère l'hypothèse selon laquelle l'assimilation « latine » fait partie du processus paragrammatical, autrement dit qu'elle ne concerne pas les adjectifs négatifs grammaticalement construits[4].

3.5 L'histoire du préfixe *in-*

3.5.1 La situation de départ

En latin, *in-* formait librement des adjectifs construits, semblables aux adjectifs germaniques en *un-*.

(38) *inambitiosus, inabruptus, inabsolutus, inaccensus, inaccessus, inadulabilis, inadustus, inaequabilis, inaequalis, inaestimabilis, inaestimatus, inaffectatus, inagitabilis, inagitatus, inalienatus, inamabilis, inamatus, inamoenus, …*

La règle de réalisation était de nature purement phonologique : /n/, ainsi que d'autres consonnes, était soumis à une assimilation régulière :

(39) /in/+/rumpo/ → /irrumpo/
/inter/+/lego/ → /intelligo/
/ad/+/gradior/ → /aggredior/ (Leumann 1977:193ss)

3.5.2 De la période romane au français du 12me siècle

La négation lexicale avec *in-* est abandonnée en roman. Par conséquent, les adjectifs préfixés de *in-* sont d'abord presque totalement absents dans les textes français. Ainsi, dans Foerster (1933), le dictionnaire des œuvres complètes de Chrétien de Troyes (12me siècle), on en trouve un seul, *inoçant*. C'est un latinisme évident[5]. Des alternatives surgissent, laissant des vestiges en français moderne :

(40) *maladroit, mal-aimé, malaisé, malappris, malavisé, malfamé, malheureux, malhonnête, malpropre, malsain, mécontent*

Les traducteurs rendent les adjectifs latins avec *in-* par des mots simples, des syntagmes ou des formes avec un préfixe autochtone. (Staaff 1928:92s)

(41) *iniqui* *felun*
illesus *sans maumise*
illicitum *desleaus*

3.5.3 Du 13me siècle au français moderne

Au 13me siècle, le vocabulaire français entre dans une longue phase de croissance continue. Auteurs et traducteurs empruntent massivement au latin littéraire. Ainsi, des adjectifs latins préfixés de *in-* apparaissent, légèrement francisés, dans les textes français. Bien entendu, ce sont d'abord des mots qui sont empruntés, pas le préfixe, et moins encore la règle.
Dans un deuxième temps, les nouveaux emprunts sont segmentés. Un préfixe *in-* est ainsi ré-introduit dans la langue. De nouveaux adjectifs préfixés de *in-* peuvent alors être formés par imitation, même sur des bases autochtones ; cf. la liste (42), avec des datations relevées dans le TLF :

(42) *Illettré* (1560), *illisible* (15me s.), *immangeable* (1600), *immanquable* (17me s.), *immuable* (1327), *impayable* (1376), *imprévu* (16me s.), *improuvable* (1554), *impuissant* (1558), *inabordable* (1611), *inachevé* (1783), *inapaisable* (1841), *inapaisé* (1794), *inassouvi* (1794), *inattendu* (1614), *incassable* (1842), *inchangeable* (1554), *inchangé* (1794), *inchantable* (1778), *inchauffable* (?), *inchavirable* (1875), *incompris* (15me s.), *inconcevable* (1584), *inconnu* (14me s.), *incroyable* (1500), *indéchiffrable* (1609), *indéchirable* (1845), *indéniable* (1789), *indésirable* (1801), *indu* (1350), *inébranlable* (1606), *inécouté* (1794), *inemployé* (1794), *inentamé* (1894), *inépuisable* 16me s.), *infaillible* (1442), *infroissable* (1912), *inlassable* (1869), *innommable* (1584), *innommé* (1370), *inoubliable* (1840), *inouï* (16me s.), *insaisissable* (1770), *insondable* (1578), *insouciant* (1773), *insoucieux* (1787), *insoumis* (1564), *insoupçonnable* (1840), *insoupçonné* (1794), *insuffisant* (1396), *insurmontable* (1561), *insurpassable* (1554), *intarissable* (1586), *introuvable* (1639), *invaincu* (1495), *invraisemblable* (1767).

Dans un troisième temps, une nouvelle règle naît du processus paragrammatical, sans pourtant l'éliminer. Elle ne couvre que partiellement le domaine lexical sur lequel avait opéré la règle latine : ne sont concernés que les adjectifs modaux. C'est l'origine de la coexistence entre le processus grammatical et le processus paragrammatical.
Quant à la réalisation de *in-*, les formes non assimilées (graphies *in+l*, *in+r*) apparaissent dès le moyen âge :

(43) *inliberal, inlouable, inmanifeste, inraisonnable, inrecouvrable, inrémunérable, inrésoult. inrestaurable, inlabourable, inlégitime, inmoyennement, inréparé, inmouvant, inreprenable, inreveramment* (Staaff 1928:70s)

Staaff observe à juste titre que ces exemples sont nombreux par rapport au français moderne : « Il ne reste dans la langue actuelle que peu de traces de cette hésitation » (ib.)
Cette hésitation rend manifeste l'alternative entre deux types de variation :

- la variation morpho-phonologique et orthographique, qui imite l'assimilation latine : /in/ → {[ĩn], [ĩm], [il], [ir]} en ancien français), /in/ → {[in], [ɛ̃], [i]} en français moderne);
- la variation phonologique postlexicale : /in/ → [ĩn] en ancien français), → {[in], [ɛ̃]} en français moderne.

Selon notre hypothèse, la variation phonologique post-lexicale, après une période de régression, a fini par prévaloir dans la règle. L'hésitation observable en français contemporain est un reflet de la concurrence entre le processus grammatical (pas de variation morpho-phonologique) et le processus paragrammatical (variation morpho-phonologique).
La liste (44) réunit des adjectifs négatifs complexes à base autochtone, tant construits que non construits, avec l'indication de leur première attestation. Les formes à base latine sont exclues, puisqu'elles peuvent être des emprunts tout faits, c.-à-d. des mots non dérivés en français. Les formes avec assimilation sont soulignées ; on voit qu'elles sont peu nombreuses (5 sur 56).

(44) *Illettré* (1560), *illisible* (15me s.), *immangeable* (1600), *immanquable* (17me s.), *immuable* (1327), *impayable* (1376), *imprévu* (16me s.), *improuvable* (1554), *impuissant* (1558), *inabordable* (1611), *inachevé* (1783), *inapaisable* (1841), *inapaisé* (1794), *inassouvi* (1794), *inattendu* (1614), *incassable* (1842), *inchangeable* (1554), *inchangé* (1794), *inchantable* (1778), *inchauffable* (?), *inchavirable* (1875), *incompris* (15me s.), *inconcevable* (1584), *inconnu* (14me s.), *incroyable* (1500), *indéchiffrable* (1609), *indéchirable* (1845), *indéniable* (1789), *indésirable* (1801), *indu* (1350), *inébranlable* (1606), *inécouté* (1794)', *inemployé* (1794), *inentamé* (1894), *inépuisable* (16me s.), *infaillible* (1442), *infroissable* (1912), *inlassable* (1869), *innommable* (1584), *innommé* (1370), *inoubliable* (1840), *inouï* (16me s.), *insaisissable* (1770), *insondable* (1578), *insouciant* (1773), *insoucieux* (1787), *insoumis* (1564), *insoupçonnable* (1840), *insoupçonné* (1794), *insuffisant* (1396), *insurmontable* (1561), *insurpassable* (1554), *intarissable* (1586), *introuvable* (1639), *invaincu* (1495), *invraisemblable* (1767).

3.6 Un regard sur l'italien

À la fin de notre étude, jetons un coup d'œil rapide sur le préfixe *in-* en italien.

3.6.1 L'italien contemporain

L'examen des 276 adjectifs déadjectivaux à préfixe *in-*, relevés dans le DISC suggère l'hypothèse selon laquelle, comme en français, seuls les adjectifs modaux sont formés à la base d'un processus grammatical.
Ils constituent presque la moitié du corpus, soit 137 sur 276 formes. De nombreuses formes sont des latinismes, dont il est difficile de décider s'ils ont été préfixés en italien ou empruntés au latin avec leur préfixe. Il y a pourtant des formes qui ont une physionomie nettement autochtone, ce qui permet de supposer qu'elles ont été formées en italien. Ce sont soit l'aspect phonologique du noyau verbal ou de la forme du préfixe de la base immédiate (45), soit l'étymologie du noyau verbal (46) qui trahissent l'origine « vulgaire » :

(45) *im**bev**ibile* (it. ***bev-*** vs. lat. ***bib-***)
*ir**ri**conoscibile* (it. ***ri-*** vs. lat. ***re-***)
(46) *in**dimentic**abile* (it. ***dimenticare*** vs. lat. ***obliviscor***)
*in**trov**abile* (rom. ***tropare*** vs. lat. ***invenire***)

Nous donnons sous (47) une liste d'adjectifs modaux négatifs italiens[6] avec une traduction française approximative ; les formes à base nettement autochtone sont soulignées) :

(47) *illaudabile* 'non louable', *illeggibile* 'illisible', *imbattibile* 'imbattable', *imbevibile* 'imbuvable', *immarcescibile* 'imputrescible', *immemorabile* 'immémorial', *immiscibile* 'qui ne se mélange pas', *immisurabile* 'immesurable', *immitigabile* 'qui ne peut être atténué', *immodificabile* 'qui ne peut être modifié', *immutabile* 'immuable', *impagabile* 'impayable', *impalpabile* 'impalpable', *imparabile* 'imparable', *imparagonabile* 'incomparable', *impareggiabile* 'inégalable', *impenetrabile* 'impénétrable', *impensabile* 'impensable', *impercepibile* 'imperceptible', *impercettibile* 'imperceptible', *impercorribile* 'impraticable', *imperdonabile* 'impardonnable', *imperfettibile* ' imperfectible', *imperforabile* 'qui ne peut être perforé', *impermeabile* 'imperméable', *impermutabile* 'non permutable', *implacabile* 'implacable', *importabile* 'importable', *impraticabile* 'impraticable', *imprecisabile* 'qui ne peut être précisé', *impregiudicabile* 'imprévisible', *imprendibile* 'imprenable', *imprescindibile* 'indispensable', *imprescrittibile* 'impresciptible', *impresentabile* 'non présentable', *impreteribile* 'non négligeable', *imprevedibile* 'imprévisible', *improcedibile* 'non justiciable', *improcrastinabile* 'qu'on ne peut différer', *improducibile* 'non productible', *impronunciabile* 'imprononçable', *improponibile* 'non proposable', *improrogabile* 'urgent',

impunibile 'impunissable', *imputrescibile* 'non putréfiable', *inaccessibile* 'inaccessible', *inaccettabile* 'inacceptable', *inafferrabile* 'insaisissable', *inammissibile* 'inadmissible', *inarrestabile* 'irrépressible', *incalcolabile* 'incalculable', *incedibile* 'incessible', *incompatibile* 'incompatible', *incomprensibile* 'incompréhensible', *inconcepibile* 'inconcevable', *inconciliabile* 'inconsiliable', *inconfondibile* 'incomparable', *inconsolabile* 'inconsolable', *incontentabile* 'impossible à contenter', *incontrollabile* 'incontrôlable', *incorreggibile* 'incorrigible', *incredibile* 'incroyable', *incurabile* 'incurable', *indecifrabile* 'indéchiffrable', *inderogabile* 'inéluctable', *indescrivibile* 'indescriptible', *indimenticabile* 'inoubliable' , *indiscutibile* 'indiscutable', *indivisibile* 'indivisible', *inesauribile* 'inépuisable', *inevitabile* 'inévitable', *infaticabile* 'infatigable', *infrangibile* 'incassable', *inguaribile* 'inguérissable', *inimitabile* 'inimitable', *inimmaginabile* 'inimaginable', *innegabile* 'indéniable', *innumerevole* 'innombrable', *inseparabile* 'inséparable', *insopportabile* 'insupportable', *insostenibile* 'insoutenable', *insostituibile* 'irremplaçable', *inspiegabile* 'inexplicable', *instancabile* 'infatigable', *insuperabile* 'infranchissable', *interminabile* 'interminable', *intoccabile* 'intouchable', *intollerabile* 'intolérable', *intraducibile* 'intraduisible', intrattabile 'intraitable', *introvabile* 'introuvable', *invariabile* 'invariable', *invincibile* 'invincible', *invisibile* 'invisible', *irraccontabile* 'inracontable', *irraggiungibile* 'inaccessible', *irrapresentabile* ' non représentable', *irrealizzabile* 'irréalisable', *irreconciliabile* 'irréconciliable', *irrecuperabile* 'irrécupérable', *irrecusabile* 'irrécusable', *irredimibile* 'qui ne peut être racheté', *irrefragabile* 'irréfutable', *irrefrenabile* 'irrépressible', *irrefutabile* 'irréfutable', *irremeabile* 'sans retour', *irremissibile* 'irrémissible', *irremovibile* 'inamovible', *irremunerabile* 'qui ne peut être rémunéré', *irreparabile* 'irréparable', *irreperibile* 'introuvable', *irreprensibile* 'irréprochable', *irreprimibile* 'irrépressible', *irresistibile* 'irresistible', *irresolubile* 'non résoluble', *irrespirabile* 'irrespirable', *irrestringibile* 'irrétrécissable' , *irreversibile* 'irréversible', *irrevocabile* 'irrévocable', *irricevibile* 'irrecevable', *irriconoscibile* 'méconnaissable', *irriducibile* 'irréductible', *irriferibile* 'qu'on ne peut rappporter', *irriformabile* 'non réformable', *irrimandabile* 'qu'on ne peut différer', *irrimediabile* 'irrémédiable', *irrintracciabile* 'introuvable', *irrinunciabile* 'inaliénable', *irripetibile* 'qu'on ne peut répéter', *irriproducibile* 'non reproductible', *irrisarcibile* 'non indemnisable', *irrisolvibile* 'qu'on ne peut résoudre', *irritrattabile* 'irrévocable', *irrivelabile* 'qui ne peut être révélé à autrui'.

En ce qui concerne la réalisation de *in-*, l'assimilation de /n/ est de rigueur en italien. Il faut dire cependant qu'elle est partiellement sous-tendue par la phonologie post-lexicale : devant une labiale, /n/ acquiert le trait [labial] :

(48) /in/ + /ˈmano/ → [imˈmaːno] *in mano*

/un/ + /ˈbatʃo/	→	[umˈbaːtʃo]	*un bacio*
/un/ + / ˈpɔsto/	→	[umˈpɔsto]	*un posto*
/in/ + /ˈ mɔbile/	→	[imˈmɔːbile]	*immobile*
/in/ + /batˈtibile/	→	[imbatˈtiːbile]	*imbattibile*
/in/ + /peneˈtrabile/	→	[impeneˈtraːbile]	*impenetrabile*

N.B. Le fait d'écrire *m* à l'intérieur du mot (p.e. *imbattibile* au lieu de **inbattibile*) est une convention purement orthographique.
L'assimilation totale de /n/ à /l/ et à /r/, par contre, n'est pas sous-tendue par la phonologie post-lexicale : c'est un fait morphologique. Devant /l/, /n/ reste inchangé ; devant /r/, le trait [nasal] se déplace sur la voyelle précédant le /n/ :

(49)	/in/ + /liˈguria/	→	[inliˈguːria], *[illiˈguːria]	*in Liguria*
	/un/ + /reˈgalo/	→	[ũreˈgaːlo] , *[urreˈgaːlo]	*un regalo*

Une régularisation phonologique à la française n'a pas eu lieu. Bien au contraire, une forme non assimilée dans sa première attestation a ultérieurement subi une régularisation morphologique : it. moderne *irretire* 'attraper avec un filet', du latin *irretire*, est d'abord attesté en italien comme *inretire* (14me s.).

3.6.2 La dimension chronologique

La table ci-dessous montre, par siècles, les dates des premières attestations des adjectifs modaux de l'italien contemporain[7].

13me	14me	15me	16me	17me	18me	19me	20me
3	**31**	**4**	**14**	**12**	**21**	**22**	**27**

On voit que la production est ininterrompue, mais inégale depuis le 13me siècle et qu'elle augmente progressivement depuis le 18me siècle. Bien qu'on ne puisse pas tirer des conclusions immédiates du nombre des formes attestées à la productivité du processus qui est à leur base, on peut interpréter la montée régulière pendant les derniers siècles comme un indice de vitalité continue.

3.6.3 Conclusions comparatives

La situation de l'italien est semblable à celle du français :

- Le préfixe *in-* fait l'objet de deux processus coexistants, l'un paragrammatical, l'autre grammatical.
- Parmi les adjectifs négatifs, seuls les adjectifs modaux sont des mots construits ; les autres sont soit des emprunts, soit des formations par analogie.

Les lacunes lexicales sont semblables (cf. l'expression morphologique du concept 'non rasé' (50)), sans être identiques (51) dans les deux langues.

(50)	lat.	*irrasus*	fr.	**irrasé*, **inrasé*
	all.	*unrasiert*	it.	**irraso*
	angl.	*unshaved*		
(51)	fr.	**insûr*	it.	*insecuro*

Il y a deux différences structurales mineures :

- La présence, en italien, du préfixe concurrent *s-*, qui est essentiellement un préfixe verbal, mais s'applique aussi à certains adjectifs :

(53)	fr.	*inconnu*	it.	*sconosciuto*
	fr.	*impoli*	it.	*scortese*

- La réalisation de *in-* : en français, il y a eu une forte tendance vers une régularisation phonologique, alors qu'en italien, la régularisation morphologique a prévalu de bonne heure.

Notes

[1] Le présent texte résulte d'une recherche en cours, que j'ai eu l'occasion de présenter à plusieurs reprises. Une première version, en langue anglaise, été présentée à Freudental (Allemagne) en février 2005 dans le cadre du colloque international « Interfaces with Morphology » (Schwarze : 2005). La communication de Sarrebruck en était une version orale en langue française. Quand le moment était venu de rédiger un texte pour les présents *Actes*, j'avais présenté entre-temps une version plus élaborée, mais toujours à l'état d'exposé oral, aux « Décembrettes 2005 » de Toulouse. J'ai décidé de rédiger, pour les *Actes* de Sarrebruck, un texte fondé sur celle-ci. - Je tiens à remercier tous ceux qui ont bien voulu discuter mon travail au cours de ces trois colloques.

[2] Les seules exceptions que j'ai pu relever sont *sans-parti* (un sans-parti n'est pas une personne frappée d'exclusion) et *sans-fil* (un sans-fil n'est pas une personne).

[3] Dans une langue qui n'aurait que deux adjectifs de couleur, p.e. 'rouge' et 'vert', 'in-rouge' et 'in-vert' devraient être acceptables. Mais une telle langue connaîtrait-elle la négation lexicale ?

[4] Nous regrettons de ne pas avoir pu tester cette hypothèse, mais elle semble être soutenue par le fait que, à notre connaissance, tous les adjectifs sans assimilation « latine » sont des adjectifs modaux, qui, selon notre analyse, sont les seuls adjectifs négatifs construits. Si, au contraire, on trouvait des formes non assimilées

dans les autres groupes, il faudrait abandonner l'hypothèse en question ; il s'agirait d'une variation libre, concernant les deux processus portant sur *in-*, le processus grammatical et le processus paragrammatical.

[5] Afr. *inoçant* /inotsant/ est emprunté à /innotsentem/, forme médiévale du lat. *innocentem* /innokentem/. Si l'adjectif de Chrétien était une simple continuation de la forme latine, il serait passé à *anuisant*. Le /i/ bref latin serait devenu /e/ (ẽ chez Chrétien), et le /k/ palatal latin serait passé, à /z/, provoquant la diphtongaison de /o/ en /ui/.

[6] On remarquera que le corpus italien est plus ample que le corpus français. Ce fait est sans doute dû, plus qu'à des différences s entre les deux langues, à des différences entre les traditions lexicographiques.

[7] La table porte exclusivement sur des formes dont la base fait partie du vocabulaire contemporain courant. Ainsi sont exclus p.e. : *irrefragabile* (ni *refragare* ni *refragabile* ne figurent dans le *DISC*), *irrefutabile* (*refutare* est mentionné dans le *DISC* comme « non commun », et *refutabile* n'y est pas mentionné du tout).

Références bibliographiques

Apothéloz, D. 2003. « Le rôle de l'iconicité constructionnelle dans le fonctionnement du préfixe négatif in- ». In : *Cahiers de linguistique analogique*. 35-63.

Bisetto, A. 2004. « Composizione con elementi italiani ». In : Grossmann e Rainer. 33-51.

DISC = 1997. *Dizionario italiano Sabatini Coletti in CD-Rom*. Firenze : Giunti.

Foerster, W. 1933. *Wörterbuch zu Kristian von Troyes sämtlichen Werken*, 2., veränderte Auflage von H. Breuer. Halle/Saale : Niemeyer.

Fradin, B. 2003. *Nouvelles approches en morphologie*, Paris : Presses Universitaires de France.

Grossmann, M. e Rainer, F. (a c. di). 2004. *La formazione delle parole in italiano*. Tübingen : Niemeyer.

Iacobini, C. 2004. « Composizione con elementi neoclassici ». In : Grossmann e Rainer. 69-95.

Leumann, M. 1977. *Lateinische Laut- und Formenlehre*. München : C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.

Meinschaefer, J. 2004. *Deverbale Nominalisierungen im Französischen und Spanischen*. Eine Untersuchung der Schnittstelle von Morphologie, Syntax und Semantik. Habilitationschrift,.Universität Konstanz.

Rey, A., sous la direction de. 1992. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires LE ROBERT.

Schwarze, Ch. 2005. « Grammatical and Paragrammatical Word-Formation ». *Lingue e Linguaggio*. 4.137-162.

Schwarze, Ch. sous presse. « Compositionnalité et variation sémantique en morphologie ». In : Apothéloz, D. et Boyé, G. (coordonné par), *La compositionnalité en morphologie*, "Verbum" XXVI no 4, 2004.

Staaff, E. 1928. « Étude sur les mots composés avec le préfixe négatif *in-* en français ». *Studia Neophilologica*.1,.45-73.

TLF = *Le trésor de la langue française informatisé*. CNRS, ATILF http://atilf.atilf.fr/tlf.htm

'... CONDITO CON DELLA SOIA, OLIO E SALE'. TEILUNGSARTIKEL VS. NULLARTIKEL IM AKTUELLEN GESPROCHENEN ITALIENISCH

Georgia Veldre-Gerner (Münster)
veldre@uni-muenster.de

1. Einleitung

In meinem Beitrag geht es um die Frage, welche Faktoren den Gebrauch des Teilungsartikels (TA) und des Nullartikels (NA) in der gesprochenen italienischen Sprache regeln und in welchem Verhältnis mögliche Regularitäten zu einem Faktor 'regionale Varianz' stehen. Thematisiert werden Entscheidungen des Sprechers zwischen Formen wie in den Beispielen (1) und (2), d.h. bei Stoffnamen und zählbaren Referenten:

(1) (a) questo lo mettiamo in una padella - con olio - (*PDC* 15.12.04, Paolo Z.)
(b) qui abbiamo fatto delle frittelline - con dell'olio (*PDC* 14.12.04, Luca U.)
(2) (a) metto delle fettine di prosciutto crudo (*PDC* 21.12.04, Leonarda D.)
(b) si procede a mettere - pezzettini di caciocavallo - infilati (*PDC* 22.12.104, Olimpia S.)

Als Basis für die Analyse diente ein Korpus, das für diesen Zweck gute Voraussetzungen bietet: Es enthält Äußerungen von Sprechern aus den verschiedenen Regionen Italiens. Außerdem repräsentiert es eine Textsorte, in der die Varianz NA/TA – neben anderen Formen, die ich hier ausgeblendet lasse – stark hervortritt.
Als TA gilt zum einen die Präposition *di* + definiter Artikel als Ausdruck einer unbestimmten Menge bei Stoffnamen, wie in dem Fall *compro dell'olio.* Zum anderen werden auch die Formen *dei*, *delle*, *degli* etc. als pluralische Form des unbestimmten Artikels *uno*, wie in *un'oliva, delle olive,* den TA zugerechnet. Im folgenden beziehe ich mich mit dem Begriff 'Teilungsartikel' (TA) auf diese beiden Fälle.
Die Bezeichnung 'Teilungartikel' leitet sich aus den historisch ersten Verwendungen ab, in denen tatsächlich – zunächst bei nicht-zählbaren Konkreta – ein bestimmter Teil eines Stoffes abgetrennt gedacht wurde. Zu den ersten nachweisbaren Verwendungen gehört der Typ *del vino*, der z. B. im Novellino aus dem 13. Jahrhundert anzutreffen ist (Rohlfs 1972:140).[1]
Schon bei Dante lässt sich eine Ausdehnung im Gebrauch des TA einerseits auf die Gattung selbst, ohne den direkten Teilgedanken (*del pane*) also nicht mehr *vom* (definierten) Brot, und andererseits auf zählbare Dinge (*delle mele*) sowie auf menschliche Referenten (*delle donne*)

In: Kelling, Carmen; Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hg.). 2006. *Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft.* Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. Arbeitspapier Nr. 120. Konstanz: Fachbereich Sprachwissenschaft der Universität Konstanz, 261-274.
http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

und sogar auf Abstrakta (*della pazienza*, *dei problemi*) nachweisen (Rohlfs 1972:140f.). Dabei tritt der TA sowohl mit Präpositionen als auch, neben den viel häufigeren Objekten, postverbal in Subjektsfunktion auf.
Bis heute haben sich im Italienischen verschiedene Präferenzen im Gebrauch von TA und NA herausgebildet, die regional unterschiedlich anzutreffen und akzeptiert sind, auch wenn nicht wenige Regelwerke diese Präferenzen eher unter dem Etikett der Grammatikalität der einzelnen Formen beschreiben. Bereits ein simpler Satz wie *ho comprato olio* wird von verschiedenen Sprechern jeweils als absolut inakzeptabel oder als mögliche Variante von *ho comprato dell' olio* interpretiert.

2. Zum Stand der Diskussion

Die Regularisierung des Gebrauchs von TA und NA in den Sprachlehrwerken und Wörterbüchern ist für das Italienische deutlich geringer als für das Französische. Für das Italienische findet man bis in das 20 Jh. Empfehlungen, auf den TA im Sinne größerer Eleganz des Stils zu verzichten. Diese Vorgaben gründen sich auf die verbreitete Annahme, der TA sei ein Gallizismus und daher sei eher der NA oder andere Formen wie *alcuni* oder *un po'* vorzuziehen. Ein Beispiel hierfür ist das *Novissimo Dizionario della Lingua italiana* von F. Palazzi aus dem Jahr 1956 ([1]1940), in dem es zum TA heißt: "essendo costrutto poco elegante e derivato dal francese, il partitivo va usato con molta discrezione, ed è meglio evitarlo" (S. 782).
Aussagen dieser Art täuschen eine funktionale Gleichwertigkeit des TA und des NA vor. Diese ist in den meisten Fällen sicher gegeben, denn sonst wäre eine regionale Varianz nicht anzunehmen.
Hier lohnt jedoch ein kurzer historischer Blick auf das Französische: Die Frequenz des TA im Französischen nahm genau zu dem Zeitpunkt im Übergang zum Neufranzösischen stark zu, als die pluralischen *-s* der Substantive und Adjektive verstummten. Der TA erfüllt seitdem im Französischen zumindest bei zählbaren Referenten eine echte Funktion: Er markiert in der Lautung den Plural bei indefiniter Referenz: *des amis* gegenüber dem mit dem Singular des Nomens homophonen *Ø amis*.
Ähnliche Fälle, in denen der TA grundsätzlich funktional ist, gibt es auch für das Italienische. Der wichtigste ist sicher die Pluralmarkierung bei Substantiven wie *difficoltà*, die keine separate morphologische Pluralmarkierung haben, oder auch bei Lehnwörtern, z.B. *dei pullover* (vgl. zu weiteren Fällen Carlsson 1975:50f., Serianni/Castelvecchi 1991:186).
In modernen Grammatiken und Lehrwerken des Italienischen sowie in deskriptiven Darstellungen finden sich Angaben oder Empfehlungen zum Artikelgebrauch für verschiedene syntaktische und morphologische Fälle. Für die Verwendung mit den meisten rechtsstehenden Attributen, mit den meisten Präpositionen, in Aufzählungen sowie in Fragesätzen dominiert die Auffassung, der Gebrauch des TA sei optional, während er satzinitial, vor einem Relativsatz-Attribut sowie vor linksstehendem Attribut als obligatorisch gilt. Der NA gilt, bis auf ei-

nige Sonderfälle, als die bevorzugte Form in der Negation (vgl. z.B. Manzotti 1978:164ff., Regula/Jernej 1975:119).

Differenzierte Aussagen aus deskriptiver Sicht trifft die *Grande Grammatica di consultazione* von Renzi/Salvi/Cardinaletti (2001) (im folgenden zitiert als Renzi 2001). Zunächst wird die Form *dei* als reguläre Pluralform des unbestimmten Artikels *uno* grundsätzlich vom singularischen *del* mit Stoffnamen abgegrenzt (388ff.).

Im ersten Fall erscheint der NA als markierte Variante gegenüber dem TA, der bei Nomina in postverbaler Objektsposition und mit nachgestelltem Attribut häufig – und akzeptabel – sei. Grundsätzlich wird der NA als fakultative Möglichkeit gegenüber dem TA dargestellt, mit einer Ausnahme: Bei einer Objekt-NP mit vorangestelltem Attribut erscheine obligatorisch der TA: *Mi ha regalato delle magnifiche rose* (ebd., und 395). An anderer Stelle (Renzi 1982:64) wird ein Satz wie *Ho visto barche* als ungrammatisch beschrieben, während derselbe Satz mit Nomen + Attribut akzeptabel sei: *Ho visto barche in mezzo al mare*.

Bei Stoffnamen wird der TA für den Fall eines präverbalen Subjekts (*Del latte è stato versato*) als obligatorisch angegeben, während in anderen Fällen keine Form strikt ausgeschlossen wird (Renzi 2001, ebd.).

Strikte Einigkeit herrscht in den unterschiedlichen Quellen nur in eher marginalen Fällen, etwa dass im Fall eines vorangestellten Attributs nur der TA möglich sei, also der Typ *del buon pane*. Bei allen diesen Aussagen bildet natürlich der (schriftliche) Standard den Maßstab. Aussagen zur regionalen Varianz werden nicht getroffen.

Auf der Basis dialektaler Befunde thematisiert G. Rohlfs die regionale Varianz von TA und NA in seiner *Historischen Grammatik*: "In einigen Gegenden Oberitaliens (Ligurien, Piemont, Emilia, Romagna, z. T. auch Lombardei) ist der Teilungsartikel häufiger im Gebrauch als in der Toskana. (…) Schon im Umbrien und in den Marche ist er weniger volkstümlich. Weiter im Süden ist er so gut wie unbekannt" (Rohlfs 1949:141).

In der Untersuchung von Spore (1987) zur Frequenz des TA in der italienischen Hochsprache, genauer zur Literatursprache am Beispiel verschiedener Autoren, wird dieser regionale Unterschied zwar grob bestätigt (29,7 % im Norden gegenüber 13,4 % im Süden[2] z. B. bei Objekt-NPs in der Literatursprache), gleichzeitig zeigen sich aber innerhalb der Gruppe von Autoren einer Großregion große Schwankungen in der Häufigkeit des TA (Pavese: 40,1 %, Moravia 4,8% der Belege im *récit*) (Spore 1987:34). Die Aussagekraft dieser Zahlen hinsichtlich einer regionalen Varianz ist also sehr beschränkt.

Wie sieht es in der gesprochenen Sprache aus?

Bei Spore (1987) wird die gesprochene Sprache als *'parlé dans l'écrit'* thematisiert, indem er neben italienischen Prosatexten auch Theaterstücke (getrennt nach regionaler Zugehörigkeit der Autoren) und separate *discours*-Belege aus Romanen berücksichtigt (Spore 1987:32).

Dabei zeigen sich zwar höhere Anteile des TA im Norden, die Schwankungen der einzelnen Autoren sind jedoch auch hier stark, z. B. im "théâtre septentrional" 12,9% bei D. Fo gegenüber 41% bei Moravia (ebd. 34).
Im Vergleich des *récit* und des *discours* einzelner Romane aus beiden Großregionen ermittelte Spore einen durchgängig höheren Anteil an TA im *discours*, ein jedoch absolut niedrigeres Gesamtniveau des TA im Süden gegenüber dem Norden (ebd.). Damit bestätigen diese Ergebnisse zumindest tendenziell die dialektalen Befunde von Rohlfs.
In zwei Untersuchungen aus den neunziger Jahren (Loesti 1992, Aeschlimann 1995) wird der Gebrauch des TA in der authentischen gesprochenen Sprache thematisiert. Aus beiden Analysen geht hervor, dass in der gesprochenen Sprache der TA generell stärker auftritt als in der geschriebenen. Diese Aussagen beziehen sich allerdings auf unterschiedlich aktuelle Korpora aus jeweils einzelnen Städten (Stammerjohann 1970, *Lessico di frequenza dell' italiano parlato* (LIP) 1993), so dass eine mögliche *regionale* Varianz, wenn sie existiert, hier nicht hervortreten kann.
Auf eine der beiden Untersuchungen, Aeschlimann (1995), möchte ich kurz eingehen.
Für die Untersuchung des TA in der gesprochenen Sprache bezieht sie sich auf den Milano-Teil des Korpus zum *LIP*. Dieser umfasst 15 Stunden Aufnahmen unterschiedlicher Textsorten aus Nähe- und Distanzsprache. Aeschlimann untersucht in diesem regional begrenzten Korpus (vergleichend zu einem schriftlichen Korpus) die Verwendung von TA und NA bei zählbaren Referenten in verschiedenen Belegtypen nach syntaktischen und morphologischen Kriterien. Sie kommt zu dem Ergebnis, dass es keinen einzigen Verwendungstyp gibt, in dem nur der TA auftritt. Außerdem lässt sich nach Auswertung der Belege keine generelle Systematik in den linguistischen Kriterien für die Wahl des TA oder NA erkennen.
Was die Zahlenverhältnisse betrifft, so überwiegen die TA in diesem Korpus keinesfalls deutlich oder generell gegenüber dem NA, wie man es in einer Stadt im Norden möglicherweise hätte erwarten können, sondern nur minimal (Aeschlimann 1995:102ff.).
Resümierend stellt Aeschlimann fest: "in una visuale più generale ed ampia delle riflessioni constatiamo che sia nello scritto che nel parlato risulta impossibile stabilire caratteristiche semantico-funzionali e distribuzionali diverse di 'dei' e Ø" (ebd. 105).
Die Frage, ob es *im italiano parlato* heute eine regionale Varianz von TA und NA gibt, bleibt auch hier grundsätzlich offen, und dies betrifft auch die Frage, ob es eine Verbindung von regionaler Varianz und bestimmten grammatischen Präferenzen für eine Form gibt.

3. Der Teilungsartikel in der Sprecherbewertung

Will man eine Prognose hierüber formulieren, schließt dies eine mögliche unterschiedliche Bewertung der beiden Formen bei Sprechern aus dem Norden und dem Süden ein.

Aus diesem Grund habe ich eine Befragung bei jeweils 5 Sprecherinnen aus dem Süden und aus dem Norden mit annähernd gleichem Bildungsstand durchgeführt. Hier ergaben sich in dieser Hinsicht interessante Unterschiede.
Die Sprecherinnen sollten vorgegebene Sätze aus einem authentischen Korpus mit einer der beiden Formen ergänzen und außerdem vorgegebene Sätze bewerten. Summarisch ergab sich, dass der TA im Urteil der Südsprecherinnen generell als elegant, literarisch, und damit als i.w.S. 'korrekte' Form, bewertet und daher häufig als 'bessere Form' vorgeschlagen wurde. Dies betrifft z. B. Syntagmen vom Typ *dei problemi terribili.*
Auch dort, wo diese Sprecherinnen überwiegend selbst den TA nicht verwenden würden, wie im Fall der Präsentativa (*ci sono rischi*), oder auch in Fragen, wird der TA von den Sprecherinnen aus dem Süden als mögliche Form nicht ausgeschlossen.
Im Urteil der Sprecherinnen aus dem Norden wird der TA dort, wo sie ihn setzen, dagegen nicht als stilistisch optional, sondern als einzig 'korrekte' Form gegenüber dem *falschen* NA beurteilt, der 'nicht gut' klinge. Der TA wird hier z. B. bei Fragen oder nach Negation z. T. kategorisch ausgeschlossen.
Die Rate an TA gegenüber dem NA ist in der Nordgruppe geringfügig höher, spiegelt aber möglicherweise eher das reale Sprachverhalten wider als bei den Südsprecherinnen. Interessant ist hier vor allem die undifferenzierte Höherbewertung des TA bei den Südsprecherinnen und das stärker differenzierte Normbewusstsein im Gebrauch des TA in der eigenen mündlichen Sprachkompetenz bei den Nordsprecherinnen.
Dieses Ergebnis spiegelt aber nur begrenzt die tatsächliche Sprachperformanz wider; es zeigt vor allem ein differierendes, z.T. auch autokorrektives Sprachbewusstsein. Die nur stichprobenartige Befragung zeigt aber, dass für die Sprecherinnen aus dem Süden der TA generell als eine Standard- oder sogar Prestigeform gilt.
In welchem Maße tatsächlich eine regionale Varianz im Gebrauch von TA und NA in der Mündlichkeit existiert und ob diese mit den älteren, die Schriftlichkeit betreffenden Ergebnissen korreliert, ist Gegenstand der im folgenden dargestellten Ergebnisse einer aktuellen Korpusanalyse.

4. Korpusanalyse

4.1. Korpusmerkmale und Fragestellung

Im Zentrum der Untersuchung stand ein Korpus aus Sequenzen der Sendung *'La prova del cuoco'* (*PDC*), die zwischen Dezember 2004 und März 2005 aufgezeichnet wurden, die meisten davon direkt übertragen.
Daraus sind ca. 3 Stunden Transkription mit 507 Belegen von TA und NA selektiert worden.
Es handelt sich insgesamt bei allen registrierten Sequenzen um einen relativ einheitlichen Diskurstyp, der in der überwiegend monologischen Kommentierung der eigenen Handlung (Zubereitung von Gerichten) durch den Sprecher besteht.

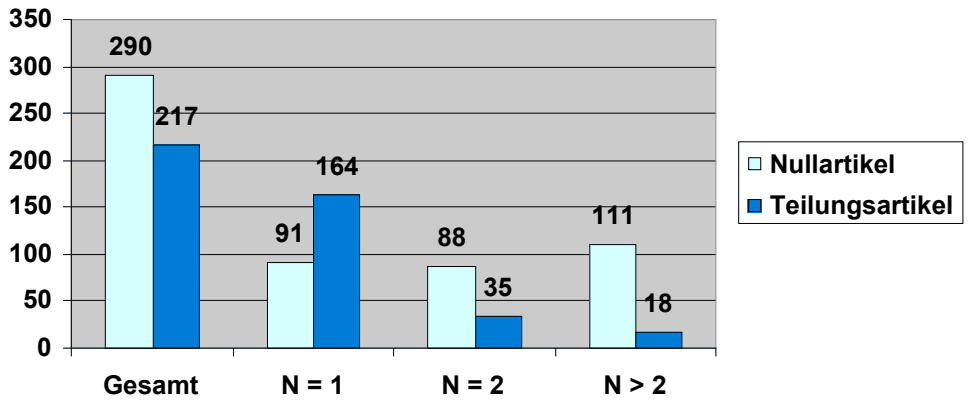
Darin treten zwei linguistisch interessante Gruppen auf: Zum einen sind dies Berufsköche aus verschiedenen Regionen Italiens. Die Köche sind alle auf der Homepage der *RAI* mit Geburtsort, Wohnort und Alter erfasst. Dies ermöglicht eine genaue regionale Zuordnung der Sprecher. Zum anderen treten Laien auf, die Gerichte aus ihren Regionen vorstellen und zubereiten. Sie sind in der Rubrik *'oggi cucinate voi'* mit dem Herkunftsort erfasst, der Beruf ist meist bekannt, das Alter schätzbar.
Das Korpus bietet die Vorteile, dass die Sprecher regional variieren, ihre Daten weitgehend bekannt sind und dass hier eine Textsorte vorherrscht, in der TA und NA relativ häufig sind.
Es gibt aber auch einige strukturelle Besonderheiten des Korpus, die für die Interpretation der Ergebnisse und den Vergleich mit anderen Analysen hinzuzuziehen sind. So enthalten die Belege fast nur NPs, die für konkrete, nicht-menschliche Referenten stehen, Abstrakta fehlen dagegen fast völlig.
Außerdem gibt es einen hohen Anteil von Aufzählungen.
Es kommt hinzu, dass die Sprecher quasi 'öffentlich' agieren, allerdings wurden in die Auswertung der regionalen Varianz nur Belege von nicht-professionellen Sprechern einbezogen, während die Äußerungen von Moderatoren etc. ausgeschlossen wurden.
Insgesamt handelt es sich um eine Varietät, die je nach Sprechermerkmalen mehr oder weniger regional geprägt ist, wobei dialektale Einflüsse in Phonetik und Lexik häufig sind und auch – etwa bei Benennungen von Dingen und Gerichten – thematisiert werden.
Die Frage nach der Präferenz von TA oder NA soll auf der Basis des vorliegenden Korpus in zweierlei Hinsicht beantwortet werden: zum einen bezogen auf Sprechermerkmale und zum anderen hinsichtlich der linguistischen Merkmale. Ich gehe zunächst auf die linguistischen Merkmale ein.
Ausgehend von bisherigen Aussagen sind es mehrere linguistische Merkmale, die für die Wahl einer Form relevant sein können. Dazu gehören: die Koordination von NPs, also Aufzählungen, das Merkmal 'Zählbarkeit', das Vorhandensein von voran- oder nachgestellten Attributen beim Nomen, die Position der NP im Satz und ihre syntaktische Funktion (Subjekt, Objekt) sowie die Verbindung des Nomens mit einer Präposition.
In die quantitative Auswertung sind davon jeweils nur solche Kriterien eingegangen, die eine Aussage durch eine genügend hohe Belegzahl ermöglichen, so dass z.B. vorangestellte Attribute hier nicht erscheinen.
Interessant ist nun, welche linguistischen Merkmale mit welcher Form (TA oder NA) vorherrschen. Ich gebe jeweils Beispielsätze aus dem Korpus mit der Artikelvariante, die häufiger auftritt.

4.2. Auswertung linguistischer Merkmale

Das folgende Diagramm (1) zeigt die Relation zwischen dem Faktor 'Aufzählung' und dem Anteil an TA und NA. Neben der Verteilung beider Formen im *gesamten* Korpus sind die Fäl-

le *ohne* Aufzählung (N=1) und diejenigen mit Aufzählung von zwei und mehr als zwei NPs dargestellt. Vgl. die Beispiele (3) - (5).

Diagramm 1: Verteilung von Null- und Teilungsartikel im Gesamtkorpus und aufgeschlüsselt nach Aufzählungstypen



(3) quindi qui aggiungiamo - della rucola (*PDC* 03.02.05, Anna L.)

(4) reparo questa - glassa molto facile - zucchero a velo e albume - ma che abbia una consistenza piuttosto densa (*PDC* 09.12.04, Annalisa B.)

(5) abbiamo preparato abbiamo frullato il fegato eh - con olio sale pepe - abbiamo aggiunto un uovo intero (*PDC* 15.12.04, Vincenzo M.)

Insgesamt überwiegen im Korpus die NA, was aber ohne Spezifizierung sehr wenig aussagt. Man sieht außerdem, dass bei Nomina, die nicht Teil von Aufzählungen sind, der TA überwiegt, und dass sich dann die Relation TA und NA erst in Aufzählungen deutlich zugunsten des NA verschiebt.

Entgegen normierenden Aussagen (vgl. z.B. Krenn/Merz 1974:285f., Regula/Jernej 1975:119) sind nicht nur der TA generell, sondern auch Mischungen von TA und NA in Aufzählungen anzutreffen. Ein solcher – allerdings seltener – Fall ist die im Titel zitierte Äußerung eines Berufskochs aus dem Süden: *'... condito con della soia, olio e sale'.*

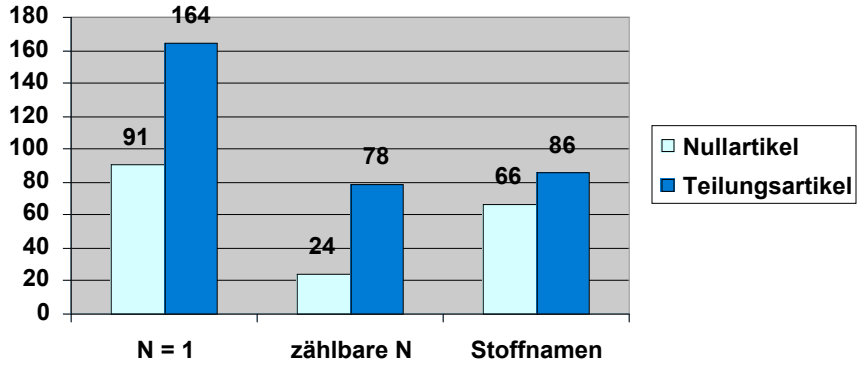
Die Frage, warum der Sprecher hier differenziert, ist nicht auf einen einzelnen Faktor zurückzuführen und erfordert eine gesonderte Untersuchung unter Einbeziehung prosodischer und pragmatischer Aspekte.[3]

Im Diagramm 2 ist das Merkmal 'Zählbarkeit' dargestellt.

Da der Faktor 'Aufzählung' so stark den NA nach sich zieht und Aufzählungen recht häufig sind, wurden, um Verzerrungen zu vermeiden, in allen weiteren untersuchten Kriterien immer nur NPs ohne Aufzählungen untersucht. Deshalb sind diese Zahlen auch deutlich kleiner.

Diese Auswahl ist mit N1 markiert (vgl. Bsp. (6) und (7)).

Diagramm 2: Verteilung von Null- und Teilungsartikel bei 'zählbaren' und 'nicht-zählbaren' Nomina (nur N=1-Belege)



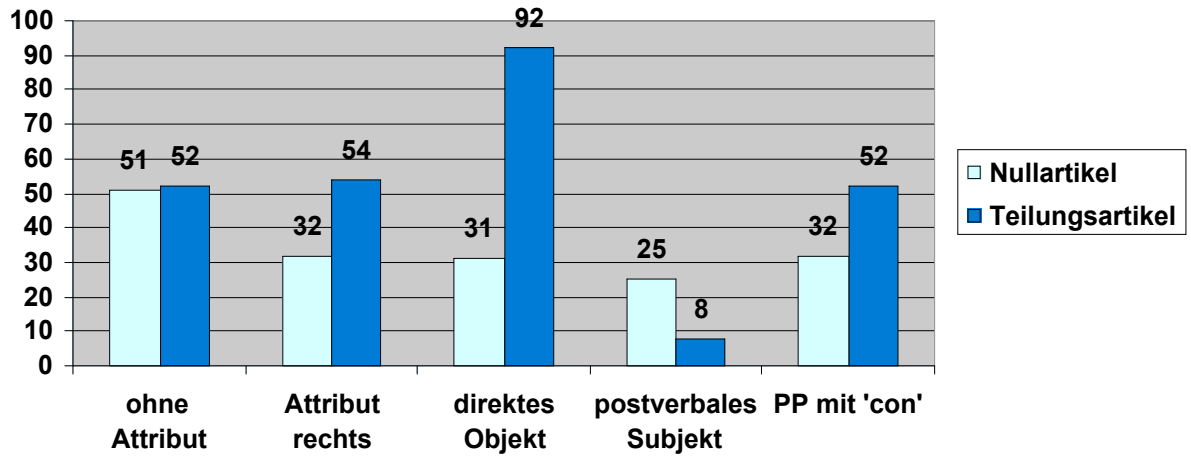
(6) per l'anatra sto preparando degli straccettini d'anatra - da fare in modo molto - molto-semplice un ragù (*PDC* 04.01.05, Leonora G.)

(7) ho messo del limone (*PDC* 03.01.05, Enrico C.)

Hier sieht man, dass zählbare Referenten wie *olive* eher zum TA führen als Stoffnamen (*pane*), und zwar sogar etwas mehr als doppelt so häufig. Das heißt auch: *prendo pane* ist tendenziell eher anzutreffen als *prendo olive*. Man sieht aber auch, dass der TA in beiden Fällen gegenüber dem NA überwiegt.

Im Diagramm 3 sind verschiedene grammatische Merkmale mit der jeweiligen Relation von TA und NA dargestellt (vgl. Bsp. (8)-(12)).

Diagramm 3: Verteilung von Null- und Teilungsartikel in NPs mit verschiedenen grammatischen Merkmalen (nur N=1-Belege)



(8) senti - e viene servita con - noi abbiamo messo qui del puré (*PDC* 13.01.05, Antonella C.)

(9) o faremo al forno - do[dopo] facciamo - delle tagliatelle al cacao - quindi XXX che al cacao che il cacao si abbina bene alla cacciagione – (*PDC* 28.12.04, Luigi P.)

(10) e possiamo aggiungere - aggiungo dell'aglio dopo - non l'ho messo prima perché - potrebbe bruciar - (*PDC* 03.02.05, Anna L.)

(11) è un piatto romagnolo e vedrai che non servirà sale - il sale non lo metterò (*PDC* 14.12.04, Paola R.)

(12) l'ho disposto - nel piatto con delle more (*PDC* 03.01.05, Enrico C.)

Im Bereich der Attribute fällt ins Auge, dass es bei nachgestellten Attributen (AR) – nur diese sind in signifikanter Zahl vorhanden – eine Tendenz zum TA gibt, dass aber bei NPs ohne Attribut beide Formen etwa gleich verteilt sind und der TA nur wenig überwiegt (vgl. die Bsp. (8) u. (9)).[4] Sprecher äußern also allgemein häufiger *delle olive nere* als *olive nere*, aber etwa gleichhäufig *olive* wie *delle olive*.

In Diagramm 3 ist auch ersichtlich, dass bei Objekten (nur direkte, postverbale Objekte wurden berücksichtigt) etwa dreimal häufiger der TA als der NA erscheint (vgl. Bsp. 10).

Andererseits wählen die Sprecher bei postverbalen anderen Funktionen der NP (Subjekte incl. Präsentativa wie *ci sono*) *häufiger* den NA (vgl. Bsp. 11). Dieses Ergebnis steht, abgesehen von quantitativen Faktoren, im Einklang mit den Aussagen in Renzi (2001:I, 389), wonach bei postverbalen Subjekten der NA möglich ist.

Im Vergleich mit den Ergebnissen von Aeschlimann (1995) zeigt sich bei den Objekten ein interessanter Unterschied: Während im *PDC*-Korpus bei den direkten Objekten wesentlich häufiger der TA als der NA erscheint, sind im Milano-Teil des *LIP*-Korpus TA und NA etwa gleichhäufig. Dieses Ergebnis bleibt auch bei alleiniger Berücksichtigung der NPs mit zählbaren Referenten (analog zum Belegmaterial bei Aeschlimann) im *PDC*-Korpus bestehen: 47 Belegen mit TA stehen hier nur 11 Belege mit NA bei NPs in Objektfunktion gegenüber. Eine mögliche Begründung für den Unterschied zwischen den Ergebnissen beider Korpusanalysen könnten die unterschiedlich verteilten Referenztypen (abstrakt vs. konkret) im *LIP*-Korpus und im *PDC*-Korpus sein, das fast nur NPs mit Referenz auf Konkreta enthält. Außerdem sind bei Aeschlimann auch Aufzählungen berücksichtigt, die ja generell den NA begünstigen.

Ist ein Attribut (hier nur AR) vorhanden, wird im *PDC*-Korpus interessanterweise im Verhältnis von ca. 4:1 ebenso stark der TA bevorzugt (19 TA:5 NA), wie bei den Objekt-NPs ohne Attribut (20 TA: 4 NA)[5]. Dieses Ergebnis bestätigt zumindest tendenziell die Aussagen in Renzi (2001:388ff.), wonach der NA bei postverbalen Objekten als gegenüber dem TA markierte Form und bei Objekten mit Attribut sogar als weniger akzeptable Form gilt: *?Cerco di prendere pesci grandi.* (S. 390).

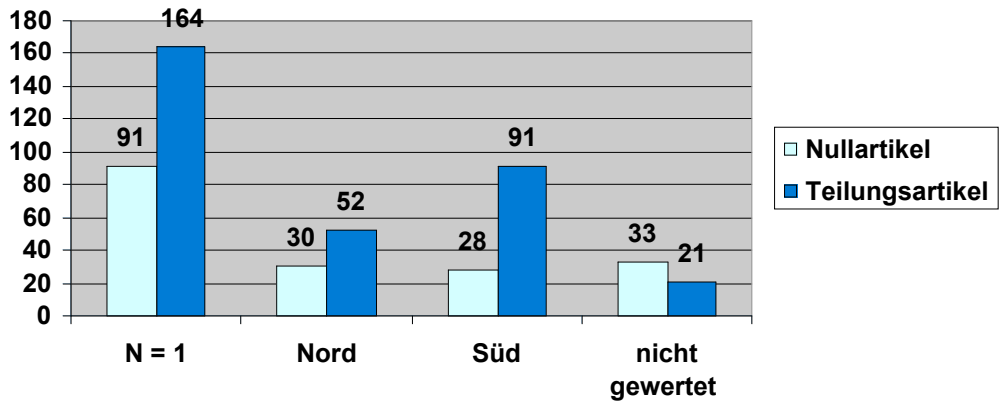
Im letzten Teil von Diagramm 3 ist der Einfluss einer Präposition (hier nur *con* als weitaus häufigste) auf die Wahl zwischen TA und NA dargestellt (vgl. Bsp. 12).
Bei Nomina nach der Präposition *con* überwiegen die TA um die Hälfte, ein Satz wie *con delle olive* ist insgesamt also häufiger als *con olive.*
Wenn man die in den Diagrammen dargestellten Ergebnisse zusammenfasst, überwiegen generell in allen Fällen, außer bei Aufzählungen, die TA gegenüber den NA.
Andererseits gibt es unter den hier dargestellten syntaktischen und semantischen Teilaspekten keinen, der eine Form – TA oder NA – ausschließlich oder nahezu ausschließlich bedingt.[6]
Weitere Feinanalysen, die die einzelnen Faktoren im Komplex (Multivarianz) erfassen, wären dabei der nächste Schritt.

4.3. Untersuchung zur regionalen Varianz von TA und NA

Nach den linguistischen Faktoren sollte im zweiten Schritt eine mögliche regionale Varianz im Gebrauch des TA und des NA ermittelt werden.
Dazu mussten die Sprecher zunächst den einzelnen Regionen Italiens zugeordnet werden. Insgesamt dienten als Basis der Auswertung Sequenzen von 37 Sprechern. Berücksichtigt wurden für diese Analyse nur diejenigen Sprecher, bei denen Geburts- und Wohnort bekannt sind und zumindest in ein und derselben Region Italiens liegen. Diese Sprecher mußten nun den zwei Großregionen 'Nord' und 'Süd' zugeordnet werden. Hierfür wurden die in Rohlfs 1972 getroffenen Aussagen zur dialektalen Präsenz eines Teilungsartikels in den italienischen Dialekten berücksichtigt und außerdem die für den TA relevanten Karten des AIS ausgewertet.[7]
Als Problem erwies sich dabei die genaue Abgrenzung einer Nord- von einer Südregion, denn die Grenzziehung musste auch die Regionen des *Centro* und die Toskana miterfassen.
Spore (1987) zieht implizit eine Grenze zwischen *Nord*/*Centro* und *Sud* auf der Höhe Neapels, ohne dies näher zu begründen (S. 36). Nimmt man die generelle Existenz eines TA in den Dialekten als Maßstab, so ergibt sich eine Grenzziehung, die durch die Toskana und die Emilia-Romagna etwa unterhalb von Livorno und Bologna verläuft und sich an der Adriaküste nach Süden bis ins Montefeltro in den nördlichen Marken zieht. Hinzu kommt, dass im Veneto und im äußersten Nordosten der TA dialektal nicht flächendeckend existiert.[8]
Aus der Auswertung der AIS-Karten ergeben sich also eher Indizien dafür, die mittleren Regionen wie Lazio und Umbrien, sofern man sie überhaupt einer der Großregionen zuordnet, eher der Südregion zuzuschlagen.[9]
Aus diesem Vorgehen ergeben sich nun die folgenden beiden Sprechergruppen, die die oben genannten Kriterien erfüllen: 14 Sprecher im Norden und 23 Sprecher im Süden. Damit herrscht der Anteil an Südsprechern vor.
Wie verhält sich nun die Relation TA-NA bezogen auf die Regionen der Sprecher?

Da Aufzählungen, wie bereits dargestellt, stark den NA nach sich ziehen, und um eine mögliche Verzerrung hierdurch in den beiden Gruppen zu vermeiden, wurden auch für die regionale Auswertung nur NPs ohne Aufzählungen (N=1) betrachtet, was die Belegzahl deutlich verringert.
Diagramm 4 zeigt zunächst eine globale Übersicht der beiden Artikelformen nach den Regionen:

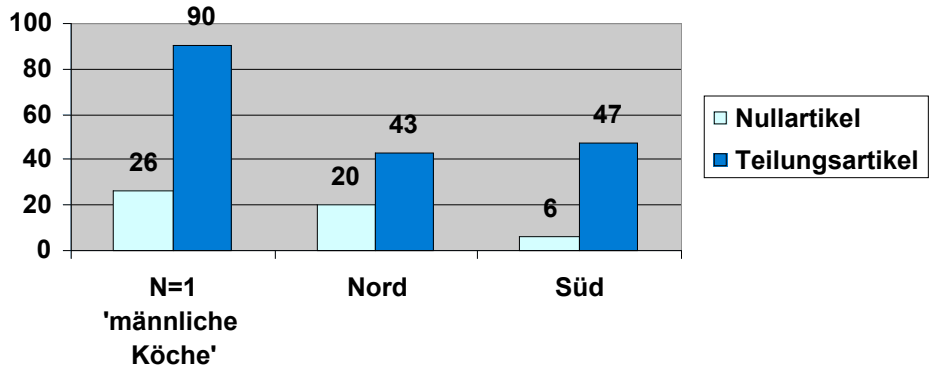
Diagramm 4: Verteilung von Null- und Teilungsartikel nach Regionen (nur N=1-Belege)



Hier zeigt sich, dass in beiden Gruppen in nicht-koordinierten NPs der TA gegenüber dem NA überwiegt. Der Anteil der TA bei den Südsprechern ist mit 76 % allerdings höher als der der Nordsprecher (63 % TA).
Dieses Übergewicht des TA in der Südgruppe widerspricht zunächst sowohl den bisherigen Forschungsaussagen zur (literarischen) Schriftlichkeit, als auch der Erwartung, die sich aus der unter 3. erwähnten stichprobenartigen Sprecherbefragung ergab.
Bei Annahme eines regionalen Faktors, wie er bisher in der Forschung beschrieben wurde, müsste der Anteil des TA gegenüber dem NA im Süden eher geringer sein.
Das dialektale Argument – die Existenz eines TA in vielen Dialekten des Nordens – hat aber möglicherweise für diese Relation geringeres Gewicht, da in südlichen Dialekten weniger die Nullform als verschiedene definite Formen des Artikels – auch zum Ausdruck unbestimmter Mengen – auftreten: vgl. z.B. *li violi* in Pisticci/Basilicata oder *i vyoli* in Baucina /Sizilien (vgl. AIS Karte 637, *delle mammole*).
Möglicherweise haben die bisherigen Analysen für die aktuelle gesprochene Sprache nur begrenzte Gültigkeit. Es ist jedoch auch möglich, dass bestimmte Sprecher das Ergebnis stark beeinflussen Aus diesem Grunde wurden die Sprechermerkmale noch genauer spezifiziert und für eine weitere Analyse eine möglichst homogene Teilgruppe mit möglichst vielen Gemeinsamkeiten herausgegriffen.

Hierfür erschien die Gruppe der männlichen Köche aus beiden Regionen geeignet, da die Zahl dieser Sprecher (insgesamt 15) noch statistisch signifikante Ergebnisse erwarten lässt.
Es handelt sich bei dieser Gruppe also um 15 Sprecher mit gleichem Beruf und gleichem Geschlecht, die sich durch ihre regionale Herkunft unterscheiden.[10] Die Äußerungen entstammen außerdem einer einheitlichen Textsorte. Die regionale Verteilung ergibt dabei 9 Nordsprecher und 6 Südsprecher.
Es wurde untersucht, wie sich diese beiden Teilgruppen in der Wahl von TA vs. NA verhalten. In Diagramm 5 sind die Ergebnisse, wiederum nur mit den Nomina ohne Aufzählungen (N = 1), grafisch dargestellt. Insgesamt wurden 116 N1-Belege ermittelt:

Diagramm 5: Verteilung von Null- und Teilungsartikel nach Regionen innerhalb der Gruppe der 'männlichen Köche' (nur N=1-Belege)



Das erste Teildiagramm zeigt, dass die männlichen Köche *beider* Gruppen, also der Nord- wie der Südsprecher, deutlich häufiger den TA als den NA verwenden.
Das Zahlenmaterial ergibt außerdem, dass die Südgruppe mit 89 % TA eine noch stärkere Hinwendung zum TA und zur Vermeidung des NA (oder anderer Formen) zeigt als die Sprecher aus dem Norden mit 68 %.
Dieses Ergebnis eröffnet die Frage nach möglichen Faktoren, die die höhere Präferenz für den TA bei Köchen aus dem Süden erklären könnten. Eine eindeutige Antwort ist schwierig, da immer mehrere Faktoren zusammenwirken, die sich gegenseitig beeinflussen können und diese nur in einer Multivarianzanalyse hervortreten. Daher möchte ich vorläufig nur den auffälligsten Unterschied vorstellen. Dieser betrifft die Wahl des Determinierers in Verbindung mit einem Nomen + Präposition. Generell wählen 4 der 6 Südsprecher nach der Präposition *con* den TA mindestens doppelt so häufig wie den NA, die Köche aus dem Norden wählen dagegen durchgehend etwa ebenso oft den TA wie den NA.
Nur bei den Sprechern aus dem Süden tritt also der Typ *con del pane/con/delle olive* deutlich häufiger als *con pane/con olive* auf.

Wenn man bedenkt, dass der TA nach den meisten Präpositionen in der normativen Grammatik nur als fakultativ, keinesfalls aber als obligatorisch gilt, ist das ein interessantes Ergebnis. Der TA ist also bei den männlichen Sprechern aus dem Süden mit demselben Beruf in derselben Textsorte zunächst nicht seltener als der NA, er ist in diesem Korpus sogar prozentual häufiger als bei der Vergleichsgruppe aus dem Norden.
Ob dieses Ergebnis bei einer anderen Vergleichsgruppe, z.B. der der Frauen, bestätigt wird, werden weitere Untersuchungen zeigen.

5. Zusammenfassung

Die Analyse der Varianz im Bereich einiger linguistischer Merkmale der NPs wie Zählbarkeit, Koordination, syntaktische Funktion und präpositionaler Anschluss zeigte, dass in allen Fällen, außer in Aufzählungen, die TA gegenüber den NA überwiegen, ohne dass in den einzelnen Fällen jeweils eine Form ausgeschlossen wäre.
Eine mögliche Erwartung hinsichtlich des Faktors 'regionale Verteilung' war, dass der TA von Sprechern aus dem Norden häufiger gebraucht wird, da dies durch den dialektalen Unterbau und durch Untersuchungen schriftlicher, überwiegend literarischer Korpora vorgezeichnet schien.
Die Untersuchung des *PDC*-Korpus ergibt aber, dass der TA bei Sprechern *beider* Großregionen häufiger als der NA auftritt. Der einzige Faktor, der den NA generell begünstigt, sind Aufzählungen (N>1) und postverbale Subjekte.
Außerdem ist die Präferenz des TA gegenüber dem NA bei Sprechern aus dem Süden höher.
Dieses Resultat bleibt auch bestehen, wenn man eine möglichst homogene Gruppe, z.B. die der männlichen Köche, analysiert. Eine mögliche Erklärung ist, dass der TA, wie die unter 3. erwähnte Befragung vermuten lässt, als stilistisch hochstehend gilt und daher von Sprechern, die über das sprachliche Inventar frei verfügen, auch mehr oder weniger bewusst gewählt wird.
Die dialektalen Unterschiede im Ausdruck einer unbestimmten Menge/Anzahl durch den TA oder andere Formen spiegeln sich also, wie die vorliegende Untersuchung zeigt, nicht in direkter Form im aktuellen gesprochenen Italienisch wider. Möglicherweise deutet sich, sofern weitere Analysen diese Ergebnisse bestätigen, eine Tendenz zur Generalisierung des TA auf Kosten des NA an.

Anmerkungen

[1] Vgl. auch weitere Belege aus dem 13. und 14. Jh. in Presslich 2000:184f.
[2] Als 'Süden' gelten für Spore die Region Neapel und die davon südlichen Gebiete; das *Centro* wird mit zum Norden gezählt (Spore 1987:33).
[3] Aeschlimann (1995:104) vermutet in bestimmten Verwendungen des TA im *parlato*, wie in Wiederholungen und vor *cosa*, diskursstrukturiende Funktionen. Dieser Aspekt ist möglicherweise auch hier relevant.

[4] Bei den 7 Fällen von vorangestellten Attributen steht entsprechend den normativen und deskriptiven Aussagen tatsächlich immer der TA, also *delle belle olive*.

[5] Die Differenzen zwischen der Summe von TA und NA und der Gesamtzahl der Objekt-NPs ergibt sich aus der geringen Zahl weiterer Attribut-Typen.

[6] Eine Ausnahme ist das ausschließliche Auftreten des TA bei den 7 Fällen vorangestellter Attribute.

[7] Dies sind die Karten 637 (*delle mammole*), 1343 (*per prendere del vino*), 1037 (*acqua*), sowie eingeschränkt auch 593 (*una ghianda-delle ghiande*).

[8] Für zählbare Referenten und Stoffnamen sind die Ergebnisse in den AIS-Karten nicht völlig identisch.

[9] Da aus der Toskana nur Belege einer Sprecherin vorlagen, habe ich diese wegen der für den TA sehr uneinheitlichen Dialektsituation nicht berücksichtigt.

[10] Das Alter der Köche differiert zwischen 21 und 52 Jahren. Eine zusätzliche Berücksichtigung dieses Faktors hätte die Belegzahl zu stark minimiert.

Literaturverzeichnis

Aeschlimann, B. 1995. *L'articolo partitivo plurale in italiano scritto e parlato. Un'analisi empirica in prospettiva tipologica*. Disseration, Zürich.

Carlsson, L. 1977. "L'usage de l'article partitif en italien." In: Lennart Carlsson (Hrsg.), *Actes du 6e Congrès des Romanistes Scandinaves, Upsal 11-15 aout 1975*. Uppsala: Almquist & Wiksell, 41-52.

De Mauro, T. et al. 1993. *Lessico di frequenza dell'italiano parlato* [LIP], Roma: Etaslibri.

Jaberg, K. /Jud, J. 1928-1940. *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz (AIS), bearbeitet u. hrsg. v. Paul Scheuermeier*. Zofingen: Ringier

Krenn H. /Merz, G. 1974. "Un fenomeno trascurato nella grammatica italiana: il partitivo." In: *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata* 3, S.277-292.

Krenn, H. 1987. "Zum Phänomen 'Partitivität' bzw. 'Teilungsartikel' in den romanischen Sprachen. Versuch einer neuen Deskription." In: Wolf Dietrich et al. (Hrsg.), *Grammatik und Wortbildung romanischer Sprachen*. Tübingen: Narr, 37-55.

Loesti, H. 1992. *Funktionelle Untersuchung des Teilungsartikels im Französischen und Italienischen*. Dissertation, Münster.

Manzotti, E. 1978. "Artikel und Stoffnamen: eine kontrastive Untersuchung zum Italienischen und Deutschen." In: Christoph Schwarze (Hrsg.), *Kasusgrammatik und Sprachvergleich. Kontrastive Analysen zum Italienischen und Deutschen*, Tübingen: Narr, 113-187.

Palazzi, F. 1956. *Novissimo dizionario della lingua italiana*, Milano: Ceschina.

PDC: La prova del cuoco (www.laprovadelcuoco.rai.it), Rainet 2005.

Pestelli-Gori, V. 1944-45. "Sull'uso dell'articolo nella Divina Commedia." In: *Lingua Nostra* VI, 28-44.

Presslich, M. 2000. *Partitivität und Indefinitheit. Die Entstehung und Entwicklung des indefiniten Artikels in den germanischen und romanischen Sprachen am Beispiel des Deutschen, Niederländischen, Französischen und Italienischen*, Frankfurt am Main [u. a.].

Regula, M./Jernej, J. 1975. *Grammatica italiana descrittiva su basi storiche e psicologiche*, München: Francke.

Renzi, L./Salvi, G. /Cardinaletti, A. 2001. *Grande grammatica italiana di consultazione*, Bd. 1, Bologna: Il Mulino. (=Renzi 2001).

Renzi, L. 1982. "Il vero plurale dell'articolo uno." In: *Lingua nostra* 43, 63-68.

Rindler-Schjerve, R. 1983. "Zum Partitiv in einer kontrastiven Grammatik des Italienischen und Deutschen." In: M. Dardano et al. (Hrsg.), *Parallela. Akten des 2. österr.-ital. Linguistentreffens. Tübingen, 293-303.*

Rohlfs, G. 1972. Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten, Bd. 2, Bern [u. a.]: Francke.

Serianni, L. /Castelvecchi, A. 1991. Grammatica italiana, italiano comune e lingua letteraria, Torino: UTET.

Spore, P. 1987. "L'article partitif en italien moderne." In: *Revue romane* 22/1, 30-39.

Stammerjohann, H. 1970. "Strukturen der Rede. Beobachtungen an der Umgangssprache von Florenz." In: *SFI* 28, 295-397.

Storto, G. 2003. "On the Status of the partitive determiner in Italian." In: Josep Quer et al. (Hrsg.), *Romance Languages and Linguistic Theory 2001: Selected Papers from Going Romance 2001*. Amsterdam: John Benjamins, 315-330.

Vaughan, H. H. 1926. "The partitive construction in italian." In: *Italica* 3/1, 5-7.

Sekretariat des Fachbereichs Sprachwissenschaft
Frau Gabriele Fahmy,
Fach D 185, D-78457 Konstanz, Tel. 07531/88-2465, Email: Gabriele.Fahmy@uni-konstanz.de.

Hefte mit einem Stern * sind vergriffen. Einige Arbeitspapiere sind elektronisch verfügbar. Sie liegen als Dateien im PDF-Format vor und können per ftp bezogen werden. Zum Betrachten und Ausdrucken wird ein Acrobat Reader benötigt.

http://www.ub.uni-konstanz.de/serials/fb-sprach.htm

Eine Liste der bis 1995 erschienen Arbeitspapiere ist ebenfalls elektronisch verfügbar:

http://ling.uni-konstanz.de/pages/publ/arbeitspapiere.html

77. *Zvi Penner:* From Empty to Doubly-Filled Complementizers. A Case Study in the Acquisition of Subordination in Bernese Swiss German. Oktober 1996. DM 10,–.
78. *Klaus von Heusinger:* Turkish Relative Participles. A Reanalysis in Categorial Grammar. Oktober 1996. DM 5,–.
79.* *Klaus von Heusinger und Urs Egli (Hrsg.):* Proceedings of the Konstanz Workshop „Reference and Anaphorical Relations“. November 1996. DM 13,–.
80.* *Vieri Samek-Lodovici:* A Unified Analysis of Noun- and Verb-based Italian Nominalizations in -ata. Februar 1997. DM 3,50.
81. *Holger Bückemeyer:* Zur Implementierung lexikalischer Übersetzungsbeziehungen. April 1997. DM 3,50.
82. *Bruce Mayo:* Die Konstanzer LFG-Umgebung. Mai 1997. DM 6,50.
83. *Björn Wiemer:* Displaced speech - systematic account and acquisitional background (illustrated by Polish and German). Oktober 1996 / Februar 1997. DM 7,-.
84. *Klaus von Heusinger & Urs Egli (Hrsg.):* Proceedings of the Konstanz Workshop „Reference and Anaphorical Relations“ Vol 2. November 1997. DM 10,–.
85. *Christoph Schwarze:* Repräsentation und Variation. Zur Entwicklung der romanischen Auxiliarsyntax. November 1997. DM 3,–.
86. *Bruce Mayo:* Derivational Morphology in the Konstanz LFG-Workbench. Dezember, 1997. DM 7,–.
87.* *Peter E. Pause:* Lokativalternation bei deutschen Partikelverben und ihren französischen Entsprechungen. Dezember 1997. DM 2,–.

88.* *Christoph Schwarze & Aditi Lahiri:* Einführung in die französische Phonologie. April 1998. DM 10,-.

89.* *Zvi Penner and Karin Wymann (eds.):* Normal and Impaired Language Acquisition. Studies in Lexical, Syntactic, and Phonological Development. Juni 1998. DM 13,-.

90. *Ingrid Langer:* Lexikalisch-funktionale Analyse des französischen Adjektivs. Juli 1998. DM 6,-.

91. *Katrin Mutz:* I suffissi alterativi dell´italiano: prospettive sincroniche e diacroniche. November 1998. DM 4,–.

92. *Regine Eckardt:* Formale diachrone Semantik/Formal Diachronic Semantics. November 1998. DM 6, –.

93. *Klaus Hölker:* Lexikalische Variation der Zeitschemata bei einwertigen Verben im Französischen. Dezember 1998. DM 6,50.

94. *Klaus von Heusinger:* Abstraktnominalisierungen im Deutschen. Eine Bildungsgeschichte. Dezember 1998. DM 5,–.

95.* *Peter Pause & Daniel Heitz:* Verbale Polysemie: Das Verb öffnen. Dezember 1998. DM 4,–.

96.* *Susanne Günthner:* Entwickelt sich der Konzessivmarker "obwohl" zum Diskursmarker? Grammatikalisierungstendenzen im gesprochenen Deutsch. 1999. DM 4,-.

97.* *Christine Gohl & Susanne Günthner:* Grammatikalisierung von weil als Diskursmarker in der gesprochenen Sprache. 1999. DM 4,-.

98. *Mohamed Badawi:* A propos des aspects lexicaux du passif analytique en arabe moderne. März 1999. DM 5,–.

99.* *Aditi Lahiri, Alexander Patschovsky, Christoph Schwarze (eds.):* Issues in Interdisciplinary Research on the Lexicon, März 1999, DM 10,-.

100.* *Veronika Knüppel:* Two lexical-functional analyses of French, Mai 1999, DM 4,00.

101.* *Milena Vegnaduzzo:* I verbi italiani in -sc: morfologia e semantica in prospettiva diacronica, Juni 1999, DM 3,50.

102.* *Vieri Samek-Lodovici:* The Internal Structure of Arguments: Evidence from Italian Nominalization-based Complex Predicates, August 1999, DM 3,50

103. *Matthias Weisgerber:* "Öffnen" und "aufmachen". Eine empirische Studie zum Gebrauch zweier Verben, Oktober 1999. DM 4,50.

104. *Regine Eckardt:* On the underlying mechanics of certain types of meaning change. November 1999, DM 4,50.

105. *Zvi Penner, Petra Schulz and Karin Wymann:* Normal and Impaired Language Acquisition II. Studies in Lexical, Syntactic, and Phonological Development. November 1999, DM 10,–.

106. *Regine Eckardt & Klaus von Heusinger (eds.):* Meaning Change – Meaning Variation. Workshop held at Konstanz, Feb. 1999, Vol. I, Feb. 2000, DM 7,–.
107. *Christoph Schwarze:* Aspetti semantici della formazione delle parole, April 2001, DM 2,–.
108.* *Nikolaus Schpak-Dolt:* Bibliographische Materialien zur romanischen Morphologie 1875–1950, Oktober 2001, DM 5,–.
109. *Klaus von Heusinger:* Italian Nominalization of *-ata*: Derivation and the Structure of the Lexicon. Januar 2002, € 1,–.
110. *Klaus von Heusinger & Ruth Kempson & Wilfried Meyer-Viol (eds.)*: Proceedings of the Workshop "Choice Functions and Natural Language Semantics". Januar 2002, € 3,50.
111. *Klaus von Heusinger & Christoph Schwarze:* Underspecification in the semantics of word-formation. The case of denominal verbs of removal in Italian Oktober 2002, € 1,–.
112. *Götz Wienold & Christoph Schwarze:* The Lexicalization of Movement Concepts in French, Italian, Japanese and Korean: Towards a Realistic Typology; Oktober 2002, € 1,-
113. *Klaus von Heusinger & Georg A. Kaiser (eds.):* Proceedings of the Workshop "Semantic and Syntactic Aspects of Specificity in Romance Languages"; April 2003, € 3,50
114. *Matthias Weisgerber (ed.):* Proceedings of the Conference "SuB7 – Sinn und Bedeutung"; September 2003, € 5,-
115. *Katrin Henk:* Stammalternanz und Stammausgleich im Mittelfranzösischen; August 2004, € 3,50
116. *Marc-Olivier Hinzelin & Georg A. Kaiser:* Das neutrale Pronomen *ello* im dominikanischen Spanisch und die Nullsubjekteigenschaft. Anhang: Korpus und Bibliographie zu *ello* und unpersönlichen Konstruktionen (mit Subjekt) im Spanischen; Oktober 2004, € 1,-
117. *Cécile Meier & Matthias Weisgerber (eds):* Proceedings of the Conference "SuB8 – Sinn und Bedeutung"; Oktober 2004, € 6,-
118. *Judith Meinschaefer:* The prosodic domain of Italian *troncamento* is not the clitic group; Juni 2005, € 1,-
119. *Klaus von Heusinger, Georg A. Kaiser & Elisabeth Stark (eds):* Proceedings of the Workshop "Specificity and the Evolution / Emergence of Nominal Determination Systems in Romance"; Oktober 2005, € 3,50.
120. *Carmen Kelling, Judith Meinschaefer & Katrin Mutz (Hrsg):* Morphologie und romanistische Sprachwissenschaft. Akten der gleichnamigen Sektion beim XXIX. Deutschen Romanistentag, Saarbrücken 2005. März 2006, € 5,-